This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08248281 5

Kulkarni

EXCURSIONS

EN

ROUMÉLIE

ET EN

MORÉE

OUVRAGES DE Mme DORA D'ISTRIA.

La vie monastique dans l'Église orientale, 2e édit., très-augmentée. 1 vol. in-12.

Au bord des lacs helvétiques, nouvelles. 1 vol. in-32.

La Nationalité roumaine (*Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1859).

Paysages de la Suisse italienne, de la Roumanie et de la Grèce (*Illustration* de Paris, 1857-1861).

La Nationalité hellénique (*Revue suisse*, 1860).

TRADUCTIONS DES OUVRAGES

DE Mme DORA D'ISTRIA.

Switzerland, etc., trad. par M. H. Gd esq. 2 beaux vol. gr. in-8o, avec portrait et esquisse biographique. Londres, Fullarton. (Le texte a paru à la librairie Cherbuliez, Paris et Genève.)

Die deutsche Schweiz, trad. par M***. 3 vol. petit in-8o, avec portrait et notice biographique. Zurich, Meyer et Zeller.

Les Iles Ioniennes, trad. en grec par M. C. Rhally. 1 vol. in-18. Athènes, Irinidis. (Le texte a paru dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1er mars et 15 juillet 1858.)

Les Femmes en Orient, trad. en grec par Mlle E. Skousé. 2 vol. in-8o, avec portrait et biographie. Athènes, Doukas. (Le texte de cet ouvrage, traduit aussi en russe par une *Revue* de Saint-Pétersbourg, a paru à la librairie Meyer et Zeller.)

Les Roumains et la Papauté, trad. par *Il Diritto*. (Le texte a paru dans le *Spectateur de l'Orient*, *revue* d'Athènes, 1856-1857.)

Les Héros de la Roumanie, trad. par *Il Diritto*, 1856-57.

Les Femmes en Occident, trad. en grec par la *Nouvelle Pandore*, revue d'Athènes, 1860-1862.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

Dora d'Istria.

EXCURSIONS

EN ROUMÉLIE

ET

EN MORÉE

PAR

MADAME DORA D'ISTRIA

E.M.(G.) knyaginya Kol'tsova-Masal'skaya

PREMIER VOLUME

Avec le portrait de l'Auteur, dessiné à Venise par F. Schiavoni

ZURICH
MEYER ET ZELLER
Libraires-éditeurs.

PARIS
J. CHERBULIEZ, rue de la Monnaie, 10
Même Maison à Genève.

1863

TOUS DROITS RÉSERVÉS

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

STRASBOURG, TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN.

A LA MÉMOIRE

DE

GRÉGOIRE III GHIKA

Prince de Moldavie

QUI AIMA MIEUX SACRIFIER

SON TRONE ET SA VIE

QUE DE LIVRER LA BUKOVINE A L'ABSOLUTISME AUTRICHIEN

ET DONT LE SOUVENIR ET LE MARTYRE

RESTERONT CHERS

AUX FILS DES VÉTÉRANS DE TRAJAN

TANT QUE SUBSISTERA LA NATIONALITÉ ROUMAINE.

*

PRÉFACE.

Depuis l'insurrection de 1821, — ce 89 de l'Orient, — la Grèce n'a pas cessé d'occuper l'attention des Occidentaux. Mais on a pu, dès cette époque, constater dans la presse occidentale deux tendances très-différentes. Les uns, comme le Français Pouqueville, saluaient avec enthousiasme la résurrection de la patrie des Socrate et des Platon et lui prédisaient les plus heureuses destinées. D'autres, à l'exemple du Tyrolien Fallmerayer, contestaient systématiquement tous ses titres à la sympathie du monde civilisé et s'efforçaient, par tous les moyens dont ils disposaient, de la rendre odieuse et ridicule aux yeux des nations chrétiennes.

La guerre de Crimée a naturellement augmenté le nombre des adversaires que les Hellènes avaient déjà en Occident. La *Grèce* de M. About semblera une apologie si on la compare à l'*Histoire de Turquie*, par M. Lavallée, à la *Turquie contemporaine*, de M. Rolland, et à d'autres écrits publiés à cette époque en France et en Angleterre.

Les Français, habituellement bienveillants, ne pouvaient continuer cette polémique inspirée par les circonstances contre la nationalité hellénique, surtout dans un moment où ils faisaient tant de sacrifices pour la

malheureuse Italie. L'indulgence avec laquelle la presse de Paris a accueilli mes études sur l'Orient chrétien prouve seule les modifications considérables qui se sont opérées dans l'opinion publique. Sans doute quelques critiques attachés au catholicisme seront toujours dans l'impossibilité de m'accorder que notre Église est supérieure à l'Église romaine; mais le zèle pour la cause de la papauté est rare en France dans le monde littéraire, et d'excellents esprits, indépendants des influences de l'éducation, ne se sont pas montrés éloignés de convenir que le système des Églises nationales, si semblable au gallicanisme français[1], est de beaucoup préférable, dans l'intérêt des peuples et de leurs libertés, à la centralisation absolutiste organisée par les patriarches de Rome.

Les publicistes anglais et surtout les journalistes autrichiens seront toujours plus difficiles à convaincre toutes les fois qu'il s'agira des Orientaux.

Les premiers n'adoptent les réclamations des nationalités qu'avec la plus grande réserve. Les «protecteurs» des îles Ioniennes veulent bien d'une Italie une et indépendante, parce que le nouveau royaume serait la fin de la théocratie papale; mais ils ne voient qu'avec inquiétude la résurrection des chrétiens orientaux, parce qu'ils la regardent comme funeste à «l'intégrité de l'empire ottoman» qu'ils ont presque constamment défendue depuis 1821. En outre, l'Angleterre ayant toujours trouvé dans l'Autriche une alliée assez fidèle, ne veut pas se séparer d'elle dans une question qui touche l'empire apostolique de si près.

[1] Le comte J. de Maistre a prouvé que le gallicanisme n'est guère moins «schismatique» que l'Église orientale.

En effet, l'Autriche a d'excellentes raisons pour regarder comme des ennemis personnels tous ceux qui parlent des droits des Orientaux. Après avoir joué un si grand rôle dans l'assassinat de mon illustre parent, Grégoire III Ghika, n'a-t-elle pas enlevé à la Roumanie ses plus belles provinces et ne tient-elle pas sous le joug 2,380,000 Roumains? Ne craint-elle pas que le rétablissement d'un État serbe, dont Belgrad deviendrait le centre, n'exerce une irrésistible influence sur les Serbes autrichiens? Si les Hellènes rentraient en possession de leur ancien territoire, ne devrait-elle pas renoncer à poursuivre ses agrandissements le long de l'Adriatique et à chercher en Albanie et peut-être plus loin des compensations aux pertes cruelles qu'elle a subies en Italie?

Avant la fondation du royaume hellénique, la maison de Lorraine se contentait d'user du procédé sommaire qui l'a délivrée de Rhigas-le-Libérateur. Mais aujourd'hui, que l'Autriche prétend être un gouvernement constitutionnel, ces brutales méthodes seraient d'une application difficile. Il ne lui reste d'autre ressource que de faire décrier, autant qu'elle le peut, les défenseurs des nationalités orientales [1], et de les faire passer pour des « ennemis de l'Allemagne. » Malheureusement l'Autriche a perdu dans Fallmerayer l'homme le plus propre à remplir cette triste tâche. D'ailleurs, quel écrivain sérieux se souciera d'injures prodiguées aux plus purs patriotes de l'Occident, princes et particuliers?

Quant à la prétention de transformer en « ennemis de l'Allemagne » les adversaires de la politique autri-

[1] Voy. Vapereau, *Dictionnaire des contemporains*, art. *Grégoire Ghika* ou *Ghika X*. Paris 1858.

chienne, elle paraîtra singulière à ceux qui connaissent l'histoire de ce noble pays. Si l'Allemagne est condamnée à l'impuissance par d'incurables divisions, n'en doit-elle pas accuser surtout ceux qui veulent faire violence à son libre génie en lui imposant les idées romaines, les traditions théocratiques et absolutistes du « saint-empire ? » On dira, je n'en doute pas, que l'Autriche de l'empereur François-Joseph n'est plus l'Autriche de Ferdinand Ier et du prince de Metternich. Pour mon compte, je ne puis avoir aucune confiance dans le pouvoir qui a abrogé la Charte du 4 mars 1849, après l'avoir concédée avec tant de solennité, et le souvenir des odieux gibets d'Arad m'empêchera toujours de croire au libéralisme de ceux qui les ont dressés. Les hommes politiques qui ne partageraient pas ma manière de voir peuvent demander aux Magyars du royaume de saint Étienne, aux Roumains de la Transylvanie, aux Italiens de la Vénétie, comment les auteurs du Concordat autrichien comprennent le régime constitutionnel !

Quoi qu'il en soit des intentions du cabinet de Vienne, sa manière d'agir envers les nationalités orientales ne m'empêchera jamais de rendre justice aux qualités incontestables des Allemands de l'Autriche, ni de m'intéresser aux destinées de la race germanique. Tout esprit libéral doit désirer que l'Allemagne soit grande et forte et qu'elle soit parfaitement en état de défendre envers et contre tous les idées qu'elle a mission de représenter dans le monde. J'aime à conserver la conviction que la véritable Allemagne, l'Allemagne de Luther, de Lessing, de Kant, de Schiller et de Gœthe, restera fidèle aux instincts élevés auxquels j'ai rendu tant de fois hommage dans la *Suisse allemande*, et qu'elle prendra d'autres

guides que les obscurs continuateurs de Fallmerayer.

J'ai également trop de confiance dans l'influence des institutions qui reposent sur le libre examen pour croire que la Grande-Bretagne reste toujours hostile à l'Orient chrétien. Dans les plus tristes jours, à l'époque où les ministres anglais voyaient de si mauvais œil la renaissance de la Grèce, les Hellènes avaient en Angleterre des défenseurs tels que Byron. Les compatriotes de Wilberforce et de Canning ne seront donc pas constamment sourds, j'en suis convaincue, à la voix des nationalités opprimées en Orient par la barbarie musulmane. Un peuple libéral et profondément religieux pourrait-il identifier éternellement sa cause avec celle de l'esclavage et du harem?

Afin de ne pas tomber dans les exposés systématiques que j'ai moi-même blâmés, je me suis plutôt occupée, pendant mon séjour en Grèce, à recueillir de nombreuses observations, qu'à faire des théories. Animée d'un vif désir d'être impartiale, j'ai écouté les hommes de tous les partis, étudié toutes les classes et interrogé avec autant de soin les chevriers du Parnasse et les pâtres arcadiens que les phanariotes, les professeurs et les théologiens d'Athènes. J'ai sans doute rapporté de mon voyage une impression favorable à la Grèce, mais je crois pouvoir me rendre le témoignage de n'avoir usé d'aucun artifice pour la faire partager à mes lecteurs. A mon avis, les Hellènes ne sont pas plus exempts de travers et même de défauts que les autres membres de l'imparfaite postérité d'Adam. Mais j'ai trouvé chez eux un amour sincère de la patrie, un goût pour l'instruction fort rare dans l'Europe orientale, un vif désir de mériter les sympathies du monde ci-

vilisé, une foi sincère dans l'avenir de leur beau pays, foi qui leur a fait supporter héroïquement les souffrances d'une lutte inégale contre les forces du vaste empire des sultans. Grâce à ces sentiments généreux, cette poignée d'hommes, qui est redevenue une nation, pourrait bien former un jour un puissant État, si les descendants des héros de la guerre de l'indépendance imitent leur abnégation et leur courage en se préservant des erreurs et des fautes qui ne leur ont pas permis de terminer leur œuvre.

DORA D'ISTRIA.

La Lizza (Sienne), 1862.

PREMIÈRE PARTIE.

ROUMÉLIE.

LIVRE PREMIER.

Nomarchie d'Attique et Béotie.

J'ai toujours pensé qu'on connaît très-mal un pays quand on s'est borné à un séjour plus ou moins long dans la capitale. Pourrait-on se vanter d'avoir des notions exactes sur les montagnards d'Uri ou sur les paysans du Valais quand on s'est contenté d'habiter Berne? Londres est loin d'offrir les mêmes spectacles que les plaines de l'Irlande et les défilés de l'Écosse. Paris ne donne pas au voyageur la moindre idée de la sauvage Bretagne et de la triste Sologne. Aussi ai-je l'habitude, comme l'Anglais Arthur Young, qui a laissé tant de curieuses observations sur la vieille France provinciale, de parcourir les bourgs et les villages avant de me faire sur la situation d'une contrée une opinion définitive.

Fidèle à ce principe, après avoir passé plusieurs semaines dans l'Attique et à Athènes[1], dans la famille de M. G. G. Pappadopoulos, je me décidai à visiter les provinces du royaume hellénique.

Le 6/18 juillet 1860, je quittais la capitale pour parcourir la Grèce continentale et le Péloponèse. Notre caravane fut dirigée jusqu'à la fin du voyage par M. G. G. Pappadopoulos, professeur à l'école des beaux-arts et membre de la Société archéologique. A Thèbes, elle s'augmenta d'un chorophylaque (gendarme), et de deux à Lébadée. Cette escorte n'eut point à me protéger, mais elle me rendit plus d'un service dans un pays où l'on est obligé de faire à cheval la plupart des excursions. En effet, l'itinéraire que j'avais adopté devait me conduire dans des cantons de la Grèce aussi intéressants que difficiles à parcourir. Dans tout l'Orient, les voies de communication sont encore fort imparfaites, et le touriste qui ne se résigne pas à la fatigue est as-

[1] J'ai écrit les noms anciens ainsi qu'on les prononce en Occident pour ne pas dérouter les lecteurs; mais je crois comme Iconomos que la prononciation représentée par cette orthographe est dénuée de toute raison d'être.

suré de n'acquérir jamais de notions exactes sur ces magnifiques contrées.

La chaleur qui règne en été dans Athènes étant excessive (33° R. à l'ombre et 43° au soleil), on éprouve un véritable soulagement quand on s'élève sur les pentes du Cithéron ou du Parnès qui séparent l'Attique de la Béotie. La route que je suivais se dirige d'abord vers Eleusis. Après avoir quitté l'antique sanctuaire de Déméter, on prend le chemin de Mandra, village moderne habité par des Albanais, comme presque tous les villages de l'Attique. Mais à Mandra, ainsi que dans le reste du royaume, l'établissement des écoles tend chaque jour à helléniser les Chkipetars, race neuve, énergique, sobre et laborieuse, très-propre à la guerre et à l'agriculture. Les villages grecs ne sont point, comme dans bien d'autres contrées, un amas de chaumières en terre. Ils se composent de solides maisons en pierre, couvertes en tuiles, habitude qui rend les incendies beaucoup plus rares. Mais ces maisons n'étant pas toujours badigeonnées, elles n'ont point l'air riant qui va si bien aux habitations champêtres. Dans plusieurs villages de l'Attique, le manque d'arbres ajoute à l'im-

pression désagréable qu'éprouve le voyageur. Il s'empresse trop souvent de conclure que la Grèce, qui possède les fertiles plaines de la Messénie, d'Argos et de Lébadée, les magnifiques vallées du Sperchius et de l'Eurotas, les pâturages et les forêts de l'Acarnanie, est un horrible pays vanté par de crédules archéologues. Du reste, l'été n'est point la saison la plus favorable pour visiter la Grèce et s'en faire une juste idée. Les graminées, qui poussent au printemps avec tant de fougue, sont desséchées à la fin de mai. Au mois de juin, on coupe déjà les blés. Les tabacs et le maïs, alimentés par des irrigations artificielles, conservent seuls quelques lisières de verdure au milieu des champs dévorés par le brûlant soleil de l'Orient. Mais au commencement de l'année le soleil n'exerce qu'une action bienfaisante. Dès le mois de janvier, il entre-ouvre la fleur d'albâtre des amandiers. A l'amandier succèdent d'autres arbres charmants. Un nuage rose semble flotter sur l'écorce noirâtre des arbres de Judée. L'aubépine, qui était dans Athènes l'emblême de l'espérance, et dont les jeunes filles portaient les rameaux aux noces de leurs compagnes, abrite de ses corymbes par-

fumés le nid des rossignols, harmonieux interprètes des douleurs de Philomèle. La bruyère arborescente devient éblouissante de fleurs. Avant de disparaître devant l'été, le printemps épanouit les lauriers-roses et les pétales argentés des myrtes dont les Hellènes avaient fait l'emblême de l'amour heureux et dont on couronnait les images des ancêtres. Quant aux végétaux des champs, ce ne sont point quelques plantes isolées qui attirent l'attention, mais de véritables bancs de jacinthes, de violettes et de narcisses qui embaument les airs. D'innombrables anémones aux vives couleurs, nées du sang d'Adonis et des larmes de Vénus, entraînées par un irrésistible amour de la lumière, suivent de leur corolle penchée la marche du dieu du jour. Ailleurs, les cyclamens dont les feuilles sont peintes si agréablement de violet, de vert tendre et de blanc lavé, les pervenches d'un bleu délicat s'attachent modestement au sol. Plus indépendantes de la terre, les orchidées ressemblent à des oiseaux qui vont rivaliser avec les hirondelles et les huppes ramenées par les beaux jours dans la patrie de Procné et de Térée. D'autres végétaux élancent dans les airs leur tige

superbe, tels sont les chrysanthèmes et les malvacées gigantesques, parmi lesquels brille la magnifique rose trémière. Les asphodèles aux fleurs blanches rayées de pourpre qui, dans la Grèce antique, entouraient la tombe des morts, rivalisent de beauté avec la fritillaire impériale, aux feuilles éparses et lancéolées, à la belle couronne safranée.

La route carrossable, suivant les ondulations du terrain, monte, à travers des bouquets clairsemés d'oliviers, de Mandra à Vilari, village moderne, et de Vilari à Palæo-Koundoura, qu'on laisse à gauche dans une vallée, puis, en suivant une ligne un peu tortueuse et en traversant plusieurs bras du Céphise éleusinien, elle arrive enfin à l'emplacement de l'ancienne Eleuthère, dont les ruines portent aujourd'hui le nom de *Ghyphto-Castron*. Cette région montueuse est couverte d'arbousiers des Alpes, aux feuilles de buis, dont le sombre feuillage fait contraste avec la verdure gaie du beau pin maritime, balançant au souffle de la brise sa couronne élégante. Au fond des ravins, on apercevait des saules touffus ombrageant quelques cabanes. De temps en temps, des paysannes albanaises, qui n'avaient

pas dégénéré de la beauté de leur race, passaient avec des ânes chargés de buissons et de branches d'arbres. La Turquie ayant gardé la Thessalie qui fournissait à la Grèce ancienne presque tous ses chevaux, l'âne, sobre, laborieux, et dont le pied est si sûr, remplace le cheval avec succès. L'âne oriental a été beaucoup moins dégradé par les mauvais traitements que l'âne de l'Occident. A l'état sauvage, où il vit dans les déserts de l'Asie centrale, il est presque aussi grand qu'un cheval de moyenne grandeur, il se montre actif, vigilant et sociable avec ses pareils. En Égypte, on trouve des ânes domestiques d'une beauté et d'une force remarquables. En Judée, cet animal était la monture des gens de condition et il servit à Jésus-Christ lors de son entrée triomphale à Jérusalem. Les anciens Hellènes, surtout les Arcadiens, en faisaient le plus grand cas, et Homère ne croit pas rabaisser le brave Ajax en le comparant à un âne.

Je rencontrais aussi, outre les paysans et les paysannes, montés sur des baudets, des pâtres à pied qui descendaient la montagne en portant sur leur épaule un vase de bois rempli de ré-

sine. Leur manteau blanc contrastait avec le ton foncé de la verdure. A mesure qu'on avançait, le ciel changeait de physionomie. Ce n'était plus déjà l'azur immuable d'Athènes, mais de légers flocons de nuages voilaient le firmament et en tempéraient l'éclat. J'aspirais avec délices cet air que l'approche du soir rendait de plus en plus vivifiant. Il n'est pas de ville un peu grande où l'on n'étouffe en été. Pétersbourg même ressemble à une étuve. Le mois de juillet est si brûlant à Paris que les Français du nord deviennent aussi pétulants que les méridionaux. N'est-ce pas le 14 juillet qu'ils ont pris la Bastille, et n'est-ce pas à la fin du même mois qu'ils ont, en 1830, renversé le roi des Jésuites? On s'imagine ce que peut être alors l'atmosphère d'Athènes, malgré les vents étésiens qui y soufflent tous les jours à une heure fixe. Il est vrai que, par compensation, l'hiver est si agréable dans la capitale de la Grèce, que depuis dix ans le thermomètre n'est jamais descendu au-dessous de zéro, sauf dans la nuit du 31 janvier 1858, dans un hiver d'une rigueur exceptionnelle.

Je fis halte au khani de Casa pour y prendre le thé. A peu de distance de ce khani, au sud-

est, sont les ruines dont j'ai parlé. Située sur les confins de l'Attique et de la Béotie, au pied du Cithéron, Eleuthère était considérée par plusieurs, — Strabon l'atteste, — comme une ville béotienne. Sa situation montre qu'elle gardait le passage du Cithéron, comme Bellinzona (Tessin) garde le passage des Alpes. Mais aujourd'hui, Béotiens et Athéniens ont heureusement oublié leurs anciennes querelles pour se préoccuper des intérêts de la commune patrie. La nature du pays qui entoure Casa étant très-favorable aux pins, les environs sont partagés en petites propriétés appartenant pour la plupart à des paysans. La contrée produit plus de 200,000 oques (l'oque équivaut à 1250 grammes) de résine, du goudron et de la poix. On obtient le goudron en coupant le bois de pin, déjà presque épuisé de résine, en pièces de 60 à 80 centimètres. On entasse ces pièces dans un four grossier, au-dessous duquel il y a un foyer et un conduit qui aboutit à une fosse servant de récipient. Après avoir accumulé le bois en un monceau de plus de deux mètres et l'avoir recouvert, en laissant un trou au milieu, on met le feu à la partie supérieure du bûcher. Le pin en brûlant lentement

laisse suinter, à travers la fumée, la substance noire, épaisse et collante dont on fait une si grande consommation dans la marine pour enduire les cordages et la carène des vaisseaux. Les tanneurs s'en servent aussi pour gonfler les peaux, et les médecins l'emploient contre diverses maladies. On obtient la poix en faisant bouillir le goudron. Ces détails ne donnent pas une idée suffisante des ressources que présente le pin maritime (*pinus maritima*). Cet arbre, réellement précieux, non-seulement brise l'impétuosité des vents et arrête les sables mobiles, mais il fertilise les terrains stériles et sablonneux des bords de la mer, en les disposant à recevoir d'autres plantations. En France, la culture du pin maritime change la face du département des Landes, que les dunes envahissaient de plus en plus. L'homme ne peut exercer son empire sur le globe que par des intermédiaires. L'oiseau qui le délivre des insectes malfaisants ou des reptiles immondes, l'arbre qui purifie l'air en absorbant des miasmes délétères ou qui prépare le sol à l'agriculture, lui sont aussi utiles que le coursier rapide et le bœuf docile.

Dans un pays où la marine pourrait s'emparer, — grâce au bas prix des navires qui coûtent deux tiers moins que les navires français, — d'une partie considérable du commerce de la Méditerranée, la culture d'un arbre tel que le pin maritime, qui produit le goudron, et qui peut, quand il est épuisé, fournir du bois de chauffage, doit être, comme dans les environs de Bordeaux et dans les Landes, l'objet de soins particuliers. Parmi les essences forestières, le chêne velani (*quercus ægilops*) et le chêne à kermès (*quercus coccifera*) méritent aussi une protection spéciale. Les larges cupules du chêne velani, nommées *avelanèdes,* sont employées comme la noix de galle, et sous le nom de *vallonnée* servent à fixer les couleurs. Le royaume vendait à l'étranger en 1854 pour 1,016,036 drachmes (le drachme vaut 90 centimes) de vallonnée[1], que se partageaient l'Acarnanie, l'Elide, la Messénie, la Laconice, l'Attique et l'île de Kéos. En 1858, l'exportation s'élevait à 974,848 drachmes et à 644,334 en 1859[2]. La vallonnée étant très-re-

[1] *Renseignements statistiques sur la Grèce* (lithographiés), par M. Spiridion Spiliotaky. Tableau K, exportation.

[2] *Tableau général du commerce de la Grèce en 1859.* Athènes, impr. royale, 1860.

cherchée en Occident, ces bénéfices pourraient aisément s'accroître. Le kermès est un insecte précieux qui supplée en partie à la cochenille proprement dite et dont on tire la teinture rouge solide qui colore les *fess*. Quoiqu'il soit répandu dans toute la péninsule hellénique, le chêne qui nourrit le kermès ne s'éloigne jamais à une notable distance de la mer. En 1853[1], l'exportation du kermès s'est élevée à 57,290 drachmes. Elle semble avoir augmenté depuis[2], car elle arrivait en 1858 à 89,311 drachmes, et en 1859 à 91,461 drachmes. La Grèce trouverait dans ses forêts bien d'autres ressources si elles étaient exploitées. Mais il faudrait des moyens de communication. Une forêt qu'on ne peut aborder perd presque toute valeur.

Le khani de Casa, avec ses vastes écuries, est plus commode pour les chevaux que pour les touristes. On sait ce que sont les khanis en Orient. Un khani est un abri plus qu'une auberge, les voyageurs n'étant ni assez nombreux ni assez disposés à s'arrêter pour qu'on songe à créer

[1] *Renseignements statistiques*. Ibid. — Le kèrmès y est désigné sous le nom générique de *cochenille*.

[2] Voy. *Tableau général*.

des hôtels ailleurs que dans les principaux centres de population. Une maison d'un seul étage en pierres ou en terre qui possède une chambre et quelquefois deux, si l'on peut appeler chambres des appartements privés de lits et ordinairement de meubles : tel est le khani. On n'y voit jamais de servantes, les hommes y étant chargés de tout le service. On n'y trouve guère d'autres vivres que du pain, du vin, du café et des olives. Quand on voyage en été, surtout lorsqu'on est né dans l'Europe orientale, on n'attache pas une trop grande importance à cette absence de confort. Les nuits sont d'une telle splendeur, l'atmosphère est si calme, la brise tellement parfumée qu'on se repose volontiers en plein air où l'on n'a pas à redouter les inconvénients d'une guerre contre les êtres microscopiques qui pourraient exercer le savoir d'un entomologiste et fatiguer la charité des Bouddhistes. On songe d'ailleurs moins au sommeil qu'à la sérénité et à la fraîcheur de ces heures privilégiées. Les nuits italiennes, si vantées, que sont-elles comparées aux nuits de la Grèce ! Au commencement de l'été, le lampyre d'Italie illumine les sombres buissons

et vole par essaims dans les endroits humides où croissent les lauriers-roses. Tandis que sur la terre, l'obscurité est dissipée par ces lampes aériennes d'un blanc verdâtre, l'espace est illuminé par des étoiles filantes, qui tantôt se précipitent du ciel, rayonnantes et rapides comme une flèche enflammée, tantôt descendent pâles et lentes comme ces âmes dont parle Platon, qui quittent les célestes régions pour habiter dans cette vallée de larmes. Les étoiles doubles, que le regard atteint aisément à travers le pur éther, croisent dans l'espace leurs rayons colorés de nuances vraiment magiques, jaunes comme l'or pur, azurés comme la corolle des pervenches, verts comme l'émeraude de Zaborah, ou blancs comme le diamant de Golconde. En Orient, la lune mérite vraiment le nom de *sœur d'Apollon* que lui donne la mythologie hellénique, tant la lueur qu'elle répand sur la terre endormie est pleine d'un doux et merveilleux éclat. Là où la solitude permet de se livrer à ses méditations, sur les sombres pentes du Cithéron, sur les sommets sacrés du Parnasse, à l'ombre des lauriers-roses de l'Eurotas et des vastes platanes du Ladon, le calme infini dont on est

entouré ajoute à la profondeur de l'impression. On comprend, qu'aux yeux de la poésie antique, cette terre bien-aimée du ciel, cette Grèce souverainement et éternellement belle, parût voisine des hauteurs sublimes habitées par les Olympiens ; que la chaste Diane quittât un moment le trône des cieux pour descendre auprès d'Endymion dans la forêt murmurante, et que le « père des dieux et des hommes » lui-même oubliât sur la rive du beau fleuve de la Laconie le trône resplendissant d'où il gouvernait l'univers.

Lorsque je m'arrêtai au khani de Casa les feux allumés dans la montagne faisaient un admirable effet. Le temps était si beau que je résolus de prendre sur-le-champ la route de Thèbes et de franchir le mont auquel la dramatique légende de l'infortuné roi de Thèbes a donné une renommée sinistre. Les chaînes de montagnes ont avec le temps perdu leur nom qui a été remplacé par des appellations qu'on applique à leurs diverses parties. Ainsi on a nommé Elatéa la région occidentale du Cithéron qui s'avance jusque dans la mer des Alcyons « si douce aux matelots. » La route passe entre les deux crêtes de la chaîne, dont la cime la plus élevée est à gauche. Le

versant septentrional du Cithéron est suffisamment boisé, et des dernières pentes sort le fleuve Asopius, qui séparait le territoire de Platée de celui des Thébains et qui se jette dans la mer d'Eubée. On quitte l'éparchie (sous-préfecture) de la Mégaride pour entrer dans l'éparchie de Thèbes et l'on traverse la contrée que les anciens nommaient Parasopia.

En franchissant la nuit le Cithéron, il est impossible qu'on ne songe pas au drame sinistre des Labdacides qui commença dans les solitudes de cette montagne par l'exposition d'Œdipe. Ce mystère d'Œdipe, qui a inspiré tant de chefs-d'œuvre à la muse des Hellènes, est l'expression décidée du dogme de la fatalité qui faisait la base des croyances helléniques. Le vulgaire aime à penser que cette manière d'envisager la vie a disparu depuis le triomphe du Christianisme. Cependant en quoi la prédestination de saint Augustin, de Thomas d'Aquin, de Calvin et de Jansénius diffère-t-elle des idées antiques? Quoique l'Église orientale se soit dès l'origine montrée très-peu favorable à ces tendances, — ainsi que le prouvent les ouvrages des Pères grecs, — elle empêchera difficilement les âmes portées

à un mysticisme ardent de trouver dans la grâce un motif de perdre presque toute confiance dans les efforts de cette liberté humaine que Luther nommait durement le « serf arbitre. » De son côté, combien de fois la philosophie a-t-elle réduit notre individualité au rôle le plus insignifiant dans la crainte d'amoindrir les prérogatives de l'infini ! Nous sommes très-fiers de nos progrès et très-pressés, comme l'auteur méthodiste du *Voyage dans le Levant*, de traiter avec dédain les superstitions du monde ancien. Ne serait-il pas plus sage de travailler, à force de réflexion et d'étude, à nous faire de Dieu et du monde des idées assez supérieures aux conceptions des sociétés qui ont précédé l'Évangile pour que l'admiration que nous avons pour nos imparfaites théories fût plus facile à justifier ?

J'oubliai bien vite ces préoccupations sérieuses en voyant se développer devant moi le bassin de la Béotie. Je fus frappée de la différence qui existe entre l'atmosphère pesante de ce bassin et l'air élastique et subtil qui enveloppe l'Attique. Les anciens, tels que Hippocrate, Platon, Aristote, expliquaient par cette différence qui n'avait pas échappé à leur talent d'observation,

comment le génie des Ioniens de l'Attique était si vif, et si lourd l'esprit des « Éoliens de la Béotie » — c'est le nom que leur donne Thucydide. Cette observation indiquait chez eux une véritable intelligence des conditions physiques qui influent si puissamment sur le caractère et sur l'imagination des peuples, conditions que les modernes appellent l'influence des milieux. Pour peu que l'homme pût s'y soustraire, il faudrait le considérer comme un pur esprit, étranger aux lois générales du monde. S'il en était ainsi, le Hottentot et l'Esquimau auraient des chances de produire un jour quelque Socrate ou quelque Sophocle. Or quel idéaliste assez décidé peut nourrir une pareille espérance ?

J'ai eu mille occasions dans mon voyage de constater l'exactitude et la profondeur des observations qu'on trouve dans les écrivains de l'antiquité sur les diverses populations de la Grèce. Lacédémone est encore, comme au siècle d'Homère, la patrie des belles femmes ; l'indomptable Maïnoste est aussi jaloux de son indépendance que les rudes Doriens de l'ancienne Eleuthéro-Laconie ; Athènes est toujours la ville la plus civilisée de la Grèce ; on sait que

les Épirotes, quoique restés sous la domination turque, n'ont pas dégénéré de l'humeur belliqueuse et turbulente de leurs aïeux. Dans les provinces que la Grèce regardait primitivement comme appartenant au monde barbare, l'élément hellénique se trouve en présence d'éléments hétérogènes, ainsi qu'avant l'époque ou l'épée de Philippe et d'Alexandre renversa les barrières qui séparaient la Macédoine des républiques de la Grèce.

La diversité des populations donne, à mon avis, un intérêt extraordinaire à l'histoire des Hellènes. On aime à retrouver sur une scène étroite, mais illustrée par des prodiges, les tendances diverses qui se partagent l'humanité. Le démocrate d'Athènes, l'aristocrate de Lacédémone, le fidèle soldat des rois de Macédoine ne sont-ils pas des types si vivants des diverses opinions politiques, qu'il est difficile de parler sans passion de la guerre du Péloponèse ou des victoires de Philippe ? Telle n'est pas l'histoire des empires asiatiques. Comment s'intéresser aux innombrables et stupides multitudes qui végétaient dans l'Inde sous le sceptre des enfants du Soleil ou des fils de la Lune? Les

peuples soumis aux despotes de l'Asie nous apparaissent comme des foules privées d'intelligence et de conscience, pareils à ces captifs enchaînés par le cou qui défilent mélancoliquement sur les bas-reliefs de Bi-Sutun devant « Darius, l'Achéménide, roi des rois, roi de ce monde immense et son soutien[1]. »

Il n'est pas nécessaire de faire un long séjour en Béotie pour voir que le pays a conservé les traits essentiels que nous trouvons dans les anciens. La « grasse Béotie » dont parle Homère est un grand bassin formé par de rudes montagnes et dont les eaux se réunissent au fond d'une plaine divisée par une chaîne qui lie le Cithéron au mont Proon. Sur ces monts croissent le lentisque, le pin, le chêne vert et l'olivier sauvage. La partie méridionale de la plaine renferme le lac Hylica, et la partie du nord, la plus étendue, le Céphise béotien, ce Nil hellénique, dont les inondations fécondent la terre, et le lac Copaïs, où se réunissent la plupart des rivières qui proviennent des hauteurs. Dans ce pays profond et marécageux l'air, rarement renouvelé,

[1] Rawlinson, *The persian cuneiform inscription at Behistum* etc.

est épais et stagnant. La terre végétale, entraînée du sommet des montagnes par les alluvions, compose un sol tourbeux et fertile qui nourrit une multitude d'herbes et où pullulent d'innombrables insectes. Les Béotiens ont toujours trouvé dans une pareille contrée de grands encouragements à la vie agricole. Hésiode, leur poëte, est le chantre des travaux champêtres. Aussi le blé de Béotie était-il le plus pesant qu'on vendît à Rome après le froment d'Afrique. Avec ses prairies, ses lacs et ses plaines, la Béotie, où errent de noires brebis, est encore une des parties les plus fertiles du royaume. Dans un pays où les rochers occupent les quatre cinquièmes du sol et qu'Homère nomme sans cesse « pierreux » et « rocailleux, » elle peut être considérée comme une des nomarchies (préfectures) les plus propres à profiter du progrès de l'agriculture.

Il est vrai que les eaux qui manquent d'écoulement facile s'élèvent en vapeur dans l'atmosphère. Les peuples qui vivent dans de pareilles conditions physiques sont lourds, flegmatiques, et peu susceptibles de comprendre l'idéal. Mais ils ont assez de persévérance

et de solidité dans le caractère pour obtenir de grands avantages sur des nations qui paraissent mieux douées. Les Béotiens trouveront dans l'histoire de leurs ancêtres bien des faits qui leur prouveront que leur climat n'est point un obstacle absolu au développement de leur intelligence et de leur énergie. La lourdeur du Béotien est passée en proverbe ; mais ce peuple pesant a eu assez d'imagination pour se mettre, à partir de l'époque d'Hésiode, à la tête du mouvement religieux qui donna à la Grèce plus d'un mythe et d'un dieu ; il a produit un poëte tel que Pindare et un héros tel qu'Épaminondas ; il se montra dans sa lutte contre la terrible Sparte aussi ferme que les rochers du Cithéron ; et au temps de Philippe, dernier bouclier des républiques helléniques, il opposa la poitrine invincible des soldats du bataillon sacré aux lances macédoniennes.

Aussi je ne pouvais, en franchissant la frontière de l'éparchie de Thèbes, me soustraire à une émotion sincère. J'allais voir les champs de Platée, de Leuctres et de Chéronée ! Quels noms et quels souvenirs ! Mon regard, sans se laisser distraire par la beauté du paysage, cherchait, en

contemplant les ruines lointaines, à deviner la place des plaines glorieuses de Platée. Pour nous Orientaux, certaines traditions nous passionnent autant que l'histoire contemporaine. La barbarie asiatique n'a plus le secret d'occuper les imaginations de l'Occident. Les Arabes ont depuis longtemps abandonné la Sicile et l'Espagne ; les côtes de l'Italie ne sont plus menacées par les pirates de l'Algérie. Depuis la victoire de Lépante le nom des Turcs n'éveille aucune impression de terreur à Livourne ou à Venise. Mais pour nous, il n'en est pas ainsi. Les barbares sont sur la rive droite du Danube ; ils sont à Routchouk ; ils sont à Andrinople ; ils souillent de leur présence la tombe de Scanderbeg et l'Haghia-Sophia de Constantinople ! Aussi en allant à Platée, en visitant Salamine, en retrouvant les traces des rois de Macédoine, nous songeons au présent encore plus qu'au passé. Nous rêvons de nouveaux triomphes sur l'Asie ; nous demandons au ciel un Thémistocle ou un Alexandre, enfin nous voulons revivre comme revit aujourd'hui cette Italie qui a brisé la pierre de son sépulcre au cri de *fuori i barbari !*

Il était trois heures et demie du matin lorsque

j'entrai à Thèbes, chef-lieu de l'éparchie du même nom. J'y fus reçue par l'éparque, M. Coutzonicas, Souliote du *phar* (clan) des Coutzonicas, et parent du héros de Souli, Marcos Botzaris, à la mort duquel il avait assisté. L'éparque n'était pas seulement un parent et un admirateur du moderne Épaminondas, il a lui-même pris une part active à la guerre de l'indépendance. Comme tous les anciens militaires, il se préoccupait singulièrement des grands événements qui se préparent dans la péninsule orientale. Son attitude martiale, sa tête haute, son regard résolu, la manière dont il portait sa large foustanelle, tout faisait comprendre qu'il y jouerait, au besoin, un rôle digne de son énergie et de sa famille. Mais il comprenait très-bien qu'au temps où nous vivons la cause des Orientaux ne doit pas seulement être défendue par l'épée. Aussi me parla-t-il d'une manière touchante des services qu'il croyait que j'avais rendus à cette cause : « Deux choses, me dit-il, sont nécessaires à son triomphe : la bienveillance du puissant Occident et l'union des Orientaux. La bienveillance de l'Occident ne peut être conquise que par des écrivains assez au courant des idées, des mœurs

et de la situation de la péninsule orientale pour faire justice des préjugés propagés parmi les Occidentaux. Quant à l'union des diverses races, j'y attache la plus haute importance. » Comme il connaissait très-bien l'Albanie et la Bosnie, il se rendait un compte exact des dispositions des Chkipétars et des Serbes, populations essentiellement belliqueuses. Il disait que les Hellènes doivent s'efforcer de multiplier les relations cordiales avec les peuples de la presqu'île, en respectant leurs traditions, leurs usages, leurs tendances et leurs prétentions légitimes. Il est même nécessaire qu'ils se rapprochent des populations roumaines établies au nord du Danube, gardiennes des importants défilés des Karpathes.

L'éparchie dont M. Coutzonicas est le chef est elle-même un exemple frappant des bienfaits de la concorde. L'éparque est Souliote, et ses administrés sont des Hellènes et des Chkipétars qui vivent dans une parfaite intelligence. Les environs de Thèbes sont, en général, occupés par des Chkipétars qui se sont établis dans la plaine, tandis que les Hellènes sont cantonnés dans la montagne. Les Chkipétars, dont la civilisation,

basée sur le régime du clan, a toujours été inférieure à la civilisation hellénique, acceptent volontiers cette civilisation, que les fils des soldats de Pyrrhus et de Scanderbeg peuvent défendre avec un courage indomptable et une énergie à laquelle manque seulement la discipline. Ce n'est pas seulement dans l'éparchie de Thèbes qu'ils ont créé des colonies. Hydra et Spetzia, renommées par leurs marins et leurs hommes de guerre, sont comme Poros habitées par des Chkipétars. Ils occupent la partie montagneuse de la plaine de Lébadée ; dans l'Attique, ils peuplent presque tous les villages ; dans le Péloponèse, ils sont nombreux dans les plaines de l'éparchie de Corinthie ; dans la nomarchie d'Argolide, on les trouve, au contraire, dans les montagnes ; on en rencontre aussi dans l'éparchie d'Élide. Dans la nomarchie de Messénie, ils n'ont que six villages, et trois dans la nomarchie d'Arcadie. Mais dans cette nomarchie le fond de la population se rattache aux Pélasges, ancêtres des Chkipétars. Tantôt, comme à Hydra et à Spetzia, les Chkipétars sont complétement hellénisés, tantôt ils conservent la langue chkipe. Mais cette langue, qui n'a aucune importance

littéraire, perd chaque jour du terrain. Le temps n'est donc pas loin où l'hellénisation des Albanais du royaume sera accomplie. Mais il sera beaucoup plus difficile d'étendre à l'Albanie ce travail d'assimilation, l'islamisme et le catholicisme ayant fait dans ce pays une propagande couronnée de succès.

Les Chkipétars de la plaine de Thèbes cultivent surtout les céréales. La garance y réussit très-bien ainsi que dans la plus grande partie de la Grèce continentale. Aussi l'exportation de cette plante s'élevait-elle en 1859 à 82,052 drachmes[1]. La culture de la garance, malgré les bénéfices qu'elle rapporte à certaines parties de la France, spécialement aux départements de Vaucluse, du Bas-Rhin et de la Seine-Inférieure, ne suffirait pas pour rendre à la plaine thébaïde sa primitive opulence. Quand on la visite en été on s'étonne que les anciens Béotiens aient pu triompher si bien d'une chaleur aussi accablante. Mais les variations du climat et les accidents auxquels le pays était exposé ne permettaient pas l'indolence. « Ascra, dit, dans les *Travaux et les jours*, Hésiode en parlant de sa patrie, est un endroit

[1] *Tab. gén. du commerce de la Grèce en 1859.*

mauvais en hiver, déplaisant en été, toujours fâcheux. » En outre, les eaux fécondantes pouvaient aisément se transformer en fléau destructeur, ainsi que le prouve le déluge du mythique Ogygès que les Béotiens se donnaient pour ancêtre. Déjà les Pélasges, qui, dans la plus haute antiquité, ont couvert l'Asie-Mineure, l'Italie et la Grèce de monuments prodigieux par leur masse et leur solidité, avaient dû faire des travaux qui effraient l'imagination, pour faciliter l'écoulement du lac Copaïs vers la mer. Ils avaient creusé dans le mont Ptoüs des canaux qui avaient, en certains endroits, quatre kilomètres de longueur, et dans d'autres beaucoup plus, avec d'immenses puisards pour les nettoyer. La plupart étaient déjà comblés sous le règne d'Alexandre, et le lac commençait à envahir la plaine. Dans combien de pays nos contemporains se montrent-ils impuissants à continuer les œuvres d'époques qu'ils qualifient dédaigneusement de temps barbares !

Astreint à des travaux continuels, le peuple béotien fut porté à s'occuper constamment des exercices corporels et à soutenir des forces qui lui étaient si nécessaires par une nourriture to-

nique, abondante et même excessive. Trouvant assez de ressources dans l'agriculture pour préférer la vie sédentaire au commerce et aux voyages, il parut à ses spirituels et éloquents voisins taciturne et dénué de compréhension. Telle est à peu près l'idée qu'un Parisien ou un Marseillais se fait d'un cultivateur anglais. Il est vrai qu'on chercherait aussi vainement en Angleterre un Voltaire ou un La Fontaine qu'on eût cherché à Thèbes un Aristophane. Aurait-on le droit d'en conclure que la Grande-Bretagne n'a que des esprits lourds ? De même que les Anglais, endurcis par une longue lutte contre le climat et contre la mer, ont mérité (notamment dans la dernière insurrection des Indes) d'être accusés de violences outrées, ainsi les Béotiens, lorsqu'ils étaient blessés dans leur orgueil ou dans leurs intérêts, devenaient insensibles aux conseils de la modération. Ce ne sont pas les barbares, mais les Thébains qui ont détruit Thespies et surpris cette Platée que les glorieux souvenirs de Marathon et de la défaite de Mardonius auraient dû rendre inviolable. La raideur, la rudesse, le culte de l'or, le luxe grossier des festins qu'on reproche aux habitants de la Grande-

Bretagne, étaient aussi des défauts communs en Béotie. Mais un Hellène différera toujours profondément d'un Anglo-Saxon. Les compatriotes d'Amphion aimaient la musique et la cultivaient avec succès. L'austère Épaminondas lui-même avait un goût très-vif pour cet art. Il jouait de la harpe et de la flûte, et chantait en s'accompagnant. Les femmes qui étaient blondes et charmantes, prenaient — quoiqu'elles fussent obligées de porter le voile comme les Turques de nos jours — une part si active à la vie intellectuelle que Pindare fut formé par les leçons de Myrtis et qu'il trouva dans la belle Corinne de Tanagra une émule assez populaire pour enlever plusieurs fois à ce sublime génie la couronne de la poésie.

Les tendances helléniques étaient encore plus prononcées dans la vie politique. Les luttes sociales, ce fléau de la Grèce, déchiraient Thèbes. Les chefs des cinq plus nobles maisons thébaines étaient fiers d'être nés des dents du dragon semées par Cadmus quand il eut tué ce gardien de la fontaine Arcios. Les aristocrates favorables aux Lacédémoniens et les démocrates alliés d'Athènes, se disputaient le pouvoir. En outre, les domiciliés ou habitants n'avaient pas les

droits dont jouissaient les citoyens ou bourgeois. Quant aux esclaves, personne, pas plus les partisans de la démocratie que les soutiens de l'aristocratie, ne leur en reconnaissait le moindre droit. Aussi les démocraties antiques, pareilles aux États méridionaux de la grande république américaine, étaient-elles de véritables aristocraties, qui ne différaient des oligarchies que par des tendances moins exclusives. Les cités ne s'entendaient pas mieux que les classes. Thèbes — quoiqu'elle fût la tête de la confédération béotienne — Thèbes n'exerçait pas en Béotie, comme Athènes dans l'Attique, un pouvoir incontesté. La rudesse thébaine triomphait de ces oppositions par la violence, ainsi que l'attestent le sort de Thespies et de Platée. Cette rude cité avait exprimé ses tendances par sa prédilection pour son héros national, Héraclès (Hercule), dont le mythe, d'origine dorienne, reçut à Thèbes le plus grand développement. Le premier des héros est un type de persévérance, d'énergie et de vigueur musculaire, plutôt qu'un modèle d'intelligence et de délicatesse. Il suffit pour s'en convaincre de jeter, au musée de Naples, un coup d'œil sur le chef-d'œuvre de Glycon, sur l'her-

cule Farnèse. Le fils d'Alcmène est essentiellement Thébain, comme Athénée est l'idéal du génie artistique et de la vie intellectuelle de l'Attique. Primitivement, le mythe d'Hercule avait un sens physique. L'étymologie du nom d'Héraclès (gloire de Héra) ; ses rapports constants avec la déesse de l'air, épouse de Zeus[1] ; son combat avec l'hydre de Lerne, emblême de l'eau, nous montrent en lui non un être humain, mais une personnification de l'air, qui, en purifiant les eaux, assure aux hommes la santé et la force. Les religions indo-européennes nous présentent souvent le naturalisme originel cédant ainsi la place à des types héroïques pareils à certaines manifestations de Vichnou. Mais, grâce à l'influence des poëtes, ces populaires théologiens qui transforment sans cesse les croyances de la multitude — J. Gœrres lui-même n'a-t-il pas écrit *François d'Assise troubadour?* — le vainqueur du féroce Busiris devint l'idéal de la perfection humaine, telle que la comprenait l'âge héroïque de la Grèce, un de ces redresseurs des torts qui excitèrent

[1] Le Jupiter des Latins ; mais les dieux des Latins n'ont pas seulement d'autres noms, ils ont souvent d'autres attributs. Il est donc impossible de confondre des choses très-différentes.

plus tard l'admiration du moyen âge et parmi lesquels les romanciers espagnols plaçaient ainsi que Don Quichotte Alexandre le Macédonien. Le peuple, sans tenir compte du mouvement religieux antérieur au christianisme qui, rendant au mythe agrandi son sens naturaliste, confondit Héraclès avec les dieux solaires de l'Égypte et de l'Asie, conserva un fidèle souvenir au héros dont l'existence n'avait été qu'une longue et douloureuse épreuve supportée dans l'intérêt des opprimés, et dont l'entrée dans le Tartare, comme celle du Christ dans les Limbes, avait frappé d'épouvante les divinités infernales. Aussi, sans en faire un type du Christ comme certains commentateurs modernes du *Prométhée* d'Eschyle, refusa-t-il de le considérer comme un démon. Offerus qui lui succède est Chananéen, l'Hercule phénicien, Melcart ayant été souvent identifié avec l'Héraclès des Hellènes. La *Légende dorée* le gratifie d'une taille de douze coudées, et Pierre de Natalibus d'un visage de douze pieds. Il était au service d'un roi. Le brave géant, voyant que ce prince avait peur du diable et ne voulant obéir qu'aux puissants, alla se mettre aux ordres de Satan. Mais comme l'archange déchu tremblait devant

la croix, Offerus le trouvant aussi méprisable que le roi, suivit le conseil d'un ermite, qui l'engageait à se placer sur le bord d'un torrent afin de porter sur son dos les voyageurs obligés de le passer. Une nuit, un enfant ayant réclamé ses bons offices, il resta au milieu des eaux comme accablé d'un poids insupportable et fut forcé de s'appuyer sur son énorme bâton: « Christophore ! Christophore ! dit l'enfant, — c'est le nom que tu as mérité, — ne t'afflige point de n'avoir pu porter le monde et celui qui l'a fait ! » Un tableau d'Albert Dürer a reproduit cette scène dont l'origine est essentiellement orientale, puisqu'elle n'est qu'une reproduction de l'histoire du rédempteur Vichnou, changé en nain, et du géant Bali. Christophore ou Christophe subitement éclairé, planta son bâton dans le sol pour obéir à l'enfant Jésus, et comme la massue d'Hercule qui, au dire de Pausanias, devint un bel olivier, le bâton devint un arbre. Le saint conserva le caractère secourable du héros qu'on surnommait « Sauveur » et Alexicacos (qui éloigne les maux). Il préserve ceux qui l'invoquent d'une mort subite et malheureuse, et il suffit de regarder sa statue pour recouvrer la force et la

la santé. Voilà pour quel motif, au moyen âge, chaque église de France et d'Allemagne eut sa représentation gigantesque de l'Hercule chrétien, dont Luther dans ses *Tischreden* dit que c'est un saint allégorique qui n'a jamais existé (*und sagte dass es keine Historie wäre*).

Thèbes qui adorait dans Héraclès la personnification de la force, et qui avait appliqué le droit du plus fort à des cités béotiennes, telles que Thespies et Platée, finit par éprouver elle-même que celui qui abuse de la puissance de l'épée périt infailliblement par l'épée. Les Macédoniens saccagèrent sous Alexandre-le-Grand la puissante cité aux sept portes. On vit renaître les grandes infortunes qui avaient fourni tant de sujets à la muse tragique et immortalisé le nom de la douce Antigone, cette vierge héroïque, si bien caractérisée dans l'*Œdipe roi*, et dont le dévouement semble prophétiser, au sein du paganisme hellénique, l'ère des martyrs. Thèbes ne s'est point relevée de ce désastre. Cette ville, autrefois si riche en monuments, où l'on admirait les beaux temples de Cérès, de la Fortune, d'Hercule, de Bacchus, etc., offre maintenant très-peu d'intérêt aux artistes et aux archéologues. Il y a quelques

années, l'aisance y régnait, et tout lui annonçait un avenir prospère. Mais comme si la Grèce n'avait pas supporté assez de fléaux, la ville a beaucoup souffert d'un tremblement de terre. La nature volcanique du sol béotien n'est pas malheureusement favorable à la conservation des monuments. Cependant la cité, qui n'a guère que 4000 habitants, dissimule assez bien les traces de ses malheurs. Elle occupe l'élévation où était située la Cadmée, acropole dont on attribua la fondation à Cadmus, qui semble avoir été un dieu phénicien transformé par les Hellènes en un héros fondateur de cités. De la place où était cette acropole, dont quelques fragments cyclopéens sont les uniques débris, on jouit d'une belle vue. La rue principale de Thèbes est bordée de maisons pittoresques où s'étalent, au rez-de-chaussée, des boutiques garnies de marchandises de toute espèce.

A sept heures et demie du matin, je montais à cheval pour aller à Platée en traversant la plaine arrosée par l'Asopus. Lorsque je partis de Thèbes, les bourgeois jouissaient de la fraîcheur du matin devant les cafés de la rue principale. Les uns fumaient, les autres roulaient dans

leurs doigts le chapelet, qui n'est point un objet religieux, mais un passe-temps comme le bilboquet à la cour des Valois. Plusieurs prenaient du café dans des tasses microscopiques, en causant avec animation ou en parcourant les uns le *Siècle* (Αἰὼν), d'autres l'*Espérance* (Ἐλπίς) ou la *Minerve* (Αθηνᾶ). Le *Siècle*, la plus répandue des feuilles helléniques, dirigée par M. Timoléon Philimon, fils d'un des historiens de la guerre de l'indépendance, faisait une opposition résolue à la politique du gouvernement qu'il trouvait trop favorable à l'Autriche. L'*Espérance* défendait cette politique, que soutenaient aussi à l'étranger quelques journaux bavarois ou autrichiens, beaucoup plus zélés, il faut l'avouer, pour la dynastie que pour les Hellènes, et toujours pressés de noircir la nationalité hellénique et les écrivains philhellènes : étrange contradiction qui faisait en Grèce une impression qui ne s'est pas affaiblie. La *Nouvelle Pandore*, la principale revue des pays grecs, avait pour principaux rédacteurs MM. Rhangavis, Paparrhigopoulos et Dragoumis. Le journal, qui est la principale lecture des citadins de la Grèce, est si bien accueilli qu'à cette époque il se publiait à Athènes environ

trente feuilles. Mais les journaux ne paraissent pas aussi souvent qu'en Occident, Athènes ne recevant la poste que par les paquebots.

Plût à Dieu que le journal occupât dans l'existence d'un Hellène la même place que dans la vie anglaise ! L'énergie des individus n'en souffrirait assurément pas. Mais, comme en Italie, on cherche moins au café l'occasion de s'occuper avec intelligence de questions politiques que de se livrer à ce *far-niente* trop cher, hélas ! aux populations du Midi. La sobriété de ces populations n'a pas autant d'avantages qu'on le croit généralement dans l'Europe méridionale. Les anciens Hellènes n'avaient pas ces habitudes ascétiques, et les pays les plus avancés du monde n'attachent aucune importance à ces goûts d'anachorète. L'expérience leur a prouvé que celui qui n'amasse pas de forces n'est pas en état d'en dépenser, et qu'un ouvrier anglais, beaucoup mieux nourri qu'un Français de sa condition, peut faire une besogne double. Au contraire, l'homme qui s'est habitué à se contenter de la plus chétive nourriture, perd toute espèce d'activité. Lorsqu'un Grec a dans sa poche quelques drachmes, il s'installe gravement devant une tasse

de café et, grâce à l'intervention de la pipe ou de la cigarette, il parvient à passer dans un engourdissement qui diffère peu du sommeil, ces heures précieuses qui valent mieux que de l'or ; puisque de leur emploi consciencieux dépendent la grandeur, la dignité et la prospérité des nations. Le général Garibaldi a donné aux méridionaux une admirable leçon, lorsque déposant l'épée qui à Rome, à Varèse, à Palerme a été la terreur de l'ennemi, il a pris la pioche du laboureur pour consacrer aux travaux les plus rudes et les plus utiles ces mains victorieuses qui ont brisé les fers de tant d'esclaves.

L'attitude pacifique des bourgeois de Thèbes me rappelait que les troupes de la Béotie et de l'Attique s'étaient montrées dans la guerre de l'indépendance bien moins décidées que les autres Rouméliotes. Aussi un témoin oculaire, l'Anglais Blaquières, allait-il jusqu'à les appeler « les plus mauvaises troupes de la Grèce. » Faut-il en conclure qu'il ne reste pas de traces des tendances primitives de la population ? L'agoghiate (guide) George eût fourni, au besoin, une preuve du contraire. Quoique bon homme, quoiqu'il se soit montré plein d'attentions, il était évidem-

ment plus rude qu'aucun cocher d'Athènes, plus disposé à lancer à son prochain une épithète expressive qu'à lui adresser des louanges, plus prêt à rendre justice à ses qualités personnelles qu'à celles de ses voisins. Sa physionomie offrait également des traits caractéristiques. Avec ses yeux d'un bleu sombre, ses lèvres épaisses, son attitude fière et martiale, il eût bien tenu sa place dans le « bataillon sacré ». Il semble qu'il eût conscience d'être un digne fils de la Béotie ; car il se parait, à tout propos, du titre de « descendant d'Épaminondas ». J'ignore si son arbre généalogique était bien en règle ; je crois même qu'Épaminondas n'avait d'autres enfants que Leuctres et Mantinée ; mais je sais bien que George avait le courage des anciens habitants de son pays, car à Hosios Loukas il me préserva, par sa résolution, d'un accident imminent. Dans la route que je suivais pour aller à Platée, comme il n'y avait pas les mêmes dangers à craindre que dans les gorges sauvages qui mènent au monastère, il cueillait pour moi, sur les feuilles larges et profondément découpées des acanthes, des larmes transparentes et jaunâtres qu'on mâche à défaut de mastic. Elles en ont, du reste, le goût et le parfum résineux.

Malgré ces preuves de bonne volonté, l'agoghiate eût paru à un lord anglais ou même à un baron allemand un domestique privé de beaucoup de qualités essentielles à sa profession. Rien n'est plus facile à comprendre quand on se rend compte de la différence des habitudes. En Occident, la domesticité est un état qu'on préfère à bien d'autres. Quel fils de cultivateur ou quelle jeune villageoise n'aimera mieux servir dans un château, avoir de belles robes et des rubans, que de cultiver la terre et de porter des vêtements grossiers? Il en résulte que la domesticité devient souvent héréditaire, et qu'on voit des générations de femmes de chambre comme des générations de comtesses. Chez les Hellènes, rien de pareil à l'esprit de hiérarchie des populations germaniques. Le Rouméliote attache trop de prix à son indépendance pour devenir volontiers domestique. Le Péloponésien, qui n'a pas d'éloignement pour la vie des champs, trouve trop aisément à employer ses forces pour avoir la pensée d'entrer en condition. En général, on ne s'y résigne en Grèce que sous l'aiguillon d'une pressante nécessité et avec la pensée de recouvrer son indépendance le plus tôt possible. Dans

certaines îles, les jeunes filles servent avec moins de répugnance qu'ailleurs. Siphnos, Andros, Ténos ont la réputation de fournir les plus habiles cuisinières et les meilleures nourrices.

Assurément la dureté des maîtres n'est pour rien dans l'éloignement qu'inspire la domesticité, éloignement qui existe dans plus d'un pays démocratique, par exemple aux États-Unis, où le domestique ne dissimule pas son intention de se transformer définitivement en « auxiliaire ». Aussi dès qu'une fille a un pécule à sa disposition, cherche-t-elle un mari. Si elle a amassé quelque argent et que ses beaux yeux suppléent à l'insuffisance de la dot, son ancienne profession ne l'empêche nullement d'être admise dans la bourgeoisie, et dans le cas où son mari pourrait mettre à sa boutonnière le ruban bleu du Sauveur, qui l'empêcherait d'aller avec lui à la cour? Comment s'étonner de pareilles choses dans une ville aussi démocratique qu'Athènes, où un ministre peut avoir pour cousine une cuisinière? En Grèce, M. Jabot de Tœpfer aurait, sans le moindre embarras, rencontré son cousin Antoine chez les plus grands personnages. Si ce vaniteux bourgeois eût pu sans beaucoup de peine décider

son domestique à l'appeler « maître », il eût eu plus de mal à l'empêcher de le tutoyer.

Pour aller de Thèbes à Platée, on se dirige au sud vers le village moderne de Kokla, situé aux pieds du Cithéron. Après avoir passé l'Asopus, on entre dans un pays agréablement accidenté par des collines; car, en Grèce, la plaine ne ressemble pas aux espaces monotones qu'on trouve dans la Beauce ou dans les Flandres. Les ruines de la ville immortalisée par la défaite des Perses sont au nord-ouest du village de Kokla. On ne s'en approche pas sans émotion. Il existe des endroits qui appartiennent non-seulement à l'histoire d'un peuple, mais qui intéressent le genre humain tout entier. Platée est un de ces lieux que consacrent d'impérissables souvenirs. Le jour où la Grèce a vaincu le roi des rois, l'Europe a commencé d'exister. A côté de l'Asie, esclave et immuable, s'est placé le monde de la liberté, de la science et du progrès. Alors a pris naissance un ordre de choses complétement nouveau, que devait développer, dans la suite des siècles, la prédication de l'Évangile et la révolution française, tentative d'application à l'ordre social des principes de justice et de fra-

ternité annoncés au monde par le christianisme. Les champs de Marathon et de Platée sont donc la première étape de la voie douloureuse et glorieuse à la fois que poursuit à travers tant d'épreuves la noble postérité d'Adam.

On distingue encore très-bien l'enceinte de Platée et même plusieurs de ses tours. Au nord serpente la rivière Moloéis, au sud de l'acropole est une grotte; au sud-est coulait la source d'Actéon, fils de Cadmus, qui fut changé en cerf par Artémis. On sait que sa sœur Sémélé, mère de Dionysos (Bacchus), ne fut pas plus heureuse dans ses relations avec les Olympiens. Au nord de l'acropole, un monceau de marbres indique la place du temple consacré à Héra. Je fis halte dans les ruines. La nature trouve le secret de répandre son éternelle poésie sur le sépulcre des peuples comme sur la tombe des individus. Une ronce avait entouré de ses rameaux capricieux le mur antique qui ombrageait mon tapis. Le serpolet parfumait l'air d'une odeur pénétrante, inconnue aux froides régions du nord. La source gazouillait auprès de moi, et son murmure se mêlait au babil de quelques Platéennes qui lavaient leur linge

dans ses ondes limpides. En face, se dressaient les pentes superbes du Cithéron, où commença le drame des Labdacides. Les femmes du village de Platée qui jasaient à quelque distance, auraient pu raconter probablement des aventures plus tragiques que celles d'Œdipe et de Jocaste. Tel récit des guerres de l'indépendance que j'ai écouté dans mon voyage, m'a semblé surpasser en pathétique les inventions les plus saisissantes des poëtes de l'antiquité classique. A ma gauche s'élevait l'Hélicon, un des séjours favoris des Muses. Le mythe des Muses a subi plus d'une transformation avant de devenir les neuf sœurs filles de Zeus et de Mnémosyne. Tous les peuples Indo-Européens avaient une profonde vénération pour les eaux qui fertilisent et embellissent la terre. Hindous, Celtes, Slaves, Germains et Latins étaient d'accord sur ce point. Il n'est donc pas étonnant que les Hellènes aient attribué aux eaux des propriétés merveilleuses : « Les eaux, dit le rhéteur Aristide, ont une vertu prophétique et inspiratrice. » Si la Pythie devait boire de l'eau de la fontaine Castalie pour lire dans l'avenir, le poëte devait aussi chercher dans une source la faculté analogue de l'inspi-

nes le chant que les esprits célestes disent dans le ciel, elle peut aussi forcer les Naïades à contribuer au bien-être des disciples de Jésus. On sait quelle importance l'Église orientale attache à l'*haghiasma*. Quand l'eau a reçu la bénédiction du prêtre, à la fête de l'Épiphanie (6 janvier), disparaissent les immondes *pagania* qui troublaient les sombres nuits de décembre, et le vent du nord-ouest dissipe les tempêtes sur les mers de Grèce. La puissance qui pacifie la terre et les airs purifie également les eaux. Quand le ministre de Jésus-Christ a béni une source de la Béotie ou de la Phocide, le paysan se figure que l'Anaraïde lui devient propice; qu'il peut se servir de la fontaine pour pratiquer l'hydromancie et, en s'y désaltérant aux jours des *panéghyris* consacrés par l'Église orthodoxe, y trouver un remède contre les maladies.

L'Hélicon a souffert presque autant que Platée ou Leuctres des outrages du temps. Au siècle de Pausanias il passait pour la plus fertile et la mieux plantée des montagnes de la Grèce. Des arbres, contemporains des premiers âges, y balançaient leurs immenses rameaux, et de frais ruisseaux y entretenaient des fleurs innombrables

et parfumées sans, disait-on, qu'aucune plante pernicieuse pût y prospérer. Maintenant il ne reste à l'Hélicon que quelques bouquets d'arbres, débris de sa luxuriante chevelure, et l'Hippocrène n'est plus qu'un filet d'eau. Malgré la religion, qui avait pris les arbres sous sa protection en les représentant comme le séjour des Oréades et des Dryades, on ne les épargna pas dans les guerres sans merci de l'antiquité. Les vignes de l'Attique coupées par les Lacédémoniens excitèrent avec raison la colère des Athéniens. Les invasions des barbares n'ont pas seulement renversé les cités, brûlé les bibliothèques, détruit les chefs-d'œuvre des arts, décimé les populations, elles ont enlevé au sol lui-même le principe de sa fécondité. On sait ce que sont devenus sous la domination ottomane les pays les plus fertiles du monde. Le général du pacha d'Égypte, — le plus civilisé des pachas, — avait organisé l'incendie des arbres utiles, et ses bandes étaient employées régulièrement à dépouiller la Morée de ses richesses végétales. Les Hellènes, qui ont construit de nos jours plus de 100,000 maisons[1],

[1] Depuis la guerre de l'indépendance, le chiffre des maisons s'est élevé de 94,927, valant 97,810,269 dr., à 203,605, estimées

fait sortir de leurs ruines les villes d'Athènes, de Sparte, de Patras, d'Argos, de Missolonghi, de Naupli, etc., n'ont pas seulement à relever les cités saccagées : ils doivent rendre à la terre cette verdoyante parure qui, surtout dans les climats brûlants, peut seule en faire pour notre espèce un séjour agréable. En effet, quand la montagne est déboisée, la terre végétale ne tarde pas à être emportée par les pluies, et les monts se transforment en squelettes calcaires. On voit se tarir la source qui fertiliserait la vallée. A la place de la rivière au cours paisible et régulier, gronde, l'hiver, le torrent destructeur, et du lit desséché des cours d'eau s'exhalent, l'été, des miasmes empoisonnés.

La domination des Turcs n'ayant rien fait pour remédier aux maux des invasions, les forêts et les bois, qui viennent très-lentement dans les pays où manque l'humidité, restèrent livrés à l'incurie des bûcherons et des pâtres. Ces derniers ont appris des propriétaires de troupeaux que la manière la plus commode de nourrir leurs moutons et leurs chèvres est de leur aban-

à 323,667,857 dr. — Rapport (lithographié) au roi par M. Coumoundouros, p. 5.

donner les jeunes pousses des arbres forestiers. Il en résulte qu'aussitôt que les tiges grandissent assez pour soustraire leurs branches inférieures à la dent des animaux, ils mettent le feu aux forêts afin d'obtenir des rejetons. Il subsiste sans doute en Eubée et dans les provinces du nord des restes précieux de l'ancienne parure du sol, puisque ces forêts « d'une admirable végétation et remplies des meilleures essences » ont été avec raison vantées par un savant économiste français[1]; mais les pâtres se sont tellement habitués à se conduire en Vandales que le déboisement n'est pas en voie de s'arrêter. En 1854, l'importation du bois était de 715,130 drachmes, tandis que l'exportation n'était que de 2,937[2]. En 1859, la Grèce vendait pour 67,532 dr. de bois de toute espèce, et elle achetait pour 307,116 dr. de bois destiné aux constructions navales, pour 1,576,360 dr. de bois de charpente, pour 280,371 dr. de bois en douves, pour 134,469 dr. de bois en cerceaux[3]. En

[1] Leconte, *Rapport au ministre de l'agriculture*, août 1846.

[2] *Renseignements statistiques* (lithographiés) *sur la Grèce*, par M. S. Spiliotaky.

[3] *Tableau général du commerce de la Grèce pendant l'année 1859*. Ce tableau a été publié par le ministère des finances.

Suisse, pays de montagnes, j'ai été témoin des mesures prises dans les cantons les plus civilisés pour empêcher les ravages d'un fléau qui compromettrait l'avenir tout entier du pays. M. Laugel a montré dans la *Revue des Deux-Mondes* combien de précautions on prend en Allemagne, spécialement dans le Harz pour empêcher le déboisement des montagnes. Il ne sera pas facile de faire triompher en Grèce de saines notions de sylviculture. La population est encore trop clair-semée pour pouvoir être aisément surveillée par des gardes forestiers. Provisoirement, comme les écoles sont nombreuses, ne serait-il pas sage de faire propager par les instituteurs un certain nombre de notions pratiques, élémentaires et indispensables à la prospérité du pays? L'attachement du peuple pour sa terre natale ne serait-il pas un moyen de l'encourager à lui conserver cette beauté dont les anciens Hellènes étaient justement fiers?

Au sud de Platée est la plaine de la bataille où se termina l'invasion persique. Le carnage fut horrible, et d'immenses richesses tombèrent aux mains des Hellènes. Le même jour, l'armée de mer, commandée par le Spartiate Léotychidas,

remportait à Mycale une éclatante victoire. Un autel fut dressé sur la place publique de Platée à Zeus libérateur, et sur la proposition d'Aristide, la cité qui avait déjà rendu tant de services à Marathon, fut déclarée « inviolable et sacrée. »

Dans le cours d'une seule année, la Grèce avait vaincu à Salamine, à Platée et à Mycale. Les grandes luttes nationales font naître les grands écrivains. La guerre médique trouva dans Hérodote un historien sans égal, et dans le chantre de *Prométhée* un poëte capable de peindre en traits grandioses le triomphe de l'Europe sur la barbarie asiatique. La fière exaltation d'un peuple qui doit sa victoire à son amour de la terre natale et de l'indépendance, éclate dans la tragédie des *Perses*. Eschyle comprend si bien qu'il ne s'agit pas d'une bataille ordinaire, mais de la victoire d'un principe appelé à rendre avec le temps tout despotisme impossible, qu'il s'écrie d'un ton triomphant : « La langue des hommes ne sera plus enchaînée ; le peuple affranchi exhalera librement sa pensée, car le joug de la force est brisé ! »

Les ruines que j'avais sous les yeux me transportaient bien loin de l'idéal salué par le peintre

inspiré de la vie héroïque ! La Grèce avait en vain déclaré Platée une cité « inviolable et sacrée. » Unies contre les Perses, Sparte et Athènes n'avaient pas tardé à devenir ennemies acharnées. L'or du grand roi entretint ces fatales divisions. D'ailleurs entre Lacédémone et Athènes l'accord était difficile ; la première représentait l'élément dorien, stationnaire, inculte, agricole et aristocratique ; Athènes était la cité des Ioniens, des lettrés, des artistes, des marins et des démocrates. La guerre du Péloponèse fit éclater toutes ces antipathies. Platée, alliée constante d'Athènes, fut impitoyablement rasée par les Lacédémoniens qui donnèrent son territoire aux Thébains. Une fois engagée dans la voie des discordes, la Grèce, incapable d'arriver à l'union nécessaire à sa défense, devait infailliblement aboutir à la domination étrangère. Les mêmes causes amenèrent plus tard la conquête des Gaules, comme elles livrèrent aux barbares les descendants des soldats de Cécilius Métellus et de César. Combien de fois encore l'histoire présentera-t-elle le décourageant spectacle de pareilles erreurs ?

J'avais hâte d'oublier le désastre de Platée. Je m'empressai donc de partir pour Leuctres, nom

qui fait plus d'honneur aux Thébains. Arrivée à Arkopodi, où coule une limpide fontaine, j'aperçus du haut d'un mamelon une jolie vue, bornée au nord par une couronne de monticules au pied desquels coule le Thespios. J'avais devant moi le champ de bataille de Leuctres et j'étais à l'endroit où probablement on érigea le trophée.

La prise de Platée n'était que le prélude des succès de Lacédémone. La guerre du Pélopónèse devait lui assurer momentanément la domination de la Grèce. Pour maintenir cette domination, Sparte ne se montra ni très-scrupuleuse ni fort héroïque. La Grèce, si fière au temps où Athènes y occupait la première place, fut réduite à subir le traité d'Antalcidas, qui consolait les Perses des désastres de Platée et de Mycale. Au lieu de travailler à unir les Hellènes contre l'ennemi commun, Sparte s'efforça de les diviser. Afin de maintenir Thèbes, elle releva Platée et autorisa les citoyens de cette ville qui avaient échappé au désastre à rebâtir leurs murs. La Cadmée fut même occupée par les troupes lacédémoniennes. « On pourrait, dit Xénophon lui-même, si favorable à Sparte, citer beaucoup de faits de cette époque qui prouveraient que les

dieux ont l'œil ouvert sur les impies et les méchants. Ainsi les Lacédémoniens, qui avaient juré de laisser aux villes leur autonomie et néanmoins gardaient la forteresse de Thèbes, furent punis par ceux-là mêmes qu'ils opprimaient. »

Un vaste mouvement des esprits, parti d'Athènes, avait profondément remué les intelligences béotiennes. La philosophie, — il est important que les Orientaux le comprennent s'ils veulent reprendre leur rang dans le monde, — joue dans les affaires un rôle aussi considérable que la religion et la politique. Les philosophes de la Renaissance, disciples de la Grèce, n'ont-ils pas préparé le vaste mouvement de la Réformation qui a changé la face de l'Occident? Le cartésianisme n'a-t-il pas imprimé son cachet à tout le dix-septième siècle? La révolution française n'est-elle pas sortie, tout armée, des salons où se réunissaient les encyclopédistes? Cela est si vrai qu'on peut retrouver dans chaque école politique l'influence d'un penseur : le libéralisme monarchique de Montesquieu dans Mirabeau, dans Lafayette et dans Bailly; le génie absolu, étroit et misanthropique du philosophe de Genève dans le « vertueux » Robespierre et ses farouches

montagnards; l'athéisme épicurien et déclamatoire du baron d'Holbach dans les voluptueux amis de Danton. Encore aujourd'hui l'école libérale de Montesquieu diffère profondément de l'école socialiste de Rousseau. Il suffit pour s'en convaincre de lire les écrits de M. Louis Blanc. En Grèce, la philosophie n'a pas exercé une moindre action, et les Hellènes lui doivent d'avoir occupé la première place parmi les nations de l'antiquité. C'est ainsi que, après la prise d'Athènes par les Lacédémoniens, un philosophe réveilla l'âme abattue de cette noble cité en lui rendant le sentiment de sa mission dans le monde hellénique. On sait quelle fut la destinée de Socrate. Il eut à la fois contre lui les démagogues, les fanatiques et ces conservateurs paisibles dont Aristophane s'est fait l'organe, ces Dikéopolis, ces « justes » qui n'avaient d'autre souci que de faire le commerce avec la Béotie et d'avoir des anguilles du lac Copaïs [1]. Mais la mort de Socrate fut aussi utile au triomphe de la raison que sa vie et ses enseignements. Il laissa des disciples qui continuèrent son œuvre. Des exilés qui fuyaient à Thèbes les persécutions des Trente y

[1] Voy. les *Acharniens*.

propagèrent sa philosophie que plusieurs Béotiens avaient embrassée. D'autres Hellènes, venus de l'Italie méridionale, répandirent les doctrines élevées de Pythagore. Cette propagande salutaire arracha la Béotie à l'apathie sensuelle qui l'avait empêchée jusqu'alors de jouer un rôle en Grèce. Grâce à elle, Thèbes eut aussi ses jours de gloire. Épaminondas, élève du Pythagoricien Lysis de Tarente, est le représentant le plus complet de la généreuse émancipation du peuple béotien. La victoire de Leuctres, qu'il remporta sur les Spartiates, fut le résultat de cette émancipation.

Thespies est comme Platée un monument des luttes fratricides dont la Béotie a été le théâtre. Cette ville, ruinée par les Thébains, est à quelque distance sud-ouest de la bourgade moderne d'Érimocastron. Érimocastron est situé sur une élévation dont le versant septentrional limite la vallée du Thespios. Devant chacune des maisons est un enclos assez spacieux entouré de haïes. De Thespies, il ne reste qu'une belle fontaine dont le nom est perdu, un tumulus, des débris de murs et quelques tombeaux dont le paysan ne prend aucun soin. Les Thébains avaient pourtant

épargné les monuments sacrés. La prêtresse du temple d'Héraclès, héros voluptueux qui avait délivré les campagnes de Thespies d'un lion énorme, était obligée de garder le célibat. Quoi de plus commun que les pontifes d'un dieu qui semblent avoir pris à tâche de lui ressembler le moins possible !

La célèbre fontaine de Narcisse était située plus loin, dans la direction du sud-ouest. Le mythe de Narcisse paraît s'être proposé de ridiculiser la vanité reprochée aux Béotiens. On serait porté à croire que sa mort n'a pas trop découragé ses imitateurs. La monomanie Narcisse est, dit-on[1], « fréquente chez les femmes » ; mais on ajoute prudemment « qu'elle se rencontre *aussi* chez les hommes, puisqu'on voit des vieillards faire de leur toilette leur occupation presque exclusive et s'imaginer inspirer de grandes passions. » En fait de monomanies, on peut affirmer sans crainte que le sexe fort n'a rien à nous envier. Plût à Dieu qu'il ne l'eût prouvé que par des ridicules ! Mais depuis « la guerre sacrée » jusqu'à la Saint-Barthélemy, que de lugubres exemples ne pourrait-on pas citer de

[1] Bouillet, *Dict. des sciences*, art. *Monomanie*.

manies moins innocentes que la coquetterie, qui ont fait couler des torrents de sang et plongé dans une incurable stupidité des populations dignes d'un sort moins triste !

Je m'arrêtai dans la vallée du Thespios, à l'ombre des arbres d'un potager attenant à une cabane habitée par des pâtres albanais et arrosé par un petit canal dérivé du Thespios. On mit un tapis sous un cognassier dont les feuilles, lisses d'un côté et cotonneuses en dessous, ressemblaient assez au langage des bergers de Thespies. En me parlant, ils se servaient de la langue cultivée des Hellènes; entre eux, ils n'employaient que l'idiome inculte de leurs pères. Ces braves gens ont naturellement très-peu de souci des trésors archéologiques dont ils sont les gardiens et que le hasard livre à chaque instant à leur ignorance. Un paysan, en bêchant son champ, venait de découvrir une urne cinéraire en terre cuite, pleine de cendres et d'ossements et d'une classique simplicité. Dans le même tombeau on trouva six de ces vases à longs pieds et à anses très-grandes qui se voient représentés dans les scènes bachiques. On en tira aussi, circonstance plus digne d'attention, un vase rond et

aplati, parfaitement semblable à ceux dans lesquels on met le vin en Grèce, surtout quand on voyage, et qu'on nomme *tsotra*. L'embouchure était très-petite et on y remarquait une rigole circulaire qui entoure le vase dans sa plus grande périphérie. Cette rigole était destinée à recevoir le cordon par lequel s'attachait le vase, exactement comme aujourd'hui. Mais la *tsotra* est en bois au lieu d'être en terre cuite. Il paraît que le compatriote de Dionysos, qui reposait dans cette tombe, était resté jusqu'à la mort fidèle au goût des Béotiens pour le jus de la vigne. Or comme il est rare que les penchants des peuples ne se manifestent pas dans tous les éléments constitutifs de leur existence, même dans la religion, la Béotie fut par excellence le théâtre des aventures du dieu que la légende thébaine fait naître de la « blanche » Sémélé, fille de Cadmus, fondateur de Thèbes. Mais ce serait se faire une idée bien peu exacte de ce mythe que de n'y voir qu'une conception purement béotienne. Tous les Indo-Européens, en trouvant dans la boisson qui transportait leur imagination la source d'une exaltation étrange, en ont confondu le principe avec celui d'une puissance descendue des cieux.

Pour les Hindous, disciples des Brahmanes, le *soma* (*asclepias acida*), identifié avec Agni, le dieu du feu, possède des propriétés merveilleuses que les Mages attribuent à leur *haoma*. Or les disciples du Mazdéisme parlent de ce *haoma* avec l'enthousiasme que peut seul inspirer un dieu caché sous les apparences du vin. Dans un climat comme celui de la Grèce, le blond Dionysos « né du feu » produisait de tels effets sur l'intelligence et sur les sens qu'il était naturel qu'on considérât le jus de la vigne comme dépositaire d'une force divine. Il ne faut pas perdre de vue qu'aux yeux de l'Oriental et même de beaucoup d'Occidentaux qui résistent, disent-ils, au scepticisme du siècle, les impressions extraordinaires causées par l'épilepsie ou la catalepsie sont encore considérées comme le résultat d'une puissance surnaturelle qui envahit l'organisation pour l'exalter ou pour l'engourdir. Le génie artistique des Hellènes, au lieu d'imiter les Hindous et les Perses, qui avaient transformé le *soma* et le *haoma* en une boisson ineffable, avait personnifié le dieu arraché par Zeus du sein de la flamme qui consumait sa mère, dans cet être charmant, aux formes délicates et presque fé-

minines, mais cependant irrésistible, qui remplit les âmes tantôt d'une joie propre à « faire naître les ris folâtres et dissiper les noirs soucis[1] », tantôt d'une fureur sacrée capable de renverser tous les obstacles et d'armer le bras de la plus tendre des mères contre le sacrilége qui refuserait, comme le roi de Thèbes Penthée, de reconnaître le pouvoir du fort « armé des cornes du taureau », du « lion qui exhale la flamme ». Toutefois, si l'on en croit M. Langlois, le savant auteur du Mémoire sur le *soma*, le surnom de *Bacchos* rappellerait une conception d'un caractère plus asiatique et signifierait un dieu qui donne la nourriture aux hommes, et qui, dans le sacrifice, consent, ainsi que Haoma, à être lui-même cette nourriture. Cette conception, en se complétant dans les mystères de Mithra, le médiateur de la Perse, produisit la célèbre liturgie mithriaque qui donne au pain et au vin, éléments essentiels de la vie matérielle, une si grande importance religieuse.

La route qui mène de Thespies au village de Mazi est agréable. On traverse un plateau de terre rouge couvert de vignobles estimés, puis on

[1] Euripide.

passe la rivière Olmos et on s'engage dans des montagnes à peine séparées par un sillon rocailleux, mais revêtues d'une vigoureuse végétation. Des chèvres aux cornes énormes — les chèvres sont très-belles en Grèce — animaient le paysage inondé des rayons pourpres du soleil couchant. Les vieilles, préoccupées probablement des questions de préséance, ne s'épargnaient pas les coups les plus rudes. On les voyait, sur les rochers, se heurter résolument de leur front obstiné, en secouant d'un air vraiment belliqueux leurs barbes vénérables, tandis que les jeunes, « étrangères aux questions sérieuses », gambadaient au milieu des bouquets de thym comme de véritables folles. Si cet âge « est sans pitié », il est aussi sans souci. Ces petites chèvres étourdies ne comprenaient pas assurément les motifs qui décidaient leurs mères à se livrer de pareils combats, et pourtant qui s'aviserait de croire que ces motifs étaient dénués de gravité? Ceux qui le penseraient seraient gens à supposer que le siècle de Voltaire et de Mirabeau a eu grand tort de se quereller si longtemps à propos des convulsionnaires de Saint-Médard, des « miracles » du diacre Pâris et des révélations de

Mlle Alacoque? Certains esprits ont un tel penchant à la critique!

La vue du grand lac Copaïs, qu'on aperçoit avant d'arriver à Mazi, ajoute au charme du paysage. Le regard ne peut se détacher de ces eaux d'un azur profond qui se déroulent capricieusement à l'horizon. Ce lac, dont les gourmands du siècle d'Aristophane aimaient tant les anguilles, fort appréciées des dieux eux-mêmes si l'on en croit Athénée, et qui est fertile en sangsues[1], communique avec la mer d'Eubée par des canaux souterrains. Depuis les invasions des barbares, on a laissé ce lac envahir un territoire immense. En le desséchant, non-seulement on rendrait à l'agriculture des milliers d'hectares d'excellentes terres, mais on supprimerait des marécages toujours nuisibles à la santé des habitants. Jusqu'en 1854 on a consacré 330,300 drachmes au desséchement des marais[2]. En 1857, on a défriché la partie septentrionale du lac Copaïs; les portions desséchées cultivées en maïs donnèrent un revenu considérable. La salu-

[1] L'exportation des sangsues a été pour 1852, 1853 et 1854 de 42,842 dr., 40,132 et 36,165 dr. (*Renseign. statist.*, tab. K) et de 91,269 dr. pour 1859 (*Tab. gén. du commerce*).

[2] *Renseign. sur la Grèce*, tab. O.

brité publique exige que ces travaux indispensables soient poursuivis avec ardeur et préférés constamment à des constructions improductives. Dans des contrées aussi chaudes que la péninsule orientale, la distribution des eaux doit être l'objet d'une vigilance continuelle ; car de toute eau corrompue s'exhalent immédiatement des miasmes délétères, causes de fièvres paludéennes regardées avec raison comme le principal obstacle au développement de la population. Que ceux qui déclareraient impraticables de tels travaux aillent passer quelques jours en Hollande, où une petite mais énergique nation a conquis sur la mer et sur le Rhin un territoire sans cesse à la veille d'être envahi et toujours bravement défendu contre l'inondation. Que sont les marais formés par le lac Copaïs comparés à la mer de Harlem !

Mazi, où j'arrivai à neuf heures du soir, après avoir laissé à droite de la route le charmant village de Mavromati, qui est un peu plus au sud que l'ancienne ville de Haliartos. Avant d'atteindre Mazi, je rencontrai, à la nuit tombante, dans un fouillis de roseaux et de buissons, quatre cavaliers enveloppés du manteau klephtique en feutre muni d'un capuchon qui m'accompa-

gnèrent jusqu'au gîte. L'aspect du village de Mazi est assez singulier. On a construit devant chaque maison un massif de pierres qui contient un tonneau en terre cuite ou en maçonnerie servant de magasin pour les provisions. Cet appentis original ajouté aux habitations semblerait avoir donné aux femmes l'idée d'augmenter le volume et la longueur de leurs tresses avec de la laine. La plus riche paysanne de Mazi, pour laquelle j'avais des lettres de recommandation, avait la langue aussi longue que les tresses. Malheureusement l'éloquence de cette excellente Albanaise s'épuisa d'abord en protestations et en gémissements. Quoiqu'elle fût fort éveillée, qu'elle eût la taille droite et fine et de belles dents, son air mélancolique devait faire comprendre qu'elle avait subi de la part du sort les attaques les plus cruelles et les plus injustes, et qu'elle n'y avait résisté que par la force exceptionnelle de son organisation. Il est vrai qu'en Grèce les femmes et les filles des paysans sont astreintes à de très-durs travaux. Mais il n'est pas nécessaire qu'une Grecque mène une existence pénible pour se répandre en doléances sans fin. Une femme d'Orient gémit avec la même

facilité qu'une Allemande prend l'air lugubre qui lui donne, croit-elle, l'air d'une « femme honorée ». Les lamentations de Mme Hiéra redoublaient quand on essayait de lui faire comprendre l'utilité d'un souper. Cependant elle n'était pas, tant s'en faut, étrangère aux obligations de l'hospitalité ; mais, en bonne ménagère, elle aimait à être prévenue et à faire à son aise les préparatifs nécessaires. On le vit bien au déjeuner, où elle offrit ses poulets, sacrifiés aux traditions hospitalières de l'Orient, avec le désintéressement le plus complet. Le soir même, si le souper pouvait paraître excessivement frugal à des gens fatigués d'une longue route, la maison entière fut mise à ma disposition. Le rez-de-chaussée fut évacué et on me livra une chambre située au-dessus, où les meubles ne gênaient point mes mouvements, mais où les rats et les insectes merveilleusement variés qu'enfante la féconde nature du midi se montrèrent assez incommodes. On est exposé à peu près partout à des épreuves analogues dès qu'on s'éloigne des capitales et des grandes villes. Je me rappelle, pour ne citer qu'un exemple, une nuit que j'ai passée à Rorschach, dans le canton de

Saint-Gall, qui m'a paru infiniment plus longue que la nuit passée à Mazi. Aussi je pris beaucoup plus philosophiquement mon parti des inconvénients que présentait la maison de Mme Hiéra qu'un touriste inexpérimenté qui n'aurait jamais perdu de vue la banlieue de Paris.

L'*agoghiate* thébain, George, moins philosophe que moi, n'avait pas pardonné à notre hôtesse l'exiguité de son souper. Aussi, pendant que nous descendions vers la belle plaine de Lébadée, ne lui épargna-t-il pas des épigrammes plus ou moins parlementaires. Les hommes du Midi sont en général assez portés à exercer leur éloquence contre leur prochain, et les compatriotes d'Aristophane et d'Archiloque ne font pas exception à la règle. Plutarque blâmait spécialement les Athéniens de l'étrange facilité avec laquelle ils prêtaient l'oreille aux propos malveillants et de l'insupportable défaut qu'ils avaient d'accueillir la calomnie avant de l'éclaircir. On prétend que les Hellènes de nos jours sont loin d'être exempts de ce grave défaut, et que personne chez eux n'épargne à son voisin les plus dures, et souvent les plus injustes qualifications. Un peu de justice ferait vite reconnaître que ces déplorables

travers ne sont point particuliers à la Grèce ; car il suffit de jeter les yeux sur un journal du gouvernement autrichien pour avoir une idée de la honteuse polémique qu'on se permet dans certains pays. Un écrivain vaudois qui a visité le royaume hellénique justifie les Grecs avec une impartialité qui fait honneur à son caractère : « Comparez, disait Mme la comtesse de Gasparin dans son *Voyage dans le Levant*, la Grèce à d'autres pays longtemps esclaves : au royaume de Naples... Hélas ! au canton de Vaud... Y a-t-il moins de scrupule à dire ce qui n'est pas ? Beaucoup moins d'escroqueries qu'ici ? »

Les anciens Athéniens, pour préserver leurs femmes de diffamations plus ou moins odieuses, leur avaient imposé une vie assez semblable à celle des Turques de notre temps. « Mais, dit le naïf et savant auteur d'*Anacharsis*, la sévérité des lois ne saurait éteindre dans les cœurs le désir de plaire, et les précautions de la jalousie ne servent qu'à l'enflammer. Les Athéniennes, éloignées des affaires par la constitution du gouvernement et portées à la volupté par l'influence du climat, n'ont souvent d'autre ambition que celle d'être aimées, d'autres soins que celui de

leur parure, d'autre vertu que la crainte du déshonneur. Attentives pour la plupart à se couvrir de l'ombre du mystère, peu d'entre elles se sont rendues fameuses par leurs galanteries. »

Il faut avouer, tout en constatant la disposition des méridionaux à la médisance, que leur mobilité enlève à la satire ce caractère d'acharnement hargneux et impitoyable qu'on trouve trop souvent chez les esprits caustiques des contrées septentrionales. Quelle différence entre un Aristophane et un Swift! C'est que l'homme du Nord se croit obligé d'user et d'abuser de la logique, et qu'il raisonne même ses antipathies. Or le goût du raisonnement, très-légitime dans une certaine sphère, n'est pas, tant s'en faut, exempt d'inconvénient quand il sert à justifier, comme chez l'auteur des *Voyages de Gulliver,* la plus sombre et la plus intraitable misanthropie. Rien de pareil n'était à craindre chez l'agoghiate thébain. A peine avait-il exhalé son courroux contre notre hôtesse, qu'il avait oublié ses griefs. La pensée de dîner à Lébadée chez l'éparque, était d'ailleurs de nature à le calmer complétement.

La distance qui sépare Mazi de Lébadée est rafraîchie par plusieurs cours d'eau, le Mélas,

l'Oplite, l'Ocalius, le Triton. Une contrée aussi bien arrosée ne saurait être dénuée d'agrément. Sur les côteaux grandissaient en foule de belles sauges officinales, aux feuilles pétiolées d'un vert cendré, aux fleurs d'un bleu rougeâtre exhalant une odeur aromatique. Auprès de cette espèce de ronce qu'on nomme mûrier sauvage, alors couverte de baies noires ou rouges, dont on fait d'excellentes confitures en Roumanie, croissaient ces cotonniers qui ressemblent à une grande mauve et dont le duvet floconneux est une des richesses de la plaine de Lébadée. La nature travaille sans cesse à rajeunir et à peupler ce sol couvert de ruines. D'immenses tortues se promenaient lentement dans l'herbe ou même sur le chemin. Après avoir dépassé le khani de Siakho, où l'on voyait une niche en bois garnie d'images, devant lesquelles était une petite lampe éteinte, modeste sanctuaire destiné à remplacer tant de temples somptueux renversés par le temps, on arrive à Vrastamitis, blanc village entouré de verdure, situé au pied d'une colline qui supporte les restes d'une tour hellénique. Je trouvai à Vrastamitis une enceinte construite en assises régulières et une corniche d'autel murée dans

les ruines d'une église, et un peu plus loin, à gauche, le soubassement du temple d'Athéné-Alalcomène, Athéné primitive que les légendes athéniennes ne font nullement vierge, mais donnent pour mère au blond Apollon. Lorsqu'on franchit le Couralius, qui se décharge dans le Phalarus, on laisse, à gauche, les ruines de Coronée, ville célèbre par la victoire qu'Agésilas y remporta sur les Thébains et où l'on remarque les ruines d'un théâtre et d'un temple de Héra.

Le mont Pétra a aussi donné son nom à une bataille, la dernière qui ait été livrée aux Turcs dans la guerre de l'indépendance. Là Dimitri Hypsilantis vit fuir en 1829 ces Ottomans contre lesquels son frère Alexandre avait commencé les hostilités en 1821. La Providence devait ce succès à une famille à laquelle l'Autriche avait fait subir de si cruelles épreuves.

On sait quelle fut l'issue de la tentative d'Alexandre Hypsilantis dans les principautés. Lorsqu'elle eut échoué, Hypsilantis se réfugia en Autriche où, considéré comme *carbonaro*, il reçut la même hospitalité que Lafayette. Après avoir raconté lui-même dans une lettre les premières années de sa captivité, il continue de cette façon :

« Moralement et physiquement tourmenté nuit et jour, ma santé déclinant visiblement, je demandai, d'après l'attestation des médecins, d'aller aux eaux de Tœplitz ou de Marienbad; on ne me permit, vers la fin de l'été, que les eaux de Pictzan, en Hongrie, qui me firent plus de mal que de bien, comme cela s'est montré après mon retour à Thérésienstadt, où je souffris cruellement tout l'hiver passé, pendant lequel des ordres nouveaux et je ne sais quels soupçons firent redoubler de rigueur; ce qui rendit insupportable notre existence, déjà pleine de dégoûts et de contrariétés.

« Enfin je fus aux portes du tombeau. Revenu à la vie, je retrouvai toute ma misère, et mourant presque, malgré de bienveillantes intercessions, je ne pus obtenir un changement d'air si nécessaire à ma convalescence... J'ai vidé la coupe des douleurs... Je meurs assassiné, pour ainsi dire, par l'Autriche. » Hypsilantis était victime de l'esprit de trahison qui, dans le même pays, causa la mort de Rhigas-le-Libérateur.

Quelques écrivains, méconnaissant le véritable caractère des faits, ont voulu attribuer uniquement à l'intervention étrangère les heu-

reux résultats de la révolution grecque. Constatons d'abord que si la Grèce a fini par trouver des amis parmi les puissances, ses ennemis n'ont jamais changé de dispositions : les articles que les journaux autrichiens et bavarois continuent de diriger contre la nationalité hellénique le prouvent assez clairement! En outre, on feint d'oublier que presque tous les peuples ont eu besoin d'une intervention pour conquérir ou pour conserver tantôt leur indépendance, tantôt leurs libertés. Germains, Anglo-Saxons, Latins ne l'ont pas plus dédaignée que les Hellènes. M. Michelet a montré dans *Louis XIV et la révocation de l'Édit de Nantes* que les protestants français bannis par le fils d'Anne d'Autriche ont été, au dix-septième siècle, le plus ferme rempart de l'intrépide Hollande. Assurément la race anglo-saxonne ne peut pas être accusée de manquer d'énergie. Cependant lorsque les Anglais gémissaient sous le sceptre de Jacques II, le roi des Jésuites, n'ont-ils pas invoqué le secours de Guillaume III et de ses Hollandais, soutenus par les calvinistes expulsés de France? La révolution de l'Amérique du nord aurait-elle jamais triomphé sans la bienveillance de la France, sans le marquis de La-

fayette, sans le comte de Rochambeau, sans les troupes envoyées par Louis XVI? Malgré son exaltation patriotique, l'Allemagne de 1813 n'a pas cru devoir mépriser le concours de la Russie, qui écrasa Vandamme à Culm, et ce ne sont pas seulement les légions germaniques qui, à la « bataille des nations » (*Vœlkerschlacht*), ont porté un coup mortel à la fortune de Napoléon. On sait tout ce que l'Espagne et le Portugal ont dû au concours actif des Français et des Anglais, quand ces deux États ont voulu se débarrasser de don Carlos et de dom Miguel, représentants du bigotisme absolutiste. Malgré l'héroïque dévouement de tant de martyrs égorgés par ses maîtres ou morts de misère dans les cachots[1], malgré les luttes glorieuses de 1848 et de 1849, l'Italie n'était-elle pas encore esclave, quand ses fers ont volé en éclats sous les coups du canon de Magenta et de Solferino? Cependant ces pays étaient dans des circonstances beaucoup plus favorables que la Grèce. L'Angleterre, presque entièrement protestante, n'avait, semblait-il, qu'à faire un signe de sa main puissante pour se défaire des

[1] Voir l'impartial ouvrage de S. de Lafarina, *Histoire d'Italie de 1815 à 1830.*

complots de son faible monarque. L'Amérique était séparée par l'Océan tout entier des adversaires qu'elle devait combattre et qu'elle pouvait égarer et affamer dans ses solitudes sans limites. Enfin les Italiens forment une nation de vingt-cinq millions d'âmes, tandis que les Hellènes n'étaient qu'une poignée d'hommes contre les forces que le fanatisme musulman recrutait en Europe, en Asie et en Afrique. On parle avec affectation des défaites qu'infligea à la Grèce l'heureux général qui triompha des Wahabites, et qui, par ses victoires de Jaffa, de Kaïffa, de Saint-Jean-d'Acre, de Homs, de Konieh, de Nézib mit l'empire ottoman à deux doigts de sa perte. Mais les soldats qui avaient vaincu à Jemmapes et à Valmy n'ont-ils pas succombé à Cassano, à la Trébie et à Novi lorsque le vainqueur des Turcs, des Tartares et des Polonais descendit en Italie?

Pendant que je chevauchais à Pétra, une troupe de pallicares en foustanelle que je venais de rencontrer, me dirent qu'autrefois tout ici était infesté de serpents dont une vieille Turque débarrassa le pays par des enchantements mystérieux. Les parties basses de la plaine de Lébadée, où

pullulent les sangsues dans des cours d'eau stagnants, ne rappellent-elles pas un peu ces solitudes primitives où les dieux et les héros de la Grèce antique perçaient de leurs flèches les pythons et les hydres? La fange, échauffée par un soleil dévorant, n'a plus heureusement la vertu de produire les monstres des premiers temps. Mais le globe a toujours un tel besoin de l'activité humaine, qu'il engendre inévitablement des fléaux de toute espèce dès qu'il est abandonné aux forces souvent désordonnées de la nature. La Maremme de Tôscane n'était-elle pas au temps des Etrusques couverte de riches cités dont les ruines jonchent ses marécages? La campagne de Rome n'a-t-elle pas été florissante au siècle des Scipions? La Sicile n'était-elle pas autrefois le pays le plus fertile de l'Europe? Le travail est un «enchantement» plus souverain que les incantations des sorcières de Thessalie; c'est une force plus puissante que l'arc d'Apollon, la massue d'Héraclès ou le glaive de Persée. C'est lui qui a fait sortir des lagunes et des marais la splendide Venise et l'opulente Amsterdam. C'est lui aussi qui transformera un jour le sol hellénique et rendra aux plaines de la Béotie, aux

vallées de l'Eurotas et du Sperchius leur antique richesse. Mais les Hellènes, il ne faut jamais l'oublier, sont marins, commerçants, professeurs, avant d'être agriculteurs. Chaque peuple a son aptitude particulière, à laquelle il obéit d'abord par un instinct irrésistible. Les Français, qui sont les premiers soldats du monde, ne sont-ils pas fort inférieurs aux Anglais dès qu'il s'agit de science agricole? Les Anglais, qui sont d'excellents navigateurs, pourraient-ils rivaliser avec les Allemands sur le terrain de la philosophie et de la théologie?

A l'époque où se livrèrent les combats dont la bataille de Pétra fut le dernier épisode, Lébadée avait plus d'importance qu'aujourd'hui. Capitale de la Grèce continentale, elle contenait environ 12,000 habitants. Ce nombre est aujourd'hui réduit à 4,000. Les Turcs et les Israélites ont quitté la ville, et le développement du commerce maritime lui a enlevé son importance commerciale. En outre, la fièvre causée par le voisinage des marécages n'est pas de nature à y attirer la population. Mais cette plaine offre tant de ressources qu'elle deviendra, lorsqu'elle sera complétement assainie, une des plus opulentes du

royaume. Les fruits y sont abondants; ils semblent savoureux, même dans un pays où les oranges, les grenades, les amandes et les abricots sont partout très-bons. Les 600,000 oques de coton qu'elle produit, alimentent une filature établie à Patras ou sont livrés à l'exportation. Le coton herbacé réussit très-bien en Grèce, surtout dans l'Argolide et dans les îles. Tôt ou tard, l'abolition de l'esclavage aux États-Unis obligera les 5,000,000 d'Anglais, qui le travaillent dans les manufactures, à chercher moins loin d'eux un produit si essentiel à la prospérité de la Grande-Bretagne. La Grèce ne ferait-elle pas bien de se préoccuper de cet avenir? L'exportation est déjà en voie de développement, car on la voit monter de 7,224 drachmes à 27,418 (année 1853). Elle se maintient encore à 19,826 en 1854[1]. Le tabac vient aussi admirablement dans la plaine de Lébadée. On en récolte également de très-bon en Argolide. Les étrangers estiment avec raison le tabac grec. Aussi l'exportation était en 1852 de 82,521 drachmes; en 1853, de 257,689; en 1854, de 159,995[2]; en

[1] *Renseig. stat.* etc., tabl. K.
[2] *Renseig. stat.*, tabl. K.

1858, de 892,939[1], et en 1859, de 649,452 drachmes[2].

Je voudrais croire que la Grèce aime mieux vendre son excellent tabac que de le fumer, — les Hellènes ne prisent pas. Sans doute, le puissant narcotique, apporté d'Amérique par les Espagnols, peut être, dans des cas exceptionnels, d'une véritable utilité. La fumée du tabac est un stimulant léger et efficace pour combattre les causes débilitantes. Il récrée l'esprit et soutient le moral des personnes qui se trouvent exposées à l'action de ces causes, surtout quand leur constitution doit les leur faire spécialement redouter. Mais son effet le plus ordinaire est de produire des pesanteurs, des douleurs de tête et même des vertiges, d'affaiblir la mémoire, de paralyser la volonté et de plonger dans un état d'hébétude continuelle. Comme les Orientaux fument avec un acharnement extraordinaire, — la Grèce, riche en tabac, en 1854[3], importait pour

[1] *Tabl. du commerce de la Grèce pour 1858.*

[2] *Tabl. gén. du commerce de la Grèce.*

[3] Cet article n'a pas disparu dans le tableau des importations qui ont été faites en 1857. (Voy. *Tabl. gén. du commerce de la Grèce*, p. 8-9.)

178,065 drachmes[1], — leur intelligence, naturellement vive et pénétrante, s'engourdit trop souvent par la funeste action de la nicotine. Mais qui songe à ces inconvénients dans des contrées où les principes d'une hygiène raisonnée, admirablement devinés par les anciens Hellènes, sont encore généralement regardés comme des théories dénuées de toute application? On est étonné à chaque instant de voir les mêmes gens qui s'exposent avec une insouciance sans égale à des inconvéniens si graves, repousser des mets inoffensifs et même salutaires. Ainsi les tortues grecques, que je rencontrais à chaque pas promenant leur carapace tachetée de noir et de jaune-vert, ne sont pas plus estimées que les grenouilles, réservées, d'après les légendes populaires, aux immondes *pagania* (espèce de loups-garous); pourtant la chair des chéloniens, si justement appréciée en Occident, est très-saine et fait d'excellents bouillons analeptiques. Ayant pris une de ces tortues, je demandai à mon voisin s'il ne voudrait pas en tirer parti. Quoiqu'en sa qualité de chorophylaque, il eût accompagné le ministre de France et vu son cuisinier faire

[1] *Renseig. stat.*, tabl. J.

de la soupe à la tortue, il ne put, malgré le respect qui était la règle de toutes ses actions, comprimer un irrésistible mouvement de répugnance. Ne voulant pas lui imposer la tâche de porter à Lébadée un gibier qui lui semblait impur, je laissai partir la tortue en la félicitant secrètement de la mauvaise opinion qu'on avait d'elle. Je vis la figure du chorophylaque s'épanouir à la pensée qu'il n'aurait à transporter à Lébadée aucun animal immonde. Du reste, on ferait une longue histoire de pareils préjugés. Quoique les Anglais appliquent dédaigneusement l'épithète de « mangeurs de grenouilles » à leurs voisins du grand empire, les Français m'ont toujours paru n'avoir que de la répugnance pour la chair blanche et délicate de ces batraciens à laquelle les Allemands rendent si volontiers justice.

J'arrivai à Lébadée à onze heures du matin. Cette jolie ville est située à l'entrée d'une gorge sauvage, au pied de la colline de Zeus-Basileus dont le temple dominait la ville et dont les ruines sont dans la citadelle; cette citadelle, tout en conservant des parties antiques, a l'aspect d'une forteresse moderne. C'est tout ce qui reste à Lébadée des monuments qui attestaient la magni-

ficence et le goût éclairé de ses habitants. Sans qu'elle ait la même importance commerciale qu'à l'époque où elle était le centre des caravanes, il y règne encore une certaine activité industrielle. Les cours d'eau qu'elle possède ont permis d'établir des moulins et un grand nombre de machines hydrauliques pour le feutrage de la bure. L'industrie n'a pas fait encore de grands progrès en Grèce, « elle est arriérée, » dit franchement un ministre des finances[1]. Les tanneries d'Athènes, d'Andros, de Patras et de Syros (Syra), une filature de coton à Patras, des filatures de soie à Athènes, au Pirée, à Sparte et à Calamata sont les seuls établissements du royaume qui méritent le nom d'établissements industriels. « L'établissement de MM. Dourouti à Athènes, dit M. Gaudry, est un des plus beaux que l'on puisse voir dans ce genre. » MM. Dourouti ont annexé à leur filature de soie un moulin à blé, un moulin à huile, une scierie, un tour et une meule à aiguiser, mus par une machine à vapeur de la force de quarante chevaux. M. Cheliotis s'occupe de la poterie, à Patissia. Les « Jeux-Olympi-

[1] Rapport (lithographié) du ministre des finances (M. Coumoundouros) à S. M. le roi, p. 11.

ques, » exposition qui a lieu tous les quatre ans et dont l'établissement est dû à un opulent négociant de Bukarest, M. Zappas, permettent d'apprécier les progrès de l'industrie en même temps que ceux de l'agriculture. C'est là qu'on peut admirer les ceintures et les écharpes d'Hydra, les moustiquaires et les foulards de Calamata, les soieries de Coumi. On y peut aussi constater les progrès de l'ébénisterie, qui trouve en Grèce une excellente matière première. Mais l'industrie la plus développée de la Grèce est la construction des navires, ainsi que j'ai pu m'en convaincre au Pirée, à Patras et à Galaxidi. Syros est aussi un des centres de cette industrie.

Quant à la grande industrie, elle n'est point encore possible en Grèce. Les capitaux sont à un taux trop élevé, les bras trop rares, le marché trop peu étendu, les ouvriers trop peu habitués à entretenir et à réparer les machines, les cours d'eau trop faibles ou trop irréguliers, le combustible minéral trop cher, le bois trop difficile à transporter. Aussi un homme compétent, l'auteur de l'*Étude économique de la Grèce*, M. Casimir Leconte, affirme-t-il sans hésitation que « vouloir faire de la Grèce agricole et maritime

une des contrées industrielles de l'Europe est une utopie, en principe, et une cause de désastre en réalité. » Du reste, on ne doit ni s'étonner ni s'attrister de la lenteur du progrès industriel. Quoique le chiffre de la population se soit élevé de la manière la plus satisfaisante, puisque ce chiffre qui, en 1834, n'était que de 612,608, était à la fin de 1857 de 1,045,232[1] et de 1,200,000 à la fin de 1860, elle est encore loin de suffire aux besoins de l'agriculture, qui doivent toujours être mis en première ligne. En effet, autant la vie agricole est salutaire, moralement et physiquement, aux individus, autant le travail des manufactures énerve leur corps et leur intelligence, M. Jules Simon l'a prouvé dans *L'Ouvrière* par des faits innombrables.

Tout ce qu'on peut demander au gouvernement, dans la situation de l'industrie hellénique, est de se montrer fidèle aux véritables doctrines économiques. Il faut lui savoir gré de n'avoir pas essayé de faire naître par des prohibitions et des droits protecteurs une industrie dont les éléments n'existent pas encore. Sa tâche est par un esprit de sage administration d'amener l'abon-

[1] Rapport de M. Coumoundouros, p. 3.

dance des capitaux, d'assurer la sécurité et les droits des capitalistes de toutes les nations, d'encourager l'esprit d'association, de propager l'instruction professionnelle et de multiplier les voies de communication, aussi indispensables au commerce qu'à l'agriculture. La création de la banque nationale, l'établissement des écoles de commerce d'Athènes et de Syros sont des progrès dans la voie que je viens d'indiquer. Il est vrai que la banque nationale est plutôt due à l'initiative individuelle, à laquelle la Grèce doit tant, qu'à celle du gouvernement. Puisse le succès de cette entreprise encourager les capitalistes à multiplier les établissements de crédit dans la péninsule orientale dévorée par l'usure!

Les eaux, qui donnent à Lébadée quelque mouvement industriel, animent aussi cette jolie cité. La rivière Hercyna y fait perpétuellement entendre sa voix, qui se modifie selon la hauteur de ses cascades sans nombre, et dont les bords sont fréquentés par les femmes, les enfants et les bêtes de somme. Les maisons qui s'étagent sur les deux bords de l'Hercyna et que domine une église, donnent à la ville une certaine ressemblance avec le quartier de Berne que surmonte

le principal temple et dont l'Aar baigne la base. Mais de légers minarets qui s'élèvent encore entre les groupes d'habitations conservent une physionomie orientale à la patrie d'Ulysse Androutzos, plus connu en Occident sous le nom d'Odyssée, qui, malgré son nom avait toutes les passions terribles, les funestes colères, l'orgueil sans bornes et aussi l'indomptable bravoure d'un Achille. Tels devaient être ces rudes Béotiens dont les anciens nous ont laissé le portrait. Les sommets du Parnasse, qui semblent veiller de loin, comme une forteresse inexpugnable, sur la gracieuse cité, servirent d'asile au fils du brave armatole Androutzos, tandis que, pareil au vainqueur d'Hector enfermé dans sa tente, il se livrait dans une caverne à tous ses ressentiments contre les Hellènes. Ulysse eût mérité, comme Achille, l'épithète homérique « aux pieds légers, » car il devançait une voiture lancée au galop, et ses fureurs ne furent pas moins dangereuses pour la Grèce dans la guerre de l'indépendance que les violences du bouillant ami de Patrocle au siége de Troie.

Après un excellent dîner chez le secrétaire de l'éparchie de Lébadée (l'éparque était absent),

dont l'hospitalité gracieuse était bien de nature à faire oublier les petites tribulations de la nuit précédente, je me dirigeai vers l'antre célèbre de Trophonius, creusé dans un rocher qui domine la ville. Les anciens avaient la passion de connaître l'avenir, et l'ombre de Trophonius rendait des oracles aussi bien que la Pythie et les chênes de Dodone.

La légende de Trophonius est trop confuse pour que j'essaie de l'éclaircir. Trophonius est, selon les uns, un dieu pélasgique qui présidait aux forces nourricières et curatives de la terre, et, selon d'autres, un héros honoré à Lébadée à cause de sa faculté prophétique qu'on supposait, d'après les idées du temps, avoir persévéré après sa mort. Quoi qu'il en soit, l'oracle qui portait son nom doit son origine à une observation qui n'avait pas échappé à la sagacité des anciens. Ils avaient remarqué que de certaines grottes s'exhalaient des gaz capables de troubler l'imagination ; «grâce à l'espèce de fureur qu'inspirent ces exhalaisons, dit Apulée, des hommes deviennent prophètes et révèlent l'avenir. » — «Il est des exhalaisons qui font rendre des oracles, dit l'auteur du *Traité du monde* attribué à Aristote, comme à Lébadée

et à Delphes. » Sous l'action stupéfiante de ces exhalaisons, on s'imaginait voir Trophonius ou entendre des voix extraordinaires. Non-seulement on apprenait l'avenir de cette façon, mais on pouvait assister aux horreurs du Tartare. Les récits de plusieurs témoins oculaires montrent avec quelle adresse les prêtres rendaient plus énergique l'action des principes naturels. Sous l'influence de ces diverses causes, le consultant épuisé par ce genre de délire qui fait passer devant les yeux les images les plus incohérentes, sortait de l'antre, « saisi d'effroi, méconnaissable à soi-même et aux autres. » Ce sont les paroles de Pausanias qui « n'en parlait pas par ouï-dire. » Une manière si efficace d'agir sur l'imagination des multitudes était trop précieuse pour que la tradition s'en perdît, et les prêtres n'eurent pas de peine à faire voir aux crédules Irlandais dans le purgatoire de Saint-Patrice[1] les plus belles scènes de l'antre de Trophonius. « Là, dit un voyage à ce fameux purgatoire, avait hommes et femmes de divers aages qui se gisaient tous nus trestous estandus à terre, le ventre dessoulz, qui avaient des clous ardents fichiés parmy les

[1] Wright, *S. Patrice Purgatory*.

mains et parmi les piés. Et y avait de grands dragons toulz ardents que se sevient sur eulx et leur fichoient les dentz tous ardentz dedans la chair, et sembloient qui les voulussent mangier... Ailleurs on voyait encore des damnés mordus par des serpents. »

La route qui conduisait de Lébadée à l'antre était garnie de temples et de statues. C'est aujourd'hui une longue rue remplie de boutiques. Il ne reste aucune trace du temple, bâti au milieu d'un bois sacré, où le célèbre Praxitèle avait représenté le dieu sous les traits d'Asclépios (Esculape), parce qu'on le confondait avec les divinités médicales. Un peu au-dessus du bois, on trouvait l'antre entouré d'un mur de marbre surmonté d'une balustrade de bronze. On y descendait à l'aide d'une échelle étroite, droite et légère jusque dans un trou où une force pareille à un tourbillon emportait le patient. Le rocher imposant, taillé à pic par la nature, vis-à-vis d'un autre rocher, d'où l'Hercyna, alimentée par deux sources, l'une chaude et sulfureuse, l'autre froide et limpide, tombe en cascades bruyantes, avait probablement deux grottes. La première était au haut du rocher. Dans la se-

conde, qui était au pied, on avait adapté un système d'architecture ; car on remarque encore des trous destinés à soutenir des poutres. Quelques-unes des nombreuses niches creusées dans le roc renfermaient certainement des statues. L'ouverture inférieure de l'antre est maintenant obstruée en partie par des moëllons, le gravier et la terre. A côté est une fontaine, vraisemblablement la source qui portait le nom de Mnémosyne et dont je goûtai l'eau fraîche et pure. La source nommée Léthé est tarie.

Je venais de voir à Pétra le dernier champ de bataille des Turcs ; à Chéronée je visitai la petite plaine où la Grèce républicaine livra aux Macédoniens son combat suprême. Avant d'arriver à Chéronée, on voit les traces du fameux polyandrium (cimetière) où furent enterrés les Thébains du bataillon sacré.

Thèbes ayant succédé momentanément à Athènes et à Lacédémone dans la direction des affaires helléniques, voulut étendre son influence jusqu'en Macédoine, pays primitivement pélasgique, où l'Héraclide Caranus, à la tête d'une colonie, avait porté la civilisation de la Grèce. Des discordes domestiques, interrompues parfois par

des règnes glorieux, troublèrent souvent ce pays demi-barbare et demi-grec. Perdicas III ayant été obligé, à la suite d'une de ces perturbations qui paralysaient les forces nationales, de recourir à l'intervention d'Athènes, Thèbes s'irrita du rôle que les Athéniens jouaient dans ce royaume, et Pélopidas fut chargé d'amener dans ses murs et de garder comme otage Philippe, frère du roi de Macédoine. Ce jeune prince, heureusement doué, avait une ambition égale à ses talents. Sa bonne fortune l'ayant placé auprès du plus grand homme de son temps, il apprit des Thébains eux-mêmes l'art de les vaincre et de subjuguer les Hellènes. Lorsqu'il monta sur le trône de Caranus, Philippe III marcha de victoire en victoire jusqu'au jour où la bataille de Chéronée décida du sort de la Grèce.

Pas un des Thébains du bataillon sacré n'avait reculé et n'avait été frappé par derrière. Ils périrent tous jusqu'au dernier. « On ne grava point, dit Pausanias, d'épitaphe sur leur tombeau, car la fortune les avait trahis; mais on le surmonta d'un lion, en souvenir de leur courage. » Le lion de Chéronée m'a paru d'un beau travail. Quoiqu'il eût subi plusieurs dégradations et qu'un de

ces Vandales qui ont mutilé les monuments helléniques eût brisé deux de ses griffes pour les emporter, il pourrait être aisément restauré et replacé sur un piédestal. La société archéologique d'Athènes était alors saisie d'un projet de restauration qui lui avait été soumis par M. le professeur G. G. Pappadopoulos. La Grèce peut rendre hommage aux derniers et magnanimes défenseurs de la république sans méconnaître la grandeur de l'œuvre que Philippe, assassiné à l'âge de quarante-sept ans, ne put accomplir, et qui était réservée à son successeur. Athènes, Sparte et Thèbes, l'expérience l'avait démontré, étaient également impuissantes à réunir en un faisceau les forces de la Grèce et à continuer la réaction de l'Europe contre l'Asie, réaction qui devait porter les bataillons helléniques jusque dans les sanctuaires du Brahmanisme, et ouvrir, pour la première fois, un monde immuable aux influences européennes. Les conquêtes d'Alexandre furent la continuation épique des victoires de Miltiade et de Thémistocle. Ceux-ci fondèrent une Europe indépendante, le fils de l'Albanaise Olympias lui assura le premier sur les sociétés barbares la prédominance qu'elle ne devait pas

perdre; qui va grandissant chaque jour, et qui menace, à Stamboul comme à Pékin, au Japon comme au Maroc, les derniers représentants de la barbarie asiatique et africaine. Attaquée dans l'Asie centrale par la Russie; par l'Angleterre dans l'Asie méridionale; par la France en Afrique; par les peuples chrétiens dans l'Europe orientale, cette barbarie recule partout avec la poltronnerie farouche d'une bête fauve traquée dans son antre.

Chéronée est la patrie de Plutarque, populaire historien des héros qui ont commencé cette grande transformation de l'humanité. Malheureusement il n'a pas eu d'héritiers, et les historiens ont cessé d'écrire quand les soldats n'ont pas déposé l'épée. L'Albanie n'a-t-elle pas produit un guerrier auquel ses contemporains ont donné le nom même (Scanderbeg ou le prince Alexandre) du vainqueur de l'Asie? La Roumanie n'a-t-elle pas eu ses Mircéa, ses Étienne-le-Grand, ses Hunyad[1], ses Michel-le-Brave? Les Ioniens n'ont-ils pas, à Modon, à Naupli, à Corfou, à Famagouste, à Nicosie, à Lépante, à

[1] L'origine roumaine de ce grand homme n'est plus contestée. Le sauveur de l'Europe orientale était fils d'un boyard de Mircéa.

Candie, lutté glorieusement sous le noble étendard de Saint-Marc? On peut donc affirmer que la lutte contre les barbares n'a jamais cessé dans l'Europe orientale, pas plus dans les plaines de la « blanche Moscou » envahies par les Mongols que sur les bords du Danube menacés par les Ottomans. L'insurrection hellénique de 1821, on ne l'a pas assez compris, n'est qu'un épisode de cette lutte séculaire, qui est loin d'être terminée, puisque tant de millions de chrétiens n'ont pas encore brisé le joug de la barbarie. Les Canaris, les Botzaris, les Miaoulis, les Caraïskakis sont les continuateurs des Scanderbeg, des Étienne-le-Grand et des Hunyad.

Tandis que je me reposais à Chéronée, sous un auvent, tout près de moissonneurs occupés à battre bruyamment des gerbes de blé magnifiques, trois vieux pâtres s'approchèrent de moi. Bientôt leur langage me surprit; je prêtai attention à leur conversation, et ma satisfaction fut grande quand j'entendis la langue de ma terre natale, la langue de la *tsara romanesca*. Ces pâtres étaient Roumains; je leur tendis la main, et ils me dirent qu'ils appartiennent à ces groupes très-compactes de la race latine dispersés au

delà du Danube, en Bulgarie, dans la Dobrodja, en Macédoine, parmi les populations slaves et helléniques. Les bergers qui causèrent avec moi à Chéronée apprirent avec joie que je suis née en Valaquie. Ils m'interrogèrent avec curiosité sur leurs frères établis au delà du grand fleuve; ils manifestaient même quelque désir de les rejoindre. Mais l'éloignement les effrayait. En outre, ils auraient voulu savoir quelles lois régissent le pays, et si ces lois leur offriraient toutes les garanties désirables. Ils ajoutèrent qu'en Grèce ils sont toujours regardés comme des étrangers, quoiqu'ils ne se souvinssent pas de l'époque où leurs ancêtres étaient arrivés dans ce pays. Aussi vivent-ils entre eux, dans la montagne, occupés de leurs troupeaux et se mêlant le moins possible au peuple, au milieu duquel ils se sont habitués à mener l'existence des nomades. Il est probable que le jour où les Principautés-Unies jouiront, après des révolutions fréquentes, d'un état plus stable, comme elles ont d'immenses ressources que tant d'invasions n'ont pu épuiser, et un admirable territoire qui peut nourrir une population infiniment plus considérable, beaucoup de ces Roumains transdanubiens se rap-

procheront de leurs compatriotes de la Valaquie et de la Moldavie. Peut-être même parmi ceux qui se trouvent au delà des Karpathes, sous la domination autrichienne[1], trouveront-ils de nombreux imitateurs.

A droite de Chéronée est le lit de l'Hémon, rivière que reçoit le Céphise béotien qui se rend dans le lac Copaïs, mais qui paraît aboutir, près de l'ancienne Larymnæ, à la mer d'Eubée. Chéronée, située au pied du mont Pétrarchos, n'a pas disparu tout entière. Le mur de l'acropole existe partout, et en quelques endroits il est conservé d'une manière étonnante. On y voit même les tours ; l'une d'elles a plusieurs mètres de hauteur. Du côté opposé, on aperçoit un contrefort à talus de plusieurs mètres d'élévation, à assises presque régulières, dont la conservation est également remarquable. L'église bâtie dans l'acropole occupe assurément la place d'un temple antique. A quelque distance, un monceau de ruines montre qu'il existait là un édifice considérable. Au nord-est de l'acropole,

[1] M. Joanne, *Guide en Europe*, p. 460, en porte le nombre à 8,040,616. Ce chiffre est exagéré; mais il est certain que l'Autriche a démembré la Roumanie.

on voit encore taillés dans le roc plusieurs rangs de gradins du théâtre. La fontaine du village est construite en marbre ancien, et un sarcophage antique sert de récipient. On a muré dans cette fontaine plusieurs stèles. L'inscription d'une de ces stèles indique un monument dédié par un certain Flavius Antoboulos à son aïeul maternel, « philosophe platonicien. » Dans l'église principale, consacrée à la Panaghia, existent quelques restes de colonnes corinthiennes. On y voit aussi un siége en marbre auquel la tradition a attaché le nom de Plutarque. Il paraît que le culte des reliques, auquel les Orientaux sont si fort attachés, n'est pas sans racines dans la nature humaine, puisque l'on conserve partout si précieusement tout ce qui renouvelle le souvenir des grands hommes. Avec quel intérêt un protestant va visiter à la Wartbourg tout ce qui rappelle le puissant réformateur de Wittemberg! Quel méthodiste ne serait pas heureux d'avoir la Bible de Calvin? Le philosophe le plus disposé à rire de certaines pratiques serait le plus fortuné des mortels s'il pouvait montrer à ses amis une plume qui aurait servi à Mirabeau ou une épée de Napoléon. Combien de reliques n'a-t-on pas faites

avec les pierres de la Bastille ou avec le saule de Sainte-Hélène ?

Il était déjà plus de six heures du soir lorsque je quittai Chéronée pour aller coucher au monastère de Hosios-Loukas [1]. En marchant dans la direction du sud-ouest, j'arrivai au bas des montagnes qui forment le point de jonction entre le Parnasse et le mont Nicéon. Je passai à côté de Haghios-Vlasis, où gisent les ruines de Panopéas, dont l'acropole est située sur une cime rocheuse. L'enceinte de la ville devait être très-vaste, puisqu'il existe des fondations et des traces de murailles à une très-grande distance dans la plaine. Il est assez pénible de gravir le mont Nicéon à cause du nombre de mamelons qu'il faut escalader. Mais les formes pittoresques de la montagne et la vigueur de la végétation occupent assez l'attention pour préserver de la fatigue. La fausse yeuse forme des groupes impénétrables où les klephtes seuls, protégés par l'épaisseur de leur manteau de feutre, pourraient braver les épines dont sont semées, dans leur premier âge, les feuilles persistantes de cette

[1] L'épithète *Hosios* appliquée à un saint indique toujours un moine.

espèce de chêne. Au sein de l'obscurité, cette verdure sévère donnait aux gorges un sombre aspect. A mesure qu'on s'élevait, les précipices s'élargissaient le long du sentier que les chevaux suivaient à la file d'un pied hésitant. Le mien, qui se cabrait souvent, devint furieux à l'approche du monastère. Je n'eus que le temps de descendre, et sans la promptitude et la résolution de l'agoghiate George, il ne m'en eût pas probablement laissé le temps. A peine débarrassé de son fardeau, il se précipita à travers les rochers, en jetant de côté et d'autre tout ce qu'on avait attaché à la selle, tapis, sacs et coussins.

Hosios-Loukas étant un de ces couvents-forteresses où se réfugièrent tant de fois les Hellènes menacés par les invasions, les moines peuvent, au besoin, faire attendre les visiteurs attardés. Comme il était plus d'une heure, les caloyers ne croyaient point recevoir ma visite au milieu de la nuit. D'abord ils ne parurent pas disposés à ouvrir. Les chorophylaques, qui ne se souciaient point de coucher à la belle étoile, firent un tel bruit à la porte, qu'on vit enfin un guichet s'entr'ouvrir. Les uniformes de l'escorte ayant complétement rassuré le portier, la porte roula sur

ses gonds et un religieux me fit monter un escalier, puis entrer dans la salle où l'on reçoit les étrangers. Mais ce caloyer ne savait probablement pas lire, car il alla chercher un de ses confrères. Celui-ci, au lieu de jeter un coup d'œil sur les lettres d'introduction, les lut avec autant d'attention que s'il eût été obligé de les apprendre par cœur. Son recueillement avait quelque chose d'irritant pour des gens exténués, qui avaient hâte de souper et de dormir. Mais le moine, surtout en Orient, est lent comme s'il était éternel. Il a l'habitude de porter dans ses moindres actes toute la solennité du cloître. Le caloyer, après avoir médité chaque syllabe, fit un profond salut et parla de souper, mais du ton évasif d'un homme qui craint de dépasser ses pouvoirs, précaution, du reste, assez fondée, car là où manquent la vraie activité et les événements sérieux, les questions de préséance peuvent amener des luttes aussi graves que celles du *Lutrin*. Aussi, après avoir fait entrevoir la possibilité d'une hospitalité satisfaisante, le religieux, comme pour constater « qu'il y a une grande distance entre la coupe et les lèvres », s'éloigna majestueusement et fut remplacé par

un personnage plus âgé que je pris pour un ancien *igouménos* (supérieur); celui-ci, à cause de sa vieillesse, parut avoir quelque peine à déchiffrer les lettres. Il ne s'en confondit pas moins en saluts respectueux. Enfin parut l'igoumène lui-même, qui fut encore plus poli, s'il est possible, et qui fit d'abord, selon l'usage, servir des confitures aux roses et du café, et ensuite un excellent repas. Toutes ces dispositions finirent par réveiller le couvent, et la cour et les corridors se remplirent de moinillons, enfants de huit à douze ans en longues robes, aussi vifs et aussi remuants que les moines l'étaient peu.

Dans les conversations que j'eus avec les caloyers en attendant l'arrivée du repas, ils n'affectèrent point un grand enthousiasme pour les opinions qui dominent dans la Grèce actuelle. Ils parlaient, au contraire, avec une entière franchise de leurs antipathies comme de leurs sympathies. Les choses sont loin d'avoir tourné comme ils l'espéraient. Une fois les Musulmans expulsés, ils s'attendaient à voir grandir leur position, particulièrement dans ce couvent qui prit une part active à la guerre de l'indépendance et qui souffrit beaucoup de la fureur des

Turcs. Mais l'esprit moderne comptait déjà dans le nouveau royaume des représentants influents. Il ne leur fut pas difficile de montrer les inconvénients causés par le célibat et par le développement exagéré des institutions monastiques dans un pays ruiné par la guerre et où les bras manquent partout à l'agriculture. Leurs idées furent si bien accueillies qu'une grande partie des couvents fut supprimée et l'autre réformée. Les moines de Hosios-Loukas, qui affectaient de mettre en opposition la conduite des Russes et celle des Hellènes, ignoraient assurément que la Russie a montré la première dans l'Europe orientale qu'elle ne regarde point le monachisme comme une partie essentielle du christianisme, mais comme une institution purement ecclésiastique, soumise, par conséquent, au contrôle de l'État. C'est en vain qu'on attribuerait ces actes uniquement au gouvernement impérial. Le plus récent apologiste du monachisme en France se désole de l'hostilité persévérante de l'aristocratie russe contre les moines. Ces doléances prouvent assez que les empereurs, dans leurs décrets sur les couvents, n'étaient point en contradiction avec la classe supérieure.

Du reste, je comprends que la monarchie constitutionnelle inspire partout aux moines de si sérieuses inquiétudes que, si l'on en croit des observateurs exercés, le régime parlementaire est beaucoup plus odieux au monachisme que la République même. Ils disent que la restauration des couvents d'hommes date, en France, de la République de 1848. Ils prétendent que les ordres religieux préféreraient les gouvernements de Fribourg, d'Uri, de Mexico, de Lima etc., à celui d'un Guillaume Ier[1], d'un Louis-Philippe, ou d'un Victor-Emmanuel. Autant, ajoutent-ils, il est aisé d'agir sur la multitude illettrée et superstitieuse, autant il est difficile de dominer des chambres qui, comme en Angleterre, en Hollande, en Italie, en Belgique, représentent l'élite d'une nation. Quoi qu'il en soit, les religieux de Hosios-Loukas me semblèrent médiocrement favorables au gouvernement constitutionnel, établi par la révolution de 1843. Malheureusement pour eux l'Église orientale n'offre dans ses décrets aucune arme contre ce régime. Elle n'a jamais condamné la liberté de la presse avec les hommes *impudents* qui la soutiennent;

[1] Roi des Pays-Bas en 1830.

maudit ceux qui refusent l'obéissance aveugle, et déclaré que ceux qui n'adhèrent pas simplement et absolument (*absolute*) à cette condamnation, cesseraient d'appartenir à l'Église! Elle n'a jamais, en un mot, professé les doctrines contenues dans l'encyclique de Grégoire XVI acceptée comme dogme par tous les évêques. Cette encyclique proscrit d'abord la *liberté de conscience:* « De cette source infecte de l'indifférentisme découle cette maxime absurde, ou plutôt CE DÉLIRE, qu'il faut assurer et garantir à qui que ce soit la liberté de conscience. » *La liberté de la presse* n'est pas mieux traitée : « Là se rapporte cette liberté funeste, ET DONT ON NE PEUT AVOIR ASSEZ D'HORREUR, la liberté de la librairie. » Le pape prouve qu'elle a été condamnée par Léon X et par l'*infaillible* concile œcuménique de Trente. Clément XIII n'a-t-il pas dit : « Il faut combattre avec force et tâcher d'exterminer cette peste mortelle ; car jamais on ne retranchera la matière de l'erreur qu'en livrant aux flammes les coupables éléments du mal? » Du reste, Grégoire XVI ne pouvait pas changer la doctrine des conciles antérieurs, spécialement le troisième canon du quatrième con-

cile de Latron sur l'EXTERMINATION des hérétiques. Thomas d'Aquin, le « docteur angélique » qui a résumé dans sa *Summa* toute la doctrine catholique est aussi clair que possible : « Les hérétiques, dit-il, doivent être *exterminés* par les princes séculiers. » Les moines de l'Église orientale n'ont pas comme les Dominicains ou les Jésuites de pareilles armes à opposer aux partisans du système constitutionnel. Au contraire, ceux-ci peuvent leur montrer que l'organisation de cette Église est tellement parlementaire que ses anciens conciles de Nicée, de Constantinople, d'Éphèse, de Chalcédoine etc. ont servi de modèle à toutes les assemblées délibérantes. Encore aujourd'hui l'Église hellénique est gouvernée par un synode, et l'Église russe, qui a fait au pouvoir civil une plus grande part, est restée fidèle à ce mode de gouvernement.

A Hosios-Loukas même, la monarchie pure n'a jamais été acceptée ; car rien ne ressemble moins à une maison de Jésuites qu'un monastère oriental. Dans les couvents fondés par Inigo de Loyola, le R. P. supérieur représente l'autorité de Jésus-Christ lui-même, et comme cet

ordre croit être la compagnie ou l'armée de Jésus, il s'est résigné au despotisme militaire. Or dans une armée le dernier caporal doit être obéi sans réflexion et sans discussion comme le général lui-même. A Hosios-Loukas, on ne comprendrait pas cette application à la vie religieuse d'une discipline qui n'est nécessaire que dans les camps, et qui, dans le cloître, transforme l'individu en une machine, jusqu'à ce qu'il devienne un bâton et un cadavre — *fustis ac cadaver*. Même avant la guerre de l'indépendance, le monastère était gouverné par un sénat composé des anciens *igoumènes* (Προηγούμενοι), de l'igoumène ou supérieur actuel (καθηγούμενος) et de quelques membres de la communauté. Pour obéir aux lois du royaume, ce sénat a été remplacé par un conseil que préside l'igoumène. Mais les anciens titres continuent d'être employés, quoiqu'ils ne soient plus en rapport avec la situation actuelle.

Les rapports des moines entre eux ont été transformés, comme l'organisation du sénat. L'ancien communisme, encore en vigueur dans les couvents de Turquie, a été profondément modifié dans presque tous les cloîtres du royaume,

grâce à l'influence croissante, et désormais irrésistible, de la société laïque. Chaque religieux mange dans sa cellule. Il reçoit du couvent, une ration de pain, d'olives et de fromage, et quelquefois de viande, si l'on est dans un jour gras. Mais quand il a quelques ressources personnelles, comme il n'a pas renoncé à sa fortune en faveur du monastère, il peut ajouter quelques provisions à ce repas frugal. On n'exige de lui tant qu'il est au couvent qu'un travail insignifiant. Ceux qui tiennent à s'occuper s'amusent à sculpter des cuillers de bois, à faire des *camilachi* (bonnets monastiques) et même à cultiver le potager. On envoie aussi des caloyers dans les succursales (μετόχια) pour surveiller les travaux agricoles ou pour y prendre part; car le monastère possède des vignobles et des troupeaux qui paissent sur le Parnasse. Aussi les moines écrivirent-ils pendant le souper une lettre qu'ils expédièrent aussitôt pour recommander aux pâtres du Parnasse de me fournir tout ce qui serait à leur disposition.

La principale occupation des caloyers est l'office. De très-grand matin, on lit le ὄρθρος (matines); puis, un instant après, vient la liturgie

(messe); ensuite les ὧραι (heures), enfin le dîner. Dans l'après-midi, il y a l'ἑσπερινὸς (vêpres), et quand le jour est fini l'ἀπόδειπνος (prières après souper ou complies). Dans les grandes fêtes, la παννυχὶς (vigile ou veillée) a lieu dans la nuit. Chaque prière est annoncée d'abord par les cloches, puis par le *simandron*, plaque de fer en demi-cercle, suspendue avec des chaînes du même métal, sur laquelle on frappe avec un marteau. Cette plaque se retrouve dans les monastères bouddhistes[1], ainsi que les autres pratiques monastiques, fort antérieures au christianisme. Le son des cloches annonce également le déjeuner, le dîner et le souper.

La règle de tous les couvents helléniques est à peu près identique. Il en est de même de la distinction de la population du couvent en trois catégories, les religieux, les novices (δόκιμοι) et les domestiques. A Hosios-Loukas, ces trois ca-

[1] Voir Charton, *Voyageurs anciens :* Fa-hian. A la page 359 du tome Ier on trouve, d'après l'*Encyclopédie japonaise*, un dessin de la plaque et un portrait de religieux disant le chapelet. Les récits de Fa-hian et de Hiouen-thsang jettent un jour très-vif sur les origines du monachisme. Voir le *Foë-kouë-ki*, trad. A. Rémusat, Paris 1836, et l'*Histoire de la vie de Hiouen-thsang*, trad. S. Julien, Paris 1853.

tégories réunies formaient alors un personnel de quatre-vingts individus. Les aliénés étaient la population flottante du monastère. En Orient on a conservé généralement les idées de l'ancienne médecine sur les maladies nerveuses.

L'auteur du *Phédon* nous apprend que dans l'ancienne Grèce on exorcisait les fous, afin de conjurer les mauvais esprits qui troublaient leur cerveau. On croit encore que les remèdes humains n'ont guère de prise sur des infirmités qui laissent intacts tous les organes. De là est née l'habitude d'envoyer les fous dans les lieux saints, où les prières des religieux doivent attirer la grâce du ciel sur les pauvres insensés. Il n'est pas douteux qu'un aliéné, lorsqu'on le transporte dans un milieu paisible, où il subit une influence propre à agir sur son imagination, n'entre parfois dans une voie d'amélioration. Là ne s'arrête pas l'effet des impressions morales sur les maladies nerveuses ; puisqu'il est aujourd'hui constaté par d'innombrables exemples qu'elles peuvent rendre à des nerfs frappés de paralysie le mouvement et la vie. Les moines, tantôt par ignorance et tantôt par calcul, ne manquent jamais d'attribuer à leurs prières la guérison des affections

nerveuses qui ont lieu dans leurs monastères. Pareils prodiges eussent semblé peu de chose à ces religieux bouddhistes qui faisaient — merveille attestée par Fa-Hian — tenir dans un pot 10,000 grandes mesures de fleurs. M. Huc, missionnaire catholique-romain, n'a pas vu de moindres merveilles chez les bouddhistes de la Mongolie, merveilles qu'il explique par l'intervention du diable, système plus commode que logique. Il serait à désirer qu'on préparât le miracle de la guérison des aliénés par des soins vraiment fraternels. Malheureusement ils ne sont pas toujours traités avec la douceur qu'exige leur triste état. Les plus pauvres, employés comme domestiques, sont fort exposés à être rudoyés par les moines.

Si les religieux se montrent médecins médiocres, leur goût artistique laisse également beaucoup à désirer. Ce goût, loin de se développer, est, comme le monachisme lui-même, en complète décadence. Mais il a eu sa période de gloire. J'ai pu m'en convaincre en examinant, à Athènes, un album considérable rapporté du Mont-Athos par un peintre grec, M. Spiros Hatsoïanopoulos, qui a passé dix-huit mois au

Haghion-Oros. Cet album contient la copie de fresques du catholicon (église principale) de Kariès, de Haghia-Lavra et du Pantocrator. Le calme divin qui règne dans ces admirables compositions n'ôte rien à l'énergie de l'expression et à la variété des types. Sans doute les artistes ont été enchaînés par la tradition, en représentant les grands personnages du drame évangélique, tels que le Christ et la Panaghia, et le guide de la peinture du moine Denys prouve quel était le poids de ces entraves. Mais ils reprenaient leur liberté dans la reproduction de ceux qui avaient moins d'importance, comme Madeleine et la Samaritaine, ou quand il fallait peindre les héros des légendes, tels que saint George ou saint Dimitri. Les beaux jours de l'art byzantin sont malheureusement passés au Mont-Athos. Les ateliers de Kariès sont en pleine décadence. On peut même dire que les moines ne sont plus en état d'apprécier les chefs-d'œuvre qu'ils ont encore sous les yeux. Le vandalisme restaurateur leur fait commettre journellement, comme au clergé de l'Occident, des actes inouïs. Les fresques du Pantocrator, attribuées au Fra-Angelico de l'Orient, le fameux Manuel Pansé-

linos, personnage à moitié mythique, lesquelles avaient excité l'admiration de Papéty, ont disparu en partie! Comme les caloyers du Mont-Athos forment une république monastique qui se gouverne elle-même, leur manie de restauration aurait pu produire bien d'autres malheurs si la question encore indécise des couvents dédiés de la Roumanie[1] leur permettait d'entreprendre de grands travaux qui anéantiraient avant qu'on les connût en Occident les chefs-d'œuvre dont s'honore avec raison l'Église hellénique.

Il est à regretter que les moines de Hosios-Loukas aient cédé à la manie barbare qui domine leurs confrères du Mont-Athos. A côté de leur église principale (*catholicon*), se trouve une ravissante petite église dédiée au Sommeil de la Mère de Dieu (Κοίμησις τῆς Θεοτόκου), — la mort de la Panaghia est assimilée au sommeil. Les fresques de cette église, où j'entrai au lever du soleil, avaient une telle réputation, qu'un peintre distingué, M. Monighetti, avait été envoyé de Russie

[1] Cette question n'a pas fait un pas depuis que je l'ai exposée dans la deuxième édition de la *Vie monastique dans l'Église orientale.*

pour en prendre copie. Celles qu'il a reproduites sont si remarquables, que toute personne ayant le moindre sentiment artistique s'attristera profondément en contemplant trois figures secondaires qui restent seules de cet admirable musée de l'art byzantin. On doit, pour se consoler un peu, examiner avec attention la coupole du *catholicon*, qui est d'un style pur et élégant. Elle est soutenue par quatre colonnes, qui portent un gorgerin byzantin gracieux et dont les fûts reposent sur des bases antiques. Au-dessus des arcades court un bel ornement en relief. Le parvis, dont une partie a été conservée, est composé d'une charmante mosaïque de marbre formant des carrés séparés par des bandes de plusieurs couleurs dont on admire la variété et le caractère. Dans la sacristie on a entassé les débris de l'iconostase en marbre sculpté. Ces débris sont dignes d'un examen particulier comme types d'ornementation byzantine. Ce n'est qu'en visitant les pays helléniques qu'on peut avoir une idée précise de cet art; car ce qui se nomme souvent art byzantin en Occident est la plupart du temps un système mixte, plus italien que grec. La collection des

vêtements sacerdotaux et des vases sacrés a peu d'importance, tout ayant péri, avec la bibliothèque, dans la guerre de l'indépendance.

Autour du *catholicon* il y a, comme dans les autres couvents helléniques, une cour entourée par quatre corps de bâtiments formant un carré. Quelquefois ces bâtiments présentent deux, trois et quatre étages d'habitations flanquées d'un corridor en bois ouvert du côté de la cour. Mais à Hosios-Loukas on ne s'est nullement préoccupé de la symétrie. On a entassé de nouvelles pièces sur d'anciennes constructions. Cet arrangement n'est ni commode ni solide; mais il produit un effet pittoresque.

Je laissai les moines de Hosios-Loukas assez peu satisfaits du présent et inquiets de l'avenir; car les Hellènes de la Grèce indépendante ne montrent évidemment aucun zèle pour les couvents.

« Et les Roumains, qu'en dire? murmura un des vieux moines pendant que je causais avec lui dans la cour devant la porte de l'église, en attendant les chevaux. Du temps des Ghika, nous recevions de l'argent. Ces princes, ajouta le caloyer avec un accent mélancolique, étaient pieux et généreux! »

« On nous rapporte, dit un autre, que les Roumains sont maintenant tous des mécréants; qu'ils vivent la plupart du temps à Paris et qu'ils ne pensent même pas à l'Église. »

Quelques soupirs échappés aux moines qui baissèrent tristement la tête sur le chapelet noir qu'ils faisaient glisser sans cesse entre leurs doigts, me prouvèrent assez que les excellents caloyers éprouvaient un chagrin réel de vivre dans un temps où les peuples songent beaucoup plus à fonder des Universités, à construire des voies de communication, à travailler au progrès de l'agriculture, de la marine et du commerce qu'à bâtir des couvents!

« Que voulez-vous, mes pères, leur dis-je en montant à cheval. Chacun ne pense aujourd'hui qu'aux écoles et aux chemins de fer. Les jours passés ne reviendront plus! Il faut s'en consoler, » et je partis après avoir demandé, comme d'usage, la bénédiction des saints personnages qui soupiraient encore.

Afin de protester contre le présent autant qu'ils le peuvent, les moines de Hosios-Loukas n'ont pas voulu adopter l'usage des montres. Je n'ose pas sourire de pareils traits. Je suis, au

contraire, portée à plaindre très-sincèrement les derniers représentants des institutions condamnées à périr.

Sans doute les moines de Hosios-Loukas ont eu leurs jours de gloire. L'enceinte de leurs murs abrita plus d'une fois les défenseurs de la patrie. Lorsque les croisés s'emparèrent de Constantinople et y fondèrent un empire catholique, les moines de la Grèce eurent à souffrir toutes sortes de vexations de la part des vainqueurs, qui les accusaient d'entretenir la colère de la multitude. Plusieurs historiens occidentaux se sont étonnés, je le sais, de cette résistance à la « civilisation latine » et la reprochent aux Hellènes avec acharnement. Mais on confond dans ces appréciations les époques les plus diverses. La « civilisation latine » était au siècle d'Innocent III beaucoup plus redoutable que l'islamisme lui-même et infiniment plus intolérante. On oublie qu'elle couvrit de ruines le midi de la France, et que, sous prétexte de défendre la foi menacée par les Albigeois, elle inonda de torrents de sang le pays le plus civilisé de l'Occident. Les Hellènes en leur qualité de « schismatiques » n'étaient pas plus estimés que les Albigeois. Le récit de la

prise de Constantinople pourrait être mis à côté du sac de Béziers. Une fois la capitale soumise, le peuple fut partagé comme un vil troupeau entre les farouches barons occidentaux, habitués à gouverner avec le bâton des serfs abrutis. Les Hellènes, qui détestaient autant le servage et le régime féodal que l'autocratie du patriarche de Rome, étaient blessés à la fois dans leur sentiment national, dans leur passion de l'égalité et dans leur indépendance religieuse. En se soumettant paisiblement, dit-on, ils eussent mérité les sympathies et la protection de l'Occident. Mais pourquoi ne parle-t-on pas des conditions qu'on mettait à cette protection? En les examinant, on s'épargnerait bien des déclamations contre les Orientaux. La Hollande, au seizième siècle, à une époque où les mœurs s'étaient adoucies, n'a-t-elle pas préféré s'exposer aux plus grands périls que de se résigner à subir un pouvoir qui faisait brûler les hommes et enterrer vives de pauvres femmes? Luther n'a-t-il pas déclaré plus d'une fois qu'il redoutait beaucoup moins la présence des Turcs en Allemagne que celle des armées catholiques, et la guerre atroce de Trente ans ne s'est-elle pas chargée de lui

donner raison? Il est donc assez singulier qu'on reproche à la Grèce d'avoir agi comme la patriotique Hollande et d'avoir été de l'avis des plus hautes intelligences de l'Allemagne. Les écrivains français qui l'accusent si amèrement d'avoir préféré la domination des Turcs à celle des papes, oublient que les rois très-chrétiens ont mieux aimé s'allier aux sultans et scandaliser l'Europe par cette alliance si contraire aux idées du temps, que de se résigner à laisser triompher en Europe le catholicisme farouche des Habsbourg de Vienne et de Madrid. Ces considérations, auxquelles il serait aisé d'ajouter bien d'autres arguments, me décident complétement en faveur des moines de Hosios-Loukas, qui ont résisté noblement aux Croisés du moyen âge, comme la patriotique Pérouse aux *croisés* de Pionono. Mais le jour semble arrivé de la chute des institutions que d'anciens services ne sauraient préserver de la décadence inhérente à toutes les choses humaines. Si leurs défenseurs acceptent les principes du progrès, ils accélèrent leur ruine; s'ils contrarient un mouvement irrésistible, ils s'exposent à des catastrophes de toute espèce. La multitude de nos contempo-

rains, pressée d'avancer, est peu disposée à croire à la sincérité de leur résistance. Elle est trop encline à penser que la bonne foi ne peut exister chez les défenseurs de convictions contraires aux idées modernes. Cependant les doctrines les plus extraordinaires ont le privilége d'avoir les plus fidèles croyants. Il suffit de citer quelques exemples. Le Bouddhisme, ce monachisme gigantesque, n'a pas moins de 300,000,000 de sectateurs dévoués. Quel adorateur de Brahmâ refuserait de mourir pour les dieux de l'Inde? Quel paysan napolitain doute du miracle de saint Janvier? De telles observations doivent nous rendre tous très-indulgents envers les individus, quand même nous ne comprendrions pas personnellement la possibilité de certaines convictions. Réservons nos colères pour les mauvaises institutions. Encore ne devons-nous jamais oublier que l'espèce humaine ne s'élève à des idées plus saines qu'à l'aide de transitions nécessaires à sa faiblesse. Le servage est sans doute un abus, mais comparé à l'esclavage, n'a-t-il pas été un incontestable progrès?

Du monastère de Hosios-Loukas, je me diri-

geai vers Stira, village à moitié albanais, non loin de l'ancienne Stiris, transportée ici après la guerre sacrée; car auparavant elle était située sur une élévation éloignée d'environ quatre kilomètres. A Stira finit la chaîne de la colonisation albanaise. Après Stira on ne tarde pas à arriver à Distomon, village complétement hellénique, où Karaïskakis remporta une victoire signalée sur Omer, pacha de Carystos. Les villageoises m'entourèrent avec curiosité en tournant leurs fuseaux et en m'accablant de questions de toute espèce. La curiosité, commune chez les méridionaux, est toujours très-vive chez les Hellènes. On voit dans l'*Odyssée* avec quelle avidité sont écoutés les récits d'Ulysse. Quelques jeunes filles avaient conservé la beauté de leurs ancêtres autant que leur curiosité. On retrouvait chez elles l'admirable type immortalisé par l'art hellénique. Le *papas* vint aussi causer avec moi et m'offrit du café. Son costume ne manquait pas d'originalité. Il portait la foustanelle courte et étroite que plusieurs savants regardent comme une transformation du *chiton*, un pardessus de feutre noir et un *fess* de la même couleur. On ne voyait rien dans sa personne qui

trahît le moindre embarras, ni aucune apparence de chagrin ou d'inquiétude. Je pus ainsi, le même jour, comparer l'attitude du moine et celle du prêtre. Le prêtre dans l'Église orientale a une confiance instinctive dans l'avenir, sentiment qui perce en certains endroits de l'écrit publié en russe par un ecclésiastique sous le titre de *Notice sur le clergé de village*. Cette confiance est très-fondée. La condition de nos prêtres est aujourd'hui aussi modeste que possible, puisqu'ils doivent pour vivre travailler de leurs mains avec les paysans et que les dignités ecclésiastiques sont encore réservées aux moines. Mais le couvent est de plus en plus menacé par l'esprit du siècle, et le presbytère ne l'est pas; car le prêtre, père de famille, patriote et bon citoyen, se trouve dans une condition conforme aux principes de l'Évangile, de la raison et d'une politique nationale. Le prêtre existait dans l'Église avant le moine, puisque le monachisme ne date que du siècle de saint Constantin[1], et il lui survivra. Le gallicanisme a donné l'exemple de

[1] Canonisé par les anciennes Églises d'Orient et d'Occident. Voir l'excellent article de M. Lambryllos, *La sainteté de Constantin* dans l'*Union chrétienne* de Paris, 2 mars 1862.

cette réforme salutaire. Sous le régime du concordat français, ce sont les prêtres — et non les moines — qui deviennent évêques, archevêques et cardinaux. L'Orient finira par accepter cette règle, la seule conforme à l'esprit de l'antiquité chrétienne, qui défendait prudemment d'élever des moines aux dignités de l'Église. On pourrait prendre les prélats parmi les prêtres âgés et veufs, quoique le mariage de nos prêtres ne soit pas une difficulté insoluble; le *Nouveau Testament* recommandant de choisir les évêques parmi les pères de famille[1] qui puissent donner à leur troupeau l'exemple de vertus plus utiles que toutes les pratiques de l'ascétisme asiatique. Le célibat est si peu nécessaire à l'exercice des fonctions cléricales que Rome elle-même ne l'impose pas à ses prêtres du rite oriental. La contradiction que renferme la discipline actuelle de l'Église d'Orient finira probablement par disparaître. J'avouerai pourtant qu'elle a semblé à un spirituel écrivain avoir dans la pratique plus d'avantages que d'inconvénients. M. Forgues l'a défendue dans la *Revue des Deux-Mondes* par d'ingénieuses raisons. Un épiscopat célibataire

[1] Saint Paul, *Première épître à Philémon*, III, 2.

et des prêtres mariés lui paraissent réunir dans une heureuse combinaison les bons côtés du système catholique et du système protestant. Selon lui l'organisation de l'épiscopat anglais aurait autant d'inconvénients que le célibat des prêtres romains, institution dont il montre fort bien les dangers.

Tout en causant avec le *papas* et avec ses ouailles, je ne cessais de tourner les yeux vers le Parnasse. De Distomon, la vue de cette montagne célèbre est réellement imposante. En avançant, je la voyais d'un côté couverte de pins maritimes, de l'autre elle ne m'offrait que d'énormes masses rocailleuses. Le mont principal de la chaîne se nomme maintenant Liakoura; celui qui est à côté et qui est mieux boisé, Zéméno. Souvent, sur ces sommets, plane majestueusement l'aigle, roi des airs. Dans les forêts errent les cerfs, les chevreuils et les gazelles. C'est au fond des retraites qu'ils habitent que se réfugièrent les derniers klephtes. Le tombeau du capitaine de chorophylaques Mégas, qu'on me signala à droite, tandis que je suivais les âpres sentiers de la montagne, est un monument de la lutte suprême qu'ont soutenue dans ces sauvages

contrées les *outlaws* condamnés à disparaître, comme les moines, par le développement naturel d'un ordre de choses entièrement nouveau.

Tandis que Mahomet II voyait une partie des peuples de la péninsule disposés à courber le front devant les Turcs, l'Épire (Albanie méridionale) et la Roumanie opposaient au vainqueur de Byzance les deux héros qui devaient humilier le Croissant et préparer par leurs exploits la régénération des nationalités de l'Europe orientale. Hunyad, fils d'un boyard de Mircéa-le-Vieux, George Castriot[1], le guerrier chkipétar, furent les hommes que la Providence appela à servir de rempart à l'Europe chrétienne contre l'islamisme qui menaçait de tout envahir et d'anéantir l'œuvre de la civilisation gréco-latine. Après la mort de l'illustre Albanais, qui mérita de porter le nom du vainqueur de la barbarie asiatique, les hommes intrépides qui avaient combattu sous ses ordres ne se résignèrent pas à la servitude. A peine avait-il fermé les yeux que les monts de la Chimère, les chaînes de l'Albanie inférieure, les gorges de l'Olympe et du Parnasse, les hautes

[1] Voy. *Histoire de G. Castriot*, d'après Paganel, par N. Dragoumy. Athènes 1861.

régions de la Maïna et du Xéroméros, les crêtes du Valtos se remplirent de bandes indomptables qui harcelèrent les conquérants avec un acharnement sans égal. Cantonnés dans les plus fortes positions de l'Épire et de l'Acarnanie, ils surent inspirer aux Turcs une telle terreur que ceux-ci se décidèrent à une mesure dont les conséquences n'étaient pas difficiles à prévoir : ils reconnurent comme légitime l'existence de ces milices et leur donnèrent une organisation légale. Le chef de chaque corps d'*armatoles* fut nommé capitaine, les soldats gardèrent leur ancien nom de *pallicares* et le lieutenant fut appelé *protopallicare.*

Le premier Hellène qui obtînt un diplôme des autorités musulmanes fut le capitaine d'un canton de cette Étolie d'où devait sortir un jour l'intrépide Karaïskakis. Outre l'autorité militaire, il obtint une part à l'administration civile, qu'il partagea avec l'archevêque et le cadi. Cette institution salutaire prospéra rapidement. Quarante ans après la prise de Byzance, l'Olympe avait une milice nationale. L'Épire, la Livadie, les îles d'Eubée et de Crète, le Péloponèse organisèrent successivement leurs milices indigènes.

D'autres capitaines refusèrent tout accommodement. Plusieurs s'expatrièrent, avec les familles qu'ils protégeaient, à la fin du quinzième et dans le cours du seizième siècle. Les plus indomptables persévèrent dans une indépendance pleine de périls, et pareils à ce Prométhée révolté qui avait reçu le nom de voleur pour avoir dérobé le feu du ciel, ils ne rougirent pas du nom de *klephte* que leur donnèrent les Turcs et les Hellènes soumis à la domination ottomane qu'ils finirent par maltraiter comme les Mahométans. M. Zambélios, qui a fait une étude approfondie de la vie des klephtes [1], les compare avec raison à ces *outlaws* qui, en Angleterre, résistèrent si longtemps à la conquête normande et dont Augustin Thierry a rendu le nom populaire. La différence entre les *outlaws* et les klephtes est tout à fait à l'avantage de ces derniers ; car il ne serait pas équitable de mettre sur la même ligne ces princes normands et ces Plantagenets qui ont commencé les grandeurs de l'Angleterre, avec les successeurs de Mahomet II qui ont fait

[1] J'ai publié une étude sur cet historien distingué et sur les autres historiens de la Grèce contemporaine dans la *Revue suisse*, janvier, février et mai 1861.

des riches contrées, chantées par les poëtes immortels de la Grèce antique, un pays qui peut rivaliser avec les États du Pape. Aussi le sentiment du peuple ne s'est-il pas trompé sur le véritable caractère des klephtes. C'était un honneur que d'être klephte, disait Théodore Colocotronis, et le meilleur souhait qu'une mère pouvait faire à son fils, c'était qu'il devînt klephte. Klephte voulait dire, en effet, émancipé de la tyrannie. Tout patriote sincère oubliait leurs excès en faveur de leurs services, et se montrait disposé à pardonner bien des actes de rapine et même de barbarie à ces invincibles soldats de l'indépendance nationale. Tandis qu'il rougissait de ces *primats* qui se prosternèrent trop souvent devant l'islamisme tout-puissant, il était fier de penser que les Turcs, si orgueilleux dans la cité ou dans la plaine, n'osaient sans frémir jeter les yeux sur la montagne, dans la crainte d'y voir briller des épées qui portaient, comme celle de Kontoghiannis, des inscriptions significatives : « Celui qui ne craint point les tyrans, qui vit libre dans le monde, met son honneur, sa gloire, sa vie dans son sabre. »

D'ailleurs la vie des klephtes avait un côté

poétique qui souriait aux vives imaginations du midi. Dans son bivouac, le klephte jouissait instinctivement de la beauté rude, mais croissante de la montagne. Il saluait avec l'enthousiasme d'un libre enfant de la nature les « forêts, les monts élevés, les sources cristallines, les nuits éclairées par la lune. » Mais, fidèle aux antiques traditions de sa race, il se préoccupait beaucoup plus de la beauté humaine que des magnificences du monde extérieur. Il soignait avec amour ses énormes moustaches et sa chevelure aussi longue que celle des vieux Mérovingiens. Il était fier de ses membres souples, de sa taille bien prise, de ses yeux perçants, de sa physionomie martiale. Son costume avait quelque chose d'héroïque et de théâtral. Sa tête balançait un long fess rouge incliné avec élégance; une veste ornée de broderies, à larges manches ouvertes sur le côté, enveloppait ses épaules; un gilet à plusieurs rangées de boutons protégeait sa poitrine; une ceinture de soie ou de laine serrait sa taille; une jupe blanche à plis nombreux descendait jusqu'à ses genoux; un manteau soyeux de la même couleur que la jupe flottait négligemment sur son dos; ses jambes

étaient entourées de guêtres brodées; des boucles d'argent, pareilles à de petits boucliers, brillaient à la cheville et aux genoux; il avait pour chaussure des sandales; il portait avec lui tout un arsenal, ses ustensiles de ménage et sa fortune, un fusil à la main, un sabre au côté avec une tasse en cuivre, une paire de pistolets et un poignard attachés par une courroie, une boîte remplie de moelle de mouton pour nettoyer ses armes, enfin une ceinture qui lui servait de coffre-fort.

La merveilleuse frugalité des peuples du midi permettait aux klephtes de supporter aisément des jeûnes prolongés. Cependant, grâce aux Valaques, pasteurs de la montagne, ils solennisaient joyeusement les fêtes de l'Église orthodoxe. Un vieux klephte se chargeait de faire rôtir sur un brasier ardent un mouton tout entier, mets homérique, trop dédaigné des Occidentaux. Un vin généreux coulait à flots, tandis que les pallicares les plus respectés, à cause de leur âge et de leur expérience, interrogeaient l'avenir en consultant l'omoplate de l'animal. Les chants et la danse succédaient au festin. Aux sons du *tamboura* on entonnait des chants de guerre,

composés par des paysans ou par des pâtres, rapsodes incultes mais passionnés de la Grèce asservie. « Ces hymnes, dit Colocotronis, étaient de véritables bulletins militaires. » Quant aux danses, elles ont été décrites par Byron avec un vif sentiment de la réalité, mais avec cet accent d'ironie que l'auteur de *Don Juan* ne pouvait oublier :

« Les feux de la nuit étaient allumés sur le rivage.... Avant que l'heure silencieuse de minuit fût passée, les pallicares commencèrent la danse de leur pays. Chacun déposa son sabre, et, se tenant tous par la main, la troupe se mit en bande en hurlant un chant barbare.

« Child Harold, se tenant à l'écart, contemple, non sans plaisir, leurs ébats et leur joie rude, mais inoffensive. Et, en effet, il faisait beau voir leur gaîté barbare, mais décente, leurs visages où se réflétait la flamme, leurs gestes pleins de vivacité, leurs yeux noirs et brillants, leurs longs cheveux retombant en boucles jusqu'à la ceinture, tandis qu'ils entonnaient en chœur ces paroles, moitié chantées, moitié hurlées. »

Les faits que je viens de rapporter prouvent

que les klephtes, précurseurs des soldats de l'indépendance, ont rendu d'incontestables services quand il était essentiel d'inquiéter par tous les moyens les Turcs maîtres du pays. Les moines aussi ont exalté utilement le sentiment religieux contre les disciples du Prophète. Mais dans le royaume de Grèce, où l'on ne trouve plus l'ombre d'un Turc, la tâche des klephtes et celle des moines est évidemment accomplie ! A des œuvres nouvelles il faut de nouveaux ouvriers.

La vie klephtique, après que la révolution eut été terminée, tendit de plus en plus à se confondre avec le brigandage vulgaire. Après une si longue lutte, où le salut commun devait être la loi suprême, il n'était pas facile de faire accepter une existence régulière à tous ceux qui avaient l'habitude d'une vie aventureuse. On a beaucoup parlé des brigands de la Grèce, et ils ont parfois remplacé heureusement dans le roman certains personnages vieillis de Ducray-Duminil, l'auteur de *Victor ou l'enfant de la forêt*. Mais les abus dont on s'est plaint ou qui ont fourni un thème à l'imagination féconde des romanciers étaient la conséquence des circonstances. Après toute grande commotion sociale,

il est difficile de soumettre à la loi les éléments les plus turbulents de la population. Combien de bandits ne profitèrent pas de la révolution française pour s'enrichir effrontément? Ne vit-on pas les provinces de l'ouest désolées par ces « chauffeurs » qui, parés de la cocarde blanche, brûlaient les pieds des gens qu'ils voulaient obliger à livrer leur argent? Il fallut organiser des colonnes mobiles pour débarrasser la France de ce fléau. Dans l'Italie méridionale, après la fondation du royaume d'Italie, les partisans du pape et des Bourbons de Naples ont organisé des bandes de brigands dont les exploits sont présents à toutes les mémoires. En Grèce, les décisions de la diplomatie avaient augmenté la fermentation qui suit les révolutions. Les Épirotes, les Thessaliens, les Macédoniens, qui avaient autant de droit à l'indépendance que les autres Hellènes et qui avaient pris une part plus ou moins active à la lutte nationale, restèrent sous le joug des Musulmans. Le tracé des frontières qui les séparaient de leurs frères présente une multitude de repaires inaccessibles qui favorisent au plus haut degré l'organisation des bandes et qui en rendent la répression très-difficile; car

rien n'est plus aisé que de passer d'un territoire sur l'autre et d'échapper ainsi à un châtiment mérité. L'apathie si connue des autorités ottomanes aggravait encore ces embarras. Dans un exposé remis aux grandes puissances le 28 juillet 1856, le gouvernement hellénique insistait avec raison sur cette difficulté. « Les causes du brigandage, disait-il, tiennent surtout au système défectueux adopté par les Turcs pour la garde de leurs frontières. La police des provinces limitrophes est confiée chez eux à des chefs militaires qui, prenant la poursuite des brigands à forfait, s'approprient l'argent qui leur est fourni pour l'entretien des soldats et pactisent avec les malfaiteurs pour ne pas avoir à les combattre. Ceux-ci, après avoir commis leurs déprédations, rentrent en Turquie, où ils trouvent un asile sûr et où ils sont engagés en qualité de *colgis* ou gendarmes, en attendant qu'ils trouvent l'occasion de se livrer à de nouvelles excursions. » Il suffit, du reste, de jeter un coup d'œil sur une statistique criminelle pour s'apercevoir que les gouvernements occidentaux, même les mieux armés, éprouvent, dans certains cas, beaucoup de peine à réprimer le brigandage. Je ne parlerai

pas du gouvernement romain qui n'a jamais pu l'extirper. Mais à Londres et à Paris, les assassinats sont certainement plus fréquents que les actes de brigandage ne l'étaient en 1856 sur les frontières de la Grèce.

Je m'arrêtai près du *khani* d'Arakhova, pour respirer avec délices l'air pur et vivifiant de ces hauteurs. Ici l'atmosphère n'était pas brûlante comme à Athènes, ou d'une lourdeur accablante comme dans la plaine de Lébadée. Je fis mettre mon tapis à l'abri d'un bouquet de très-beaux saules à feuilles de poirier. Sur une fontaine en pierre s'étendait un magnifique platane aux larges feuilles, digne de figurer dans une idylle de Moschus. Un troupeau de brebis et de chevreaux se désaltéraient à la source. Trois pallicares en foustanelle étaient couchés à l'ombre du platane, causant peut-être du bonheur qu'ils auraient à franchir l'Othrys pour aller délivrer leurs frères de Thessalie. Ils semblaient envier le vol des éperviers qui planaient sur leurs têtes en dessinant des ronds immenses. La Grèce, on s'en aperçoit partout, étouffe dans ses frontières trop étroites. Un politique consommé, le roi Léopold, refusa de se mettre à la tête de la nation hellé-

nique, à moins que l'Europe ne consentît à lui donner un territoire qui rendît son développement possible. Quelques écrivains affirment aujourd'hui que l'Europe a eu raison de repousser cette idée, les Hellènes n'étant pas, disent-ils, supérieurs aux Ottomans, comme on l'affirmait en 1821. Cette manière de voir, que certains journaux dévoués à l'Autriche étendent à tous les Orientaux par zèle pour la Turquie alliée des empereurs apostoliques, n'est pas conforme aux faits. On semble oublier que l'Orient chrétien représente un principe religieux et social, infiniment supérieur à l'islamisme, principe dont les défaillances individuelles ne sauraient empêcher les applications. Un peuple tel que les Hellènes, qui admet l'unité du mariage; qui condamne l'esclavage et même le servage; dont la constitution sociale repose sur la base solide d'une organisation communale vraiment remarquable; qui a pour l'étude, pour le commerce et pour la navigation une aptitude qui n'est pas contestée par ses détracteurs les plus ardents, peut-il être mis sur la même ligne que les sectateurs apathiques et bornés d'une religion dont le triomphe est la victoire même de la servitude,

de l'incurie, de l'ignorance et du plus grossier sensualisme? L'honnêteté d'un nombre plus ou moins grand de Turcs, — honnêteté que je n'ai aucune raison de contester, — n'exerce aucune influence sur le gouvernement de l'empire. L'équité est sans doute le plus grand titre à l'estime des peuples civilisés. Malheureusement en Turquie tous ceux qui prennent une part sérieuse aux affaires ont contracté des habitudes si contraires à la probité, que les intérêts de leur pays sont ordinairement compromis par leur rapacité effrontée. Les récits de M. le duc d'Almazan sur le siége de Kars, publiés en 1860 dans la *Revue des Deux-Mondes*, contiennent des révélations qui n'ont pas pu être oubliées en Occident. Tandis qu'à cette époque l'existence même de la Turquie était mise en danger par la honteuse rapacité de ses agents, on a vu, dans la guerre de l'indépendance, des Hellènes, fiers de leurs richesses, les sacrifier avec une abnégation sans exemple à la sainte cause de la patrie. Ces traits de générosité patriotique ne ressemblent guère à la conduite des fonctionnaires ottomans au siége de Kars! Des comparaisons de ce genre valent toutes les théories. Quels que soient les

défauts et les travers des chrétiens orientaux, quand même ils ne comprendraient qu'à moitié la sublimité des enseignements du christianisme, l'Évangile inspirera toujours, même à ses disciples les moins parfaits, d'autres sentiments que la morale du Prophète de la Mecque !

Il n'est pas plus exact de gratifier les Turcs d'une bravoure supérieure au courage des chrétiens. Les Ottomans d'Abd-ul-Azis ne sont plus les soldats de Soliman-le-Magnifique ! « L'osmanli n'est bon qu'au plat », disent à chaque instant les belliqueux chkipétars. Les seules bonnes troupes de la Turquie, celles qui l'ont défendue et contre le célèbre prince Eugène et plus tard contre la Russie, sont la fraction des Albanais (1,250,000) et des Serbes de la Bosnie et de l'Herzégovine (630,000), dont les pères ont embrassé le mahométisme pour des motifs purement politiques. Or leurs frères chrétiens les égalent, s'ils ne les surpassent en valeur. Les exploits de Scanderbeg, les guerres de l'Épire chrétienne (Albanie méridionale) contre Ali-Pacha et contre les Turcs, les victoires de Tserni-George et de Milosch Obrénovitch l'ont prouvé de la manière la plus éclatante. Grâce à ces vic-

toires, plus d'un million de Serbes sont gouvernés maintenant par des princes de leur race.

Au moment où je suivais la pente de la montagne qui s'abaisse vers Arakhova, le soleil allait se coucher. Cette heure a, dans un climat aussi brûlant que celui de la Grèce, un charme qu'il serait difficile de faire comprendre aux habitants des froides contrées de l'ouest. La nature, longtemps accablée par cette lourde chaleur que l'Évangile, écrit en Orient, nomme si bien « le poids du jour », semble renaître comme par enchantement. La fleur relève sa corolle appesantie. Les oiseaux, jusqu'alors muets, commencent leurs mélodieux concerts. Les jeux de la lumière donnent au paysage des aspects changeants et magiques. Tandis que des ombres bleuâtres s'étendent sur la plaine, que l'obscurité s'épaissit dans les gorges profondes, que les montagnes revêtent des nuances d'un éclat indescriptible, le couchant embrasé pâlit à chaque instant, et quelques étoiles timides lancent à travers l'espace leurs purs rayons d'argent. Le dieu que Delphes adorait, avant de baigner ses coursiers immortels dans la mer Ionienne, avait l'air de sourire aux vallons du Parnasse. Jamais il n'était

descendu avec plus de majesté de son char de victoire. Resplendissant d'une jeunesse éternelle, il avait l'air, comme le beau pays qui lui avait élevé tant d'autels, de porter sur son front immortel, couronné d'un diadème de feux, l'antique sérénité des Olympiens. Dans la solitude où j'avançais, il était aisé d'oublier un moment toutes les transformations que les idées et le globe lui-même ont subies depuis le siècle où les dieux s'inclinaient vers la terre, et de se croire un moment au temps où le fils de Latone perçait de ses flèches d'or les monstres nés du chaos. Dans les abîmes sinistres de la montagne volaient des aigles et des vautours, et les lueurs égarées de la lumière mourante semblaient faire scintiller les écailles des hydres et des pythons. Je traversai pendant quelque temps des gorges si resserrées que l'étroit sentier plongeait sur des abîmes. Tout à coup, à un détour du chemin, j'aperçus la blanche Arakhova, bâtie autour d'une pointe de roc, dont la dernière arête surgit du milieu des maisons qu'elle domine. Je croyais en être bien près, et cependant longtemps encore, à mon grand plaisir, je chevauchai sur cette route que des vignes magnifiques bordaient

de toutes parts, tantôt montant et tantôt descendant, de façon à perdre par moments la vue d'Arakhova.

Arakhova est dans une charmante situation. Les maisons, séparées par des jardins et solidement bâties en pierre, sont dominées par une église byzantine entourée d'arbres. Souvent ces maisons ont un étage au-dessus du rez-de-chaussée; elles ressemblent alors complétement aux anciennes habitations helléniques dont l'étage supérieur servait de gynécée. Dans celles qui ont deux étages, les fenêtres sont placées sous le toit, où les vignes les encadrent de capricieux festons. Il est difficile d'aller à cheval dans les rues étroites et raides qui grimpent sur la montagne. La vue du golfe de Corinthe, qu'on aperçoit entre deux noirs rochers, comme une bande d'un bleu sombre, ajoute au charme de la position.

Les écrivains qui soutiennent la supériorité des Ottomans sur les chrétiens de l'Orient, devraient passer quelques jours à Arakhova. J'ai parcouru tout notre continent, de Pétersbourg à Marseille, de Naples à Réval, d'Ostende à Livourne, de Helsingfors à Odessa, de Kœnigsberg

à Venise, je n'ai jamais vu une population mieux douée que les Arakhovites. On est ici au foyer même de la race hellénique, puisque c'est sur ces hauteurs que la légende fait arriver l'arche de Deucalion, le Noé hellénique, après un de ces déluges qui bouleversèrent le monde primitif et dont le souvenir s'est conservé dans toutes les traditions. La famille échappée à ces grandes catastrophes ne pouvait choisir un plus admirable séjour. Les pierres du Parnasse étaient dignes de produire un peuple réservé à des destinées exceptionnelles.

Aussi, malgré tant de catastrophes, a-t-il merveilleusement conservé là ses traits essentiels : le front haut, les yeux vifs et largement ouverts, protégés par un sourcil très-arqué, l'espace interoculaire assez grand, présentant à peine une légère inflexion à la rainure du nez, lequel est droit ou légèrement aquilin, la lèvre supérieure courte, le menton saillant et bien arrondi, la physionomie expressive, la taille déliée, le genou fin, le pied et la main petits, la jambe sèche, la stature moyenne. Du reste, même dans les endroits où le type hellénique est plus altéré, il est toujours facile à reconnaître. Un des plus

doctes ethnographes de l'Europe, M. Alfred Maury, de l'Institut de France, ne craint pas de dire que les Latins eux-mêmes, à cause de leur croisement avec les Étrusques, les Gaulois et les Ligures, « se sont conservés beaucoup moins purs » que les Hellènes, et qu'il est « bien plus difficile de reconnaître dans les Romains d'aujourd'hui les descendants des maîtres du monde» que « la physionomie du Grec ancien dans le Grec moderne, lequel sous le rapport intellectuel et moral a peu changé[1]. » Un autre collaborateur de la *Revue des Deux-Mondes*, M. Cyprien Robert, professeur au Collége de France, qui a étudié l'Europe orientale avec tant de soin, n'hésite pas à nommer « frivoles touristes » ceux qui « vont répétant que la Grèce est morte, que les anciens Hellènes ne peuvent revivre et que le Grec moderne est un barbare. » Il ajoute que « si l'on se donnait la peine de sonder le fond de la nature grecque on verrait entre la Grèce ancienne et la Grèce actuelle moins de différences que d'analogies. » Puisqu'il en est ainsi, faut-il s'étonner « de rencontrer maintes fois sous de pauvres vêtements les types que l'art antique a

[1] Alfred Maury, *La terre et l'homme*.

rendus immortels?» Ce sont les expressions de M. Beulé. Après avoir cité des noms tels que ceux de MM. Maury, Robert et Beulé, auxquels il faudrait joindre ceux de MM. Villemain, Saint-Marc-Girardin, Ampère, Lévêque, professeurs à la Sorbonne ou au Collége de France, on s'explique comment les idées que s'efforçait de propager Fallmerayer, ne trouvent aucun écho aux bords de la Seine. Ce pédant colérique et vaniteux, attaqué d'une monomanie trop fréquente dans son pays, où l'on confond parfois les paradoxes avec les découvertes, croyait son nom destiné à l'immortalité[1], parce qu'il avait «découvert» qu'il n'existe plus de Grecs! Animé d'un zèle beaucoup plus facile à comprendre chez un panslaviste que chez un Teuton il brûlait d'ajouter un nouveau peuple aux innombrables multitudes d'origine slave établies dans l'Europe orientale. On aurait pu croire qu'il aurait voulu slaviser l'univers. Les Russes intelligents sont loin d'admirer un si beau zèle; car ils n'ignorent pas que ces armes flexibles, peuvent, à un signal

[1] Il est mort tellement oublié qu'un seul journal de Paris a mentionné son décès dans une sèche énumération de morts obscurs.

donné, se retourner contre ceux qui auraient l'imprudence de s'en servir. N'a-t-on pas vu dans un recueil semi-officiel, la *Revue contemporaine*, un écrivain contester au peuple russe la qualité de slave, et, dans son zèle pour « la Pologne catholique et conservatrice, » reléguer dédaigneusement ses vainqueurs parmi « les Ouraliens? » Le « chant du cygne » de Fallmerayer a été une interminable dissertation contre les Hellènes remplie d'inconvenantes personnalités, d'insipides divagations et de ces lourdes facéties que la naïveté de quelques-uns de ses lecteurs prenait peut-être pour des traits d'esprit. Mais la prudence l'emportant sur l'orgueil, il s'abstint de signer d'aussi étranges élucubrations, façon d'agir qui trouvera toujours des imitateurs chez les tristes personnages intéressés à diffamer les peuples, les familles ou les individus. Ce n'est pas ainsi que s'est conduit M. le professeur G. G. Pappadopoulos quand, dans le *Siècle* d'Athènes (nos 1914, 1915, 1917), il a répondu avec tant de noblesse et de convenance au pamphlétaire tyrolien. Déjà d'autres savants de la Grèce, parmi lesquels on doit citer MM. Levkias et Paparrhigopoulos, avaient montré sur quelles bases

fragiles repose sa théorie. Les personnes qui ne pourraient pas lire le traité en langue hellénique de M. Paparrhigopoulos sur *les colonies slaves du Peloponèse*, en trouveront le résumé dans un discours du docte professeur traduit dans la 91e livraison du *Spectateur de l'Orient*. J'ai publié moi-même dans la *Revue suisse* de 1860 quelques observations qui ont excité au plus haut degré le courroux de l'ennemi acharné de la nationalité hellénique.

Il serait fort à désirer, dans l'intérêt de l'Allemagne, qu'une partie de sa presse renonça à ces déclamations contre les nationalités qui font aux Allemands beaucoup plus d'ennemis que d'amis. Sont-ils assez unis et assez forts pour qu'on leur prépare ainsi des adversaires à l'Est et à l'Ouest, pour qu'on excite contre eux à la fois les Latins, les Slaves, les Hellènes et les Magyars? Ces imprudentes attaques provoquent naturellement des représailles plus ou moins vives et de sévères appréciations sur le rôle de la publicité dans les contrées germaniques, appréciations inspirées aux écrivains qui appartiennent à la race latine par un sentiment très-facile à comprendre. « Là même, dit S. A. R.

Mgr le duc d'Aumale, en traçant un tableau de l'Allemagne en 1860, là même où, comme en Bavière, les formes constitutionnelles ont été adoptées avec quelque suite, elles n'ont été souvent qu'un appareil servant à couvrir une autorité presque absolue. Par la servilité ministérielle, la *vénalité de la presse,* les princes ont retrouvé indirectement ce qu'ils semblaient abandonner[1]. »

La femme du dimarque d'Arakhova chez lequel je descendis était un des plus beaux types de la population de cette contrée. Assimo était fille de Mégas, l'officier qui a montré tant d'énergie contre les klephtes. Elle vint, avec un air de gaîté dont je fus frappée, me présenter le classique bouquet de basilic qui, cette fois, était complété par un œillet rouge. Les femmes d'Arakhova n'ont jamais l'air mélancolique que notre sexe affecte trop aisément en Orient. Elles sont agiles comme les chevreuils du Parnasse et gaies comme des pinsons. La musique, la danse et même la poésie, — elles improvisent facilement des distiques, — sont leurs goûts favoris.

[1] *L'Allemagne en 1860,* dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er nov. 1860.

Apollon a laissé quelques traces de son passage dans ces montagnes où son culte était si solennel ; car dans aucune partie de la Grèce on ne trouve un aussi grand nombre de chants populaires. Même après la publication des importants recueils du savant Dr Théodore Kind[1], de Fauriel et du comte de Marcellus, etc., j'emportai une ample moisson d'Arakhova.

Assimo me fit avec une grâce parfaite les honneurs de sa maison. Plusieurs filles du village m'ayant apporté chacune un rameau de basilic et des œillets, mon bouquet devint bientôt énorme. Assimo me conduisit dans son jardin où l'on avait étendu avec des coussins quelques-uns de ces beaux et solides tapis d'Arakhova, dont les vives couleurs sont indélébiles. Elle s'assit auprès de moi après m'avoir offert des fleurs et des branches de prunier couvertes de fruits. Devant nous, un vieux pallicare tournait doucement sur un feu fait avec des branches de thym sec le chevreau destiné à notre souper. L'animal avait été préparé avec beaucoup de

[1] M. Th. Kind est, parmi les érudits de l'Allemagne, l'écrivain qui connaît le mieux la littérature et l'histoire de la Grèce moderne.

soin, comme les moutons qu'on nomme « moutons klephtiques. » Lorsque la bête fut saignée, écorchée et vidée, on la frotta à l'intérieur et à l'extérieur de graisse et de sel. Le ventre fut ensuite cousu à l'aide de quatre points de suture formés des quatre pieds. Enfin on mit un bouquet dans la bouche du chevreau, qu'on empala à l'aide d'un long pieu qui fut placé sur deux fourches de bois. Les entrailles, soigneusement nettoyées, épicées et coupées en rouelles, furent enfilées à la baguette de fer dont se servent ces montagnards comme de bâton alpestre et mises de côté pour être rôties à grand feu un quart d'heure avant que la pièce fût cuite.

Tout en regardant les préparatifs de ce festin homérique, j'admirais les manières à la fois affectueuses et réservées de ma voisine, sa beauté éclatante, mais modeste, sans oublier d'examiner les détails de son costume. Ce costume, pareil à celui que portent ordinairement les autres femmes d'Arakhova, se compose d'une chemise très-propre et assez fine, d'une capote de laine blanche, étroite et brodée en couleur sur les bords et de deux bandes, rouges pour les filles et bleues pour les personnes mariées, qui font le tour du

corps et fixent sur le ventre un tablier de laine. La tête est couverte d'un barége de couleur, noué avec une négligence coquette, d'où tombe sur le dos une tresse énorme mêlée de laine noire et arrêtée à la taille par d'étroits rubans de laine. Le front est entouré de deux bandeaux ondulés, et deux mèches de cheveux formant des boucles négligées, encadrent les joues. Mon hôtesse était charmante ainsi arrangée. Sa peau était blanche, ses sourcils bien arqués, ses lèvres vermeilles et ses dents éblouissantes. Quoiqu'elle eût deux enfants, dont l'un venait souvent se rouler sur ses genoux, sa taille était aussi svelte que celle d'une jeune fille.

Pendant que le chevreau rôtissait, Assimo me raconta l'histoire de son père et de son mari. Sur un rocher nommé Ziménokoulia, où j'avais vu le monument de Mégas, un combat s'engagea entre les chorophylaques et le fameux Davéli, Roumain de l'Épire, chef intrépide des klephtes de la contrée. Le combat dura trois heures. Mégas, qui commandait les chorophylaques, y succomba, mais les klephtes de Davéli furent exterminés. Pour les venger, d'autres klephtes s'emparèrent, en 1858, du gendre de Mégas, qu'ils

emmenèrent dans la montagne. Le dimarque n'obtint sa liberté que lorsque sa femme eut fourni une rançon de 15,000 drachmes.

A cette histoire succédèrent les chants populaires que les jeunes filles et les pallicares répétaient en chœur autour de l'enceinte du jardin. J'en ai retenu un :

Cabane, vieille cabane couverte de roseaux.
Une fille y est assise et enfile des pièces d'or.
Et elle grondait le soleil, et elle lui disait :
Sors, mon soleil, pour que je sorte aussi.
Et toi, si tu brilles, mon soleil,
Tu fanes la verdure ;
Mais moi, si je brille, mon soleil,
Ce sont les pallicares que je fane,
Je fane les neuf frères, les dix-huit cousins.

Les notables s'étant présentés, la conversation remplaça la musique. Nous parlâmes des ressources du pays. Ils me dirent qu'Arakhova, qui compte 2600 âmes, a une école communale, fréquentée par les garçons et par les filles, qu'on y fabrique d'excellents tapis, qu'on cultive 80,000 oliviers et 3200 strèmes de vignes. Je les félicitai de ces résultats. En effet, la plus grande partie de la Grèce pourrait les envier, quoique d'autres localités possèdent un enseignement plus complet. De l'industrie, sans les inconvénients

des manufactures, et une agriculture aussi avancée que le permet la nature du sol, que peut-on désirer de mieux? « La culture de la vigne, leur disais-je, pourrait donner d'admirables produits. Plus heureux que la Grande-Bretagne, réduite à la bière, et que la France elle-même, privée de vignobles dans plusieurs départements, le royaume de Grèce a du vin dans toutes ses provinces, et toutes les espèces prospèrent sur son sol. Le vin blanc de Thera[1] est un des meilleurs de l'Europe. Votre vin d'Arakhova est estimé dans toute la Grèce. Malheureusement les procédés de fabrication et de conservation laissent infiniment à désirer. Le vin mal fabriqué ne se conserve pas. La résine qu'on emploie pour l'empêcher de se gâter est un remède pire que le mal, puisqu'elle ne permet pas d'exporter le vin, le goût étrange qu'elle lui donne étant insupportable aux étrangers. Le meilleur moyen de combler le déficit considérable qui existe entre vos achats et vos ventes ne serait-il pas de s'attacher à obtenir du sol les récoltes dont il est aisé de tirer parti dans toute l'Europe et, pour ne citer qu'un exemple, d'augmenter l'ex-

[1] Ou Santorin.

portation du vin[1]? La Russie, qui vous achète votre vin de Thera, s'arrangerait également des vins du continent si vous en aviez pour l'exportation. Je n'ignore pas que la production s'est beaucoup augmentée, puisque l'étendue des vignes s'est élevée depuis la guerre de l'indépendance de 25,000 strèmes[2] à plus de 700,000[3]. Mais cette production, suffisante pour la consommation, peut s'accroître de façon à satisfaire aux demandes du dehors.» La politique étant à l'ordre du jour en Orient, ne tarda pas à faire son apparition. D'ailleurs, en Grèce toutes les classes de la société aiment passionnément ce genre de conversation. Un de ces montagnards, qui appartenait au parti français, défendit avec chaleur la politique de la France. Les arguments du Gallophile auraient probablement trouvé des contradicteurs parmi les adhérents du parti russe et du parti anglais, si le festin n'avait mis fin à toute discussion. On nous servit d'abord les *ko-*

[1] Elle était en 1859 de 1,035,330 dr. (*Tabl. gén. du comm. en 1859*, p. 27.)

[2] Chaque *stremma* vaut 1000 piques carrées, et la pique équivaut à 0,648 du mètre.

[3] A la fin de 1857. — Rapport du ministre des finances du 4 déc. 1857.

koretsi ou l'intestin. Ce mets, fort épicé, devait ouvrir l'appétit des convives. La nuit étant complétement venue, nous quittâmes le jardin pour manger le chevreau dans la maison où l'on avait disposé des tapis et des coussins autour d'une table ronde et basse. On apporta le rôti fumant dans un tronc d'arbre scié par le milieu et creusé. Le vieux pallicare, armé d'un énorme coutelas qu'il avait pris à sa ceinture, l'ayant dépecé en s'aidant des doigts avec la dextérité d'un écuyer tranchant, nous en présenta les morceaux. Quand il eut recueilli les os des omoplates, il les plaça avec une profonde attention devant la lampe, afin d'examiner la direction des filets rouges qui les sillonnaient. Il me montra les signes évidents d'une lutte prochaine entre les chrétiens et les Turcs, prenant probablement ses désirs pour une révélation de l'avenir. Les prophètes sont fort exposés à ce genre d'illusions !

Ce fut dans un festin pareil à celui que je viens de raconter que se passa une scène vraiment lugubre de la révolution hellénique. J'ai déjà dit que l'intrépide Ulysse Androutzos avait la fougue et les rancunes d'un Achille. La mésintelligence ayant éclaté, en 1822, entre le bouil-

lant capitaine et le pouvoir exécutif, Ulysse fut appelé à Corinthe pour rendre compte de sa conduite. Irrité de voir sa fidélité mise en doute, il se retira aux environs d'Arakhova avec une centaine de pallicares. Il avait, dit un poëte satirique de ce temps (Rhamphos) « la mine sauvage d'un klephte, des yeux de renard, la morgue d'un Osmanlis, les tempes rasées, des babouches rouges » et il se promenait dans les rues « suivi d'une longue file de satellites. » Un pareil homme n'était guère disposé à obéir aux ordres d'un gouvernement où ne siégait aucun pallicare. — MM. A. Mavrocordatos et Négris étaient, le premier, chef du pouvoir exécutif; le second, archi-chancelier de l'État. — Retiré dans ses montagnes, comme le fils de Pélée dans sa tente, il se livra à tout l'emportement de sa colère. Couché tantôt sur une cime déserte, tantôt dans une caverne, il se réveillait, troublé par de sinistres fantômes, il se précipitait sur ses armes, il éclatait en cris et en malédictions. Ses imprécations s'adressaient surtout à Noutsos et à Palascas, choisis pour lui succéder, et qu'on disait chargés de le mener captif à Corinthe. Mais lorsque ces chefs parurent, son emportement

sembla tomber subitement. On eût dit qu'il se rappelait avant tout que Palascas lui avait sauvé la vie dans le khani de Gravia et que Noutsos la lui avait conservée plus d'une fois, à l'époque où cet officier gouvernait l'Épire, au temps d'Ali-pacha. Pendant que les trois capitaines, les jambes croisées, profitaient tranquillement de l'hospitalité d'Ulysse, et que celui-ci buvait « à la Grèce libre, » Noutsos lui parlait avec la familiarité bienveillante d'un ancien supérieur. Palascas, moins confiant, voyait avec inquiétude devenir plus nombreux les pallicares d'Ulysse. A la fin du repas, à un signal de leur chef, tous les soldats entrèrent dans la tente: « Camarades, leur dit en se levant brusquement le terrible fils d'Androutzos, j'ai été votre capitaine et votre frère; mon bras vous a défendus dans les combats et ma tête dans les assemblées. On m'a proscrit pour m'être dévoué à vos intérêts! » Les pallicares ayant répondu par des cris de haine, Ulysse ajouta ironiquement en montrant Noutsos et Palascas: « Maintenant vous avez sous les yeux votre roi et votre général. » — « Toi seul es notre capitaine! » répliqnèrent les soldats. « S'il en est ainsi, ajouta

Ulysse, d'une voix altérée et les cheveux hérissés, ôtez de devant mes yeux ces assassins.» Quelques moments après, une détonation annonçait que les deux chefs avaient cessé de vivre[1].

Le sang versé par le fils d'Androutzos cria vengeance contre le ciel. Soit remords, soit prudence, Ulysse, après avoir pris parti pour les ennemis de son pays, s'était livré à Gouras qui avait été son proto-pallicare (lieutenant). Gouras l'envoya à Athènes, où il fut enfermé dans la citadelle. Un matin, on le trouva mort sur les rochers où, disait-on, il s'était tué en voulant s'évader. Mais les Occidentaux qui étaient alors en Grèce, ont cru que, dans la crainte de voir éclater une révolte dans les rangs de ses partisans, les capitaines que commandait Gouras avaient, la nuit, attiré Ulysse sur les remparts, d'où ils l'avaient précipité[2]. Malheureusement les hommes qui sacrifient leur pays à leurs ressentiments n'existent pas uniquement, comme on l'a dit ou insinué tant de fois, dans l'Europe

[1] Gouras a raconté lui-même les détails de cette scène au poëte A. Soutzos.

[2] Voy. Jourdain, *Mémoires sur les événements de la Grèce.*

orientale. Les Pichegru et les Moreau — pour ne citer que quelques noms — n'ont-ils pas renoncé à toutes leurs convictions et à tous leurs devoirs pour satisfaire leur rancune contre Napoléon? En contemplant à Dresde le monument qui indique la place où le général de Hohenlinden a été frappé dans les rangs des alliés, je m'étonnais d'entendre si souvent reprocher aux Orientaux, comme à une race infectée de vices exceptionnels, des actes qui abondent dans l'histoire contemporaine des États de l'Occident.

Le lendemain, à neuf heures, je quittai Arakhova pour prendre la voie sacrée qui conduisait au célèbre *hiéron* de Delphes. Ce n'est pas sans regret que je me séparai d'Assimo. Comme si elle eût partagé mon sentiment, elle m'apporta encore, quand j'étais déjà à cheval, un bouquet de basilic en me demandant de ne pas l'oublier. Tous les Arakhovites étaient sur le seuil de leurs maisons pour me voir partir. Je pus donc examiner à mon aise la coiffure de quelques femmes, qui portaient un *fess* rouge élevé, entouré de bandes de barége brodé d'or. Avant de quitter la ville, je me dirigeai vers la terrasse sur laquelle est bâtie l'église, spacieuse, richement ornée et

couverte de fresques éclatantes ; elle est dédiée à saint George. Cette terrasse vit les derniers épisodes de la bataille d'Arakhova gagnée par le rouméliote Karaïskakis. A l'entrée de la terrasse, remplie de petits tombeaux en tuile, on admire de superbes yeuses aux troncs énormes et élevés. Les murs qui forment l'exceinte empêchent de jouir de la vue, qui est admirable. On aperçoit au-dessous de soi les toits rouges de la ville, couverts de pierres énormes comme les chalets des Alpes. A droite, la vue s'égare sur les montagnes d'Amphise et sur les flots du merveilleux golfe de Corinthe. A gauche se dressent, en arrière, les sommets sacrés du Parnasse.

LIVRE DEUXIÈME.

Nomarchie de Phthiotide et Phocide.

La Phocide devait toute son importance au sanctuaire de Delphes. Autrement Athènes, Sparte et Thèbes se seraient médiocrement préoccupées de ce petit pays montagneux, environné de sommets élevés et où l'on ne pénétrait que par des défilés dont l'entrée était défendue contre les Thébains par Parapotamios, et contre les Thessaliens par Élatée. Sauf les belles plaines situées au nord et à l'est du Parnasse, que fertilisait le Céphise béotien, la Phocide se composait de vallées qui nourrissaient une population énergique. Les villes construites sur les rochers, environnées de murailles et de tours, trouvaient dans un système fédéral qui embrassait toute la province le moyen de résister et à la Thessalie

et à la Béotie. Grâce à son organisation et à la bravoure de ses habitants, la Phocide eût vécu heureuse et libre si elle n'avait pas été sans cesse menacée par la cupidité des prêtres d'Apollon. Il est vrai que le culte du fils de Latone en faisait un des centres politiques et religieux de la Grèce, puisque le tribunal des Amphyctions tenait à Delphes sa session du printemps et que Delphes était un des sanctuaires les plus fréquentés de tous les pays helléniques.

Le Parnasse et Delphes ont encore aujourd'hui le privilége d'attirer dans les pauvres villages de la Phocide les étrangers qui ne sont pas insensibles aux traditions de la Grèce classique. Byron, qu'on n'accusera pas de les avoir trop servilement subies, ne s'écria-t-il pas : « O Parnasse, combien de fois j'ai rêvé de ton nom sacré ! » Ces souvenirs sont de nature à faire plus d'impression que l'aspect de la montagne, lorsqu'on a vu les Karpathes et les Alpes. Comparé aux grandes chaînes, le Parnasse n'est qu'un mont de troisième ordre, où ne croissent que des plantes subalpines et que la neige couvre seulement un tiers de l'année. Cependant du haut de ses sommets, on embrasse un merveilleux ho-

rizon. D'un côté les yeux s'égarent sur les montagnes de l'île d'Eubée, de l'autre, franchissant le golfe de Corinthe, la vue s'étend jusqu'aux monts du Péloponèse. Le Parnasse lui-même, avec ses rocs, ses gouffres et ses sapins, est une des plus remarquables montagnes de la Grèce. On comprend très-bien que cette « roche étincelante de feu[1] » qui resplendit si vivement sous les rayons d'un soleil éblouissant, ait été préférée par le fils de Latone à tous les lieux où il recevait l'encens des mortels. On voit en même temps pourquoi les Thyades, animées par les fureurs de Dionysos, avaient cherché les nombreuses cavernes de cette montagne pour y cacher leurs voluptueuses orgies. Plus d'une fois la Grèce a vu ces furies, échevelées, demi-nues se répandre comme un torrent dans les villes et dans les champs en poussant des hurlements effroyables. Le contraste qu'offrent au premier coup d'œil ces scènes dégoûtantes avec le calme des Muses vouées à la virginité n'est pas aussi étonnant qu'on est d'abord tenté de le croire. L'ascétisme provoque, dans tous les cultes, des réactions étranges. N'est-ce pas des couvents du

[1] Euripide, *Phéniciennes*.

moyen âge que sortaient ces nonnes hystériques dont les bandes effrénées scandalisaient les peuples[1]? Et les mystiques solitaires de Port-Royal n'ont-ils pas eu pour héritiers les convulsionnaires de Saint-Médard[2]? L'amour désintéressé de Fénelon n'a-t-il pas abouti à ces extases équivoques de Mme Guyon, qui révoltaient Bossuet?

En quittant Arakhova, je suivis la route qui longe les contreforts du Parnasse. J'avais à mes pieds la vallée étroite et profonde du fleuve Plistus, qui roule entre les versants du Parnasse et du Kirphis en se dirigeant vers le golfe de Crissa. Quelques poignées de neige restées dans les crevasses attestaient que l'hiver n'est pas en Phocide aussi doux que dans la plaine d'Athènes. Beaucoup de gens se font d'étranges illusions sur le sens de ces mots «climat de la Grèce.» Quand il s'agit d'un pays de montagnes, le climat diffère profondément d'un canton à l'autre. Dans la Suisse italienne, Airolo a en hiver le climat de la Russie, et Lugano le climat de la Lombardie. C'est ainsi que dans le royaume hellénique la région montagneuse de l'intérieur supporte un

[1] Louandre, *La sorcellerie.*
[2] Figuier, *Histoire du merveilleux.*

hiver long et même rigoureux, tandis que l'Attique brave la mauvaise saison. En été si l'on ne trouve plus que des restes de neige sur les sommets du Parnasse, on y jouit rarement de l'atmosphère transparente de l'Attique : « Qui a vu Liakoura sans voile? » dit Byron. Mais les nuées avaient été balayées par les vents, le jour où je gravissais les pentes du mont superbe dont les tirades de Boileau prétendaient éloigner tout « téméraire auteur. » Le blanc Pégase de Thèbes qui me portait avait heureusement satisfait son humeur rétive dans les gorges de Hosios-Loukas.

En arrivant à Delphes, l'imagination remplie de toutes les réminiscences classiques, on éprouve d'abord quelque surprise. L'emplacement semble tellement resserré qu'on a peine à y mettre une cité aussi importante que l'ancienne Delphes. Les rochers du mont Kirphis et du Parnasse à la double cime, — double cime qui n'est pas comme pourraient le faire croire certains poëtes le point culminant du Parnasse — ceignent une petite vallée profonde et circulaire qui semble séparée du reste de la Phocide. On s'étonne de n'apercevoir aucun débris imposant d'un des plus fameux sanctuaires du

polythéisme. Avant d'entrer à Delphes, on est même plus occupé du christianisme victorieux que de la religion qu'il a détruite. Tout près du temple d'Athéné-Pronœa, consacré à la déesse-vierge dont le culte était, à Delphes, ainsi que celui de Latone et de Diane mère et sœur d'Apollon, associé à l'adoration du dieu, est le couvent du « Sommeil de la mère de Dieu. » L'austère Panaghia des Hellènes, si différente des madones italiennes, n'a-t-elle pas conservé plusieurs traits de cette Pallas qui, au milieu des divinités de l'Olympe, faisait pressentir l'apothéose de la virginité? A Delphes, il semblerait que le cycle des révolutions qui ont mis sur le trône des Olympiens le Christ, sa mère et ses apôtres, est définitivement accompli. Tout paraît en ruines, et quand on parcourt le triste monastère du « Sommeil de la Panaghia » on se demande involontairement si le christianisme n'a pas été, lui aussi, remplacé par quelque nouvelle religion. Ce n'est pas la religion de l'Évangile qui se meurt, mais les systèmes qui avaient trouvé moyen de se confondre avec elle. Aussi l'auteur russe du *Raskol*, écrivain essentiellement conservateur, est-il obligé de conve-

nir que le meilleur parti à prendre est de fermer les derniers couvents.

Le monastère est situé au milieu d'oliviers séculaires. On entre par une porte assez basse dans une cour bordée, à droite et devant l'église, de deux rangs de petites cellules, grossièrement construites, dont le toit avancé protége le corridor ouvert qui court le long de ces barraques. A l'entrée de l'église sont appuyés aux colonnes qui supportent le porche des bas-reliefs antiques, dont les sujets font une étrange figure dans un monument chrétien. L'église est couverte en entier de fresques d'un caractère tout différent, mais très-peu artistique. Après l'avoir visitée, je montai dans la galerie sur laquelle s'ouvrent les cellules construites en face. De cette galerie j'avais sous les yeux un amphithéâtre de rochers noirs qui semblaient calcinés par la foudre. A droite, sur la roche la plus voisine de moi, étaient étagées les maisons du village de Delphes. Le fond de la vallée était rempli d'une forêt d'oliviers dont la puissante végétation faisait contraste avec la stérilité des rochers. Ces oliviers qui deviennent plus abondants à l'entrée du vallon, descendent à travers la plaine

jusqu'au golfe de Crissa. En reportant mes regards vers le monastère, j'étais frappée de son air d'abandon. Il n'y reste maintenant qu'un moine avec un moinillon, enfant de dix ans, habillé en paysan, dont la saleté et le bonnet indiquaient seuls la profession.

Il n'est guère de spectacle plus instructif que de contempler dans leurs vêtements sordides les derniers représentants de ce mysticisme qui, comme toutes les réactions, s'est perdu par les exagérations de son principe. Tous les bons esprits, tous les véritables savants conviennent aujourd'hui que si le paganisme hellénique se préoccupait trop exclusivement de la santé, de la force et de la beauté physiques, les prétendus défenseurs de la religion de l'esprit ont travaillé constamment à la décadence des intelligences et des caractères en affaiblissant systématiquement les instruments dont le concours actif est indispensable à l'âme la plus dégagée des sens. Si les Hellènes ont présenté au monde le spectacle d'une civilisation qui n'a pas encore été égalée, il ne faut pas l'attribuer seulement aux tendances élevées de la race indo-européenne, mais aussi à une hygiène supérieure, oubliée depuis des

siècles, qui fortifiait constamment ces tendances. On peut appliquer à l'ancienne population hellénique ce que l'auteur du *Climat de l'Italie,* le docteur Ed. Carrière, a dit des Romains : « Le bain à la manière antique avait un but de réparation, de tonicité. L'instinct, d'accord avec la médecine du temps, avait compris qu'il fallait opposer aux conditions énervantes du climat une influence antagoniste ; la race dut assurément y gagner.... Les révolutions commencèrent, et avec elles l'œuvre de destruction.... Les bains disparurent dans les coutumes, moins par une sorte de changement dans les idées scientifiques qu'à cause de la réaction qui se produisit contre les pratiques.... repoussées par la nouvelle religion. Jamais guerre n'eut un succès plus complet sur le territoire tout entier de la péninsule.... Si l'état physique et le génie de la race ont été si différents dans les diverses périodes, c'est parce que tantôt ils étaient soumis à des influences qui combattaient ou parvenaient même à neutraliser celle des lieux, et que tantôt, ces influences n'existant pas, le climat pouvait agir avec toute sa puissance. »

Chez les Athéniens, l'hygiène allait jusqu'à se

préoccuper de détails qu'on dédaigne maintenant en Orient. Comme ils aimaient beaucoup le vin, et que Solon avait défendu de le boire pur, ils avaient fait des recherches minutieuses sur la quantité d'eau qu'il pouvait supporter sans perdre ses qualités bienfaisantes. Le choix des aliments ne semblait pas indigne d'attention à ce peuple qui a produit tant de merveilles littéraires et artistiques. Fidèles à la loi hygiénique qui prescrit aux omnivores une nourriture variée, ils avaient soin de réunir sur leurs tables la viande, le poisson et les légumes. La viande de boucherie, si médiocre actuellement en Grèce, ne laissait rien à désirer, et les basses-cours, de nos jours très-mal fournies, étaient, à la ville comme à la campagne, remplies de pigeons, de canards, de poulets et d'oies engraissées avec adresse. Dans les faisanderies, on élevait les succulents oiseaux apportés des bords du Phase par les Argonautes. Le gibier se composait de chevreuils de Mélos, de sangliers, de lièvres et de diverses variétés d'oiseaux. La pêche, qui était loin d'être négligée comme aujourd'hui, fournissait les meilleurs poissons de mer et de rivière. Le marché d'Athènes offrait en outre

une quantité de légumes et de fruits de toute espèce, les figues et les olives de l'Attique, les pommes de l'Eubée, les dattes de Phénicie, les coings de Corinthe, les amandes de Naxos, les raisins connus sous le nom de Nicostrate. La culture des potagers, trop oubliée par les Hellènes du dix-neuvième siècle, et l'art de la greffe n'étaient pas portés moins loin que l'habilité des pâtissiers et le talent des boulangers. Ceux-ci vendaient un pain d'un goût exquis et d'une blancheur éblouissante. Les moyens d'utiliser toutes ces ressources avaient été exposés par les « classiques de la table, » par Mithœcus, dans le *Cuisinier sicilien;* par Numénius d'Héraclée; par Philoxène de Leucade, par Actidès de Chios, par Tyndaricus de Sycione et surtout par Archestrate, auteur d'un poëme publié sous le même titre que celui de Berchoux.

L'importance que les Athéniens attachaient aux soins hygiéniques et au bien-être matériel paraîtra sans doute fort exagérée au faux et prétentieux idéalisme de notre temps. Mais lorsque nous verrons la génération « spiritualiste » qui occupe actuellement en Europe la scène de l'histoire produire des Socrate, des Platon, des Phi-

dias, des Sophocle, des Périclès, des Thucydide, nous lui permettrons de vanter sa supériorité sur « les matérialistes » d'Athènes! Quels chefs-d'œuvre de l'inspiration idéaliste sortent de ces mornes couvents où s'abritent les hommes plus ou moins illettrés qui prétendent dans notre siècle personnifier la puissance de l'esprit? Sont-ce des moines, sont-ce les admirateurs des idées et des institutions du moyen âge qui ont écrit les plus éclatants manifestes du spiritualisme moderne, le *Discours sur la méthode*, les *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, les *Essais sur les facultés intellectuelles*, *la Critique de la raison pure?* Jamais personne a-t-il été plus exempt des illusions monastiques que les Descartes, les Leibnitz, les Reid et les Kant?

En sortant du monastère par la petite porte du potager on trouve, en tournant à droite, le soubassement de l'enclos sacré du temple d'Athéné-Pronœa. Sur ce soubassement, entouré d'énormes oliviers, croît un grenadier. Ce sanctuaire, qui n'a plus d'autre parure que les fleurs de pourpre d'un arbuste, était autrefois célèbre dans l'univers, et quand l'opulente Marseille,

cette fille de la Grèce[1] dont j'avais quelques mois auparavant admiré la beauté (mai 1860), voulut remercier la déesse qu'elle honorait d'une manière spéciale, des victoires remportées sur les Carthaginois, elle envoya à Athéné-Pronœa, une grande statue de bronze. — Avant de monter au temple d'Apollon, je m'arrêtai, après avoir dépassé le gymnase, à la fontaine Castalie, située à l'entrée de la gorge étroite et profonde qui sépare les roches Phædriades. Les Muses affectionnaient cette source limpide et ne dédaignaient pas d'en prendre souvent le nom.

La maison de mon hôte était située sur l'emplacement même du *hiéron*. Cette maison était le type des anciennes maisons helléniques. Il y avait d'abord au rez-de-chaussée une vaste pièce avec un âtre immense. De là on montait au premier étage à l'aide d'un escalier de bois terminé par une trappe par où l'on entrait dans une grande chambre au premier étage. Cette chambre était meublée de coffres recouverts de tapis et posés le long des murs, d'un grand lit en fer à côté duquel pendaient, accrochés à la muraille,

[1] J'ai raconté la fondation de Marseille dans les *Femmes en Occident*.

six fusils, des pistolets, des yatagans, une boîte ronde en fer-blanc contenant les reliques que le pallicare regarde comme une protection plus sûre que les armes. En face du lit, s'ouvrait une porte donnant accès sur un très-petit balcon en bois couvert de pots de basilic, d'où l'on apercevait un paysage grandiose fermé par des rochers gigantesques. Le basilic joue un grand rôle dans la vie hellénique. A peine étais-je arrivée, que la maîtresse de la maison m'en offrit un rameau en présentant les confitures et le café.

Du fameux temple d'Apollon, il ne reste que quelques pans de soubassements couverts d'inscriptions de l'époque romaine. C'est en déchiffrant ces inscriptions que le docte archéologue Ottfried Müller, l'auteur des *Doriens*, a été, comme cette famille de Niobé que j'ai admirée aux *Uffizi* de Florence, frappé par les traits d'Apollon, c'est-à-dire, pour me servir du langage prosaïque de notre temps, que les rayons brûlants du soleil oriental lui ont donné la fièvre cérébrale dont il est mort. On lui a érigé un monument aux environs d'Athènes ainsi qu'à Charles Lenormant, professeur au Collége de France, qui a, comme lui, été victime de son zèle pour

le progrès de la science archéologique. Il est, pensai-je, regrettable que la mort de Müller ait découragé les antiquaires, et que les ruines de Delphes aient momentanément cessé d'être explorées. En visitant ces ruines on acquiert la conviction que des fouilles bien dirigées feraient sortir de ce sol sacré des trésors architectoniques, épigraphiques et même plastiques. Il est fâcheux que le village actuel ait été construit, à une époque d'insouciance, de façon à gêner beaucoup les fouilles. C'est ainsi que le théâtre se trouve maintenant enclavé dans plusieurs maisons. Les pierres du stade ont été employées à bâtir. On peut cependant reconnaître l'enceinte de ce monument, où se réunissait la nation hellénique et où elle oubliait momentanément les dissensions qui lui ont été si funestes, pour se pénétrer du sentiment de l'unité nationale. Apollon semblait admirablement choisi pour fortifier le sentiment de cette unité. Quel symbole plus expressif d'un peuple qui a vaincu la barbarie asiatique, éclairé et civilisé l'Europe, que le vainqueur des monstres sortis de la fange primitive, que ce dieu-soleil, principe, dans les idées des anciens, de la lumière qui rayonne sur

la nature et de l'inspiration qui illumine les intelligences !

Les fouilles exécutées en 1861 par MM. Wescher et Foucart, membres de l'École française d'Athènes, ont prouvé que je ne me trompais pas dans mes conjectures. Ces Messieurs avaient pour mission de déblayer le mur cyclopéen ou polygonal destiné autrefois à soutenir la terrasse sur laquelle s'élevait le temple. Ottfried Müller avait déterré neuf à dix mètres de ce mur couvert d'inscriptions, lorsque la mort interrompit ses travaux. Les nouvelles fouilles ont ajouté aux cinquante-deux inscriptions recueillies par Müller environ cinq cents autres, qu'on peut diviser en trois classes : 1° celles qui ont rapport à l'affranchissement des esclaves, auquel cette ville sainte donnait un caractère essentiellement religieux ; 2° des actes publics du conseil amphyctionique et des décrets de ville, décrets qui, en général, ont pour objet de conférer le droit de proxénie (droit de cité) à des étrangers ayant bien mérité de la ville et du temple ; 3° celles qui se rapportent aux jeux publics.

La première série d'inscriptions[1] jette une

[1] Voy. C. Wescher, *Inscriptions inédites de Delphes*. Paris, Didot.

lumière nouvelle sur l'état des esclaves dans la société hellénique. Elles constatent la douceur et l'humanité dont les Hellènes usaient envers ces esclaves traités par les Romains avec un orgueil impitoyable.

La seconde série prouve que, à l'époque de la dissolution de l'empire d'Alexandre, Delphes était pour les membres de la race hellénique un centre religieux pareil à ce que la Rome du moyen âge fut pour le monde romano-germanique. Des Hellènes d'Asie, d'Afrique, de Tauride, de Sicile, de la Grande-Grèce, de Marseille etc. sont compris parmi les étrangers devenus les proxènes de la ville sacrée. L'usage de décerner ce genre d'honneur s'est maintenu dans la Rome papale, qui accorde encore aujourd'hui le titre de «citoyens romains» à des personnages dévoués aux intérêts de la théocratie. Il semble que les pontifes de Delphes aient eu le même patriotisme que les prêtres de Rome; car on a lu parmi ces inscriptions le nom d'un Romain, Titus Quinctius, probablement celui du général dont la valeur fut fatale à la Grèce, — Titus Quinctius Flaminius, le héros de l'Aoüs et de Cynocéphale.

Les inscriptions de la troisième série ont trait aux jeux publics, institués à frais communs par les Athéniens et les Étoliens pour célébrer la défaite des Gaulois vaincus par l'intervention du dieu dont ils voulaient piller le temple. On sait que les cités saintes ont toujours eu la prétention d'être sous la garde des puissances célestes, et que la Rome catholique croit aussi que le bras des anges arrêta sur la tête du pape Léon le glaive redouté du roi des Huns.

Sans parler des autres débris d'architecture et de sculpture découverts dans ces fouilles, je me bornerai à mentionner un beau sphinx colossal en marbre, bien différent des sphinx égyptiens. Il a la poitrine et les ailes de l'aigle, le corps du lion, et les tresses de cheveux qui retombent sur le cou et sur les épaules montrent qu'il avait une tête humaine. On reconnaît là le sphinx dont Sophocle nous a donné la description et dont Œdipe devina les énigmes.

Dans les temps primitifs, les Hellènes avaient, ainsi que les Indo-Européens d'Asie, plusieurs divinités solaires. Le soleil dans sa marche régulière était personnifié dans Hélios, le Sourga des Hindous; le soleil dévorant dans Phaéton; le

soleil qui purifie l'atmosphère ou qui tue de ses rayons dans Apollon pareil à l'imposant Roudra des Védas, le dieu archer qui lance au loin ses flèches, qui secourt et qui punit, qui guérit et qui frappe. Les Doriens ayant autant de goût pour les dieux célestes que les Ioniens pour les divinités maritimes, Apollon devint le dieu dorien par excellence et sa sœur Artémis (Diane), divinité lunaire, fut aussi vénérée spécialement chez les populations doriennes. Apollon et Artémis avaient pour mère Léto (Latone), enveloppée dans Hésiode d'un voile de couleur sombre, et dans laquelle il n'est pas difficile de reconnaître une personnification de la nuit, qui semble donner naissance au soleil et à la lune.

Tous les traits de la légende d'Apollon expriment l'action du soleil, salutaire aux hommes, mais nuisible aux êtres et aux phénomènes qui compromettent le développement de l'humanité. Sous le nom d'Asclépios, qui est son fils, qui est lui-même, il a, ainsi que Roudra, « mille remèdes pour nos enfants et nos petits-enfants. » En mettant en fuite les tristes animaux amis de la nuit, les rats et les loups, il agit comme protecteur des champs. En dissipant les ténèbres de

l'intelligence, en lui donnant le don de la prophétie, de l'invention et des vers, il communique au genre humain le «souffle salutaire» dont parlent les adorateurs de Roudra. La lutte contre le serpent attribuée à tous les dieux solaires n'a pas le moins du monde un sens mystique. Dans les Védas, Ahi, le serpent, Vrita, le dragon, sont l'emblême du nuage qui allonge dans le ciel ses sombres replis. «O Indra, dit le *Rig-Véda*, tu as donné la mort au violent Ahi, qui enchaîne les eaux et tu les as précipitées vers la mer.» Antipater le stoïcien avait bien compris que «les exhalaisons de la terre humide qui s'élevaient dans les airs en ondes sinueuses, et qui redescendaient vers les basses régions en se déroulant comme un serpent, et que diminuait et absorbait enfin l'ardeur des rayons divins du soleil, avaient donné lieu à la fable du dragon tué par Apollon.» Si le serpent est dans le ciel le symbole du nuage, sur la terre il représente la rivière qui serpente et qui déborde; il est l'hydre de l'hymne homérique qui «cause des maux innombrables à la foule des humains,» jusqu'au moment où «le puissant Apollon la frappe d'une flèche terrible,» jusqu'au moment

où « le fléau des mortels » cède « à la dévorante chaleur du soleil. »

Ces expressions prouvent assez clairement que les rayons du soleil et de la lune étaient pour les Hellènes les traits lancés par Apollon et par Artémis. Chez des populations livrées primitivement à la vie pastorale et à la chasse, le penchant à tout personnifier devait donner à ces deux divinités, qui se partageaient le jour et la nuit, des occupations conformes au genre d'existence du peuple. Les feux célestes, que le *Rig-Véda* compare à des vaches, devinrent le troupeau du soleil qui les surpasse en éclat, et la froide Artémis, qui éclaire par ses rayons d'argent le chasseur placé à l'affût dans les bois, fut transformée en l'austère déesse de la chasse. Mais il faut bien distinguer cette Artémis des premiers âges des divinités qui lui furent plus tard associées ou assimilées, telle que l'Artémis asiatique des Éphésiens, qui causa tant de tribulations à saint Paul. Sœur des Dioscures, Castor et Pollux, les Açwins des Védas, symbole du double crépuscule, Hélène paraît avoir été, comme Artémis, une simple personnification de la blanche et sereine déité des nuits. La ballade roumaine :

le Soleil et la Lune (*Soarele si Luna*), donne, en effet, à la sœur d'Apollon, ce nom d'Hélène qui s'éloigne si peu du nom que les Grecs donnent à la planète. Dans la légende roumaine la « belle Hélène aux cheveux dorés » ressemble médiocrement à la vierge farouche qui châtia si rudement l'indiscret Actéon. Cependant l'histoire d'Endymion, — dans laquelle M. Max Müller a vu avec raison le soleil couchant, — prouve qu'au fond Artémis n'était pas insensible à la beauté d'un dieu qui aima tant de nymphes, ordinairement assez malheureuses des suites de leurs amours. Mais comme Daphné, l'Aurore, — chez les Hindous Dahanâ signifie l'aurore, — n'est-elle pas destinée à être poursuivie par le soleil et à mourir dans ses bras?

L'humanité serait trop heureuse si les idées poétiques ou philosophiques qu'on découvre dans toutes les religions servaient uniquement à élever l'âme des peuples vers les sereines régions de l'idéal. Mais l'ambition et l'avarice les exploitent d'une manière tellement audacieuse, que les intelligences les plus religieuses éprouvent un irrésistible découragement quand il s'agit seulement d'en esquisser l'histoire. Parmi les na-

tions aryennes (indo-européennes), les Hellènes, peuple essentiellement spirituel et moqueur, étaient peut-être la moins disposée à subir le joug de la théocratie. Chez eux point de castes pareilles aux Brahmanes de l'Inde, aux Mages de la Perse, aux Druides de la Gaule. Cependant l'empire de la superstition est si fort, même sur les peuples les mieux doués, que Delphes vit se renouveler, parmi les compatriotes d'Aristophane, les dégoûtantes fourberies et les honteux trafics qui enrichissent, en les déshonorant, ces corporations sacerdotales, capables, pour satisfaire leur cupidité de faire voler les moines et les maisons à travers les airs. Ces Hellènes, qui produisirent des génies tels que les Anaxagore, les Socrate, les Platon et les Aristote, dès qu'ils avaient mis le pied sur le territoire sacré de Delphes, devenaient la proie des plus ridicules terreurs et des plus folles rêveries. Plutarque affirme qu'on faisait à Delphes un perpétuel trafic de prodiges. Les gouvernements, comme les individus, venaient respectueusement demander à la Pythie le secret de l'avenir. J'avouerai que le genre humain a peine à se passer d'oracles, puisqu'en 1861, un journal catho-

lique de Turin disait, en exaltant une décision rendue par le pape contre la fête nationale du 2 juin, « l'oracle du Vatican a parlé ! » Toutefois il faut rendre justice à la loi du progrès : un vieillard, plus ou moins calme, est un oracle moins étrange qu'une pauvre femme jetée dans d'affreuses convulsions par les vapeurs méphitiques qui s'exhalaient d'un antre découvert par des chèvres. Cependant ses paroles, traduites, il est vrai, par les « prophètes » et par les « saints, » décidaient du sort des villes et des peuples ! La politique de la Grèce se trouvait ainsi livrée aux fantaisies ou plutôt aux calculs d'un sacerdoce égoïste et avide, qui profitait de l'affluence innombrable des pèlerins pour faire des gains considérables, soit en vendant les réponses de la Pythie, soit en réclamant une portion des victimes, ou bien en exploitant l'incurable crédulité des multitudes, comme ces prêtres napolitains qui offraient au roi Ferdinand II et à sa cour les cheveux coupés solennellement sur la tête d'un Christ en ivoire[1].

On ne doit pas s'étonner de pareilles aberrations quand on sait l'influence que les spectacles

[1] Voy. *Naples et les Napolitains*, par Vernes.

ont sur l'imagination des masses. Or aucun lieu n'était mieux choisi que Delphes, avec ses rochers que frappait la foudre, son sol retentissant, ses cavernes pleines de bruits mystérieux, ses exhalaisons volcaniques, pour agir sur l'esprit de la foule. A peine le pieux voyageur approchait-il de la cité vénérée, que ses yeux étaient ravis d'admiration. Des milliers de monuments votifs, qui réfléchissaient les rayons ardents du soleil et qui paraissaient d'or, lui montraient que les peuples et les rois partageaient ses croyances. Le temple d'Apollon, dont le fronton en marbre de Paros dominait toute la ville, lui apparaissait comme le sanctuaire où une divinité puissante se manifestait par de perpétuels miracles. De tous les côtés il voyait s'avancer des théories (processions), composées de beaux jeunes gens et de vierges magnifiquement vêtues, dont l'enthousiasme religieux rehaussait encore les charmes. Les hymnes qu'ils chantaient traduisaient noblement les plus hautes inspirations de la poésie sacrée. A mesure que le pèlerin continuait sa marche, la grandeur des pompes qui l'entouraient exaltait son âme en agissant sur sa sensibilité. Il contemplait d'un œil ravi, dans la

vaste enceinte du temple, les splendides offrandes prodiguées au dieu de Delphes. La statue en or d'Apollon, qui s'élevait dans le sanctuaire du milieu d'un nuage de parfums, lui semblait exprimer si bien la divine majesté du fils de Latone — l'Apollon du Belvédère en donne une juste idée — qu'un attendrissement involontaire s'emparait de son cœur; car chez un peuple artiste les arts exercent une séduction puissante. Paul-Émile lui-même, en examinant la statue de Zeus à Olympie, en avait été aussi frappé que s'il avait vu le dieu lui-même. On conçoit qu'un barbare comme le *brenn* gaulois qui osa attaquer Delphes, pût se moquer de ces pompeuses exhibitions et dire ironiquement que les « immortels qui font leur occupation journalière de répandre les biens sur les hommes n'ont pas besoin qu'on leur amasse des trésors. » Ne voit-on pas, de nos jours, de rudes Anglo-Saxons contempler sans la moindre émotion le « vicaire de Dieu » bénissant « la Ville et l'Univers? » Mais un fils de la Grèce passionnée pour les arts, mais un méridional accessible à toutes les impressions, mais le frère ou le fils d'un de ces hommes qui avaient persécuté Anaxagore et condamné Socrate à boire

la ciguë, ne pouvait raisonner comme un sauvage des bords de la Seine ou du Rhône! Lorsque ce fervent adorateur d'Apollon dont les parfums et l'encens achevaient de surexciter le cerveau, trouvait dans le délire de la Pythie des preuves alors incontestables d'une fureur divine, devait-il douter de la présence d'un Dieu? Lorsque la pauvre prophétesse, dont l'organisation était bouleversée par des moyens analogues à ceux dont on se servait à l'antre de Trophonius, pâlissait, tremblait, poussait des hurlements, déchirait le bandeau sacré qui couvrait ses cheveux hérissés, comment contester le miracle? Baltus, un prêtre instruit du siècle de Voltaire, ne s'indignait-il pas d'entendre Fontenelle attribuer les oracles du paganisme à des causes naturelles? N'avons-nous pas vu, en plein dix-neuvième siècle, des philosophes allemands ou français recueillir au pied du lit des nonnes hystériques[1] les paroles incohérentes qui s'échappaient de leurs lèvres, et d'innombrables éditions[2] de ces

[1] Voy. Laycock, *A Treatise on the nervous descases of women.*

[2] Voy. Brentano, *La douloureuse passion de N. S. Jésus-Christ; — Les stigmatisées du Tyrol*, traduit de l'italien par un professeur de faculté, Paris, 1843.

rêveries inonder la patrie de Kant et de Voltaire ?

L'assemblée des Amphyctions, qui se tenait à Delphes, capitale de la ligue hellénique et un des deux grands centres du culte d'Apollon, était obligée de servir d'instrument aux prêtres contre ceux qu'ils nommaient « sacriléges. » Cette assemblée aurait pu rendre à la Grèce des services moins contestables en transformant en solide confédération la rivalité des villes grecques. Malheureusement le lien fédéral n'était pas assez fort pour contenir des états aussi difficiles à diriger que Sparte et Athènes. Cependant les relations qui s'établirent de cette façon entre les cités, et le caractère panhellénique des fêtes de Delphes et d'Olympie contribuèrent puissamment à développer chez les Hellènes un sentiment de fraternité que le christianisme devait étendre au genre humain tout entier.

La religion nouvelle, née en pays essentiellement sémitique, n'a pu triompher en Grèce qu'en faisant à la tradition nationale des concessions considérables. Le culte du soleil a, par exemple, laissé des traces profondes dans l'imagination des Hellènes. Saint Élie qui se promène

dans les cieux sur un char de feu, dont le bruit produit le tonnerre, n'est-il pas une transformation du dieu Hélios? Les Slaves de l'est et du sud ont, après les Hellènes, attribué le même rôle à un prophète dont l'ascension offrait un riche thème à l'imagination des Orientaux. Klaproth nous le montre révélant l'avenir en songe jusque dans certains cantons du Caucase.

Le 24 juin/6 juillet correspondant à la plus grande splendeur du soleil, — puisque le jour le plus long coïncide avec le solstice d'été, 20 ou 21 juin — la saint Jean est devenue dans toute l'Europe une espèce de fête solaire. Or Apollon étant le dieu des oracles, aucun moment ne devait paraître plus propre à une jeune fille grecque que la veille de la saint Jean pour consulter les sorts. Le jour qui précède cette fête, on allume des feux dans les rues d'Athènes, feux que j'ai vus brûler en revenant de faire une visite. Garçons et filles sautaient avec un joyeux entrain sur de petits bûchers faits avec des objets jetés aux rebuts. Quant aux plus grands, qu'on prépare avec soin, on en détache des parties, lorsqu'ils sont sur le point de s'éteindre, pour sauter par dessus. Dans une journée consacrée

évidemment à célébrer le souvenir du dieu qui présidait à la divination, une jeune fille qui s'enferme après les vêpres dans un appartement obscur, a beaucoup de chances, si elle doit se marier avant la fin de l'année, d'apercevoir dans son miroir l'image de l'époux qui lui est destiné. Le *clidonas* est une pratique qui est aussi fort usitée dans les mêmes circonstances. La veille de la saint Jean, filles et garçons se réunissent dans une maison du quartier, autour d'un vase plein d'eau, dans lequel toute personne qui veut prendre part au jeu, jette un gage, bague, clef ou cachet. Ces objets sont ordinairement attachés à un bouquet de fleurs. On couvre le vase d'un foulard, qui doit être rouge, et même on le scelle quelquefois, puis on le porte au grand air. Le jour de la fête du Précurseur on le rapporte, et dans la soirée, ceux qui ont donné des gages se rassemblent de nouveau. On amène un petit garçon auquel on bande les yeux. Une dame douée d'une bonne mémoire et de ce talent d'improvisation que les femmes de la Grèce possèdent à un degré si extraordinaire, est chargée de réciter deux ou quatre vers pendant que l'enfant tire les gages du vase. Celui ou celle à qui

appartient le gage s'applique les vers, qu'on regardait originairement comme une véritable divination. Bonne occasion pour les filles de connaître les qualités d'un mari qui est l'objet de leurs constantes préoccupations ! Cet usage, qui tend à se transformer, comme beaucoup d'autres pratiques empruntées aux anciennes religions, en un simple jeu de société, se rattache évidemment à l'antique *clédonismos,* qui portait à considérer comme un oracle les exclamations que prononçait par hasard un devin ou tout individu qu'on supposait doué de la vertu prophétique. On peut encore, si l'on veut profiter de la saint Jean pour connaître l'avenir, faire fondre du plomb qu'on jette dans l'eau, en prononçant certaines paroles, pour trouver dans les figures tracées par le métal des indications, dont l'art divinatoire tire le meilleur parti. Dans l'hydromancie on lançait aussi une pierre dans l'eau et on examinait les ondulations circulaires qu'elle produisait.

Je n'en finirais pas si je voulais dire tous les procédés qui servent aux Hellènes à remplacer la Pythie et les autres oracles. La divination par l'examen des os et particulièrement par l'omo-

plate d'un mouton rôti est une transformation évidente de l'inspection des entrailles des victimes, dont il est si souvent question dans Homère. La jeune fille qui veut savoir si elle est aimée a recours à un moyen plus gracieux : elle frappe une feuille de rose placée sur sa main ; si elle fait du bruit, l'indice est favorable. On sait qu'à Dodone et à Delphes le bruissement des feuilles des chênes et d'un laurier vénéré révélait l'avenir. Mais la grande ressource des devins, ce sont les songes : « Le sommeil, disait avec étonnement Pouqueville, qui avait étudié la médecine sous Dubois, au lieu d'être le terme des agitations, devint l'occasion de mille inquiétudes pour la tête ardente d'un Grec. » On va encore dormir sous les chênes fatidiques de Dodone en Epire, où les Pélasges avaient un oracle aussi célèbre que le mantêion de Delphes parmi les Hellènes.

Par un de ces retours de la fortune si fréquents dans l'histoire, le sacerdoce redoutable, qui exploitait avec tant de ruse les illusions et les terreurs de l'humanité, qui pouvait faire de nouveaux dieux, ordonner les sacrifices humains, vouer à l'extermination et à la ruine les popula-

tions et les cités accusées d'avoir usurpé ses biens, n'a laissé sur le Parnasse que des traces peu dignes de l'immense pouvoir qu'il exerçait. La ville opulente, qui était le centre de sa domination, n'est plus qu'un village perché sur un roc, qui n'a pas mille habitants. Les Delphiens, n'ayant plus, comme leurs pères, les révélations et les prodiges, cherchent dans le travail des ressources moins faciles, mais infiniment plus honorables. Les lentilles qu'ils cultivent sont justement renommées. Les jolies chèvres que j'admirais dans leurs montagnes ne découvrent plus d'oracles, mais elles leur donnent d'excellent fromage. Or le fromage qu'on fait en Grèce mérite l'estime que lui accordent les étrangers, qui en achetaient en 1859 pour une valeur de 553,400 dr.[1]. A Delphes, sans négliger la vigne, qui produit 15,000 oques de vin, on s'attache surtout à la culture de l'olivier, dont on tire 30,000 oques d'huile et 20,000 oques d'olives noires de très-bonne qualité.

L'olivier était pour la Grèce antique un objet de prédilection. Les lois athéniennes avaient pris des mesures efficaces pour la conservation de

[1] *Tableau général du commerce de la Grèce en 1859.*

cet arbre précieux. Il n'était permis à personne d'en arracher sur sa terre plus de deux par an, à moins qu'il ne fût question de satisfaire à un usage autorisé par la religion. Le citoyen qui violait cette loi était obligé de payer 100 dr. au dénonciateur, et 100 autres au trésor public. Les délits relatifs aux diverses espèces d'oliviers étaient portés devant l'Aréopage, et ce tribunal fameux ne dédaignait pas d'envoyer des inspecteurs chargés de veiller à leur conservation. On voit que le soin des arbres n'a pas, comme on l'a dit tant de fois, été popularisé en Europe par les Germains. Les soldats d'Alaric coupèrent certainement en Grèce plus d'oliviers qu'ils n'en plantèrent. Les invasions qui suivirent achevèrent le mal. «Les richesses agricoles qui ont été détruites dans la partie de la Messénie où nous nous trouvions, dit le colonel Bory de Saint-Vincent, sont incalculables ; l'âme attristée, en voyant les charbons qui témoignaient d'un tel acte d'incroyable barbarie, nous ne pouvions comprendre dans quel but il put être ordonné.» Depuis cette époque, dont les désastres n'ont pu encore être réparés, puisque pendant sept ans les terres et les plantations avaient été

abandonnées, le bétail détruit, les habitations ruinées, le nombre des oliviers greffés s'est immensément accru. Il n'était que de 2,300,000 en 1834, en 1857 il s'élevait à 7,400,000[1]. On l'évaluait à 8,000,000 en 1858. Aussi l'huile tend-elle à devenir un objet important d'échange. L'exportation était de 47,874 dr. en 1852[2]; de 740,000 en 1858, et de 286,350 en 1859[3]. La vente pourrait être bien plus considérable. Au lieu de brûler une substance aussi précieuse que l'huile d'olives, ce qui ne se fait nulle part, on pourrait se servir de chandelles de suif ou de résine. Mais l'important serait d'adopter les procédés de récolte et de fabrication employés en France. Le ministre des finances semble le conseiller en insistant sur la négligence des cultivateurs : « L'importation d'une si grande quantité d'huiles prouve la mauvaise récolte de ces produits, qui sont classés parmi nos principaux produits agricoles[4]. » Je n'ai trouvé en Provence que des oliviers beaucoup moins beaux que les oliviers de Grèce. Cependant l'huile d'Aix, grâce

[1] Rapport de M. Coumoundouros au roi, p. 8.

[2] *Renseignements statistiques sur la Grèce.*

[3] *Tableau général du commerce de la Grèce en 1859.*

[4] *Tableau du commerce pendant l'année 1859*, p. 13.

à l'intelligence des fabricants, est si douce et si parfumée, qu'on la recherche dans toute l'Europe... même en Grèce[1]! La valeur brute des oliviers de France est estimée à 30,000,000 de francs. Les Hellènes, qui ont enseigné à la Provence la culture de l'olivier, ne pourraient-ils pas imiter aujourd'hui l'habileté des marchands provençaux? La France, qui leur a donné une armée pour chasser les hordes d'Ibrahim, leur enverrait bien quelques fabricants.

D'autres arbres, qui réussissent aussi bien que l'olivier sur le sol de la Grèce, pourraient également être multipliés : tels sont l'amandier, le citronnier, l'oranger, l'abricotier, le grenadier, le jujubier. Les fruits de ces arbres peuvent tous aisément être transportés, car l'abricot se transforme en pâtes et en confitures. Le cerisier réussirait probablement dans les montagnes, car il vient très-bien en Suisse sur les flancs des Alpes, même dans l'Oberland bernois. Déjà la Grèce vend des fruits frais pour une valeur de 759,511 drachmes[2]. Quant aux figuiers, ils ont

[1] En 1859, l'importation des « huiles en général » était de 805,902 dr. (*Tableau général du commerce de la Grèce.*)

[2] *Tableau général*, etc., pour 1859. — L'achat était pour la même année de 81,266 oques.

déjà donné de si beaux résultats qu'on peut sans crainte en recommander la culture.

Les voyageurs qui, comme moi, ne dépassent pas Delphes ne peuvent pas se faire une idée complète des ressources que possède la nomarchie de Phthiotide et Phocide. L'ancienne Doride est une belle et verdoyante vallée arrosée par le Céphise béotien. La vallée du Sperchius n'offrirait pas moins de ressources à une agriculture intelligente et active. Le fleuve, étroit mais profond, traverse des terres basses et marécageuses. Comme il est, dans certaines saisons, guéable en plusieurs endroits, il protége mal la frontière. En outre les alluvions du Sperchius ont modifié l'aspect des Thermopyles. La mer ayant reculé de plusieurs kilomètres, le passage, autrefois resserré entre les flots et les montagnes, est aujourd'hui large et facile. Il est vrai que de l'autre côté du fleuve se dresse comme un rempart l'Othrys qui, en se rattachant aux montagnes de l'Étolie, forme une muraille d'une mer à l'autre. En deçà du Sperchius, l'Œta, couvert de rocs et de bois, n'ayant d'autres passages que des défilés, présenterait, en cas de besoin, une seconde ligne de défense. Dans ce voisinage

de la Turquie, Lamia, chef-lieu de la nomarchie de Phthiotide et Phocide, a l'air d'être placée au pied de l'Othrys comme une sentinelle chargée de surveiller les Ottomans. Cependant à Lamia, comme dans toute la Grèce, on songe moins à se défendre contre un empire en décadence, qu'à lui enlever tout ce qu'il garde encore du territoire hellénique. La fertile Thessalie est évidemment une des premières conquêtes que devront entreprendre les héritiers des Botzaris et des Karaïskakis.

Après avoir dîné à Delphes, je pris la route de Khrissos, village qui occupe à peu près la place de l'ancienne Crissa. On descend à Khrissos par des chemins si étroits et si pierreux que les chevaux bronchent à chaque pas. Khrissos est une des plus agréables localités que j'aie vues en Grèce. Comme tout y a été détruit pendant la guerre de l'indépendance, aucune habitation ne remonte au delà de 1828. Les maisons n'ont pas seulement le mérite d'être neuves. Elles sont ornées de jardins charmants remplis de grenadiers et d'orangers. Quoique la population ne s'élevât pas à deux mille habitants, elle possédait deux écoles, une école communale, fréquentée par cent

vingt élèves, et une école hellénique où il s'en trouvait trente-cinq.

L'agriculture et l'industrie n'étaient pas plus négligées que l'enseignement. Le blé récolté au village de Xéropigado a été considéré comme étant d'une qualité supérieure par les juges des Jeux-Olympiques. Mais la récolte est insuffisante. Il en est de même dans toute la Grèce. On récoltait 360,000 oques d'olives et 300,000 d'excellente huile. La soie (environ 1000 oques) est employée à fabriquer des chemises très-fines qui font partie du costume national. La production de la soie est pour la Grèce une question capitale. La récolte des cocons qui, en 1840, ne dépassait pas la valeur de 650,000 drachmes, est arrivée en 1857 à 5,423,000 drachmes[1]. En 1859, l'exportation des cocons était de 1,872,459 drachmes et l'on exportait pour 709,960 de soie[2]. Aussi un juge compétent, M. C. Leconte, croit-il que « la filature de la soie en Grèce est appelée à un développement de quelque importance. » On ne peut pas juger de son extension par le

[1] Rapport du ministre des finances concernant le progrès matériel du pays, 1857.

[2] *Tableau général du commerce pendant l'année 1859.*

nombre des établissements qui existent aujourd'hui. L'ouvrier hellène, qui est aussi indépendant qu'intelligent, s'empresse de quitter la fabrique dès qu'il a appris son métier; il charge ses ustensiles sur un âne et s'en va joyeusement à travers champs offrir ses services aux paysans qui récoltent la soie. Le campagnard, qui n'a pas beaucoup plus de goût que l'ouvrier pour l'industrie manufacturière, lui fait généralement un si bon accueil, qu'on peut voir une redoutable concurrence aux manufactures dans l'industrie de ces fileurs ambulants.

Le champ cyréen qu'on parcourt en quittant Crissa appartenait aux habitants du Kyra qui eurent le malheur d'encourir la colère du dieu de Delphes ou plutôt de ses représentants. On les accusait de faire payer un impôt aux Hellènes qui débarquaient sur leur territoire pour aller au temple d'Apollon, — les pèlerinages, si populaires en Orient, étaient déjà fort à la mode, — on leur reprochait aussi d'avoir fait des excursions sur les terres consacrées au temple. Les prêtres de Delphes, qui précipitaient les « sacriléges » des rochers du Parnasse dans les abîmes, n'entendaient pas se laisser braver. Le sacerdoce a tou-

jours été disposé à considérer ses biens comme sacrés et à traiter d'impies tous ceux qui lui en contestent la possession ou ne la respectent pas. La Pythie, consultée par les Amphyctions, déclara que les profanes méritaient la colère de la Grèce; qu'on devait les poursuivre jour et nuit, les chasser de leur pays et les réduire en servitude. L'anathème, lancé par l'oracle, fut exécuté avec la barbarie que le fanatisme inspire. La cité fut rasée, le port comblé, les citoyens égorgés ou chargés de chaînes, leurs champs maudits; on jura de ne point les cultiver et de n'y point bâtir de maisons. C'est ainsi que, au treizième siècle, les croisés de la papauté traitèrent la France méridionale, dont la population fut massacrée et les villes incendiées. Une imprécation terrible, véritable excommunication, sanctionna ces actes odieux : « Que les individus ou les nations qui oseront enfreindre ce serment soient exécrables aux yeux d'Apollon et des autres divinités de Delphes; que leurs terres ne portent point de fruits; que leurs femmes et leurs troupeaux n'enfantent que des monstres; qu'ils échouent dans tous leurs projets; que leur race s'éteigne avec eux, et que pendant leur vie Apol-

lon et les autres divinités rejettent leurs sacrifices. »

La guerre, dont la Macédoine tira si bon parti, eut des conséquences beaucoup plus graves encore. Dans cette guerre, qui dura dix ans, le sacerdoce put se vanter d'avoir tué la liberté de la Grèce. Notre siècle a été témoin d'une pareille tentative quand les moines de la Suisse, pour reconquérir les couvents d'Argovie[1], levèrent une armée et invoquèrent le secours des empereurs apostoliques. Mais Philippe de Macédoine était pour les républiques helléniques un adversaire bien plus redoutable que Ferdinand Ier pour la confédération helvétique. Vainqueur des Phocidiens, il se servit des Amphyctions pour se venger de leur longue résistance à ses envahissements. Obéissant en esclave au roi de Macédoine, le célèbre tribunal décida que la Phocide cesserait de former un État, que ses vingt-deux cités seraient rasées, que les habitants, dispersés dans des villages, seraient forcés de payer au temple de Delphes un impôt annuel. Les Locriens d'Amphissa ayant cultivé le territoire réservé à Apollon, à cause duquel les deux premières guerres

[1] Voy. *La Suisse allemande.*

sacrées s'étaient allumées, le fanatisme releva les affaires de Philippe compromises par son expédition contre les Scythes établis au delà de l'Hæmus. Le roi de Macédoine se jeta sur la Phocide, s'empara d'Élatée qui commandait les défilés, pénétra en Béotie et battit les Hellènes à Chéronée. De pareilles guerres pouvaient être comprises quand les dieux vindicatifs recevaient l'encens des mortels. Mais depuis que « l'agneau » miséricordieux a pris sur les autels la place du farouche Arès (Mars) et des furies vengeresses, jamais l'espèce humaine n'avait été plus disposée à se déchirer. J'écris ces lignes non loin des champs funestes où fume encore le sang des martyrs de Pérouse, qui n'ont eu d'autre tort que de préférer un roi italien à un pape autrichien, et de réclamer les droits dont jouit toute l'Europe civilisée. J'ai contemplé récemment à Florence la statue de Galilée auquel le Saint-Office fit expier durement le tort d'avoir déchiré les cieux étroits du moyen âge; je me suis arrêtée sur la place de la Seigneurie à l'endroit où un Alexandre VI a fait brûler Savonarola. On trouve de tels souvenirs dans toute l'Italie. Ce n'est pas Carrier qui a inventé les noyades, mais

Je partis le soir de Khrissos. La route qui mène à Itéa ne tarda pas à devenir charmante. Je m'avançais à travers une magnifique vallée, précédée d'un professeur en foustanelle qui me parlait du pays et de tout ce qu'il offre d'intéressant. La conversation finit par languir, comme si chacun se fût abandonné au charme pénétrant de ces belles nuits orientales dont la splendeur est sans pareille. La lune jetait un voile d'argent sur tout le paysage. Des étoiles, dont l'éclat radieux ne saurait être soupçonné par les habitants des froides régions de l'ouest, brillaient dans l'azur profond des cieux. Un air tiède et parfumé murmurait, comme un soupir, dans les rameaux des grands oliviers. Le silence de la nuit n'était plus interrompu que par les refrains de l'agoghiate George ou par le chant de quelque petit pâtre rentrant au logis sur son âne et chantant pour se donner du courage quand il entendait l'aboiement d'un chien ou le cri lugubre de l'oiseau favori d'Athéné.

Ceux qui parlent de la Grèce sans enthousiasme se sont probablement renfermés soigneusement dans la chambre de quelque hôtel d'Athènes ou de Patras pour ne rien voir de ses magnificences.

Pour moi, je compte parmi les plus beaux moments de ma vie les instants passés à contempler son ciel étincelant d'étoiles et à jouir, dans un profond recueillement, de la beauté de ses nuits. Alors on ne s'étonne point que cette terre ait nourri une race privilégiée, race vraiment prodigieuse, parce qu'elle possédait des dons qui paraissent maintenant contradictoires, guerrière et artiste, savante et inspirée, habile à chanter la foi et l'ironie, réunissant le génie du poëte à celui du politique, l'amour du beau au culte du dévouement; une race qui a produit à la fois Miltiade et Phidias, Aristote et Platon, Homère et Périclès, Pindare et Aristophane, Alcibiade et Socrate! Cette nation a été si extraordinaire, qu'en admirant ce qui reste de ses monuments et en lisant les chefs-d'œuvre qu'elle a laissés, on se prend involontairement à douter du progrès! Pour résister à cet éblouissement, on a besoin de se rappeler que l'œuvre du christianisme est à peine ébauchée. L'Évangile est resté jusqu'en 1789 un code de morale dont on n'apercevait guère les applications à l'ordre social. Sans doute la loi nouvelle, en proclamant que l'homme et la femme, le citoyen et l'esclave, le

Grec et le Barbare sont les fils d'un même Dieu, appelés aux mêmes destinées, la loi nouvelle avait, en théorie, accompli une réforme gigantesque. Mais il reste maintenant à faire passer dans les lois ces principes de justice et de fraternité, et à faire pénétrer dans toutes les manifestations de la vie moderne cet esprit évangélique aussi supérieur à la philosophie de Socrate et de Platon que la charité est supérieure à la pure équité.

A dix heures et demie j'entrais à Itéa, baie située à quelque distance de Paléa-Scala, non loin de l'ancienne Kyra, dans le golfe de Crissa. L'établissement qu'on a fait à Itéa date de 1851. On a élevé une trentaine de maisons dans cette station de bateaux à vapeur, où s'arrêtent les bateaux du Lloyd autrichien et les bateaux-poste grecs. La société des bateaux est, ainsi que la banque nationale, une des entreprises que le gouvernement, — tenant compte de la rareté des capitaux et de la nécessité d'exciter cet esprit d'association qui, en Grèce comme partout, pourrait produire des merveilles, — a cru devoir encourager en y participant comme actionnaire. Il a même garanti aux autres actionnaires un minimum de 5 % d'intérêt.

A quatre heures et demie du matin, je m'embarquai à Paléa-Scala sur le *Panhellinion*, bateau à vapeur de la compagnie hellénique. Le capitaine Kiossis était un de ces Hydriotes qui combattirent avec tant d'héroïsme pour leur pays dans la guerre de l'indépendance. Je trouvai sur le bateau des Hellènes appartenant à diverses classes de la nation. Les militaires avaient pour représentants MM. Marcos Botzaris, officier du génie et neveu du héros souliote; Soutzos, du même corps, chargé de la direction des travaux publics dans la nomarchie d'Élide et Achaïe; Cyprien, de Constantinople, major de la garnison de Missolonghi, et deux chefs de pallicares qui allaient l'un en Thessalie et l'autre en Macédoine. La chambre des députés était représentée par M. Goulinis, un des députés de Missolonghi, et le barreau par un Macédonien, M. Pausanias Khoïdas, ancien procureur du roi et avocat très-distingué de Patras. Le capitaine avait bien voulu me faire disposer un lit charmant sur la dunette, d'où je pouvais contempler le golfe à mon aise et examiner mes compagnons de voyage. Les deux pallicares avaient une attitude sérieuse et réservée, qui faisait assez comprendre qu'ils

n'allaient pas visiter en touristes la patrie d'Achille et d'Alexandre-le-Grand. M. Botzaris, élève de l'école des Evelpides et petit-fils de Notis, semblait frêle et délicat, mais dans ses yeux brillants et résolus étincelait la flamme patriotique qui consumait le cœur des héros de Souli. M. Soutzos avait épousé une de mes amies d'enfance, que je fus heureuse de rencontrer si loin de la terre natale. Il me fallut quelque temps avant d'apercevoir tout le monde. Une partie des voyageurs s'étant établie sur le pont pour y passer la nuit, dormait encore à mon arrivée. Le réveil eut quelque chose d'original. De la position élevée où m'avait placée le capitaine, je pus en examiner à mon aise les divers épisodes. L'aurore aux doigts de roses quittant la couche de Tithon est la comparaison obligée quand il s'agit d'une dame qui s'éveille. Sur cette terre classique, cette comparaison n'eût pas été trop déplacée, mais elle eût été peut-être trop poétique pour peindre la toilette improvisée des femmes. Les hommes faisaient aussi la leur, avec une précipitation comique, sur le matelas qui leur avait servi de lit.

Le golfe de Corinthe, sur lequel je voguais,

baigne les côtes méridionales de la Grèce continentale et la côte septentrionale du Péloponèse.

La Grèce continentale, que je venais de parcourir, n'est qu'une partie de la presqu'île nommée généralement hellénique, qui forme l'extrémité de la grande péninsule orientale. La presqu'île hellénique est un immense triangle, hérissé de chaînes escarpées, creusé par de profondes et courtes vallées, découpé par des golfes et bordé d'îles, dont la base s'appuie sur les Alpes dinariques et sur l'Hémus (Balkans), et dont le sommet est le promontoire Ténare. Les provinces du versant de l'Adriatique et de la mer Ionienne sont occupées ou par les Slaves du rameau serbe (Herzégovine), ou par les Chkipétars, qui appartiennent, comme les Hellènes, au groupe pélasgique de la noble race aryenne (Albanie), enfin par des Hellènes indépendants (Acarnanie et Étolie). Les provinces du versant de la mer Égée ont été le principal théâtre du développement de la nation hellénique ; mais au delà du mont Othrys, qui sépare la Thessalie du royaume de Grèce, des éléments étrangers : Slaves, Roumains, Turcs, etc., occupent des parties plus ou moins considérables du sol.

La diplomatie a cru devoir diviser des territoires que la nature, la religion et l'histoire avaient intimement unis. Aujourd'hui, — grâce au droit international, — un compatriote d'Achille, d'Alexandre ou de Pyrrhus n'est pas un Hellène, mais un Turc! Le nouveau royaume se trouve ainsi arrêté dans son développement régulier, puisqu'il est privé de ces riches plaines qui ont conservé une partie de leur ancienne fécondité. L'étendue de ses côtes, qui est considérable, les rivages étant admirablement découpés, engage naturellement les Hellènes à se dédommager par la marine de ce qui leur manque du côté des ressources agricoles. Les provinces de la Grèce continentale dont l'indépendance a été reconnue, sans avoir généralement la même fertilité que la vallée du Pénée, offrent à l'artiste des spectacles qu'il ne se lasse pas d'admirer. Les unes, l'Acarnanie et l'Étolie, situées sur le versant de la mer Ionienne, se composent des bassins montueux et boisés de l'Achéloüs (175 kilomètres de longueur) et de l'Evénus, habités par des peuplades qui sont, comme dans l'antiquité, rudes et belliqueuses. L'Acarnanie a quelques lacs, de vastes pâturages et de véri-

tables forêts vierges. La côte, depuis le golfe d'Ambracie jusqu'à l'Achéloüs est élevée, privée de ports et forme des terrasses plantées d'oliviers ou garnies d'arbres. A partir de l'Achéloüs, le littoral est, au contraire, plat et marécageux, bordé, à distance, de monts qu'il n'est pas aisé de franchir. Sur le versant de la mer Égée, la péninsule hellénique, entre le golfe de Corinthe et la mer Saronique, d'une part, la mer d'Eubée, de l'autre, se resserre tellement qu'elle n'est plus qu'une chaîne de montagnes épaisses, où l'on remarque le Parnasse (1,800 mètres), l'Hélicon (1,400 mètres) et le Cithéron (1,300 mètres). Les deux versants étroits de cette chaîne sont la Locride, la Phocide, la Béotie et l'Attique.

Dans la Phocide, le bassin du Sperchius, qui descend d'une prolongation du Pinde, le mont Tymphrestus, dans une gorge profonde, ouverte vers Hypate, est encaissé, au nord, par le mont Othrys. Cette montagne le sépare du magnifique bassin du Pénée (130 kilomètres de longueur), dont l'issue est si célèbre sous le nom de vallée de Tempé. Au midi, le bassin est fermé par le mont Œta, chaîne d'une notable

épaisseur, atteignant jusqu'à 1,200 mètres. La vallée du Sperchius, riche en blé, en maïs, en coton, en mûriers, en vignes, montrerait seule ce qu'il faut penser de la stérilité attribuée à toute la Grèce par les voyageurs qui n'ont vu que la côte de l'Attique. Les dernières pentes de l'Œta laissent seulement le long du golfe maliaque un défilé étroit, devenu fameux sous le nom de Thermopyles. C'est là que Léonidas, et de nos jours Ulysse, soutinrent contre les barbares qui voulaient s'avancer au midi, des luttes qui ont immortalisé leur nom.

Entre la mer d'Eubée, le golfe de Corinthe et la mer Saronique, la presqu'île hellénique ne forme qu'un plateau étroit et escarpé, nommé Béotie, envahi en partie par le lac Copaïs, situé au centre. Ce lac, qui reçoit le Céphise béotien, communique avec la mer par des canaux souterrains, La péninsule, en se rétrécissant de plus en plus, aboutit à l'Attique, dont le promontoire Sunium est l'extrémité méridionale.

La chaîne souvent brisée qui, après s'être détachée du Tymphrestus, dans la Doride, court à l'Orient, en comprenant le Parnasse, l'Hélicon, le Cithéron, le Parnès, le Pentélique et l'Hy-

mette, envoie au sud un puissant rameau qui forme une seconde presqu'île à l'extrémité de la première. C'est le Péloponèse.

Vus du golfe de Corinthe, la Roumélie et le Péloponèse sont loin d'avoir la même physionomie. Toutes les montagnes du continent, l'Hélicon, le Parnasse, même le mont Aracynthe, s'avancent jusqu'à la mer qu'elles dominent de leurs flancs souvent arides, mais pittoresques. Les rivières sont rares, mais là des cours d'eau, grands pour la Grèce, l'Achéloüs et l'Evénus, se jettent dans la mer. Les rivages déchiquetés offrent l'aspect le plus varié. Ces rivages se creusent parfois en baies, telles que le golfe de Crissa et le golfe d'Asprapitia. Cette côte possède plusieurs lacs, comme les lacs Lissimakhia et Trikhonis; plus au nord, le lac Rinkhos; plus au sud, le lac Méliti.

Sur la côte septentrionale du Péloponèse, les montagnes sont étagées, et la plupart sont revêtues de terre. En général, elles ne s'avancent pas jusqu'à la mer, de façon qu'elles laissent tout le long du rivage, une bande de terre excellente pour la culture : c'est la région du raisin de Corinthe, qui abonde dans cette

contrée. La courbe de la côte se développe majestueusement sans beaucoup de sinuosités. Point de fleuves proprement dits, mais une véritable foule de cours d'eau. Le golfe corinthien est donc une démarcation profonde pour la géologie, la géographie et l'ethnographie; et comme le bateau à vapeur touche aux deux rives, la comparaison s'offre d'elle-même. Les Roumé-liotes ont la taille plus élevée, le teint moins brun, les traits plus ouverts, les mœurs plus belliqueuses et plus franches que les Péloponésiens; leur pays est la terre des pallicares. En revanche, les habitants du Péloponèse ont plus de penchant pour le travail. L'accent et même la langue présente des différences assez remarquables.

Lorsque j'eus examiné à mon aise les côtes du golfe de Corinthe, mon attention se reporta sur mes compagnons de voyage et surtout sur le pallicare qui se disposait à entrer en Macédoine. Un des passagers était précisément originaire de cette province, et il me donna avec beaucoup d'obligeance des renseignements intéressants sur l'insurrection macédonienne. En attendant que le jour de la délivrance arrive, chacun aime à se

rappeler la part que les Hellènes de la Grèce encore asservie ont prise à la grande lutte nationale. C'est un des épisodes dont le souvenir entretient les sentiments patriotiques des Hellènes que je voudrais essayer de faire revivre.

En Macédoine, où se pressent maintenant tant de races différentes, on retrouve partout les traces de la diversité de leur origine. L'ancien Axius doit son nom de Vardar à l'établissement que firent sur ses rives, au huitième siècle de l'ère chrétienne, une nombreuse colonie de sectateurs de Zoroastre, chassés de la Perse par la conquête mahométane. Les Vardariotes ne sont pas les seules victimes de cette conquête qu'on rencontre dans le bassin de l'Axius. Niaoussa, charmante petite ville, bâtie sur une éminence, ramification du mont Titaros, est surtout habitée par ces chrétiens que n'a pas épargnés la cruauté du bourreau de la Macédoine, Aboulouboul-pacha. Les quarante familles turques qui vivent dans cette cité ne s'y sont établies que depuis l'époque où les Ottomans ont été expulsés du Péloponèse par les armes victorieuses des Hellènes. Ces Turcs sont-ils arrivés au dernier terme de leur exil ? On peut raisonnable-

ment en douter quand on les compare avec les chrétiens de Niaoussa qui leur sont évidemment supérieurs par les dons de la nature, par la culture intellectuelle, par l'activité et par le patriotisme. Les femmes chrétiennes, qui rappellent le type dorien d'Artémis (Diane) chasseresse, unissent la beauté à la grâce. Jeunes filles, elles fréquentent assidûment l'école primaire. Mariées, elles aident leurs époux à fertiliser la riche campagne qui s'étend aux pieds de Niaoussa et dont les côteaux produisent ce vin noir qui donnait déjà lieu, avant la guerre de l'indépendance, à un commerce considérable, dont les bénéfices sont augmentés maintenant par le revenu des fabriques. La rivière d'Arapitza qui, en tombant de la colline, forme plusieurs cascades, a permis d'établir des manufactures de feutres, nommée *patanias*, dont les produits se vendent dans la Grèce indépendante.

Ces femmes que je viens de comparer à Artémis portent encore fréquemment le diadème qui parait la tête de la sœur d'Apollon, et que les anciens nommaient *stéphané*. D'autres ont pour ornement le *tépé*, plaque de métal, qu'on voit quelquefois sur le front superbe de Héra (Junon).

Le chapeau d'été, à bords très-larges, formé de graminées réunies en faisceaux symétriques, se retrouve également sur les monuments. Les cheveux sont tressés de façons différentes. Lorsqu'on met le *stéphané*, on les dispose avec élégance derrière ce diadème. Quand on porte le *tépé*, on en fait plusieurs tresses, dont les unes pendent sur les épaules, et les autres tombent sur le sein. Lorsqu'on se sert du turban, on enroule une seule tresse à ses plis. Quand on met le *fess*, on l'entoure de cette tresse. Le collier grec antique a été chargé de pièces d'or ou d'argent. La robe, blanche ou de couleur, brodée par le bas, est retenue par une ceinture fermée de deux plaques, ordinairement en argent. On la recouvre d'un par-dessus dont l'étoffe change avec la saison. Des souliers rouges sont le complément habituel de ce costume.

A l'époque dont il s'agit, aucun homme ne portait encore à Niaoussa le costume occidental. Il y est encore rare aujourd'hui. La foustanelle était le vêtement militaire, et l'habit osmanli celui de la vie civile. Le père d'Anthi et de Stérios, qui vivaient dans la ville avant la guerre de l'indépendance, s'était distingué parmi ces armatoles

du mont Olympe, qui se paraient avec orgueil du costume des guerriers. Les pallicares de l'Olympe formaient des républiques militaires obéissant à des chefs dont la bravoure et l'expérience étaient les véritables titres à la soumission de leurs compagnons d'armes. Le père de Stérios ayant été victime des fourberies d'Ali-pacha, un de ses parents, qui passait pour un des plus intrépides pallicares de Caratassos, se chargea de la tutelle des deux enfants. Stérios avait quinze ans et sa sœur dix.

La mort tragique de son père avait laissé dans l'âme de ces deux adolescents, des traces ineffaçables. Il est peu de familles dans l'Europe orientale qui ne comptent des martyrs de la patrie. Dans un temps où les Turcs n'avaient point encore à redouter la surveillance ou les représailles de l'Europe chrétienne, le sang des *raïas* leur semblait trop impur pour qu'ils se refusassent à la fantaisie de le répandre. Mais Dieu, qui est patient parce qu'il est éternel, demande tôt ou tard, aux peuples ainsi qu'aux dynasties, un compte sévère de la moindre iniquité. De la race des victimes naissent des libérateurs, comme si la Providence voulait rendre plus évidente à tous

les yeux l'horreur que lui inspirent les triomphes de la violence et de la fourberie. Anthi, éclairée par le sentiment chrétien, regardait comme essentiellement passagers les succès de la force. Le mot sentiment que j'emploie me semble l'expression exacte de ce qu'elle éprouvait. Sans doute en Orient, où l'organisation se développe si rapidement, une jeune fille de dix ans n'est plus un enfant. Mais les Grecques étaient alors tenues dans une dépendance si étroite; on s'occupait si peu de leur intelligence; la servitude avait tellement engourdi les âmes, que tout chez elles venait de l'instinct plus que de la réflexion. Or chez l'orpheline le malheur avait de bonne heure donné à cet instinct une impulsion énergique. L'image de son père, enlevé avant l'âge à sa tendresse, se confondait avec celles de la Grèce outragée et de la religion foulée aux pieds. L'Église orthodoxe, naturellement hostile à des dominateurs mahométans, loin de combattre les révoltes secrètes de ces cœurs ulcérés, les encourageait comme conformes à la tradition chrétienne. La Bible parle, il est vrai, de martyrs livrant leur tête à la fureur des maîtres de la Babylone impériale, mais elle exalte aussi les

Jahel et les Débora, toutes ces femmes intrépides dont le patriotisme était, pour ainsi dire, la vie. Si une race pacifique met les premiers exemples au-dessus des seconds, les familles des klephtes et des armatoles préféraient infiniment les belliqueux Macchabées aux chrétiens résignés de la primitive Église. Quoique les armatoles fussent moins indépendants que les klephtes, puisqu'ils se mettaient au service du sultan, ils n'étaient pas, au fond du cœur, moins hostiles à la domination étrangère. Les enfants des uns et des autres apprenaient avec ardeur ces beaux chants populaires, éternel honneur de la muse hellénique, consacrés à célébrer les exploits des proscrits insurgés contre le padishah. Stérios, qui savait toutes les chansons du mont Olympe, brûlait du désir de prendre le *cariophyli* (long fusil klephtique) et de continuer les exploits des capitaines sous les ordres desquels avait servi son père. Quant à Anthi, les légendes et les chants de la montagne faisaient sur elle une impression encore plus profonde. Dans la vie retirée que les usages de ce temps, rendus, du reste, nécessaires par les passions farouches des maîtres de la Macédoine, l'obligeaient à me-

ner, son attention n'était pas distraite de ses préoccupations patriotiques. Elle en entretenait sans cesse la jeune Malousso, avec laquelle elle vivait dans la plus étroite intimité.

Il existe dans les environs de Niaoussa des propriétés turques nommées *tchifliks*, occupées par des agas. Le fils d'un de ces agas s'éprit de Malousso, qui ne répondit à son amour que par la haine. Anthi ayant appris que le Turc voulait enlever son amie pendant la nuit, décida son frère à voler à son secours. Au moment où le Musulman attaquait avec ses gens la maison de Malousso, où elle était seule avec une tante et un petit frère; Stérios, Anthi, vêtue en pallicare, et quatre chrétiens de leurs amis se précipitèrent sur les ravisseurs, tuèrent le fils de l'aga et huit de ses hommes. Malousso atteinte par une balle était déjà mourante quand le combat finit.

Après ce combat, où Anthi eut la chevelure brûlée, elle dut avec Nicanor, frère de Malousso, fuir la colère du pacha. Après s'être refugiés dans la montagne, les fugitifs gagnèrent Castoria qui dépendait du pacha de Bitolia, ennemi du pacha de Salonique. Stérios et Anthi, qui avaient adopté le jeune Nicanor, reçurent l'hos-

pitalité chez le vieux Nicodème, qui avait autrefois rempli les fonctions de professeur chez les Hellènes de Cosani, ville située entre Niaoussa et Castoria. Cet homme vénérable avait été plus d'une fois, lui-même, exposé aux persécutions des Turcs. Les maîtres de son infortuné pays ne lui pardonnaient pas d'enseigner ces belles-lettres qui ont autrefois donné la première place aux Hellènes parmi les nations de l'Europe. Les barbares lui reprochaient de parler aux fils de la Grèce d'Homère, de Sophocle et de Platon! Leur fureur n'avait point de limites, lorsqu'il racontait avec un patriotique enthousiasme comment l'ancienne Hellade avait, de son glaive invincible, repoussé les hordes de l'Asie, à Marathon et à Salamine, et comment elle avait foulé aux pieds l'orgueil du roi des rois. Du reste, il ne se plaignait jamais des souffrances qu'il avait endurées. N'avait-il pas contribué, pour sa part, à réveiller des souvenirs qui ne périront plus? Tous ceux qui partageaient ses convictions, travaillaient comme lui à ressusciter l'âme de la Grèce. Ardents, infatigables et désintéressés, ils s'étaient répandus partout comme autrefois les messagers de l'Évangile. Sur les côtes de

l'Asie-Mineure, dans les provinces de la péninsule orientale, même dans les cités de l'Occident, ils annonçaient aux Hellènes que de grands jours approchaient. Aucun d'eux n'avait été effrayé du sort tragique de Rhigas-le-Libérateur, qui leur avait donné l'exemple, et que « l'ennemie du genre humain, la grande prêtresse de l'oppression, » — ce sont les expressions dont les comtes de Maistre et de Montalembert se servent en parlant de l'Autriche, — avait livré aux bourreaux. Il semblait, au contraire, que le sang du martyr eût été une bénédiction pour cette œuvre vraiment patriotique. La tâche que ses successeurs accomplissaient était obscure et souvent dédaignée. Le temps devait venir où les actions éclatantes des héros la feraient oublier. Mais ils préparaient des jours meilleurs; ils travaillaient pour la Grèce, pour la foi chrétienne et pour la civilisation du monde. C'en était assez pour leur satisfaction !

Le courageux savant, frappé de l'enthousiasme qui rayonnait sur le front d'Anthi, l'engagea, ainsi que son frère, à profiter de son séjour à Castoria pour apprendre à connaître l'histoire des Hellènes. La jeune fille accepta avec d'autant

plus de bonheur les offres de Nicodème que la prudence les obligeait à vivre dans une profonde retraite. Stérios se montra d'abord moins empressé; les pallicares n'ayant jamais manifesté aucun goût pour l'étude; cependant il ne tarda point à s'attacher à ces nouvelles occupations et à comprendre quelles ressources immenses lui fournirait l'instruction.

La situation de Castoria, qu'un col étroit unit seulement à la terre ferme, permettait de se promener aisément en bateau sans trop s'exposer aux regards des curieux. Tantôt les exilés longeaient la rive septentrionale et la rive orientale du lac Orestias, où les Turcs apercevaient de leur quartier un admirable paysage embelli par des bouquets d'arbres et par de blancs villages. Tantôt, voguant sous le revers occidental et méridional de la Spina, ils contemplaient les maisons des Hellènes, distribuées par îles, au-dessous desquelles apparaissait, au bord des ondes, l'*Ovraïo-Machalé*, réservé aux Juifs. Dans d'autres excursions ils s'enfonçaient dans la caverne qui s'avance sous la péninsule, où ils allaient visiter les monastères de la *Panaghia* et de saint Anastase. Les eaux du lac Orestias, qui verdissent à

l'époque de la floraison des plantes, sont, le reste de l'année, d'une admirable limpidité. Quand on explore sa rive orientale, on trouve pendant une demi-lieue une côte inaccessible qui lui donne un aspect imposant. Lorsque Nicodème voulait faire jouir ses hôtes de l'ensemble du paysage, il les menait, de grand matin, sur un monticule où s'élevait la métropole et d'où ils avaient une vue fort étendue. Il profita d'une de ces visites pour les présenter à Néophyte, archevêque de Castoria, qui était à la fois le pasteur et le chef civil de la communauté chrétienne. Ce prélat, qui avait sous sa juridiction de riches négociants, dont plusieurs avaient des comptoirs à Leipzig, à Vienne, à Odessa, interrogea avec bonté les jeunes Hellènes sur les affaires du pachâlik de Salonique. Il écouta avec un intérêt visible tout ce qu'ils racontèrent du caractère farouche d'Abouloubou. Il parut surtout frappé de l'enthousiasme religieux d'Anthi, qui, depuis qu'elle vivait à Castoria, manifestait le dessein d'entrer dans un couvent.

En effet, la jeune fille se détachait de plus en plus des affections de la terre. Stérios n'avait profité du savoir qu'il avait acquis que pour lire et

relire l'histoire de la Grèce. Cette histoire était devenue pour lui comme un récit contemporain. Le mot de « barbare » ne s'appliquait-il pas aussi bien aux hordes du Turkestan qu'aux soldats du grand roi? Les sectateurs iconoclastes de Zoroastre n'avaient-ils pas brûlé les sanctuaires helléniques avant que les Ottomans profanassent les églises? Si les Asiatiques avaient été refoulés par les Miltiade et par les Thémistocle, pourquoi ne seraient-ils pas encore une fois vaincus par les fils des Hellènes? Pourquoi la Grèce ne prendrait-elle pas, comme au siècle d'Alexandre, une revanche éclatante? Les pallicares n'étaient-ils pas prêts à descendre des montagnes? Les marins d'Hydra n'étaient-ils pas disposés à s'élancer sur leurs légers vaisseaux? Lorsque l'étendard de la croix flotterait dans les airs, il deviendrait, comme au temps de saint Constantin, le signal de la transformation du monde!

Anthi, tout en entretenant l'ardeur patriotique de son frère par la lecture de la *Vie d'Alexandre-le-Grand*, roman d'un caractère essentiellement oriental, qui a exercé une assez grande influence, Anthi préférait personnellement les recueils légendaires destinés à célébrer les vies

des martyrs et des saints. Ces récits dramatiques ont toujours eu une action très-forte sur les vives imaginations du midi. On sait que la lecture de légendes analogues transforma le voluptueux Inigo de Loyola en « chevalier de la Vierge » et en fondateur de la Compagnie de Jésus. Anthi était mieux disposée que personne à s'exalter à la pensée du dévouement des chrétiens des âges héroïques de l'Église. Sur ce terrain, elle arrivait comme son frère, à identifier le présent avec le passé. Sous des despotes comme Abouloubou le dernier supplice ne menaçait-il pas les fidèles, comme au temps des Néron et des Domitien? Si les vierges des siècles primitifs avaient préféré la mort aux outrages des païens, le suicide des héroïnes de Souli n'était-il pas un fait contemporain? A chaque instant, une fille chrétienne n'était-elle pas exposée à être traînée dans un harem par les sicaires d'un pacha débauché? Anthi, dans le silence de ces nuits merveilleuses de l'Orient, où les astres bienveillants semblent, mieux qu'ailleurs, sourire à la terre et parler aux mortels des douceurs du repos éternel, Anthi élevait son cœur vers le Dieu des martyrs, pour le conjurer de lui ré-

server un de ces trépas sublimes qui sont à la fois le triomphe de la croix et la confusion de ses ennemis.

Mais l'ardeur d'Anthi était fort exposée à se perdre dans un mysticisme stérile, lorsqu'un émissaire de l'hétairie arriva à Castoria en 1820. Cet hétairiste s'empressa d'affilier Nicodème, dont il voulait utiliser l'influence sur ses anciens élèves. L'énergie du caractère de Stérios ayant promptement attiré son attention il lui conféra un grade supérieur. Aidé de Nicodème, Stérios travailla à préparer sa sœur à coopérer à l'œuvre commune. Dans un voyage qu'ils firent à Vlacho-Cléissoura pour y gagner à l'hétairie un des primats de la ville, Nicodème tira un grand parti de l'Apocalypse d'Agathanghélos pour disposer Anthi à préférer à ses aspirations mystiques une vie plus active. Cet ouvrage singulier, publié à Messine en 1279 par un moine basilien, avait été réédité, à l'époque de la révolution française, par Rhigas-le-Libérateur. Le livre de Jérôme Agathanghélos, qui a eu tant de vogue à une époque où les imaginations étaient puissamment excitées, annonce la chute de l'islamisme et de la papauté, deux religions qui inspirent aux

Orientaux une antipathie causée par l'appui que leurs principes prêtent aux ennemis de la liberté et des nationalités opprimées.

Vlacho-Cléissoura, où les trois amis avaient entrepris de propager l'hétairie, était une colonie roumaine. Parmi les peuples de la péninsule orientale, les Roumains occupaient déjà une place importante à cause de leur nombre et de leur illustre origine. Non-seulement ils habitaient au delà du Danube des provinces d'une grande étendue et qui possèdent des ressources de toute espèce ; mais ils vivaient en deçà du vaste fleuve en groupes considérables, dont les uns, adonnés aux travaux des manufactures, étaient fixés dans des villes ou dans les hameaux suspendus aux angles des rochers et cachés sous les neiges des montagnes pendant la plus grande partie de l'année. Quant aux autres, qui formaient la majorité, ils erraient à la façon des nomades avec leurs troupeaux et leurs familles. Plusieurs Roumains de Calaritès avaient des relations suivies avec l'Occident, particulièrement avec la France, qui, dès le temps de Louis XIV, avait un entrepôt à Mezzovo pour acheter le poil de chèvre et la toison des brebis. Établies, il y avait

bien des siècles, dans des contrées qui s'étendent « depuis les vallées de la Dacie jusqu'au Pinde de Thessalie, » — ce sont les expressions de l'écrivain grec Chalcondylas, — les populations roumaines avaient pu, jusqu'au temps d'Ali-Pacha, se soustraire, dans plus d'un endroit, aux principaux inconvénients de la domination étrangère. Les Grands-Valaques de Calaritès, de Mezzovo et de l'Aspropotamos virent s'évanouir leur prospérité le jour où ils commencèrent à être rançonnés par le cupide vizir de Janina. Auparavant, plutôt vassaux qu'esclaves, ils payaient un simple tribut à la sultane-mère. Telle était la condition des Roumains de Calaritès en 1815. Groupée par étages sur la pente méridionale du *Padouré-Monté* (montagne des forêts), cette industrieuse cité se servait du pavillon de la France pour faire de grandes affaires avec l'Occident, principalement avec Trieste, Livourne, Gènes, Venise, Ancône, Messine, Cadix et autres riches villes maritimes. La plupart des négociants de Calaritès, ayant contracté dans leurs voyages l'habitude de parler les langues étrangères, avaient des bibliothèques où l'on trouvait, à côté des classiques grecs, les

meilleurs ouvrages de la France et de l'Italie. Le commerce leur avait enseigné un esprit d'ordre et de travail qu'on constatait jusque dans les classes inférieures de la population. Celles-ci n'ayant point de capitaux préféraient à toute autre industrie la fabrication fructueuse, dans ces contrées, des ornements et des ustensiles d'or et d'argent. L'hiver, la neige les emprisonnant à leur foyer, chacun travaillait avec une nouvelle ardeur. On filait la laine ; on fabriquait les épais tissus employés à faire les capes des Albanais et des marins dalmates ; on racontait des histoires où les sorcières de la Thessalie jouaient un rôle lugubre ; on chantait en chœur des hymnes à la Panaghia, on s'entretenait des pauvres pasteurs roumains qui, moins heureux, bravaient les intempéries de la saison dans leurs campements glacés.

Malgré la rigueur de leur vie, ces pâtres résolus avaient un air plus noble que les habitants de Calaritès. Quoiqu'ils portassent sur leur front bruni la trace des saisons, ils étaient forts et robustes. Leur tête avait conservé les proportions romaines, et le temps, qui altère si profondément les types nationaux, n'avait pu, mal-

gré les mariages qui ont modifié leurs habitudes et leur idiome, les confondre ni avec les Hellènes ni avec les Chkipétars. L'extrême pauvreté de ces pasteurs ne les empêchait pas d'être hospitaliers et polis. On voyait qu'ils appartenaient à une race anciennement civilisée. Aussi portaient-ils encore, un peu avant la révolution française, le chapeau en feutre et le vêtement des pâtres du Latium. Par un miracle philologique, leur langue, quoique mélangée de mots empruntés à leurs voisins, avait conservé le fond, l'ordre, le rhythme et la syntaxe du latin. Dans la Thessalie, on les appelait Cambises, Caragoulis ou Caragounis; en Acarnanie, Pistiki; dans la Macédoine, Colbans; mais eux se nommaient fièrement Roumains; car ils savaient tous qu'ils descendaient d'une race restée latine dans ses éléments essentiels, laquelle compte au moins huit millions d'âmes, et qu'on pourrait nommer l'Italie orientale.

Les Dassarets, qui sont les Roumains-Macédoniens de Périvoli, d'Avdéla, de San-Marina, de Voschopolis et des villages qui en dépendent, formaient une population d'environ 15,000 âmes. Ce sont des Dassarets, partis de Voschopolis,

qui fondèrent, au quinzième siècle, sur les hauteurs du mont Sarakina la ville de Vlacho-Cléissoura. Les Roumains cherchent volontiers les régions élevées, pareilles aux pentes de l'Apennin, voisines des forêts, des pâturages et des eaux glacées dont ils font leurs délices.

N'est-ce pas une destinée étrange que celle de cette race qui se trouve, aux frontières de l'Orient, séparée des peuples qui ont avec elle une commune origine? Sans doute le lien si fort d'une foi commune les rattache irrévocablement aux destinées des nations de la péninsule orientale. Ils éprouvent, comme elles, le besoin de rendre ces belles contrées à leur primitive indépendance, et de travailler énergiquement, dans la mesure de leurs forces, à l'œuvre commune de la libération de l'Orient chrétien. Mais n'est-il pas naturel que leurs regards se portent souvent vers les pays où des nations illustres, telles que les Français, les Italiens et les Espagnols, les colons même du Mexique et de l'Amérique méridionale, parlent des langues sœurs de la leur, et ont reçu, comme eux, de la ville éternelle, les bienfaits d'une antique et puissante civilisation? Cependant, comme les Latins de

l'Occident oublient parfois leurs frères orientaux, il est d'une extrême importance pour ceux-ci de s'habituer à compter principalement sur leurs propres efforts. Il faut surtout qu'ils contractent le goût de la concorde, sans laquelle ils périront en foule sans obtenir aucun résultat durable, et qu'ils ne dédaignent jamais la sympathie de leurs voisins. Que les Hellènes et les Roumains, que les Chkipétars et les Slaves du Sud oublient pour un moment leurs ressentiments et leurs antipathies. S'ils ne parviennent pas à s'aimer, — quoiqu'ils appartiennent en grande majorité à la même Église, — qu'ils tâchent du moins de s'entendre. Ils ont plus d'intérêts communs, quoi qu'on en dise, que d'intérêts différents. Soldats du christianisme, qu'ils ne s'exposent pas à entendre les Musulmans répéter que le royaume de Jésus est le royaume de la discorde, et que les chrétiens se haïssent encore plus qu'ils ne détestent les ennemis de la croix!

Tels sont les sentiments et les résolutions qu'inspirerait un esprit véritablement évangélique et patriotique. Malheureusement, si des chefs peuvent, à la rigueur, se mettre d'accord pour la défense de la cause générale, il n'est pas

aussi aisé de donner aux multitudes l'intelligence d'une politique à la fois élevée et pratique. Les vérités les plus simples font très-lentement leur chemin dans une foule aveuglée par les préjugés et dominée par la routine. Le jour n'était pas encore arrivé où des rêves généreux pourraient se réaliser. Mais une idée, qui passe à bon droit, quand on l'émet pour la première fois, pour une véritable utopie, paraît, quarante ans plus tard, tellement évidente, que l'on comprend à peine les obstacles qu'elle a rencontrés. Qui se fût jamais imaginé, en 1848, que les nations du Bas-Danube, Roumains, Serbes et Magyars parleraient de s'entendre pour la défense de leur indépendance et de leurs libertés !

Anthi avait montré tant de zèle et d'intelligence dans l'excursion à Vlacho-Cléissoura qu'on crut pouvoir, lorsque les voyageurs furent revenus à Castoria, lui donner le diplôme de membre de l'hétairie et l'employer à une correspondance très-active et d'autant plus efficace que les Turcs, comme tous les barbares, n'ont jamais compris les services que peut rendre l'écriture. Mme la princesse de Belgiojoso, qui les a si bien étudiés, affirme qu'ils aiment mieux envoyer un

messager à de longues distances que de recourir aux lettres. Cependant les événements ne tardèrent pas à jeter dans l'action les membres de l'hétairie. Ali-Pacha, pressé en Épire par les troupes du sultan, s'était tourné vers les Hellènes. L'archevêque de Patras, Ghermanos, avait arboré à Haghia-Lavra l'étendard de l'indépendance. La Chalcidique s'était soulevée. Les moines du Mont-Athos fournirent à l'insurrection macédonienne de l'argent, des armes et une troupe de caloyers. Stérios, on le comprend, s'empressa de prendre les armes. Il eut beaucoup de peine à empêcher sa sœur de partir avec lui. Malgré les larmes du petit Nicanor et les conseils de Nicodème, elle voulait accompagner son frère. Celui-ci fut obligé de lui jurer qu'il la ferait venir lorsqu'une des trois péninsules de la Chalcidique serait libre.

Abouloubou l-Pacha, loin de s'effrayer de ce redoutable soulèvement, crut qu'il parviendrait facilement à le comprimer. Abouloubou l étant entré au Mont-Athos, une partie des insurgés s'enfuirent dans les montagnes ou se concentrèrent dans la presqu'île de Cassandra, l'ancien isthme de Pallène, où Stérios fit des prodiges de

valeur. On s'est étonné en Occident du peu de durée de l'insurrection de la Chalcidique. Mais on ne sait pas combien il est difficile à une population depuis longtemps désarmée, privée de munitions et de chefs expérimentés, dénuée d'habitudes militaires, de tenir tête à des troupes organisées. Les armes que les moines avaient pu introduire dans le pays par la voie de mer étaient en petit nombre. Anthi, qui ne se rendait pas compte de ces difficultés, accueillit avec trop d'empressement des renseignements inexacts sur la situation des chrétiens. Trompée par ces fausses nouvelles, elle s'empressa de quitter Castoria après avoir confié Nicanor au vieux Nicodème. Elle partit avec trois pallicares. Anthi, comme Jeanne Darc, avait pris le costume militaire. Son attitude martiale, le feu qui brillait dans ses regards, le ton décidé de ses paroles firent une telle impression dans le village de Sélitza, que plusieurs paysans lui proposèrent de la suivre. Un détachement turc, qu'on rencontra et qu'on battit, fournit à ces soldats improvisés des munitions et des armes. Enhardie par ce succès, l'héroïne engagea ses compagnons à attendre de pied ferme au détroit de Kérassia

l'aga de Niaoussa qui était envoyé comme chef militaire à Liarigova (Chalcidique). Cet aga était le père du ravisseur qui avait causé la mort de Malousso. Anthi et ses amis se disposèrent à l'attaquer. Les Musulmans ne résistèrent pas à l'impétuosité des Hellènes, et leur chef, sur lequel Anthi déchargea son pistolet, tomba à ses pieds percé d'une balle.

Lorsque la petite troupe parvint à gagner la Chalcidique à travers mille dangers, Anthi s'aperçut avec chagrin que des passions acharnées avaient compromis le succès de la noble cause à laquelle elle avait voué sa vie. Quand un peuple sort d'une servitude séculaire, il est absolument impossible qu'il se dégage par un seul élan de la fange dans laquelle il a si longtemps rampé. Il ressemble à ce lion de Milton qui, aux premiers jours de la création, fait d'énergiques efforts pour se dégager de la terre qui enlace ses flancs souillés. Combien de temps les vices des esclaves survivent à l'esclavage! Demander, comme on l'a fait tant de fois aux Orientaux, d'échapper à la loi des transitions, n'est-ce pas exiger d'eux qu'ils se montrent supérieurs aux défaillances et aux infirmités de la nature humaine? Les pré-

tentions personnelles, les vanités incurables, les discordes acharnées, les défections honteuses ne se retrouvent-elles pas en Occident dans les plus grandes manifestations nationales? Pourquoi les Hellènes en 1821 auraient-ils été plus heureux que les Anglais de 1688, les Français de 1789 et les Italiens de 1848? Mais Anthi, qui était douée d'un caractère supérieur, ne comprenait rien à ces funestes effets de la fragilité de notre espèce. Lorsqu'elle eut rejoint Stérios, elle ne tarda point à s'attrister profondément en voyant l'indépendance nationale compromise par les plus misérables divisions. Au début de l'insurrection, quand chacun sentait la nécessité impérieuse de la concorde, les Turcs avaient été partout vaincus et repoussés. Tous les efforts d'Abouloubou avaient échoué contre l'union des insurgés. Chacun contribuait, dans la mesure de ses forces, à la résistance contre l'ennemi commun. Non contents de donner de l'argent, les moines, pour fournir des balles aux chrétiens, enlevèrent le plomb qui couvrait plusieurs coupoles de leurs couvents. On se battit surtout avec acharnement pour défendre les portes de Cassandra, ainsi nommées à cause

d'une muraille destinée à fermer l'isthme de Pallène et percée de deux portes à ses extrémités. Un intrépide religieux, encore vivant, Agathanghélos, avec lequel j'ai eu occasion de m'entretenir de ces événements, amena du monastère de Simopetra deux canons, destinés à le protéger contre les Barbaresques, canons qu'un officier serbe, alors en pèlerinage au mont Athos, apprit aux chrétiens à manœuvrer. Tandis que sept cents caloyers de la Montagne-Sainte combattaient avec les insurgés, les femmes, organisées en troupe, se précipitaient sur les bombes lancées par les Turcs, et les éteignaient avec des seaux d'eau. Anthi, qui avait repris les vêtements de son sexe, était à la tête de ce courageux bataillon.

Mais la discorde et les trahisons ne tardérent pas à rendre toute résistance impossible. Ianios et Manolachi Œconomos, qui commandaient les Hellènes, se détestaient tellement qu'ils ne surent pas immoler leur antipathie au salut général. Les portes de Cassandra furent ouvertes aux Turcs. Mais la révolution de la Chalcidique leur avait coûté quarante mille morts. Abouloubou l se vengea de ces pertes énormes par des supplices

dignes des cannibales. Salonique et Niaoussa eurent surtout à souffrir du triomphe des barbares. Ni l'âge ni le sexe ne furent respectés dans ces hécatombes qui laissèrent l'Europe chrétienne, — fort sensible aux maux des négres, — profondément indifférente. Les Ottomans vendirent dans les bazars tous ceux qui avaient échappé aux massacres, et des femmes, habituées à être respectées au foyer domestique des chrétiens, de jeunes filles timides, de pauvres enfants, qui ignoraient encore tout ce que les mœurs musulmanes ont de dégradant, furent traînés comme un vil troupeau dans les harems de la Turquie.

Après la prise des portes des Cassandra, les moines du Mont-Athos se soumirent au pacha. Celui-ci jugea prudent de ne pas pousser au désespoir les patriotes qui s'étaient réfugiés dans leurs monastères. Il autorisa ceux qui ne voulaient pas se soumettre au padishah à s'embarquer. Anthi et Stérios se retirèrent avec une troupe résolue dans l'île de Scopélos. Là s'établirent deux prêtres intrépides qui avaient pris une part active à l'insurrection, Costandas et Gazis, ainsi que le moine Agathanghélos. Là

Mavromichalis, Anghélos, Tabacopoulos organisèrent avec eux le coup de main qui livra aux Hellènes la ville de Carystos dans l'île d'Eubée. Vaincue sur son terrain, la Macédoine donna à l'armée nationale plus d'un bras énergique. Il suffit de citer Caratassos, qui prit un part si considérable à la guerre de l'indépendance. Quant à Stérios, comme son père il eut l'honneur de verser tout son sang pour la Grèce. Quoique le soulèvement macédonien n'ait pas atteint son but, il a pourtant laissé parmi les Hellènes d'impérissables et précieux souvenirs. Aucun d'eux ne saurait oublier que la patrie du vainqueur de l'Asie a, dans un moment suprême, combattu avec les descendants des Athéniens, les fils de la Thessalie et les soldats de Lacédémone. L'unité nationale, depuis si longtemps brisée, s'est reconstituée glorieusement sur les champs de bataille. La Macédoine et l'Epire n'ont-elles pas constaté de la manière la plus expressive qu'elles voulaient secouer le joug de la barbarie, et redevenir des provinces helléniques comme au temps d'Alexandre-le-Grand et de Pyrrhus?

Après la mort de Stérios, Anthi songea à tirer

de Macédoine le frère de Malousso qu'elle avait adopté.

Des dangers de toute espèce n'arrêtèrent pas cette vierge intrépide. Malgré le rôle qu'elle avait joué dans l'insurrection macédonienne, elle revint dans son pays pour y chercher le jeune Nicanor. Mais le vieux Nicodème ayant terminé sa laborieuse carrière, le frère de Malousso avait été réduit en esclavage et vendu à un aga de Smyrne. Sans s'épouvanter des obstacles que lui créait la pauvreté, Anthi retourna en Grèce, accompagnée de quelques pallicares, avec l'espérance de trouver dans le butin conquis sur les Turcs un moyen de délivrer son protégé. Dans une affaire très-chaude contre les Ottomans, elle avait enlevé à un Musulman, tué de sa main, un poignard et une pipe couverts de diamants, qui pouvaient servir à payer la rançon de Nicanor. Mais une blessure mortelle qu'elle reçut à la fin du combat l'empêcha de rendre la liberté au frère de Malousso. Cependant elle eut, avant de mourir, le temps d'obtenir d'un de ses compagnons d'armes le serment de lui servir de père, serment auquel le pallicare se montra scrupuleusement fidèle.

Si Anthi est aujourd'hui presque oubliée en Macédoine, combien d'autres ont dû l'être, dans une lutte terrible, où les historiens ont manqué plus souvent que les héros! N'est-ce pas un devoir sacré pour les Orientaux de rechercher avec un soin pieux les traces, qui tendent à s'effacer chaque jour, de ces existences magnanimes? Pour moi, j'éprouve, je l'avoue, une joie profonde en montrant que la terre d'Orient n'est pas, — quoi qu'on en ait dit, — stérile en vertus et en dévouements exceptionnels. Je suis surtout fière pour mon sexe de trouver, chez ces femmes d'Orient, d'éclatants exemples d'abnégation évangélique et d'enthousiasme patriotique. L'esprit des Jeanne Darc et des Jeanne Hachette n'a-t-il pas reparu dans les Bobolina et les Lioubitza, dans les femmes de Souli, dans tant d'autres héroïnes qui finiront, j'en ai la conviction, par jouir en Occident de la renommée qu'elles méritent[1]?

Tandis que je m'entretenais avec un de mes

[1] La Macédoine étant restée sous le joug des Musulmans, le Grec qui me donnait ces détails m'avertit qu'il avait de fortes raisons pour taire le véritable nom des principaux personnages de son récit.

compagnons de voyage de l'insurrection macédonienne, le bateau à vapeur toucha à Galaxhidi, située aux pieds d'un versant boisé de l'Œta. Les dernières pentes de la montagne qui s'arrondissent au-dessus de la ville sont couvertes de vignes, que les femmes cultivent, tandis que les hommes parcourent les mers. Le développement considérable des chantiers atteste les inclinations maritimes des habitants de Galaxhidi. Ces tendances s'étaient déjà manifestées avant la guerre de l'indépendance. Les industrieux habitants de cette petite ville commerçante employaient avec activité leurs frêles navires. Ces navires, en exerçant une perpétuelle vigilance sur le golfe, avaient irrité les Ottomans. Les gens de Galaxhidi, attaqués par la flotte turque (octobre 1821), firent une vigoureuse résistance. Écrasés par les projectiles lancés par les Turcs, ils détruisirent leurs batteries et sacrifièrent leurs vaisseaux, seule source de leur aisance pour se retirer dans les montagnes d'Amphissa. Les Musulmans, épouvantés de leur bravoure, hésitaient à débarquer; mais les barbares Africains de l'Algérie, poussés par l'amour du pillage, se jetèrent dans des chaloupes

et brûlèrent la ville après l'avoir dépouillée. On a admiré avec raison les sacrifices que fit la France pour défendre, à la fin du dernier siècle, son indépendance et ses libertés. Mais la France déjà capable par sa population, l'étendue de son territoire, ses ressources de toute espèce, de tenir tête à l'Europe entière, voyait-elle ses provinces ravagées, ses cités livrées aux flammes, ses moissons et ses arbres brûlés, ses vierges livrées à la brutalité de hordes sauvages qui n'ont d'humain que le visage?

Après s'être arrêté quelques minutes au village de Vistrinitza, situé à quelque distance de l'ancienne Messapia, le bateau à vapeur, traversant le golfe, se rendit à Æghium (nomarchie de l'Élide et de l'Achaïe).

LIVRE TROISIÈME.

Nomarchie d'Acarnanie et Étolie.

En traversant obliquement le golfe une seconde fois, on arrive à Lépante, chef-lieu d'une des éparchies de la nomarchie d'Acarnanie et Étolie. Lépante rappelle un des plus grands événements des temps modernes. C'est, en effet, dans les eaux de Lépante qu'a été remportée la victoire qui a commencé la décadence de l'islamisme et délivré une partie de la Méditerranée de la terreur qui pesait sur ses côtes. Il n'est pas de voyageur qui, en débarquant en Italie, n'ait remarqué sur le port de Livourne la statue en marbre du grand-duc de Toscane, Ferdinand Ier, due au ciseau de Giovanni dell' Opera, avec les quatre Turcs de bronze, œuvre de Tacca, enchaînés aux angles. Ce monument est une preuve

de la joie causée par la défaite des barbares. L'Orient chrétien est justement fier d'avoir fourni à la flotte occidentale de nombreux marins et d'intrépides soldats. Ce jour-là, tout le monde fit son devoir avec une admirable abnégation. Les Latins travaillèrent à la résurrection des Orientaux et préparèrent la grande journée de Navarin, ce mémorable triomphe de la chrétienté unie contre l'islamisme. De leur côté, 8000 Hellènes combattirent sous les drapeaux de l'Occident avec la même ardeur que si la croix grecque eût brillé sur les navires des alliés. Ce n'est pas la seule fois qu'on vit, depuis la prise de Constantinople, cet accord vraiment chrétien. A Chalcis, à Rhodes, à Méthone, à Naupli, à Corfou, à Famagouste, à Nicosie, etc., les milices helléniques secondèrent vigoureusement les catholiques. Toutes les fois que les Occidentaux ont respecté l'indépendance de nos églises, toutes les fois qu'ils n'ont pas cédé à ce zèle persécuteur que la papauté inspire trop souvent à ses partisans, ils ont trouvé en Orient des frères disposés à s'entendre et à combattre avec eux contre l'ennemi commun de la civilisation européenne.

L'aspect de Lépante n'est point en désaccord

avec les souvenirs guerriers que son nom réveille. Elle est entourée de vieilles murailles vénitiennes crénelées qui grimpent capricieusement sur la hauteur jusqu'à la citadelle. Les maisons comprises dans l'enceinte inférieure s'étendent au pied de cette hauteur. Le port est petit, et bon seulement pour des barques. Cette cité militaire renferme des vétérans et la principale partie des débris de l'héroïque population de Souli, la gloire de l'Albanie chrétienne, dont les fils enrôlés dans l'armée française, rivalisèrent de bravoure avec les soldats de Napoléon à Champ-Aubert, à Montmirail et à Montereau[1]. Le tableau semi-officiel de la colonisation[2] porte à 916 les Souliotes colonisés à Naupacte (Lépante), où on leur a bâti 229 maisons. D'autres, au nombre de 864, ont été établis à Agrinion (Acarnanie). Dans un royaume où l'élément albanais est représenté par une population nombreuse, les Souliotes ne peuvent se considérer comme étrangers. Mais leur patriotisme est trop grand, ils sont trop voisins de l'Albanie, pour oublier

[1] Voy. Fabre, *Histoire du siége de Missolonghi*, discours préliminaire, p. 52.

[2] *Renseignements statistiques sur la Grèce*, par M. Spiliotaky, chef de section au ministère de l'intérieur. Tab. Q.

les luttes glorieuses qui ont immortalisé les noms des Tzavellas et des Botzaris. Malheureusement la plus grande partie de la nation albanaise ayant abandonné l'Église orthodoxe, les Turcs trouvent de grandes sympathies en Albanie. Les Albanais catholiques-romains (100,000) s'entendent mieux avec les Albanais musulmans (1,250,000) qu'avec les chrétiens de l'Église orientale.

Je m'étonne que dans un pays peuplé d'une manière aussi insuffisante, on n'ait pas travaillé constamment à développer la colonisation. Il eût été facile d'attirer des provinces restées sous le joug impopulaire des Turcs, des Hellènes qui eussent contribué efficacement à la prospérité du royaume. Je sais qu'on a colonisé des Crétois dans les communes de Minos (Argolide), de Modon (Messénie), d'Adamas (Cyclades) et dans d'autres localités[1], et des Samiens à Chalcis (Eubée); mais l'œuvre importante de la colonisation a toujours été paralysée par diverses causes, surtout par les incompréhensibles prétentions des autochthones. Le gouvernement eût préféré des compatriotes du roi aux Hellènes, afin d'é-

[1] *Renseignements statistiques, ibid.*

tendre dans le pays l'influence bavaroise ; mais il a dû renoncer à toute tentative de ce genre. D'un autre côté, les Hellènes du royaume ou autochthones redoutaient tellement la concurrence des hétérochthones, qu'ils ont eu l'imprudence de faire la loi de février 1843, dirigée contre des frères dont l'activité et le travail pouvaient rendre au pays de si grands services. Par ce décret, qui, chose étrange, suivit l'établissement du gouvernement constitutionnel, des hommes qui étaient disposés à tout sacrifier à la cause de la Grèce, se voyaient repoussés de son sein par l'égoïsme de compatriotes plus préoccupés de leurs intérêts que du salut commun. M. Alexandre Soutzos se rendit l'interprète de leur légitime indignation. Le *guerrier hétérochthone* est une énergique protestation contre un acte dont les conséquences ont été si funestes. Les sentiments peu patriotiques qui ont inspiré cet acte ont conservé tant de force que dans la loi sur l'indigénat on ne fait pas de distinction entre un Autrichien ou un Thessalien quand il s'agit de la naturalisation en Grèce. C'est avec peine qu'on s'est décidé à laisser introduire dans la partie publiée du code civil une sorte d'adoucissement

à cette loi en exigeant d'un Hellène un peu moins de temps de séjour pour l'obtention des droits civils. Le rôle d'un royaume qui pourrait nourrir 5,000,000 d'habitants, n'était-il pas plutôt de devenir un foyer d'attraction pour les populations helléniques; de les rassembler et de les organiser sous le drapeau de la croix, afin d'être en mesure un jour de revendiquer avec des forces imposantes les provinces restées sous le joug des Ottomans? Cette Grèce, qui s'adosse aux gorges impénétrables de l'Olympe et du Pinde; que couvrent contre les grandes flottes des écueils propres à devenir un abri à des milliers de corsaires, ne semble-t-elle pas destinée à servir de forteresse aux Hellènes en attendant le jour de la résurrection définitive de la nation? Sans parler de la Macédoine méridionale, de la Thessalie et de l'Épire, où tant de Grecs s'entretiennent de leur haine contre la barbarie musulmane, combien d'insulaires soupirent après le jour de la délivrance! Dans une pareille situation, le plus important n'était pas de faire des manifestations assez stériles en faveur des îles Ioniennes: le royaume aurait dû s'ouvrir avec une hospitalité cordiale et sympathique à tout hé-

térochthone qui eût montré quelque sentiment patriotique, et imiter le roi Victor-Emmanuel qui faisait de ses petits États une asile pour tous les Italiens proscrits par le pape, le roi de Naples et les ducs autrichiens de Modène et de Toscane.

Pour passer du golfe de Corinthe dans le golfe de Patras, il faut franchir le détroit fameux qu'on nomme Petites-Dardanelles. Le vieux château de Roumélie, situé sur l'Anti-Rhium, et le château de Morée, bâti sur le cap Rhium, qui le dominent et que 2000 mètres seulement séparent, peuvent croiser leurs feux. Dans les murs du *Kasteli* ou château de Morée, on retrouve des débris du temple de Poséidon (Neptune), protecteur de cette rive. Dans un de ces châteaux sont renfermés les forçats et les condamnés à mort. Les Turcs gardèrent le château de Morée jusqu'au mois d'octobre 1828. Alors le canon français en ouvrit les portes.

Je passai la nuit à Patras, où je reçus de la famille de M. Pausanias Khoïdas une hospitalité propre à donner la meilleure idée des habitudes civilisées de la cité achéenne. Le même soir, je soupai chez les Soutzos.

Les Soutzos sont une famille bulgare helléni-

sée qui a donné plusieurs princes aux Principautés roumaines. Michel IV Soutzos (1783), Alexandre IX Soutzos (1802) ont régné en Valaquie, et Michel XII Soutzos (1793), Alexandre XIII Soutzos (1801) et Michel XV Soutzos (1819) ont gouverné la Moldavie[1]. Les Soutzos appartenaient à cette classe nommée Phanariotes sur sur laquelle certains écrivains zélés pour la cause des primats ont raconté tant de choses effrayantes[2]. Quant à moi, je n'ai jamais passé pour être fort enthousiaste du principe aristocratique, qui me semble avoir fait son temps. Cependant je crois devoir, pour donner une idée de l'histoire et de l'état des classes en Grèce, résumer l'apologie que les Phanariotes les plus intelligents opposent à leurs nombreux adversaires. Ce nom mystérieux de Phanariote, disent-ils, vient simplement du quartier du Phanar ou du Fanal, qui renferme l'église, la maison et l'école patriarcales. Là vivaient au dix-septième siècle les Hellènes les plus importants

[1] Il ne faut pas oublier que le même personnage figure parfois sur deux listes. Ainsi Nicolas Mavrocordatos est Nicolas Ier de Moldavie et Nicolas II de Valaquie.

[2] Zallony, *Essai sur les Phanariotes*, in-8°, 1824, est le type de cette classe d'écrivains.

par leurs lumières, par leur influence et par leurs richesses. Tant que subsistèrent les familles qui avaient occupé le trône impérial, on pouvait dire que ces familles formaient une espèce d'aristocratie. Mais depuis qu'elles furent remplacées par des maisons qui devaient leur élévation à des hommes nouveaux, aucune classe ne mérita moins le nom de caste aristocratique que les Hellènes du Phanar. Un simple *grammatikos* comme l'intègre Panaghiotis ne dut-il pas sa charge de grand interprète de la Sublime-Porte à son savoir exceptionnel? Son successeur, Alexandre Mavrocordatos, originaire de Chios et né à Constantinople en 1503, avait, — ses ouvrages l'attestent, — approfondi la philosophie, la médecine[1], l'histoire, l'archéologie etc., et mérita réellement le titre « d'homme vraiment extraordinaire » que lui donne M. Ubicini. Les charges de drogmans de la Porte et de l'Amirauté que les Hellènes obtinrent par les mêmes moyens qui ont mené aux dignités les Macaulay, les Humboldt, les Thiers, les préparèrent, — le drogman de la Porte devint un vé-

[1] Le *Pneumaticum instrumentum* défend la circulation du sang encore contestée.

ritable ministre des affaires étrangères, — à gouverner les Principautés roumaines, lorsque la Turquie commença à se défier des Ghika et des Brancovano. Grégoire Ier Ghika, prince de Valaquie, fils de l'Albanais George Ier, s'était tourné du côté des Allemands, et avait même reçu de Léopold Ier le titre de prince du Saint-Empire (1660-1664). Le Roumain Constantin II Brancovano, un de ses successeurs, soupçonné d'intelligence avec les Russes, avait été décapité (1688-1714). La Porte n'attendit pas sa mort pour appeler Nicolas Mavrocordatos, fils d'Alexandre, au trône de Moldavie (1710). Avec Nicolas Ier commença le règne des Phanariotes, dont les Roumains ont conservé un souvenir pénible, parce qu'ils le regardent comme un assujettissement plus complet à la puissance suzeraine, et qu'il est naturel qu'une nation tienne à conserver des princes indigènes. D'un autre côté, des souverains de race hellénique étaient entraînés à se préoccuper plutôt de leur nationalité que des intérêts des « malheureuses principautés » — c'est l'expression de l'historien grec Rizo Néroulos[1]. Cependant d'importantes mesures

[1] *Histoire moderne de la Grèce*, p. 67.

furent prises à cette époque : les lettres furent encouragées par Nicolas Mavrocordatos qui les cultivait lui-même. Ce prince fonda une imprimerie et une école publique, où l'on enseignait le grec ancien, le latin et le slavon. Son frère, Constantin III Mavrocordatos, introduisit dans le pays la culture du maïs, qui est la principale nourriture des cultivateurs. Il affranchit les paysans valaques du servage et abolit la juridiction féodale. Sous les règnes suivants, grâce au goût des Hellènes pour la littérature et pour le négoce, l'instruction et le commerce firent des progrès incontestables. Des relations commerciales furent nouées avec l'Allemagne, surtout avec Leipzig. Les princes firent traduire en langue roumaine la Bible et la Liturgie. Les lycées de Bukarest et de Jassy furent organisés avec un soin exceptionnel : on y enseignait non-seulement le latin et le grec, mais l'allemand, le français, ainsi que la philosophie et les sciences naturelles. Sous le règne de l'honnête Alexandre VII Hypsilantis, qui fonda de nombreuses écoles et réorganisa les postes, J. Vacaresco rédigea la première grammaire roumaine. Bukarest eut un théâtre, où l'on joua des pièces fran-

çaises ou des pièces traduites du grec. La législation ne fut pas plus négligée que l'enseignement et la littérature. Alexandre Hypsilantis, Charles Callimakhis, Jean Caradja et Grégoire Ghika furent les législateurs des principautés, qui suivent encore leurs lois empruntées à ce droit romano-byzantin qui est la base des législations néo-latines.

Le nom de Ghika, qui se trouve parmi les législateurs, montre que, grâce à leur origine albanaise, les Ghika ne furent pas exclus dans les commencements de la période phanariote. Ils se signalèrent par des actes aussi décisifs que la bulle d'or de Grégoire II Ghika, prince de Valaquie, confirmée par Matthieu II Ghika, qui proclama la liberté de conscience à une époque où en France les protestants étaient encore traités comme de vils criminels, et par l'énergique protestation de Grégoire III Ghika, prince de Moldavie, contre l'usurpation de la Bukovine par l'Autriche, protestation qu'il paya de sa tête (1772). Tout en faisant la part du bien, il n'est nullement question d'excuser les excès et les crimes ! Dans un siècle où les mœurs de l'Occident étaient encore si grossières et si farouches,

— M. Taine l'a prouvé dans la *Revue des Deux-Mondes*[1] par une multitude de faits, — dans un siècle où le roi du Parc-aux-Cerfs souillait le trône de France; où Paul Ier faisait du sceptre de Pierre-le-Grand le jouet d'un fou furieux; où George III, autre insensé, forçait les colonies de l'Amérique du Nord de s'insurger; où le prince de Galles (depuis George IV) se conduisait comme le dernier des misérables; où les indignes successeurs de Soleïman-le-Magnifique plongeaient la Turquie dans l'abîme où elle se débat; dans un siècle où l'absolutisme en décadence ne connaissait plus de frein, quand les héritiers de Henri IV, Philippe d'Orléans comme Louis XV se livraient aux plus honteuses débauches et à toutes les fantaisies du despotisme, quand la guerre de Sept-Ans, caprice de despotes, coûtait la vie à un million d'hommes, il eût été fort étonnant que les *domni* de Moldavie et de Valaquie eussent été irréprochables. Ajoutons que les princes d'Occident ne dépendaient pas d'un pouvoir aussi insatiable et aussi corrupteur que la Sublime-Porte. Si le funeste esprit de l'Asie s'est glissé dans le cœur des Pha-

[1] 1er décembre 1861.

nariotes, quelle classe a-t-il épargnée dans l'Europe orientale? Des chefs militaires, tels qu'Ulysse et Colocotronis, s'en étaient-ils, par hasard, mieux préservés qu'eux? Les primats qui tant de fois compromirent la Grèce par leurs prétentions, leur cupidité, leurs divisions et leurs querelles, en étaient-ils plus exempts? La multitude qui, au sac de Tripolis, se souilla de tant de meurtres et d'excès, était-elle animée de sentiments plus purs? Tous, au moment où éclata l'insurrection de 1821, avaient besoin d'être purifiés par une lutte terrible qui devait, non pas achever, mais commencer la régénération des caractères, régénération trop laborieuse, hélas! pour être l'œuvre d'un jour! Combien, parmi les hommes qui prirent part à la révolution française, étaient exempts des vices qu'ils reprochaient à l'ancien régime? Le constitutionnel Mirabeau et le terroriste Danton étaient-ils moins avides d'argent et de voluptés que les cardinaux de Rohan et de Brienne? Nul ne s'étonne qu'en Occident le despotisme laisse dans les âmes d'ineffaçables empreintes; mais toutes les fois qu'il s'agit de l'Orient, on voudrait que le monde moral eût d'autres lois, et

que la postérité d'Adam échappât miraculeusement aux influences qui sont partout si redoutables.

Les événements se chargèrent de prouver que les Hellènes du Phanar étaient restés gens de cœur. Plusieurs Phanariotes prirent une part active au soulèvement national. Michel XV Soutzos, prince de Moldavie, n'a-t-il pas expié par quatre ans de captivité dans les cachots de l'Autriche son affiliation à l'hétairie? Il ne semble pas le moins du monde repentant du rôle qu'il a joué à cette époque mémorable. Un autre Soutzos n'est-il pas tombé[1] au combat de Dragachani? Les frères Hypsilantis et M. A. Mavrocordatos n'ont-ils pas donné, pendant la guerre de l'indépendance, des preuves non équivoques de patriotisme et d'une probité à toute épreuve? Cette conduite fait un éclatant contraste avec la félonie de la noblesse française, qui pendant la révolution s'efforçait, sous le drapeau de l'étranger, d'envahir le sol de la patrie.

Aujourd'hui, le mot de *Phanariote*, — si souvent et si ridiculement prodigué, — n'a plus de

[1] C'est à lui que M. A. Soutzos a dédié son *Histoire de la révolution grecque*. Paris 1829.

sens. Les Soutzos, les Hypsilantis, les Mavrocordatos, les Caradja etc. sont citoyens de la Grèce indépendante; ils s'en font gloire et n'ont rien de commun avec le Phanar. Ils ne se distinguent du reste de la nation ni par les titres ni par les priviléges, puisque la constitution n'en reconnaît point. Ils savent trop l'histoire de leur pays pour s'étonner de ces lois démocratiques. Dans l'empire grec, les titres conférés par les fonctions civiles ou militaires n'ont jamais été héréditaires, le génie hellénique différant profondément de l'esprit aristocratique de Rome et de la Germanie. Cependant les souvenirs ne peuvent pas s'effacer. Ces souvenirs constituent ce qu'on nomme en France «l'illustration», illustration qui n'est incompatible ni avec l'égalité devant la loi ni avec aucune des exigences du régime démocratique; cependant les familles originaires du Phanar ont eu le bon sens de comprendre que cette illustration ne tarderait pas à disparaître si elles ne travaillaient à l'entretenir. Elles se sont rappelé qu'elles devaient primitivement leur élévation à une culture intellectuelle exceptionnelle et que la «vie noble», c'est-à-dire oisive, des gentilshommes français du dernier siècle n'au-

rait, en Grèce, aucune chance de succès. De nos jours, le poëte le plus célèbre des Hellènes, l'auteur de l'*Errant*, n'est-il pas un Soutzos? Son frère, Panaghiotis, n'est-il pas un de ses émules? M. Alexandre Mavrocordatos, qui de bonne heure parlait et écrivait avec facilité le persan, le turc, le grec, l'italien, le français, l'allemand et l'anglais, ne possède-t-il pas une instruction qui rappelle le savoir du célèbre grand-interprète de la Porte? Deux Soutzos[1] n'ont-ils pas montré une aptitude particulière pour les études d'économie politique?

Les Hellènes de Constantinople qui venaient après les familles admises au gouvernement des principautés, n'avaient pas des goûts moins littéraires. L'éloquent Périclès Arghyropoulos[2], l'auteur d'un remarquable ouvrage sur les municipalités, Arghyropoulos, qui est mort estimé de tous les partis, ne s'était-il pas placé par ses talents et son désintéressement au premier rang

[1] M. J. A. Soutzos, professeur d'économie politique à l'Université d'Athènes, et M. N. Soutzos, auteur de la *Statistique de la Moldavie*. Jassy 1850.

[2] Fils d'un drogman et né à Constantinople en 1810. On sait le rôle que J. Arghyropoulos a joué en Occident dans la Renaissance.

des hommes d'État de la Grèce? Un de ses collègues à l'Université, M. G. A. Rhally, fils d'un chargé d'affaires de la Porte à Paris, n'a-t-il pas mérité la reconnaissance de son pays par ses remarquables travaux sur le droit canonique et sur le droit commercial? L'ancien président de l'Aréopage appartient, ainsi que les Arghyropoulos, les Mavroghenis, les Négris, etc., à ces familles parmi lesquelles la Porte a choisi plus d'une fois ses représentants à l'étranger. Les Mavroghénis parvinrent même à faire nommer un des leurs *domnu* de Moldavie. Ce prince fut l'énergique Nicolas IV Mavroghénis, qui joua en Valaquie le même rôle que Grégoire III Ghika en Moldavie. Après avoir deux fois essayé, par des prodiges de valeur, de chasser les Autrichiens du territoire valaque, il reçut un arrêt de mort en récompense de ses services et fut décapité en 1789[1].

L'éducation est inséparable du goût des lettres. Les gens les moins favorables à «la haute société» grecque avouent «qu'elle a sans cesse les yeux tournés vers l'Europe, en d'autres

[1] Γκίκας καὶ Μαυρογένης.... dit Rhigas-le-Libérateur, qui rapproche, avec raison, ces deux nobles défenseurs de la terre roumaine.

termes vers le foyer de la civilisation contemporaine. Les esprits les plus enclins à la satire constatent « que les Phanariotes parlent un grec épuré, — savent le français — et souvent plusieurs autres langues, — et que leurs femmes sont des *dames*. » On dit, je le sais, qu'ils sont moins *vertueux* que le reste de la nation; mais ce reproche est maintenant prodigué à tout ce qui n'est pas ouvrier ou paysan. Combien de fois déjà n'a-t-on pas déclamé contre « la corruption de la bourgeoisie ! » Il faudrait une dissertation pour apprécier la portée d'accusations pareilles. Il serait d'abord essentiel de définir ce mot d'un sens fort élastique, — la *vertu*. Pour les anciens philosophes grecs, la première des vertus était la justice. Pour les mystiques, comme les sectateurs du Bouddhisme et du Brahmanisme, la vertu suprême est tantôt le célibat, tantôt le suicide volontaire. Pour certains visionnaires, l'essentiel est la foi. Si, comme le croient les gens qui préfèrent le sens commun à l'esprit de secte, les sages de la Grèce avaient raison, il me paraîtrait difficile de prouver que les Hellènes originaires du Phanar sont moins *vertueux* que les descendants des primats ou des pallicares.

Se bornera-t-on à dire que « la haute société », vivant dans le bien-être, a, plus que les autres classes, des occasions de succomber aux suggestions de la volupté, de l'égoïsme et de la paresse? Cette vérité, aussi vieille que le monde, ne sera qu'un commentaire du proverbe « l'occasion fait le larron », et je ne suppose pas qu'il existe un descendant des *domni* de Valaquie ou de Moldavie qui s'avise de protester contre « la sagesse des nations. » Seulement tel fils de paysan, enrichi par ces intérêts prodigieux que l'argent rapporte dans l'Europe orientale, aura, la plupart du temps, beaucoup plus d'occasions de redouter ce genre de périls que les héritiers du dernier *domnu* de Moldavie, Alexandre-Grégoire Ghika, — qu'il ne faut pas confondre avec Alexandre-Dimitri Ghika, prince de Valaquie, lequel n'avait point les mêmes qualités, — Grégoire IV Ghika, qui est descendu du trône d'Alexandre-le-Bon et d'Étienne-le-Grand après avoir sacrifié une partie de sa fortune à la cause de son pays[1].

Le lendemain de mon arrivée, je remontai sur

[1] Voy. Vapereau, *Dictionnaire des contemporains*, art. *Ghika* (Grégoire). Paris 1858.

le bateau à vapeur pour aller à Missolonghi, chef-lieu de la nomarchie d'Acarnanie et Étolie. Le nom de Missolonghi est connu même de ceux qui étudient le moins l'histoire de la Grèce moderne. Pour moi, qui venais d'Athènes, où vit encore le héros du premier siége, M. Alexandre Mavrocordatos; où j'avais connu Mme H. Skousè élevée dans la maison de martyr Khristos Capsalis, une excursion à Missolonghi avait un intérêt particulier.

Missolonghi n'est point célèbre, comme Athènes ou Sparte, par la magie des traditions antiques. L'Étolie, — j'en dirai autant de l'Acarnanie, — n'a jamais beaucoup brillé par ses habitudes civilisées. L'arrogance, l'humeur inquiète, l'avidité des Étoliens les ont exposés aux critiques de Maxime de Tyr, et de Strabon, qui les traite de « pirates ». Mais les écrivains les plus disposés à relever leurs défauts ne leur refusent pas un courage indomptable. Philippe de Macédoine et ses successeurs ne trouvèrent pas d'adversaires plus redoutables. On a dit que l'Étolie et l'Acarnanie étaient, — ainsi que la Phthiotide et la Maïna, — en arrière du mouvement de la civilisation. Il eût suffi d'étudier l'ancienne his-

toire des Étoliens et des Acarnanes pour s'épargner des doléances fastidieuses sur « l'étrange décadence de ce pays. » Thucydide raconte qu'il ne comprenait pas la langue des Étoliens, et il affirme que cette nation était restée fidèle aux habitudes farouches des temps héroïques. Au siècle d'Aratus, la puissante ligue étolienne se signalait encore par le brigandage et la piraterie. Les Acarnanes, qui devaient leur nom à leur longue chevelure, et que l'Achéloüs séparait des Étoliens, n'étaient guère moins rudes. L'Étolie et l'Acarnanie, solide bouclier de la Grèce septentrionale du côté de l'Albanie, sont une vaste forteresse, défendue de tous côtés par les flots et par la chaîne du Pinde. La race est brave, hardie, façonnée au maniement des armes. Le goût des expéditions maritimes n'est pas plus affaibli en Étolie que les tendances belliqueuses. Missolonghi, ville essentiellement moderne, doit son origine à des pêcheurs. Le peuple hellénique a un goût si prononcé pour la mer, que ces pêcheurs parvinrent, à force d'économies et d'activité, à créer une marine que la situation ne tarda pas à rendre florissante. Les habitants de Missolonghi faisaient un cabotage très-étendu

dans la Méditerranée et dans l'Adriatique. En outre, la lagune sur laquelle est assise la ville fournissait de très-bon poisson qu'on salait pour l'Italie à peu de frais avec le sel qui effleurissait spontanément à l'extrémité les lagunes. On exportait aussi l'excellente vallonnée de l'Étolie pour l'Angleterre et le Portugal. Si la vue était offusquée par des marais croupissants, où prenaient leurs ébats les cygnes sauvages, les onocrotales et une multitude d'oiseaux aquatiques; où le sphaigne balançait ses filaments verts et soyeux, on admirait bientôt la riche végétation de la contrée, d'ailleurs salubre, grâce aux vents du nord-ouest qui soufflent régulièrement l'après midi; où le coton, le maïs, l'anis, le tabac, le sésame réussissaient aussi bien que des légumes d'une grande beauté. La ville renfermait huit cents maisons, quelques petites églises et une mosquée. La population n'était point pauvre, on y voyait même des capitalistes. Les femmes aimaient les couleurs voyantes et portaient des tuniques rouges, bleues ou jaunes; un châle d'une nuance aussi tranchée entourait leur tête.

Le développement de cette prospérité fut interrompu par la guerre. Déjà, au commence-

ment du siècle, l'Albanais Ali-Pacha, qui se proposait de réunir sous ses lois les populations du rameau pélasgique établies au sud de la péninsule orientale (Albanie et Grèce), avait envahi Missolonghi, qui fut, ainsi que l'Étolie, séparée du sangiac de Négrépont. A peine la Grèce s'était-elle insurgée que les chefs des Hellènes comprirent la nécessité de mettre la ville à l'abri de la colère des Turcs et surtout des Albanais mahométans. La race belliqueuse des Chkipétars a fait, à cette époque, de grands biens et de grands maux à la Grèce. Tandis que l'Albanie orthodoxe fournissait à la Grèce des héros indomptables, l'Albanie mahométane et l'Albanie catholique donnaient au sultan ses meilleures troupes. En effet, il n'est pas d'Albanais qui ne naisse soldat. Les impétueux Chkipétars sont grands et agiles; leur taille est svelte, leur démarche aisée, leurs traits réguliers, et leur front rasé ajoute encore à la fierté de leur regard. Ils aiment passionnément les belles armes et se plaisent à étaler un grand luxe dans leurs nobles vêtements de guerre. Ce goût du luxe éveille naturellement la cupidité. « Il ne nous manquait que de l'argent pour les gagner, » dit le philhellène Voutier,

qui assista au premier siége de Missolonghi [1]. Il eût fallu joindre à la puissance de l'or l'action de la politique pour détacher les Albanais musulmans et catholiques de la cause du sultan. Ennemis de toute dépendance, ils méprisent trop les Turcs pour se passionner jamais en leur faveur ; mais la perspective de riches dépouilles à conquérir n'eût pas suffi à obtenir leur concours ; beaucoup d'adresse et de modestie eussent été nécessaires pour conquérir ces âmes orgueilleuses, mobiles et vindicatives, que les Hellènes, trop préoccupés de la renommée de leurs pères, n'ont pas su gagner jusqu'à présent, malgré des « rapports de mœurs et de liaisons [2] » si anciens qu'ils remontent à la conquête de l'Asie par Alexandre-le-Grand.

Lorsque MM. Mavrocordatos et Négris se furent partagé le gouvernement de la Grèce continentale, le premier, qui s'était réservé l'Étolie et l'Acarnanie, s'occupa avec une ardeur digne des plus grands éloges de préserver Missolonghi des invasions albanaises et turques. Ali-Pacha et les chefs albanais musulmans lui ayant envoyé des

[1] *Mémoire sur la guerre des Grecs.*
[2] Voutier, *ibid.*

députés, il les engagea fortement à s'unir aux Hellènes pour délivrer du joug ottoman les populations pélasgiques de la péninsule orientale. Si ce plan avait réussi, il assurait à l'insurrection toute la chaîne du Pinde qui domine la Thessalie, la Macédoine, l'Illyrie macédonienne (Albanie du nord) et l'Épire (Albanie méridionale). Maîtres des deux versants de la péninsule, des côtes de la mer Ionienne et de la mer Égée, les Helléno-Chkipétars eussent pu aisément rejeter les Ottomans au delà du mont Hémus (Balkan), dans la Thrace (Roum-ily du nord), et appeler aux armes les Albanais et les Grecs répandus dans les îles. Ce vaste plan ne réussit que fort imparfaitement. Les Souliotes de l'Épire, qui appartenaient à l'Église orthodoxe, promirent de se dévouer à la cause de la révolution, dont Markos Botzaris devait être une des personnifications les plus pures. Mis à la tête du pouvoir exécutif (16/28 janvier 1822) par le congrès d'Épidaure, M. Mavrocordatos tenta d'arracher l'Épire aux Ottomans. Le malheureux combat de Peta ayant anéanti ses espérances, il s'attacha à défendre Missolonghi, à utiliser les défilés qui la couvrent du côté de la terre

et les lagunes qui empêchaient les vaisseaux de guerre d'approcher pour en faire le boulevard de la Grèce continentale. Il était temps qu'on s'occupât de cette place, car une armée ottomane avait reçu ordre de soumettre la Grèce continentale et de venger sur ces provinces les troupes de Dram-Ali exterminées dans le Péloponèse. Malheureusement les moyens de défense étaient presque nuls. Quatre vieux canons et quelques pièces de campagne composaient toute l'artillerie. Le mur peu solide était d'une étendue telle qu'il eût fallu une petite armée pour le défendre. Or le gouvernement de la Grèce continentale n'avait à sa disposition que 300 pallicares, et il ne restait dans Missolonghi que quelques familles qui n'avaient pu se réfugier ailleurs. M. Mavrocordatos comprenait les dangers de sa situation : « C'est ici que nous devons périr ! » dit-il au colonel Voutier. Marcos Botzaris et vingt-deux Souliotes qui vinrent s'enfermer avec lui dans la cité n'étaient pas disposés à de moindres sacrifices. Quand la ville fut, en 1822, bloquée par terre et par mer ; quand elle dut tenir tête à Omer-Vryonis, un des meilleurs généraux de la Turquie, ses défenseurs trouvèrent le moyen,

grâce à leur énergie, aux fausses manœuvres des Turcs et au peu d'accord qui régnait entre les Albanais et les Asiatiques, d'arrêter les Musulmans jusqu'à l'arrivée des Péloponésiens, qui n'épargnèrent rien pour les secourir. L'Arcadien Nikitas Stamatélopoulos, aussi brave et aussi pauvre que le vainqueur de Leuctres, déposa au milieu des chefs et des primats le sabre enrichi de diamants qui était devenu la terreur des Ottomans : « C'est tout mon bien, dit-il avec une gaîté martiale, je l'offre à mon pays. » D. Hypsilantis donna son argenterie. Tous suivirent ces patriotiques exemples, et les fonds nécessaires à l'équipement des vaisseaux furent bientôt prêts.

Lorsque 1200 Péloponésiens, conduits par P. Mavromichalis et A. Londos, eurent débarqué à Missolonghi, l'impétuosité des Musulmans échoua constamment contre l'intrépidité des assiégés, qui eurent soin dans leurs défis de n'adresser aux Albanais aucune parole injurieuse; car, dit Voutier, « les Péloponésiens et les Albanais avaient appris à s'estimer réciproquement autant qu'ils méprisaient les lâches Asiatiques. » Omer-Vryonis, qui s'était vanté de célébrer dans la ville la nativité de Jésus, fut obligé de se dé-

cider à la retraite, qui s'exécuta en désordre. Suivis par Marcos Botzaris, attaqués par P. Mavromichalis, harcelés par les paysans du Valtos et du Xéroméros, les Turcs ne s'arrêtèrent que sous les murs d'Ambracie, où Omer ne ramena que la moitié de ses troupes.

Mais l'union des Hellènes, qui avait assuré la victoire, ne devait pas durer longtemps. Les dissensions obligèrent M. Mavrocordatos à quitter la Grèce occidentale, dont il confia la garde à Botzaris. Trop de causes donnaient naissance à de funestes divisions. Des pallicares tels que Colocotronis ne pouvaient souffrir l'autorité d'hommes d'État sortis du Phanar, comme M. A. Mavrocordatos. Colocotronis, qui aspirait à une dictature militaire, ne tarda pas à réclamer le pouvoir. Les antipathies provinciales ajoutaient au désordre. Arcadiens et Spartiates en venaient aux mains dans les rues de Tripolis et renouvelaient les luttes des Pélasges et des Hellènes. Les marins d'Hydra, descendants des turbulents Albanais, avaient rompu avec un gouvernement dont l'autorité devenait de plus en plus illusoire. La Grèce, à peine émancipée, s'abandonnait imprudemment aux discordes qui

l'avaient livrée aux Macédoniens, aux Romains, aux croisés et aux Turcs. Ce déplorable esprit est si ordinaire aux races méridionales, qu'en 1848-49 il a assuré en Italie le triomphe des Autrichiens. N'a-t-on pas vu, dans la révolution française, plusieurs grandes cités du Midi se soulever contre un gouvernement qui, malgré des violences provoquées par les complots du clergé et d'une aristocratie sans patriotisme, défendait contre l'étranger l'unité et l'indépendance de la France? Le triste spectacle que présentait la Grèce n'est donc pas, comme on l'a dit tant de fois, un fait exceptionnel.

Moustapha, pacha de Skadar, profita des circonstances pour jeter en Étolie une armée dont les principaux éléments étaient tirés de l'Albanie. Avec une adresse digne d'Ali, qui unissait la ruse à l'énergie, il avait commencé par s'assurer la neutralité des capitaines de la Thessalie et de l'Acarnanie. Dans l'Étolie même plusieurs chefs s'étaient résolus à attendre la marche des événements. Karaïskakis, qui eût rougi de pareilles hésitations, était paralysé par une grave maladie.

Mais la terre d'Albanie, féconde en héros,

avait réservé à la croix un défenseur digne d'une grande cause. Le Souliote Markos Botzaris avait toutes les qualités qui manquaient à ceux dont les divisions et l'ambition compromettaient le salut de la Grèce. Petit de taille, il portait sur ses traits pâles et mélancoliques l'expression de la modestie et de l'abnégation. Sa physionomie ouverte montrait qu'il était étranger à la ruse. Son attitude calme prouvait son antipathie pour la funeste turbulence de quelques-uns de ses collègues. Mais cet agneau devenait dans les combats aussi terrible que son compatriote l'héroïque Photos Tsavellas, et il courait au feu comme à une fête. Méprisant le butin et les riches vêtements, il ne portait que les habits tissés par sa sœur, la belle et douce Angélique. Les ennemis du nom chrétien ne pouvaient se refuser d'admirer tant de grandes qualités unies à tant de simplicité. Les préjugés asiatiques, si favorables à l'emphase et aux vaines démonstrations, ne les empêchaient pas de reconnaître dans Botzaris la manifestation d'un esprit supérieur, à la fois tendre et ferme, le véritable esprit chrétien. Pareil à ces Macchabées, qui se sacrifiaient à la patrie, le digne fils de Souli se dé-

cida à mourir, s'il le fallait, pour arracher la Grèce à l'esclavage.

Botzaris, avant de marcher au devant des Turcs, termina les fortifications de Missolonghi. Comprenant la nécessité d'étouffer tout germe de jalousie et de division parmi les capitaines, il déchira en leur présence son diplôme de stratarque (gouverneur militaire) de la Grèce occidentale, après l'avoir baisé avec respect pour manifester sa déférence envers l'assemblée nationale. « Celui de nous qui voudra des diplômes, dit-il, ira les chercher dans les tentes du pacha. » La veille du jour où il se sépara des siens, il se promenait au clair de la lune, avec sa sœur, sous les murs de Missolonghi : « Demain, dit-il, je vais à l'ennemi, et vous, vous partirez pour l'Italie. » — Voyant qu'un torrent de pleurs s'échappait des yeux d'Angélique : « Pourquoi ces pleurs? dit-il, nous nous reverrons. » — « Où? » demanda la jeune fille. — Sans répondre, le héros la regarda avec compassion, la pressa sur son cœur et ne put retenir quelques larmes. Adoré de sa famille, de ses enfants et de sa femme, morte récemment à Athènes, Botzaris n'était pas un stoïcien insen-

sible. Il aimait la vie; son sacrifice et sa mort n'en sont que plus admirables.

La petite armée hellénique, composée seulement de 2500 hommes, se dirigea vers l'Acarnanie. Elle allait combattre les meilleures troupes que la Turquie eût encore lancées sur la Grèce, des troupes fières de leur nombre et de la bravoure de leurs chefs. L'intrépide Djéladin-bey, qui commandait l'avant-garde, forte de 8000 hommes, menaçait déjà Carpénisi. Botzaris, après avoir taillé en pièces un corps ennemi, apprit, à une lieue et demie de Carpénisi, que Djéladin venait de s'en emparer. Il expliqua alors à ses soldats le plan audacieux qu'il se proposait d'exécuter dans la nuit. Il voulait, avec une troupe d'élite, pénétrer dans le camp et anéantir les meilleurs bataillons de Moustapha. On sait quelle est l'incurie des Turcs. D'ailleurs, ne prévoyant aucune résistance, ils marchaient sans crainte vers Missolonghi. Le projet de Botzaris ne souleva aucune objection, et 222 Souliotes s'offrirent pour tenter cet héroïque coup de main. Le reste de l'armée devait le seconder, sans prendre d'abord part à l'action.

Lorsque les ombres de la nuit commencèrent

à descendre des monts, le général, cédant à la pente naturelle de son caractère et à la puissance des affections qui l'attachaient à l'existence, se retira à l'écart sur le bord d'un ruisseau. Dans ces temps incertains, où l'âge ni le sexe n'échappaient à la fureur des barbares, il était difficile de laisser sans inquiétude ses enfants et sa femme abandonnés au hasard des événements. Livré à des pensées pleines d'angoisse, le héros, levant les yeux vers les montagnes dont le pays est hérissé, laissa échapper quelques soupirs. Toussas Botzaris, son parent, qui l'avait suivi sans qu'il s'en aperçût, l'ayant interrogé, le général lui prit la main avec affection. « J'accomplis, dit-il, une tâche pénible; que deviendront ma femme et mes enfants ? »

Les pressentiments sinistres de Botzaris ne l'empêchèrent pas d'attaquer le camp turc avec tant de résolution qu'il engagea l'action en poignardant de sa main cinq Albanais réveillés par le bruit de ses pas. Atteint d'un coup de feu dans les reins, il continua de combattre jusqu'au moment où une balle lui frappa le front : « Frères, vengez-moi, » dit-il, en tombant au milieu des cadavres ennemis entassés autour de lui. Tous-

sas et ses Souliotes enlevèrent le corps de leur ami, tandis que les Hellènes, exaspérés de la mort de leur chef magnanime, chargeaient les Musulmans avec une nouvelle fureur et les mettaient en fuite. Digne par ses vertus d'être comparé à Épaminondas, Botzaris, comme le héros thébain, mourut au sein de la victoire.

Cette mort triomphale fut célébrée à Missolonghi avec un mélange de douleur et d'enthousiasme patriotique. Lorsque le corps entra dans la cité, dont le bras de Botzaris semblait l'unique rempart, toute la ville accourut au devant du convoi, que les dépouilles de l'ennemi faisaient ressembler à une pompe militaire. Enveloppé du manteau écarlate des fiers guerriers de l'Albanie, gardant à ses côtés son sabre, fidèle compagnon de ses exploits, Botzaris était couché sur un brancard porté par six pallicares de Souli. Devant lui s'avançaient les prisonniers enchaînés, les drapeaux pris aux Turcs dans le combat, des coursiers de bataille splendidement enharnachés. Le cortége était fermé par des mulets chargés de fusils et de pistolets, par huit mille moutons et par les munitions enlevées du camp.

Les funérailles des Orientaux diffèrent profondément des cérémonies funèbres de l'Occident. Loin de cacher le mort à tous les yeux comme un objet d'horreur, on veut qu'il reçoive solennellement les adieux de tous ceux qui l'ont aimé. Quand il s'agit d'un homme qui a tout sacrifié pour son pays, ces adieux prennent un caractère essentiellement dramatique et touchant. Le corps avait été déposé dans la maison de l'éparque de Missolonghi. Vers le soir, on introduisit les femmes chargées de chanter le mirologue. Elles étaient, selon l'usage, vêtues de blanc, et leurs cheveux épars flottaient sur leurs épaules. Rangées en cercle autour de Botzaris, elles n'eurent pas de peine à trouver dans une douleur qui remplissait toutes les âmes, des accents supérieurs aux plaintes ordinaires qu'on improvise auprès des morts. A minuit, tout rentra dans une paix solennelle. La ville silencieuse et consternée se préparait aux graves solennités du lendemain. Lorsque le défenseur de Missolonghi parut dans la rue sur un cercueil orné de cyprès, le visage découvert, ses bras invincibles croisés sur un cœur qui n'avait jamais tremblé, le son des cloches et le bruit de l'artillerie reten-

tirent depuis le bord des flots jusqu'aux vallons de l'Aracynthe. Des fenêtres, les femmes faisaient pleuvoir des fleurs mêlées d'eau de rose, de myrrhe et d'aloës. C'est ainsi que le cortége s'avança vers l'église. Lorsqu'après l'office des morts le pontife appuyé sur la *pateritza* (crosse des prélats grecs) prononça ces paroles saintes : « Que l'âme du martyr repose dans la paix de Dieu ! » — tout le peuple se précipita à genoux en disant : Amen ! Puis les pallicares, que Botzaris avait tant de fois guidés à la victoire, s'avancèrent pour donner à leur capitaine le dernier baiser. Quand les assistants les eurent imités, on descendit dans la fosse le corps de Botzaris, on y versa quelques gouttes d'huile consacrée, et la terre cacha aux regards des Hellènes la dépouille mortelle du plus noble soldat de la Grèce régénérée.

La mort de Botzaris fut un grand malheur pour la Grèce. Peut-être son exemple eût-il triomphé des rivalités qui la mirent à deux doigts de sa perte. Peut-être sa réputation eût-elle décidé les Albanais musulmans et catholiques à une insurrection contre la Turquie. Chez un peuple épris de l'héroïsme, il eût pu mieux que personne

faire oublier d'éternelles dissensions et rallier à la cause hellénique une nation dont la destinée, depuis les règnes de Philippe et d'Alexandre, a été unie presque constamment à celle de la Grèce, qui, au temps de Scanderbeg, a été le bouclier de l'Europe orientale, et qui, encore aujourd'hui, couvre le nouveau royaume de ses nombreuses colonies.

Les funérailles de Botzaris n'étaient pas les dernières que dût voir Missolonghi. Byron, qui y fut appelé par les Souliotes et par M. A. Mavrocordatos, chargé de nouveau de commander dans la Grèce occidentale, y succomba en avril 1824. Le grand poëte était honteux de la conduite que son gouvernement tenait envers la Grèce. Tandis que la station française dans l'Archipel se signalait par des traits de générosité sans nombre, le lord haut-commissaire des îles Ioniennes, Maitland, agissait en allié des Turcs. Les Anglais, d'accord avec les Autrichiens, ravitaillaient leurs places fortes. Metternich se conduisait envers les Hellènes en digne successeur des hommes qui avaient livré Rhigas-le-Libérateur aux bourreaux des barbares. Byron comprit que, si les oppresseurs des Italiens et des Roumains pou-

vaient agir ainsi, la politique des torys était la honte d'un peuple libre. Son départ pour la Grèce fut une éclatante protestation contre les hypocrites qui l'accusaient d'immoralité et d'impiété et qui servaient avec enthousiasme la cause du harem et de l'esclavage. Dès qu'il fut arrivé, il se montra infatigable dans les soins qu'il prit pour calmer les dissensions intérieures dont il comprenait la gravité et pour faire prévaloir dans la lutte impitoyable des religions et des races des habitudes d'humanité. « Il croyait les Grecs bons, dit le colonel Stanhope, mais son but était de les rendre meilleurs. » Les scènes pénibles auxquelles il assista ne lui enlevèrent ni son calme ni sa résolution. « J'ai, disait-il avant de mourir, donné à la Grèce mon temps, ma fortune, ma santé, et maintenant je lui donne ma vie. Que pouvais-je faire de plus ? » Missolonghi, inspirée par M. Mavrocordatos, célébra par un deuil solennel les funérailles de cet Anglo-Saxon qui sut aimer fraternellement les Hellènes et les Latins [1]. Son souvenir est resté vivant dans le cœur des Missolonghiotes. Combien de fois

[1] En 1821, Byron, lié avec les *carbonari* de Ravenne, fu obligé de quitter l'Italie.

Mme Skousé, nièce de Capsalis, qui a connu, dans sa jeunesse, l'auteur de *Childe-Harold*, ne m'a-t-elle pas parlé de son séjour à Missolonghi, et de cette voix musicale comme le luth d'Apollon, — *musical as is Apollo's lute*[1], — qui célébrait les grandeurs de la Grèce!

« C'est avec le respect le plus profond, disait plus tard un orateur grec, M. A. Polysoïdis dans un discours prononcé devant le gouvernement, ô ville sacrée de Missolonghi, que je foule en esprit ton sol ensanglanté, quand je songe à tous les prodiges qui se sont renouvelés tant de fois dans ton sein. Faible encore et sans remparts, tu résistas, il y a trois ans, à douze mille Albanais, conduits par l'habile Omer-Vryonis, et lorsqu'ils osèrent t'approcher, tu te vis bientôt environnée d'une foule de ces malheureux, tombés sous les mains redoutables de tes vaillants défenseurs. La journée du 24 décembre est gravée dans ton histoire en lettres d'or et à jamais ineffaçables. A peine fortifiée, tu fis trembler à ton seul aspect le farouche pacha de Scodra[2], et tu le contraignis à déclarer, en te re-

[1] Milton, *Paradise lost*.

[2] Skadar ou Scutari.

gardant de loin, qu'il te jugeait imprenable.... Je t'appelle sacrée ; et tu l'es, en effet, puisque, depuis le commencement de cette guerre, tu es restée sans tache, et que tu n'as jamais été profanée par les pieds des barbares. Je t'appelle sacrée enfin, parce que tu as été jugée digne d'avoir pour défenseurs pendant leur vie, et après leur trépas pour reliques déposées dans ton sein, les plus grands hommes qui brillent dans l'histoire hellénique. Tu possèdes le corps de Kyriakoulis Mavromichalis, qui déploya tant de valeur dans le combat de Spalantza. Tu possèdes les restes du plus grand général et du meilleur citoyen de la Grèce, de Marcos Botzaris, qui, dans les plaines de Carpénisi s'éleva au-dessus même de Léonidas. Tu possèdes les os du général allemand Normann, qui combattit et souffrit pour notre liberté autant que nous-mêmes [1] ; enfin, tu gardes dans ton sein le cœur du poëte Byron, qui, après avoir chanté de loin, sur une lyre harmonieuse, la beauté de la Grèce, et déploré ses malheurs avant qu'elle brisât les chaînes de la tyrannie, vint ensuite prendre part à ses combats ; qui, admis au nombre de tes ci-

[1] Il mourut de la fièvre pendant le premier siége.

toyens, forma pour la défense les plans les plus utiles, et qui, frappé d'une mort prématurée, expira avec le doux nom de la Grèce sur les lèvres. »

La chute de la capitale de l'Étolie ne fut que retardée par le dévouement de Botzaris et de Byron. Pendant que Ibrahim-pacha conquérait Néocastron (Navarin) en mai 1825, puis le Péloponèse, le *sérasker* Méhémet-Reschid-pacha, assisté d'ingénieurs autrichiens[1], venait mettre le siége devant Missolonghi. Brave, actif, entreprenant, avide de renommée, le *sérasker* trouvait dans le savoir des Occidentaux le moyen de suppléer aux connaissances militaires qui lui manquaient. Missolonghi était mieux préparée à se défendre que lorsque M. Alexandre Mavrocordatos dirigeait les affaires de la Grèce occidentale. Du côté de la mer, des bas-fonds parsemés de bancs de sable et d'îlots, dont les principaux étaient Clissova, Dolmas et Vasiladis, avaient paru suffisants pour arrêter l'ennemi. Le reste de la ville était couvert par un rempart couronné de bastions et de tours. Chacun de ces ouvrages portait le nom d'un héros

[1] M. Lavallée, qui est bien loin d'être philhellène, insiste sur ce fait. (*Histoire de Turquie*, t. II.)

de la liberté ou d'un philhellène célèbre, Guillaume Tell, Rhigas, Botzaris, Kyriacoulis, etc. La garnison était composée de quatre mille hommes de la Grèce continentale, Étoliens, Acarnanes et Souliotes, rudes soldats habitués à l'existence aventureuse des pallicares. Les Souliotes, chassés de leurs rochers, étaient venus représenter dans les murs de Missolonghi la bravoure de l'Albanie chrétienne. Des chefs qui portaient des noms renommés, tels que Notis Botzaris, dernier polémarque de Souli, — le héros du pont de Coracos, qui, en 1822, avait arrêté pendant trois mois toute l'armée d'Omer-Vryonis devant les rochers de son pays, — se trouvaient à leur tête. Kitsos Tsavellas vint plus tard à travers l'armée turque se joindre à eux. Kitsos était le fils du célèbre Photos, qui avait rempli de sa renommée l'Albanie tout entière, et défendu ses montagnes natales avec un héroïsme digne de Scanderbeg. A l'extérieur, Karaïskakis, dont la renommée avait grandi depuis le premier siége, devait couper, autant que possible, les communications des assiégeants avec Amphissa et Arta (anc. Ambracie). On comptait sur Miaoulis et sur sa flotte pour le ravitaillement de la place.

Tous les efforts du *sérasker* échouèrent grâce à la bravoure et à l'union des assiégés. Albanais et Asiatiques vinrent se briser contre les fortifications. Les femmes se signalèrent dans tous les assauts que les Hellènes repoussèrent. On les voyait voler au secours des soldats et, sous une grêle de balles et de mitraille, porter des planches, des pierres et même des matelas pour fermer la brèche. Elles affectaient de se promener dans le bazar ou d'aller puiser de l'eau aux fontaines au moment où les bombes éclataient à côté d'elles. Les jeunes filles montraient la même gaîté et la même intrépidité que leurs mères. Aussi, dans les premiers mois du siége, le nombre des femmes que le feu des Ottomans atteignit, fut peut-être plus considérable que celui des soldats tués. Les enfants eux-mêmes étaient jaloux de rivaliser de bravoure avec leurs mères et avec leurs sœurs. Les jeunes Missolonghiotes et les petits Souliotes, réfugiés dans la ville, exécutaient des manœuvres militaires sur les places, tandis que les bombes éclataient sur la ville et venaient souvent ensanglanter leurs jeux guerriers [1]. On les vit même, dans un moment périlleux, courir sur les rem-

[1] *Chroniques de Missolonghi.*

parts armés de pierres, se ranger à côté des soldats et chanter au bruit des balles sifflant autour de leur tête[1]. « Que ne puis-je être auprès de vous, écrivait à son oncle, le général Notis Botzaris, le fils de « l'aigle de la Selléide », pour prendre part à ce sacré et divin combat dont vous faites vos délices ! Combien je gémis d'être encore si jeune ! »

Les femmes grecques n'étaient point, comme les femmes italiennes en 1848 et en 1859, toujours exposées à voir blâmer leur patriotisme comme un crime digne d'éternels supplices par un clergé vendu à l'étranger. Joseph, évêque de Rogas, dont une mort héroïque couronna la noble vie, les soutenait par ses exhortations. Tantôt il prononçait l'éloge des martyrs et présentait leur exemple comme un modèle à ceux qui survivaient, tàntôt il relevait les courages abattus et s'écriait avec ses prêtres : « La victoire ou la mort ! » Un autre jour dans une lettre pastorale il menaçait de la malédiction divine tous les chrétiens qui ne feraient pas leur devoir ; enfin, on le voyait venir sur les murailles, entouré de ses clercs, afin de porter la terre des-

[1] Journal du siége dans les *Chroniques*.

tinée à soutenir les canons. Grâce au zèle des pasteurs, les hymnes de l'Église orthodoxe se transformaient en chants patriotiques, et les triomphes des héros qui défendaient leur terre natale obtenaient la même admiration que les victoires remportées par les martyrs du christianisme. Les Ottomans unissant dans une même haine ces femmes, ces enfants et ces prêtres intrépides s'avisèrent le 8/20 décembre 1826 de faire empaler au devant de leur camp deux femmes, quelques enfants, un prêtre revêtu de ses habits sacerdotaux et quelques autres captifs.

Les marins ne se montrèrent pas moins dévoués à la patrie. Miaoulis et Sakhtouris leur donnaient l'exemple de la bravoure. Le 20 mai (1er juin 1825), le vice-amiral Sakhtouris battit entre l'Eubée et l'île d'Andros une flotte ottomane, forte de cent vaisseaux de guerre ou de transport, qui apportait au *sérasker* un formidable équipage de siége[1]. Au moment où la place commençait à manquer de vivres, le « Nelson de la Grèce » se chargea de la ravitailler. « Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! s'écria la foule en se précipitant vers le port, ce sont

[1] Proclamation du gouvernement hellénique du 24 mai/5 juin.

nos vaisseaux ! c'est Miaoulis ! » Après un combat heureux contre les navires turcs, qu'il força à la retraite, l'intrépide Hydriote put débarquer les provisions de bouche et les munitions envoyées par le gouvernement.

L'accord admirable de toutes les classes rendait inutiles tous les efforts de Reschid. C'est en vain que plusieurs gouvernements, peu dignes du nom de chrétiens, appuyaient les Turcs, afin de « maintenir l'intégrité de l'empire ottoman ;» c'est en vain que le chevalier autrichien Bouratovitch, commandant de la *Caroline*, invitait les assiégés à se rendre ; c'est en vain que les navires européens escortaient les flottes des musulmans, éclairaient leurs mouvements et transportaient leurs soldats[1]. Les Hellènes ne s'effrayaient pas plus des complots des princes que de la fureur des Turcs. Aussi Reschid désespéré crut-il devoir appeler Ibrahim à son aide.

Le général africain débarqua à Crionéri le 24 décembre avec 8,000 Égyptiens, com-

[1] « La marine autrichienne, disait un historien pendant la guerre de l'indépendance, traite les Grecs comme si la guerre était déclarée entre Vienne et Napoli (Naupli).» — Fabre, *Histoire du siége de Missolonghi*, discours préliminaire, p. 51.

mandés par 600 Européens[1] et organisés régulièrement. Tant que les Hellènes n'avaient eu à combattre en Morée et dans la Grèce continentale que des troupes étrangères à la tactique occidentale, l'avantage leur était resté. Mais les Égyptiens, conduits par des officiers de l'Occident, munis d'une bonne artillerie et astreints à une discipline sévère, avaient sur eux des avantages de toute espèce. Cependant l'énergie de la résistance fut égale à la vigueur de l'attaque. Une flotte composée de vingt vaisseaux d'Hydra, de trois navires de Spetzia et de quatre bâtiments de Psara, parmi lesquels était le brûlot de Canaris, parvint à battre la flotte turque, après une lutte de cinq heures, malgré le nombre des vaisseaux ottomans, malgré la supériorité que leur assuraient la quantité et surtout le calibre de leurs pièces, malgré les leçons des instructeurs européens. Miaoulis, après avoir poursuivi les Turcs, put envoyer Sakhtouris à Missolonghi avec des vivres et des munitions. Ces secours insuffisants n'empêchaient pas la détresse d'augmenter. Pour remplacer leurs maisons

[1] Les assiégés nommaient ces mercenaires « rebut de la France », et les troupes régulières du pacha d'Égypte, Gallo-Arabes.

renversées par les bombes, les assiégés étaient obligés de se construire de misérables cabanes, qui les défendaient à peine contre la pluie. Manquant de vêtements et de chaussures, et la plupart du temps de pain, ils devaient passer des nuits entières à observer l'ennemi. La France, qui déteste avec raison le service mercenaire, s'irrita de voir d'indignes compatriotes de Jeanne Darc, de la Tour d'Auvergne et de Marceau marcher à la tête des hordes de l'Afrique et de l'Asie. Cette réaction contre la barbarie fut utile à la patrie de tant de héros de la liberté. Elle réveilla le sentiment national contre une dynastie imposée par les baïonnettes étrangères et patronnée par les Jésuites. Tandis que des souscriptions s'ouvraient dans la plupart des villes pour les martyrs de l'Étolie, que les femmes parcouraient les maisons pour y recueillir pieusement les offrandes de la charité chrétienne, les Français se rappelaient les luttes soutenues par les défenseurs de leur nationalité, et se promettaient secrètement de profiter de la première occasion pour se débarrasser de princes qui n'avaient pas rougi de combattre avec les ennemis du pays.

Ibrahim-pacha ne tarda pas à s'apercevoir que tant que les Hellènes pourraient recevoir par mer des vivres et des munitions, il ne les déciderait jamais à capituler. Il prit donc le parti de s'emparer des principales positions qui défendaient les lagunes. Au mois de mars, il attaqua le fort de Vasiladis, où une bombe fit sauter le magasin à poudre et rendit la défense impossible. Poros et Anatolico étant également tombés en son pouvoir, Ibrahim fit attaquer Clissova le 6 avril/25 mars 1826. Clissova n'avait pas trois cents hommes de garnison, mais Kitsos Tzavellas s'y était était jeté pour la défendre. Tzavellas soutint la renommée de son père et de son aïeul. Reschid, qui avait commencé l'attaque à cinq heures du matin, était obligé de battre en retraite vers midi. A deux heures, Ibrahim lui-même entrait en ligne avec 2500 Égyptiens les mieux disciplinés de son armée. Il ne fut pas plus heureux que Reschid. Le soir, sa flottille s'éloignait en désordre, laissant dans l'îlot 1200 cadavres; le reste des morts était tombé dans les flots. On croit que les Turcs perdirent plus de deux mille hommes dans cette lutte de treize heures, où tant de sang avait

coulé que, m'a-t-on dit, la mer formait un cercle d'un rouge sombre autour de Clissova. Mais les soldats de Tzavellas n'avaient pas un morceau de pain pour réparer leurs forces! La détresse n'était pas moins grande à Missolonghi. On n'y avait d'autre ressource que les plus vils aliments. Miaoulis essaya en vain de forcer le passage. Les officiers européens au service d'Ibrahim avaient si bien garni les lagunes de batteries, que la flotte turque, protégée d'ailleurs par d'immenses radeaux, était inabordable. Canaris lui-même ne put en approcher. Le lord-commissaire des îles Ioniennes, plus humain que Maitland, pressait les assiégés, les larmes aux yeux, d'accepter l'honorable capitulation que proposait le général africain : « Je vous rends grâces de l'intérêt que vous nous témoignez, répondit Notis Botzaris avec une noble fermeté, mais vous feriez mieux de nous apporter du pain que de venir mettre notre constance à l'épreuve. Si nous sommes devenus criminels aux yeux des souverains de l'Europe pour avoir voulu vivre chrétiens et libres ; si vous craignez d'attirer sur vous leur colère en venant à notre secours, conseillez-nous du moins de mourir au pied de

la croix, et non de reprendre des chaînes arrosées du sang de nos frères. »

La garnison refusant de capituler, il ne lui restait d'autre parti à prendre que de s'ouvrir un chemin à travers l'ennemi.

La nuit du 10/22 avril 1826 fut choisie pour l'exécution de ce périlleux dessein. Malgré la trahison d'un Bulgare, qui fit connaître aux généraux du *padishah* la route qu'on devait suivre, elle franchit les triples retranchements de l'ennemi et arriva, toujours en combattant, au couvent de Saint-Siméon, au pied du mont Aracynthe. Là, après un combat contre les Albanais qui l'occupaient, ces braves ayant soutenu une nouvelle lutte à moitié de la hauteur, parvinrent au sommet de la montagne, d'où ils purent, aux premiers feux du jour, contempler les ruines de la glorieuse cité qu'ils avaient vaillamment défendue et que la faim seule avait pu leur faire abandonner. Cette cité avait, même en succombant, donné au monde un éclatant exemple. Les habitants, au lieu de suivre la garnison, étaient rentrés dans la ville en entendant crier « en arrière! » par quelques compagnons trompés. L'ennemi était déjà dans Mis-

solonghi. Les Turcs, irrités d'une longue résistance, ne songèrent d'abord qu'au massacre. Plusieurs femmes, craignant le réveil d'une brutalité aussi redoutable que la soif du meurtre, tuèrent leurs enfants et se jetèrent dans les puits. Mais Khristos Capsalis, un des primats de la ville, avait pris ses précautions pour soustraire aux Ottomans la plupart des femmes et des enfants. Au moment du départ de la garnison et quand le plus grand nombre de ses compatriotes se disposaient à la suivre avec leur famille, il avait refusé de partir, et ouvrant aux femmes le grand magasin de poudre : « Venez ici, dit-il, et soyez-y tranquilles, je réponds de vous. » Après le premier emportement de la victoire, les barbares se réunirent autour du vaste édifice qu'ils croyaient devoir renfermer les richesses des habitants. Capsalis les laissa se rassembler sous les murs du magasin, attaquer les portes et grimper sur le toit. Tout à coup, levant les yeux au ciel, il mit le feu aux poudres en prononçant cette simple prière : « Souviens-toi de moi, Seigneur ! » C'est ainsi qu'il arracha aux hontes du harem et de l'esclavage tant d'innocentes victimes en faisant sauter avec elles 2000 barbares.

« La ville dont vous nous avez confié la défense, écrivaient d'Amphissa aux membres du gouvernement Notis Botzaris et Kitsos Tzavellas, est aux mains de l'ennemi, mais transformée en un vaste monceau de ruines qui couvrent plusieurs centaines de nos braves reposant sur des milliers de cadavres ennemis..... Tous les Hellènes ont fait leur devoir.... Les uns sont morts en héros, les autres vivent encore; mais ils ne respirent que la vengeance.... La plus grande partie de nos femmes et de nos enfants ont succombé dans cette lutte, — ajoutent les chefs en racontant leur sortie de la ville sacrée, — toutefois le barbare n'a eu que des morts ; car pas un Hellène n'a été pris vivant. Arrivés sur les montagnes voisines, nous prîmes quelques heures de repos, et nous nous dirigeâmes à la pointe du jour vers Salona (Amphissa), où nous nous trouvons depuis quatre jours au nombre de 1800..... Nous sommes fiers de vivre encore pour venger les tombes renversées de l'immortel Marcos et du généreux Anglais qui nous consacra ses chants, son amour et sa vie. Missolonghi est partout avec nous... Enfants de la Grèce et du malheur, nous sommes toujours les

mêmes hommes qui ont défendu sa liberté et ses droits sacrés sur les monts escarpés de Souli comme sur les murs délabrés de Missolonghi. »

J'ai dû constater avec douleur la part que les mercenaires de l'Occident prirent à la chute de Missolonghi. Si leur conduite excite aujourd'hui l'indignation de toute âme généreuse, on peut aisément s'imaginer l'impression qu'elle produisit, ainsi que la manière d'agir de certaines puissances complices de la Turquie, sur les femmes de la Grèce. Dans le mois même où succombait le boulevard de la Roumélie, plusieurs dames, Hélène Athanasios, Irène Miaoulis, Marie E. Tombazis, Catherine G. Skousé[1], Hélène G. Sahinis, etc., adressèrent aux « amies de l'Hellade » une énergique protestation. « La dévastation et l'embrasement de Cydonie, disaient-elles, l'horrible massacre des Chiotes, l'asservissement de la Crète et de l'Eubée, la catastrophe inouïe de Psara, la flamme et la destruction atteignant les diverses contrées et les cités de l'Hellade, le spectacle des victimes sans

[1] Mlle Émilie G. Skousé, qui a traduit en grec les *Femmes en Orient*, appartient à la même famille. Du côté maternel, elle est parente du martyr Capsalis.

nombre qui ont souffert de tant de désastres, sont encore présents à notre imagination. Presque toutes nous avons vu des mères mourir dans les bras de leurs filles ; des filles mourir sous les yeux de leurs parents mourants ; des enfants cherchant un reste de lait sur le sein de leurs mères sacrifiées à la fureur des éternels ennemis des chrétiens. La nudité, la famine, le froid et la mort... sont les moindres maux qui se sont offerts à nos yeux... Mais, ô amies de l'Hellade, nous vous assurons qu'aucun de ces malheurs n'a pénétré aussi profondément notre âme que l'inhumanité, pour ne pas dire la cruauté, qu'ont montrée envers notre nation plusieurs de ceux qui se vantent d'être nés au sein de l'Europe éclairée et civilisée... et, ce qui est plus extraordinaire, d'être les disciples de l'Évangile !... Qui ne s'affligerait pas en voyant tant d'Européens prodiguer des conseils et leur concours aux Turcs..., et les assister dans leurs combats de terre et de mer ? Comme si toutes les nations musulmanes n'étaient pas suffisantes contre le petit nombre des soldats de notre peuple ! Comme si leurs flottes redoutables et nombreuses n'étaient pas assez fortes pour attaquer

et couler nos bateaux fragiles et impuissants ! Qui ne frémirait en les voyant associés au croissant, contre une petite nation chrétienne, au moment même où elle combat pour la croix ? Qui peut voir sans indignation et sans la douleur la plus vive, plusieurs de ces hommes qui se disent nos frères, célébrer des fêtes et annoncer des festins aussitôt qu'ils apprennent une nouvelle infortune dont nous sommes accablés ? »

Tandis que je m'entretenais avec mes compagnons de voyage de ces grands souvenirs, on aperçut, à droite, la cité immortalisée par deux siéges qui rappellent les mémorables défenses de Sagonte et de Sarragosse. Comme le ciel était voilé par les nuages et que les brouillards couvraient les pentes du mont Aracynthe, Missolonghi, éclairée par un rayon de soleil, brillait au bord des flots, comme si elle eût été couronnée d'une auréole. Arrivé à l'îlot de Haghios-Sosti, on entre dans une barque à voile pour traverser la lagune sans profondeur qui précède la ville. A gauche, dans la lagune, sont des madragues où les poissons vivent comme parqués. Elles sont surmontées de distance en distance

par de petites cabanes en clayonnage couvertes de jonc. Les pêcheurs y passent tout leur temps. Vis-à-vis de ces cabanes est un îlot où quelques murs indiquent la place de la forteresse Vasiladis. On aperçoit à droite la petite Clissova, devenue grande par l'héroïsme de Kitsos Tsavellas. Clissova est composée de quelques cabanes de pêcheurs et d'une église entourées par les eaux. On distinguait, à gauche, le golfe charmant d'Ætolikon.

La gracieuse île d'Ætolikon, qui sort des flots dans la partie la plus étroite du golfe, est réunie à la terre ferme par deux ponts et couverte d'oliviers et de bosquets d'orangers.

Après avoir traversé la ville de Missolonghi, bâtie au pied de l'Aracynthe, sur un terrain plus bas que la mer, contre laquelle de nouveaux atterrissements servent de digue, et dont l'aspect est assez triste, je m'empressai d'aller voir les fortifications et les monuments des héros qui les ont défendus. Deux vieux vétérans, dont l'un avait combattu avec Tzavellas à Clissova, me montrèrent avec un légitime orgueil les murailles de Missolonghi. A quelque distance, vers l'Orient, est le monument consacré à Marcos

Botzaris, simple comme sa vie. Sur une des faces on y lit cette inscription en grec ancien : — « Ce monument est élevé à Marcos Botzaris, chef et conducteur de la guerre, dont l'âme pure quitta, pour sa chère patrie, sa dépouille terrestre. La Grèce ne dit jamais que ses braves sont mortels. »

David d'Angers, l'illustre sculpteur français, a fait en 1827, pour surmonter ce monument, une statue qui n'y était pas à mon passage. Cette statue, qu'on nomme la « la jeune fille au tombeau de Botzaris », représente la Grèce sous les traits de l'enfant bien-aimée du grand artiste, qui a visité le royaume quand le coup d'État du 2 décembre l'eut jeté dans l'exil. A côté est un tumulus où ont été ensevelis les patriotes dont le chef sacrifia avec tant d'abnégation sa noble vie à l'indépendance nationale. Entre le tumulus et la tombe de Botzaris, on a placé la partie supérieure d'une presse dont se servit, en employant les caractères apportés par Byron, le philhellène suisse Meyer, pour imprimer les célèbres *Chroniques* (ou journal) *de Missolonghi*. On distingue, du jardin où sont ces monuments, un moulin près duquel Capsalis se fit sauter.

Un jeune peintre grec, M. Vrisakis, a représenté cette scène dans un grand tableau qui est chez Mme Hypsilantis, à Athènes.

Avant de quitter ces lieux consacrés par les plus purs souvenirs du patriotisme, où l'on regrette de ne trouver aucun monument érigé à Byron, je déposai un gros bouquet sur la tombe de Botzaris. Fille d'une maison qui sortit autrefois de la belliqueuse Albanie pour aller régner aux bords du Danube, pouvais-je passer à côté du monument d'un héros né, comme mes pères, sur la noble terre albanaise, dans cette Illyrie grecque qui fournit à Alexandre, à Pyrrhus et à Scanderbeg leurs plus intrépides soldats, sans rendre hommage à la mémoire du moderne Épaminondas? Cette mémoire doit être d'autant plus chère à tous les chrétiens de l'Orient que Botzaris était exempt de tous les défauts qu'on leur reproche. Sa modestie égalait sa bravoure; son désintéressement était à la hauteur de son patriotisme; son amour de l'union n'était pas moindre que son énergie.

Après cette excursion aux monuments; j'allai me reposer et recevoir les visites des autorités de Missolonghi. Parmi les habitants qui se joi-

gnirent à elles, je remarquai deux personnes qui m'intéressèrent vivement.

La première avait les yeux encore vifs, quoique son visage fût couvert de rides. Elle se nommait Maghioula, et était veuve de Constantin Baroukchi. Son mari et son fils furent tués en combattant Omer-Vryonis. Il lui restait une fille de deux ans nommée Tsoupa. Lorsqu'elle s'échappa de la ville avec la garnison, elle partit armée, et portant sa fille sur le dos. Un petit flacon d'eau était attaché à sa ceinture, ses poches étaient remplies de café, et elle avait caché des pièces d'or dans les tresses de ses cheveux, couverts d'un turban. Les Égyptiens l'ayant rencontrée avec d'autres fuyards, lui arrachèrent sa fille et la couvrirent de blessures, dont sa poitrine, sa tête, ses bras et un de ses pieds avaient surtout conservé les traces effrayantes. Vêtue d'une seule chemise, elle resta toute la nuit au milieu des cadavres, grelottant de froid et épuisée par la perte de son sang. Elle était obligée d'étouffer ses gémissements contre le sol, afin qu'on ne s'aperçût pas qu'elle vivait encore. Le matin, arriva une troupe de Turcs qui lui coupèrent les cheveux avec tant de brutalité

qu'ils lui firent d'un coup de sabre sous l'oreille gauche une forte entaille dont elle me montra la profonde cicatrice. Ils emportèrent son argent sans daigner l'achever. D'autres Musulmans, qui vinrent à passer, entendant les plaintes qu'elle ne pouvait plus contenir, la poussèrent dédaigneusement du pied en l'interrogeant sur sa situation. Elle leur demanda comme une grâce de mettre fin à ses maux. Touchés un moment de ses souffrances, ils la placèrent en croupe sur un de leurs chevaux ; mais à la station où ils s'arrêtèrent ils la jetèrent avec l'insouciance asiatique dans la cour de la maison occupée par un des chefs de l'armée victorieuse, où elle resta exposée aux ardeurs d'un soleil dévorant et aux attaques des mouches que ses plaies attiraient. Tandis qu'elle était ainsi plus abandonnée que Job, elle apprit par hasard que sa bru était enfermée chez le pacha avec d'autres femmes grecques. Elle en obtint du linge pour envelopper sa tête et panser ses blessures. Après qu'elle eut passé trente-cinq jours dans une grange de cette cour, on la mit sur un cheval et on l'amena en Épire à Janina, où elle resta plus d'un mois. Vendue à un beg albanais, — l'Albanie est gouver-

née par des *begs* ou beys plutôt vassaux que sujets de la Porte, — elle resta chez lui quinze ans employée aux soins du ménage, jusqu'au jour où un charitable *papas* la racheta pour mille piastres. Heureusement qu'il lui restait quelques débris de sa fortune et qu'elle put rendre au prêtre l'argent qu'il avait déboursé.

Une autre personne, d'une démarche imposante, complétement vêtue de noir, m'apporta deux volumes de poëmes composés par elle. Elle a dû être très-belle, ses mouvements sont lents et ses paroles rares. Elle se nomme Antonoussa J. Camboropoulos et elle est de la Cydonie, dans l'île de Crète. Les deux volumes qu'elle m'offrit étaient l'un un poëme tragique contenant la description de plusieurs guerres qui ont eu lieu en Crète pendant la révolution grecque[1], l'autre une tragédie en cinq actes, dont un soldat patriote, George Papadakis, est le héros[2]. L'auteur de ces poëmes, avec un peu d'instruction, un esprit sérieux et un cœur sensible, a vu ses concitoyens soutenir une lutte qui était de nature à

[1] *Poëme tragique contenant le récit de plusieurs guerres de la Crète pendant la révolution grecque*, in-8°. Hermopolis 1840.

[2] *George Papadakis*, poëme, in-8°. Athènes 1847.

faire une vive impression sur les âmes. Mme A. J. Camboropoulos déclare dans la préface de son premier ouvrage qu'elle l'a écrit pour trouver un moyen d'épancher les sentiments douloureux qui l'oppressaient : « Dieu, dit-elle, éclaire ma raison afin que je raconte en pleurant les malheurs de mon pays. » Le sentiment ne manque point dans le *Poëme tragique*, la versification est facile, mais on y trouve plus d'une trace d'inexpérience. On peut constater, en lisant *George Papadakis*, un véritable progrès dans le style et la versification, quoique cette tragédie ne soit pas conçue d'une manière assez dramatique pour s'emparer fortement de l'imagination des lecteurs. G. Papadakis, père du directeur de l'observatoire d'Athènes, était un intrépide chef crétois, qui, ayant affranchi une partie de l'île, pouvait d'autant mieux espérer de la délivrer des Musulmans que les montagnards de la Crète ont toujours montré la même passion de l'indépendance que les Maïnotes. Mais l'intervention d'Ibrahim-pacha et de ses troupes régulières fut aussi funeste à la Crète qu'au reste de la Grèce. Papadakis, blessé mortellement dans un combat glorieux, n'a pas été plus heureux que Botzaris ;

car son sang n'a pas délivré sa terre natale d'un joug exécré. Mais il est bon que la poésie et les arts rappellent aux Hellènes du royaume le souvenir des hommes qui ont préparé par leur dévouement l'affranchissement définitif du sol hellénique, ainsi que leurs devoirs envers ceux dans lesquels ils se sont trop habitués à ne voir que des « hétérochthones », expression qui n'a rien de bien tendre quand il s'agit de frères, et surtout de frères infortunés.

L'auteur de *George Papadakis* avait été précédé dans la carrière dramatique par Mme Angélica Bartoloméi, née Palli, originaire de Janina en Épire. Fille d'un riche négociant, qui a été consul de Grèce à Livourne, et élevée en Italie, elle y apprit de bonne heure à exprimer ses pensées dans le magnifique idiome de Dante et de Tasse. Quoiqu'elle ait écrit de très-jolis vers grecs, et que le *Dictionnaire de la conversation*[1] ait pu la compter parmi ceux qui, « lorsque le peuple hellénique se souleva contre ses oppresseurs, composèrent des hymnes, des odes et des élégies en l'honneur de la lutte et de la li-

[1] *Dictionnaire de la conversation*, supplément, art. *Langue et littérature grecques modernes.*

berté, » elle se distingua surtout par ce talent d'improvisation en italien qu'on admire actuellement chez Gianinna Milli. Plus tard, elle s'occupa de compositions plus durables, et, sans parler d'un grand nombre de poésies qui ont paru dans les principaux recueils périodiques de la péninsule italienne, elle a écrit des tragédies qui ont été très-favorablement accueillies en Italie. On a surtout remarqué *Thyeste*, *Corinne* et *Phrosyne*. Elle a aussi obtenu des succès dans le genre romanesque. *Alexis ou les derniers jours de Psara* passe pour un de ses meilleurs romans. Lorsque je débarquai à Livourne, en revenant de Grèce, Mme Bartoloméi dirigeait dans cette ville le journal hebdomadaire *Il Romito*.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on voit des femmes grecques cultiver la poésie et les lettres. Manto, Phémonoé, Sappho de Mytilène, Damophile, Théano de Crète, Cléobuline de Linde, Myrtis d'Artédon, Corinne de Tanagra, Télésilla d'Argos avaient, dans l'antiquité, prouvé par leurs poésies que les femmes de toutes les parties de la Grèce avaient le plus vif sentiment de l'idéal. Arignoté de Samos, Damo, fille de Pythagore, Arété, fille d'Aristippe, Lasthénie de

Mantinée, Axiothée de Phlionte, Héparchie et Léontium avaient montré qu'elles n'étaient pas plus incapables de comprendre les hautes spéculations philosophiques que la poésie. La Grèce des premiers temps s'occupait avec ardeur de cultiver l'intelligence de notre sexe. D'autres idées dominèrent plus tard et préparèrent la décadence. Les tableaux d'Aristophane et les tirades d'Euripide contre les femmes font assez comprendre que le régime de la compression finit par donner aux Grecques les mœurs de la servitude. Des générations élevées par des femmes tremblantes et enfermées ne pouvaient ressembler aux héros des guerres médiques. Quand la culture intellectuelle fut réservée aux courtisanes, le triste rôle laissé à la mère et à l'épouse par les habitudes nouvelles était le symptôme le moins équivoque de l'abaissement des caractères.

Lorsque la Grèce secoua le joug des Turcs, elle dut penser à rompre avec les traditions musulmanes. Mais, si l'antique gynécée n'a plus de captives, il s'en faut que la condition de la femme soit en tout conforme à la raison. Pour le paysan, elle est moins une compagne tendrement ménagée qu'une ouvrière qui ne coûte

rien à la famille, et à laquelle on peut laisser les travaux qu'on s'épargne volontiers. Un livre intéressant de M. Jules Simon[1] montre que, même en Occident, il existe d'innombrables abus de ce genre, surtout dans l'industrie. En Grèce, on commence à comprendre la nécessité d'associer les femmes, quoique dans une mesure encore trop restreinte, à l'instruction donnée à tous les citoyens. On n'en restera pas là, il faut l'espérer, dans un royaume où notre sexe n'est pas exclu du trône[2]. Déjà quelques femmes ont commencé à cultiver les lettres. En 1853, il n'y avait dans les écoles que 5455 filles, tandis qu'on y trouvait 39,981 garçons[3]. En 1857, les écoles publiques étaient fréquentées par 4753 filles et par 30,520 garçons; les écoles privées par 1743 filles et par 4580 garçons[4]. En 1860, sur 41,193 élèves, on comptait 7278 filles[5]. L'instruction étant encore si peu répandue dans notre sexe,

[1] *L'ouvrière.*

[2] Voy. les art. 8, 11 et l'article supplémentaire du protocole du 7 mai 1832.

[3] *Renseignements statistiques*, tabl. D.

[4] Rapport au roi sur l'instruction publique pendant l'année scolaire 1855-56, par M. Christopoulos, ministre des cultes e de l'instruction publique. Athènes, imprimerie royale, 1857.

[5] *Le Précurseur* d'Athènes, 11 juillet 1861.

il ne faut pas s'étonner s'il reste plus généralement qu'en Allemagne étranger à la vie intellectuelle. Quelques femmes ont pourtant commencé à cultiver les lettres. Maintenant il est peu de provinces où vivent les Hellènes qui n'en ait compté quelqu'une dans ces derniers temps. Il suffit de nommer Catherine Valeta, sœur des deux poëtes Soutzos, qui a traduit les *Dialogues de Phocion* par Mably; Rhallou Soutzos, l'héroïne du *Voyageur*, à laquelle on doit la traduction d'un ouvrage de Bouilly; Catherine Dosios, fille d'Alexandre Mavrocordatos, cousin germain du défenseur de Missolonghi, morte à Jassy (Moldavie), qui composa une statistique ethnologique des îles de l'Archipel. Comme elle possédait admirablement la langue grecque et l'anglais, elle traduisit en vers le *Giaour* et une grande partie des poésies de Byron. Le *Giaour* a paru après sa mort. Citons encore Mme Dragoumis, femme du directeur de la *Pandore*, esprit gracieux, auteur de nouvelles; Léontias, de Cypre, qui dirige la grande école des demoiselles à Smyrne, et qui a composé des discours sur l'*Avenir de la Société hellénique*, sur la *Civilisation*, sur les *Principes d'une éducation hellé-*

nique bien comprise, etc.; Euphrosine Tzamarzidis, femme du fondateur d'une école de filles à Larissa en Thessalie, poëte lyrique, dont les vers sont faciles. Un de ses ouvrages intitulé : *Recueil de poésies*, a paru à Athènes en 1857. Une demoiselle de Sparte, enlevée à la Grèce par le choléra, mérite une place à part dans cette rapide énumération. Mlle Polytimi Kouskouris, dont l'érudition eût fait honneur à plus d'un savant, dirigeait l'école communale d'Athènes. Son ouvrage est intitulé : *Géographie de l'ancienne Grèce avec des notes et des renvois aux sources anciennes*, Athènes 1854. Cet ouvrage est bien composé. L'auteur a su le rendre intéressant en rappelant, toutes les fois que l'occasion s'en présente naturellement, les gloires d'un passé justement cher aux Hellènes. Il aime à leur répéter « que le soleil de l'hellénisme rayonnait de la péninsule ibérique jusqu'au Bosphore cimmérien, de l'Euphrate et de la Lybie jusqu'au golfe d'Adria et à l'Ister. »

Le nom d'Évanthie d'Andros est inséparable du siége de Missolonghi. La sœur de Kaïris a, dans un drame intitulé *Nicérate* (Capsalis), dont la langue est élégante et pure, chanté les évé-

nements de ce siége. « En 1826, dit le poëte Alexandre Soutzos, se trouvait à l'île de Syra le célèbre professeur Kaïris. Je l'allai visiter un jour; sous le même toit vivait, appui de sa vieillesse, la célèbre Évanthie, sa sœur, auteur d'un drame qui, sous le nom de *Nicérate*, dépeint énergiquement la catastrophe de Missolonghi. Je ne pus me défendre d'un sentiment de vénération et de touchant intérêt en pénétrant dans cet asile; j'y vis pour la première fois Évanthie, jeune, modeste, unissant les charmes de la beauté à ceux de l'instruction; je la félicitai de l'heureux succès de son drame *Nicérate* qui venait de paraître : « Vous vous rappelez, me dit-elle, quelle impression fit sur nos âmes la nouvelle de la chute de Missolonghi, quelle profonde blessure elle ouvrit dans nos cœurs. Il m'était impossible d'écarter de ma mémoire la fatale nuit du 10/22 avril; ces fantômes héroïques luttant depuis tant de jours contre la mort, et se ranimant comme par miracle pour épouvanter, au milieu des ombres de la nuit, les phalanges des barbares; les derniers adieux des amis et des parents; les lamentations des mères; les sanglots des enfants; ces braves résolus de mourir avec

les vieillards et les blessés, tout ce tableau se retraçait vivement dans mon imagination. Je n'aurais pu soulager mon cœur du poids qui l'oppressait, si je n'avais entrepris d'exposer par écrit ce que je croyais entendre et voir. »

Depuis la publication de *Nicérate*, Évanthie a fait paraître une traduction annotée de l'*Éloge de Marc-Aurèle*, la meilleure des compositions oratoires de Thomas, qui eut un grand succès au dernier siècle. Un empereur, qui fut sur le trône des Césars disciple fidèle de la philosophie grecque, devait d'ailleurs attirer l'attention des Hellènes. Évanthie vit retirée à Andros, où la méditation des théories philosophiques et religieuses de son frère semble être devenue l'objet exclusif de ses études.

L'activité des habitants de Missolonghi travaille à effacer les traces des malheurs qui ont si puissamment contribué à soulever contre les Turcs l'Europe libérale. La population est de 6500 habitants, logés dans des maisons plus belles et plus grandes qu'autrefois. Les environs produisent depuis quelque temps du raisin de Corinthe, dont la récolte s'élevait à 1,500,000 litres. L'industrie peut montrer des toiles très-

fines. Mais la situation de la ville donne à la pêche une importance exceptionnelle. Un de ses revenus les plus considérables est le poisson pêché dans la lagune et dans le grand lac de Trikhonis, et dont on sale chaque année un million de litres. On peut y ajouter la boutargue qui est excellente et qu'on fait avec les œufs du muge, poisson très-abondant dans la Méditerranée. On sale ces œufs, on les broie et on les réduit en une pâte qu'on fait sécher au soleil.

Les souvenirs glorieux que rappelle le siége de Missolonghi avaient récemment mérité à cette ville d'obtenir la fondation d'un gymnase qui avait 35 élèves. L'école hellénique était fréquentée par 160 élèves, et l'école communale par 350 enfants. C'est assurément pour une population de 6500 âmes un grand nombre d'établissements destinés à l'instruction. Aucune race de la péninsule orientale n'est en mesure de lutter avec les Hellènes sur ce terrain. Ce zèle admirable pour la science est même fort rare en Occident, et on ne le trouve guère que chez les nations d'origine germanique ; car dans le puissant Empire français, la moitié de la population ne sait pas lire. Je n'ignore pas que certaines

gens ont trouvé le secret de faire aux Hellènes un sujet de reproche de leurs goûts studieux; car le savoir est suspect aux utopistes qui prétendent qu'il est nuisible à la morale, à la religion, à la famille, à la propriété, etc., etc. De pareilles litanies, dont on a tant fatigué, depuis dix ans, les oreilles des personnes sensées, peuvent être répétées à Rome ou à Madrid, là où la lecture de la Bible elle-même est considérée comme dangereuse[1]. Mais la Grèce est trop fidèle aux traditions qui ont fait sa gloire pour accepter jamais les sophismes de l'obscurantisme. D'ailleurs, elle a un intérêt national à propager l'enseignement des lettres helléniques. N'est-ce pas cet enseignement qui, grâce aux Voulgaris, aux Thétokis[2], etc., a réveillé énergiquement le sentiment patriotique?

Les Hellènes étaient tellement convaincus que l'instruction était l'auxiliaire nécessaire de leur cause, que la guerre nationale elle-même ne parvint pas à la leur faire oublier. M. G. Cléo-

[1] Voy. G. Borrow, *The Bible in Spain*, 1843.

[2] A. Stourdza, *Souvenirs et images: E. Voulgaris et N. Théotokis, précurseurs du réveil intellectuel et national de la Grèce*, extrait traduit du russe par A. Soutzos. Athènes 1856.

bule de Philippopolis ayant appris à Paris la méthode de l'enseignement mutuel, l'introduisit en Grèce en 1821. A cette époque de luttes, on voit des écoles mutuelles se fonder à Dolis, à Haghios-Petros, à Paros et à Syros, où Cléobule lui-même s'établit pour former des instituteurs. D'autres Hellènes, secondés par la Société de bienfaisance, l'imitèrent à Tripolis et à Naupli. Peu à peu ces écoles se multiplièrent. Athènes, pour ne citer qu'un exemple, eut une école mutuelle pour les garçons, et, ce qui était plus remarquable à cette époque, une autre pour les filles, dirigée par Nikitoplos. Ces deux écoles étaient entretenues par les monastères de l'Attique. Ce fait prouve que l'enseignement mutuel n'excitait pas en Orient les méfiances qu'il trouvait à la même époque dans le clergé catholique de l'Occident. Il est vrai que ce clergé se défiait moins de la méthode que des maîtres [1] ; car il a toujours travaillé à monopoliser l'enseignement au profit de ces corporations dont le frère Philippe, supérieur des Écoles chrétiennes, a fait lui-même un si effrayant portrait dans la fameuse

[1] *Dictionnaire de conversation*, art. *Enseignement*, par Laurentie.

circulaire adressée à ses religieux, publiée en 1861 par l'*Indépendance belge*. Les nombreuses sentences émanées, à cette époque, des tribunaux français prouvent, du reste, que le F. Philippe n'avait pas exagéré la gravité du mal.

La fin de la lutte contre les Turcs permit de donner une nouvelle impulsion à l'instruction primaire. Le président Capodistrias s'attacha à répandre la méthode de l'enseignement mutuel. Il fit traduire par M. J. P. Coconis le Guide de Sarazin. En outre, il fonda à Égine, en 1829, une école mutuelle normale. Zélé pour l'instruction, il n'eût pas manqué de travailler à sa propagation, quand sa mort tragique obligea de nouveau la Grèce à se préoccuper exclusivement de questions politiques.

Lorsque les puissances donnèrent un roi à la Grèce, on était heureusement disposé à comprendre partout l'importance de l'instruction primaire. La France elle-même, qui l'a toujours beaucoup trop dédaignée [1], même quand elle accordait aux paysans des droits politiques d'une incalculable portée, s'occupait alors activement

[1] Un écrit de M. Sauvestre fait un triste tableau de la situation intellectuelle des classes inférieures de ce pays.

de fonder des écoles rurales. Le gouvernement hellénique entra résolument dans la même voie par la loi du 6/18 février 1834 sur les écoles primaires, qui est encore en vigueur. En 1858, outre l'École normale primaire (Didaskalion), destinée à former les instituteurs, la Grèce avait 498 écoles primaires communales, 32 écoles privées et 300 écoles élémentaires irrégulières [1]. En 1860, on comptait 566 écoles communales, dont 490 de garçons et 76 de filles; 50 écoles privées, dont 34 de garçons et 16 de filles, le tout formant un ensemble de 616 écoles, présentant un total de 41,193 élèves, dont 7,278 filles [2]. La Grèce avait, sur une population de 1,200,000 âmes, près de 60,000 élèves des deux sexes, c'est-à-dire le vingtième de sa population totale. Ce nombre paraîtra réellement merveilleux, surtout si on le compare avec celui des écoles primaires existant dans la plupart des États de premier ordre, tels que la France, la Russie, l'Autriche et l'Italie [3].

Le gouvernement hellénique semble croire

[1] Résumé des tableaux statistiques dressés par le ministre de l'instruction publique pour l'année 1858.

[2] Tableaux officiels cités dans le *Précurseur* d'Athènes du 11 juillet 1861.

[3] Voy. Gérebtzoff, *Civilisation en Russie*, introduction.

comme moi qu'il serait possible d'étendre encore l'instruction primaire en se servant des prêtres de villages les plus intelligents comme instituteurs[1] : car je lis dans un rapport adressé au roi par M. Christopoulos : « D'après les lois en vigueur, trente jeunes gens, les plus studieux et les plus pauvres entre les élèves de l'École normale, y sont entretenus aux frais du trésor public. Votre Majesté, dans la pensée que le premier enseignement du peuple serait plus efficace s'il était donné par des prêtres instruits et vertueux, a décidé, par une ordonnance récente, que pour ces bourses seront préférés ceux qui sont déjà consacrés prêtres ou qui se voueront à l'état ecclésiastique et qui promettent d'enseigner plus tard comme instituteurs. Cette mesure aura aussi pour effet d'augmenter le revenu du prêtre de village en ajoutant à ses émoluments ordinaires les appointements de l'instituteur[2]. »

J'espère que dans un pays où, — comme l'instruction secondaire et l'instruction supé-

[1] Le prêtre orthodoxe étant marié et père de famille, n'aura jamais besoin, pour respecter les enfants, de circulaires telles que l'admonition étrange du F. Philippe.

[2] Rapport sur l'état de l'instruction publique pendant l'année scolaire 1855-56

rieure, — l'instruction primaire est déjà gratuite, on finira par la rendre rigoureusement obligatoire. Je n'ignore pas que certaines personnes regarderont une pareille proposition comme «socialiste». Dans les États qui s'occupent de soustraire l'enfant à l'ignorance, mère de tous les vices, on ne s'est jamais imaginé avoir fait une concession au socialisme. En Prusse, pays fort peu socialiste, n'a-t-on pas cru devoir mettre un frein salutaire à l'égoïsme des pères de famille? La liberté du père en souffre, dit-on; mais la liberté de l'enfant, condamné brutalement à la sottise et à la superstition, n'est-elle pas aussi respectable que celle de ses parents? La répugnance que cette loi inspire partout au fanatisme prouve assez qu'elle serait un coup mortel porté à l'esprit du moyen âge. Mais il faut avouer que « l'instruction dans tous ses degrés étant un des besoins les plus impérieux de la population si intelligente de la Grèce », consumée « d'une soif de tout apprendre, » une loi pareille serait infiniment moins nécessaire que dans les autres contrées de l'Europe méridionale.

L'instruction secondaire se donne en Grèce

dans les écoles appelées helléniques et dans les gymnases (colléges).

L'école hellénique est une transition entre l'école primaire et le gymnase. La Grèce en avait 77 en 1838[1]. La loi de 1836 sur ces établissements d'instruction secondaire avait pour but de leur imprimer une direction pratique. Les écoles supérieures primaires, fondées en France en 1835, auraient pu servir de modèles. Mais l'enseignement qu'on donne dans les écoles helléniques est resté jusqu'à présent trop classique pour former des négociants ou des agriculteurs. Des écoles qui correspondent à la cinquième, à la sixième et à la septième des colléges français, ne sont pas d'une grande utilité à des hommes qui, dit avec raison M. Christopoulos, auraient besoin d'apprendre avant tout « la chimie élémentaire appliquée aux besoins journaliers de la vie, ou la force productive de tel pays voisin, ou bien la construction d'une machine. » Pour que les écoles helléniques rendissent de véritables services, il faudrait cesser de réunir dans un même établissement les études classiques et les études pratiques ; les premières ne conviennent qu'au pe-

[1] Résumé des tableaux, etc.

tit nombre, « professeurs, jurisconsultes, médecins, fonctionnaires publics[1] »; en leur donnant une importance exagérée, on s'expose à « produire, pour me servir des expressions de M. C. Leconte, une foule de petits rhéteurs parasites »; les secondes sont indispensables à ceux « qui préfèrent, pour plusieurs motifs, embrasser les professions non moins utiles à la société, d'agriculteur, d'industriel, d'artisan, de marin et de commerçant[2] », et de ces professions « le pays attend le développement de sa prospérité[3]. »

Les gymnases entretenus par l'Etat sont à Athènes (deux), à Naupli, à Patras, à Tripolis, à Lamia, à Syros et à Missolonghi.

L'instruction supérieure se donne à l'Université d'Athènes.

Un écrivain français a eu l'ingénieuse idée de publier une carte intellectuelle de la France, qui permet de constater la funeste influence du clergé romain sur l'instruction[4]. En Grèce, il s'en faut aussi que l'instruction soit également répartie.

[1] Rapport de de M. Christopoulos.

[2] Même rapport.

[3] C. Leconte, *Étude économique de la Grèce.*

[4] Voy. Roussel, *Les nations catholiques et les nations protestantes.*

Mais cette inégalité tient à d'autres causes. Le rapport de M. Christopoulos montre que les anciens foyers de la civilisation hellénique ont conservé leur antique supériorité. Dans l'année 1855-56, la nomarchie d'Attique et Béotie avait 8961 élèves sur 95,229 habitants, tandis que la nomarchie d'Acarnanie et Étolie, peuplée de 101,578 habitants, n'avait que 2784 élèves, et la nomarchie de Phthiotide et Phocide 3395 sur 87,676 habitants. Le total des élèves était alors de 58,674. En 1858, il s'élevait à 64,061 [1].

Si Missolonghi n'offre point d'attrait aux archéologues, on peut visiter au nord de la ville, sur une pente du mont Aracynthe, une cité antique dont l'acropole se distingue avec facilité. Les murs d'enceinte sont aussi partout visibles. Il y a trente-deux tours dont quelques-unes sont bien conservées. Les ruines de la nouvelle Pleuron ont été mesurées et décrites par M. G. G. Pappadopoulos.

[1] Résumé des tableaux statistiques dressés par le ministère de l'instruction publique.

DEUXIÈME PARTIE.

LE PÉLOPONÈSE.

LIVRE PREMIER.

Nomarchie d'Achaïe et Élide.

Le capitaine Raptis, qui commandait la *Cymothée*, mise à ma disposition par le gouvernement, vint m'avertir, à trois heures, qu'il était temps de partir pour le Péloponèse. Je me dirigeai, accompagnée d'habitants de Missolonghi, vers l'embarcadère, où m'attendait un bateau à huit rameurs. Je pris le gouvernail, et je menai le canot à travers les pieux surmontés de branches de tamarix, qui indiquent la route dans la lagune. Je trouvai sur le pont de la *Cymothée* un lit qu'on m'y avait préparé, avec des rafraîchissements.

Pendant la traversée, je ne me lassais pas de contempler la péninsule célèbre que j'allais parcourir. Le Péloponèse, qu'un isthme de soixante

kilomètres de long et de huit kilomètres de largeur unit à la Grèce continentale, offre au premier aspect un ensemble de hautes montagnes, de rochers abruptes brûlés par le soleil et de ravins sauvages, quoique dans l'antiquité il n'eût pas moins de 2,000,000 d'habitants. La mer le découpe profondément en presqu'îles et en baies sans nombre. L'Arcadie en forme le plateau central. A ce plateau long et élevé s'appuie sa charpente montagneuse, prolongement de la chaîne hellénique, qui se ramifie en cinq contreforts dans cinq péninsules. La partie du nord-est, entre la mer Saronique et le golfe d'Argos, est l'Argolide; la partie du nord-ouest, entre les golfes de Lépante, de Patras et de Cyparisses, renferme l'Élide et l'Achaïe; la partie du sud-ouest, entre les golfes de Cyparisses et de Messénie, est la Messénie; les deux péninsules du sud-est comprennent la Laconie. Le système de montagnes qui s'épanouit dans les cinq presqu'îles n'a pas partout la même élévation. Si l'on excepte le Saint-Élie, les plus hautes sont celles du nord, qui sont couvertes de neige une grande partie de l'année et qui renferment le mont Cyllène, dont les pics s'élèvent au nord-

est jusqu'à 2374 mètres au-dessus du niveau de la mer. Un pays ainsi coupé arrêterait à chaque pas l'invasion, surtout s'il s'agissait des Turcs, nation lourde et peu propre à la guerre de montagne. Aussi le Péloponèse a-t-il été toujours considéré comme l'acropole de la Grèce. Mais ces divisions formées par la nature isolaient assez les populations pour affaiblir, dans certains cas, ces sentiments d'union sans lesquels il est si difficile de résister à l'étranger.

L'Élide située à l'ouest et dont les côtes sont basses est la contrée la mieux unie au plateau central (l'Arcadie); car c'est dans cette province que le plus grand des cours d'eau péloponésiens, l'Alphée, fleuve arcadien, franchissant une ouverture des montagnes de l'Occident, descend dans la mer Ionienne. Les anciens ont célébré la fraîcheur et la fertilité de la vallée de l'Alphée à l'égal de la fécondité des vallées arrosées par l'Eurotas et le Pamisus. L'Achaïe n'est séparée de l'Élide par aucune limite naturelle bien tranchée, et vers l'est, Sycione et Corinthe lui appartenaient par leur position, quoiqu'elles en aient presque toujours été politiquement séparées. Aujourd'hui Sycione et Corinthe font

partie de la nomarchie d'Argolide. L'est et le sud ont un développement beaucoup plus indépendant que l'ouest. La grande péninsule argolique, généralement pauvre en eau et peu féconde, est profondément séparée de l'Arcadie. Au sud, s'étendent depuis l'Arcadie trois bras de montagnes qui forment les deux plus beaux paysages de la péninsule. Au milieu, partant de l'extrémité méridionale la plus basse de l'Arcadie, le Taygète court en ligne droite vers le sud, où il se termine par le promontoire Ténare, en formant le dos le plus élevé du Péloponèse, puisque le Saint-Élie s'élève à 2409 mètres. Parallèlement s'étend à l'est la chaîne du Parnon, dont l'extrémité sud-est est le cap Malée. A l'ouest, vis-à-vis du Taygète, court une ligne de montagnes moins haute et moins compacte, parmi lesquelles la cime la plus connue est l'Ithome, célèbre par la vigoureuse résistance des Messéniens aux Lacédémoniens. L'Eurotas coule à l'est du Taygète et tombe dans le golfe de Laconie, golfe fortement dessiné entre le Taygète et le Parnon. A l'ouest du Taygète, le Pamisus arrose la vallée la plus féconde du Péloponèse qui formait autrefois le centre de la Messénie.

Cette fertile vallée devait exciter la convoitise de Lacédémone et causer les malheurs des Messéniens. Moins favorisé que l'ouest au point de vue agricole, l'est de la péninsule était mieux situé pour le commerce. Cette partie du Péloponèse a des côtes plus favorables à la navigation, des golfes et des caps disposés pour des villes commerçantes; elle est tournée vers l'Attique, vers les îles de la mer Egée et vers le monde oriental, berceau de la civilisation. Aussi l'histoire de la péninsule a-t-elle dans l'antiquité son siége principal dans l'est.

Une terre argileuse, admettant peu de labour, constitue, dans le Péloponèse, les champs destinés aux céréales. Le sol est très-propre à la culture des plantes légumineuses. Certains arbres à fruits réussissent si bien qu'on admirait autrefois les vastes jardins, remplis d'orangers, de cédrats et de limoniers, qui s'étendaient à perte de vue aux environs des principales villes. On comparait ces vergers aux *vegas* de l'Andalousie. Dans les parties désertes croissent les platanes, les caroubiers, les myrtes, les cyprès, les lentisques, les sapins, les pins maritimes, les lauriers-roses. L'*agnus castus*, qui pousse le long

des ruisseaux, fournit l'osier. Le *chrysoxylon* (bois-d'or, le *rhus cotinus*) donne une teinture d'un jaune orangé, et le kermès, qui se nourrit sur le chêne du même nom, l'écarlate. On tire une huile aromatique des baies du daphné, et une autre huile du pistachier.

Cette végétation est bien celle d'un pays où l'eau manque en général. Sauf le nord de l'Arcadie, où l'on trouve des sources nombreuses et pures, l'eau disparaît dans la saison chaude ou devient trouble en prenant une teinte jaunâtre. Le peu de lacs qu'on rencontre sont sans importance et sans beauté. Les forêts ont été ravagées. Cependant on voit de temps en temps des arbres d'une magnificence rare, de souples cyprès, d'immenses platanes, des chênes majestueux, de sombres orangers aux fruits d'or. Dans les montagnes, des débris de forêts ont échappé aux fureurs des barbares et aux troupeaux des chrétiens. Mais là même où n'existent que des buissons, comme ces buissons sont formés par des myrtes et des grenadiers, ils ont une physionomie à part. D'ailleurs les montagnes ont des formes si belles, elles s'élèvent vers le ciel par des lignes si douces et pourtant si nettement

dessinées, les rochers, même les plus arides, offrent des nuances si remarquables, qu'on n'a pas besoin d'être né dans le Midi pour « adorer la Grèce[1] » et pour préférer ses splendides paysages aux vertes plaines de la Normandie et de la Belgique ou aux fraîches vallées de la Suisse.

Comme toutes les contrées de l'Europe, le Péloponèse a été dès la plus haute antiquité le théâtre de la lutte des races, lutte qui est loin d'être finie dans l'Europe orientale. Les Pélasges, qui ont donné leur nom au groupe le plus célèbre de la race indo-européenne (Hellènes, Latins, Albanais), ont été les premiers habitants du pays. Au centre de la brûlante péninsule, dans une région couronnée de montagnes et ombragée de forêts, arrosée par les ondes de l'Alphée, du Stymphale, du Ladon, de l'Erymanthe et du Styx, vraie patrie des divinités champêtres, le mythique Pelasgus bâtit Lycosure sur le mont Lycée. Les races asiatiques et africaines avaient leurs représentants dans l'île de Pélops. Les

[1] « J'adore la Grèce » (Edmond About, Chronique du *Constitutionnel*, décembre 1861). — Tout en maintenant ses objections contre le gouvernement, l'auteur de la *Grèce contemporaine* déclare qu'il n'a jamais entendu contester les droits et les qualités du peuple hellénique.

Phéniciens sont sans cesse attirés sur les côtes par le commerce de la pourpre et du lin. Une tradition, contestée, il est vrai, par la science moderne[1], fait venir à Argos l'Égyptien Danaüs. Les voyages des étrangers ne pouvaient nuire à la domination des Hellènes héritiers des Pélasges. Mais les Hellènes étaient loin de former un corps compact. Ils étaient divisés en tribus hostiles. Les Achéens, arrivés à une époque inconnue, occupèrent d'abord le premier rang dans la presqu'île. Ils envahirent la Laconie et les meilleures parties de la Messénie et de l'Argolide. A leur tête brilla une race de princes de l'Asie-Mineure, les Pélopides. Mycènes, témoin de tant d'aventures tragiques, était leur cité royale. Agamemnon, « pasteur des peuples », personnifie la plus haute élévation de sa famille et du peuple achéen, qui revit tout entier dans l'*Iliade* et qui donne, à l'époque homérique, son nom à tous les Hellènes. Les Éoliens et les Ioniens n'eurent jamais une pareille importance dans le Péloponèse. Les Éoliens s'étaient établis à Corinthe et à l'est; les Ioniens sur la côte septentrionale et sur quelques points de l'ouest. L'invasion des

[1] Danaüs semble un mythe, personnification de l'aride Argos.

Doriens, vigoureux peuple montagnard du nord de la Grèce, changea toute la face du pays. Les Héraclides, expulsés primitivement du Péloponèse, vinrent à leur tête revendiquer leurs droits. Les Achéens et les Pélasges, populations agricoles, n'étaient pas en état de tenir tête à ces rudes guerriers, qui s'emparèrent de la plus grande partie de la presqu'île et refoulèrent les Achéens sur la côte septentrionale que les Ioniens furent forcés d'abandonner. Au milieu de toutes ces révolutions les Pélasges se maintinrent au centre, en Arcadie, comme ils se sont maintenus dans les âpres rochers de l'Albanie, où leur humeur belliqueuse et turbulente les empêche encore d'accepter la civilisation moderne.

L'Achaïe, longue lisière de terres et de rochers, pays alors pauvre et stérile, resserré entre la mer, les montagnes de l'Arcadie et de l'Élide, devint l'asile d'une nation qui avait joué un si grand rôle à la guerre de Troie, première lutte de l'Europe contre l'Asie, et qui succomba environ quatre-vingts ans après la prise d'Ilion. Les villes achéennes vécurent d'abord modestement, mais unies, formant une confédération sans influence, qui pourtant combattit à Chéro-

née. Les Macédoniens s'en vengèrent en les tourmentant. Vers 281 avant Jésus-Christ, Patras et trois autres cités s'unirent contre leurs maîtres, « toutefois, dit le grand historien Polybe, cette confédération était bien faible, lorsque Aratus y fit entrer la puissante ville de Sycione. » La confédération achéenne réalisa un état social que ni Athènes, ni Sparte, ni Thèbes n'avaient imaginé. Toutes les cités de la ligue avaient mêmes poids, mêmes mesures, même monnaie, aucune n'était en état d'en opprimer une autre. Une pareille ligue pouvait, en réunissant les forces de la Grèce, réparer les fautes du passé et préserver les Hellènes du joug de Rome. De cette façon, une funeste antipathie ne fût pas née entre les deux grandes nations pélasgiques, dont la mission réelle était de propager la civilisation dans le monde barbare jusqu'aux extrémités du nord et du midi. Mais Aratus ne put triompher ni de la turbulence des Étoliens, ni de l'égoïsme traditionnel de l'aristocratie spartiate. Il put voir, avant de mourir, la lutte engagée entre Philippe V, roi de Macédoine, et les Romains. Malheureusement, entre la puissante république latine et la Grèce épuisée, les chances étaient

trop inégales. On a attribué tantôt aux empereurs de Byzance, tantôt à l'Église orthodoxe, la ruine de la nationalité grecque. L'histoire, tout en constatant la funeste influence du despotisme des Césars, est loin de leur attribuer tout le mal. La Grèce avait usé ses forces dans la conquête de l'Asie et du royaume des Pharaons. Tandis que ses artistes, ses poëtes, ses savants, établis dans les cours des successeurs d'Alexandre, portaient en Syrie et dans l'Afrique égyptienne la civilisation hellénique, la mère patrie perdait chaque jour ses moyens d'action et de défense. L'Achaïe et l'Étolie donnaient seules quelques signes de vie. Un historien philosophe, observateur pénétrant, atteste que déjà la Grèce était dépeuplée. Le découragement, funeste compagnon de l'impuissance, envahissait les âmes. La dernière étincelle d'ardeur patriotique s'était réfugiée au cœur de Philopœmen. Le héros de Mégalopolis, sans se laisser abattre par la chute des Étoliens, qui entraînait celle de la Grèce continentale, voulait fermer le Péloponèse aux Romains et en faire la citadelle de l'indépendance. Sous sa direction, la ligue achéenne eut encore assez d'éclat pour recevoir des am-

bassades des rois d'Orient, et pour obliger Rome à unir la ruse à la violence. Mais le parti oligarchique de Messène, soumis à l'influence de l'étranger, réservait au « dernier des Hellènes » une mort qui rappelle celle de Socrate. Stratége pour la huitième fois à l'âge de soixante et dix ans, Philopœmen fut pris dans un combat contre les Messéniens. On le conduisit à Messène, où les traîtres qui vendaient la Grèce au Sénat romain, lui firent boire la ciguë (183 avant Jésus-Christ). Avec cet héroïque vieillard, la Grèce ancienne descendit au tombeau. Quelques années après, la Macédoine livrait à Pydna sa dernière bataille (22 juin 168). Dans l'antiquité, la pitié pour les vaincus était inconnue. Afin de récompenser l'armée qui avait vaincu Persée, on lui abandonna l'Épire. Soixante et dix villes furent saccagées et 150,000 personnes réduites en esclavage. On voulait évidemment achever la dépopulation de la Grèce. En Étolie, le Sénat tout entier, composé de 550 membres, fut égorgé. Les meilleurs citoyens de la ligue achéenne moururent sur la terre étrangère. Quand Rome leur permit de revenir, ils n'étaient plus que 300. Mais ces bannis n'avaient pas perdu toute

énergie dans l'exil. Battus à Scorphée, les Achéens trouvèrent encore une armée de 14,000 hommes, qui succomba à Leucopetra. Le nom des Achéens, qui avait brillé d'un si grand éclat sous les murs de Troie, quand la Grèce naissait à peine, jeta sur sa tombe un dernier reflet d'héroïsme.

Il faisait nuit quand j'arrivai à Patras, chef-lieu de la nomarchie d'Achaïe et Élide. Je descendis chez M. Pausanias Khoïdas, qui exerce avec distinction la profession d'avocat. Cette profession a trop d'importance pour que j'aie négligé de m'informer pendant mon voyage des règles auxquelles elle est assujettie. Lorsqu'on a, en 1833, organisé les tribunaux en Grèce, on pouvait choisir entre trois combinaisons : ne point admettre d'avocats comme en Russie, les rendre indépendants de l'état comme en France, ou en faire une espèce de fonctionnaires publics comme en Allemagne. Malheureusement on s'est décidé pour ce dernier système, qui, fort supérieur au système russe, est loin pourtant d'être exempt de graves inconvénients. Ainsi, le diplôme délivré par l'Université d'Athènes, l'examen subi devant une commission *ad hoc*, ne suf-

fisent pas pour faire un avocat ; il faut encore une ordonnance du roi. En France, on a plus d'une fois, spécialement de nos jours [1], restreint les salutaires priviléges des avocats, mais on n'a point eu, depuis 1789, l'idée de faire dépendre du gouvernement l'exercice d'une profession qui, dans l'intérêt de tous les citoyens, grands et petits, riches et pauvres, a besoin de la plus complète indépendance. Heureusement qu'en Grèce l'esprit public assure, mieux que les lois, les droits de la défense. M. Pausanias Khoïdas était lui-même une preuve vivante du peu de dispositions des avocats de la Grèce à devenir les instruments de l'autorité. Je ne vois pas les mêmes inconvénients dans la suppression des avoués que dans le mode de nomination des avocats. Il est probable qu'une raison pratique du genre de celle qui a fait, en 1817, supprimer en France les avoués auprès de la Cour de cassation [2], a porté le législateur à confier aux avocats grecs les fonctions d'avoué.

Patras, qui existait déjà au temps des Ioniens sous le nom d'Aroé, rend au nom de l'Achaïe

[1] Voy. Le Berquier, *Revue des Deux-Mondes*, 1er juillet 1861.
[2] Voy. *Dictionnaire de conversation*, art. *Avocat*.

quelque chose de son ancienne splendeur. Chaque jour le commerce augmente sa prospérité. La situation de cette ville, que je parcourus le lendemain de mon arrivée, est réellement fort belle. L'horizon est fermé à l'ouest par Céphalonie, qui sort des flots comme une vaste montagne, par Ithaque et par les sommets vaporeux de Leucade. Du côté de l'Étolie se dresse le pic élevé du Taphiasius, plus à l'occident, la montagne de Chalcis et les marais salants de Missolonghi. La citadelle, bâtie au sommet d'un contre-fort du mont Panachaïcos, près de l'antique acropole, dont il reste quelques vestiges, domine Patras avec ses murs à créneaux.

L'espace qui s'étend entre cette citadelle et la ville nouvelle est couvert de jardins et de maisons antiques, dont quelques-unes ont encore la forme turque. Les habitations de Patras, qui ont deux ou trois étages, sont construites sur des arcades, de sorte qu'on peut parcourir les larges rues à l'abri du soleil, comme à Turin et à Padoue. Mais la promenade publique, située près du port, laisse beaucoup à désirer. La plaine qui environne la ville est riche en vignes, en orangers et en oliviers.

Patras reçut des Achéens, lorsqu'ils arrivèrent de l'Argolide, le nom de leur chef Patræus. Elle devint une des cités les plus florissantes parmi les douze villes de la confédération achéenne. Abandonnée ensuite à cause de la terreur qu'inspiraient les Gaulois, elle fut rebâtie par l'empereur Auguste et dut, dès cette époque, une grande prospérité à son commerce. Elle possédait des sanctuaires célèbres et une fontaine prophétique à laquelle les chrétiens ont depuis attribué une vertu curative et dont les pèlerins sont venus boire avec un empressement singulier. Diane, qui était adorée à Patras, irritée contre Mélanippus et la belle Cométho, qu'elle accusa d'avoir profané son temple, exigea le sacrifice annuel d'un jeune garçon et d'une jeune fille. Ces rites abominables avaient disparu à l'époque où la tradition place la prédication de l'apôtre saint André, qui, dit-on[1], y souffrit le martyre. Après le dîner, j'allai visiter la tombe de l'apôtre, où le nomarque de l'Élide et de l'Achaïe, M. Hiliopoulos, me conduisit comme à

[1] La supposition d'une multitude de pièces apocryphes aux premiers siècles de l'Église oblige la critique à de grandes précautions. — Voy. A. Maury, *Légendes du moyen âge*.

un des monuments les plus dignes d'intérêt. En effet, tout ce qui se rattache à l'histoire de la plus grande révolution morale que le monde ait vue mérite l'examen. Le débris de frise antique renfermé dans une église est-il bien le sarcophage du saint? Cette question n'a pas grande importance, puisque le corps qui était considéré comme celui de l'apôtre, ayant été porté à Rome, a été profané par les lansquenets luthériens du connétable de Bourbon. Le clergé voulut bien faire des prières pour moi devant le sarcophage de l'apôtre. Je m'y associai sincèrement, en demandant pour l'Orient et pour la Grèce une effusion de cet esprit fraternel qui animait les héroïques prédicateurs de l'Évangile et sans lequel la liberté n'engendre que des luttes fratricides où périssent la dignité et l'indépendance des peuples.

Le soir j'admirai, dans un magnifique souper que me donnèrent mes parents et amis Soutzos, les beaux fruits que prodigue la riche campagne des environs de Patras. La prospérité dont jouit ce pays a, du reste, été chèrement achetée. Au moyen âge et dans les temps modernes, Patras devint le théâtre de la lutte des différentes na-

tions qui se disputèrent le Péloponèse. Au commencement du neuvième siècle, les Slaves la saccagèrent. Dans les premières années du treizième siècle (1205), à l'époque où la féodalité latine essayait de s'implanter sur le sol hellénique, Guillaume de Champlitte, comte de Champagne, s'en étant emparé, en fit la capitale du duché d'Achaïe. Deux siècles après (1408), le dernier duc vendait son duché aux Vénitiens. Après la prise de Constantinople (1453), Patras tomba aux mains des Turcs. Quoiqu'elle leur eût été enlevée plusieurs fois par les chrétiens, par le fameux Génois André Doria (1533), par les Vénitiens (1687) et par les Russes (1770), elle leur appartenait encore en 1820, lorsqu'elle fut ravagée par un tremblement de terre. En 1821, les habitants furent les premiers à chasser les Turcs[1] qui la reprirent. Colocotronis l'assiégea, mais en vain, à cause des dissensions qui paralysaient son armée[2]. En 1828, les Turcs furent définitivement expulsés par les Français.

Si l'on veut avoir une juste idée du dévelop-

[1] Tricoupis, *Histoire de la révolution hellénique*, I, p. 78 et suiv.; II, p. 80-83.

[2] Tricoupis, II, p. 135-137, 165-175, 261; III, p. 74.

pement des villes grecques dans ces derniers temps, il faut toujours se reporter à la fin de la guerre de l'indépendance, et constater dans quel état déplorable les hordes asiatiques et africaines avaient laissé la Grèce. Les Occidentaux doivent naturellement se faire là-dessus de grandes illusions, à cause de leur manière de faire la guerre. Les Français sont entrés deux fois à Vienne sans brûler une maison, et les alliés, à leur tour, ont pris deux fois Paris (1814-1815) sans piller une boutique. Mais l'Asie ne comprend pas ainsi la guerre. Elle la fait comme au temps de Darius, de Xerxès et de Mahomet II. Des scènes telles que le massacre de Chios, de Djeddah, de Damas, etc., montrent que les Musulmans sont restés fidèles aux traditions asiatiques. Aussi la Grèce était si complétement ravagée, — les récits publiés par la commission scientifique envoyée par la France en Morée le constatent de la manière la plus éclatante, — lorsque l'intervention française força les barbares à lâcher leur proie, qu'on s'étonne de ce que les Hellènes aient pu faire sortir des monceaux de ruines accumulées par une guerre d'extermination des cités telles que Patras et Athènes.

Lorsque les exilés y revinrent, les propriétaires eurent de la peine à reconnaître la place de leurs maisons. Or maintenant Patras a 15,000 habitants, sans compter une population flottante de 7000 âmes. Les maisons en construction étaient estimées, en 1860, environ trois millions de francs. Six églises étaient consacrées aux besoins du culte. Trois écoles dépendaient de l'État ou de la commune, et six appartenaient à l'enseignement privé. Les trois premières étaient le gymnase (250 élèves), l'école hellénique (375 élèves), l'école communale de filles (300 élèves). Un hospice pour les vieillards était situé à une petite distance de la ville. Patras possédait deux banques et sept établissements d'assurances. En fait d'usines, on y remarquait une filature de coton mue par une machine hydraulique, trois fabriques de réglisse, une fabrique de pâtes, un vaste établissement, fondé par actions, pour la fabrication des vins, des tuileries et des tanneries.

Les travaux publics et les voies de communication devaient coûter, pour l'année 1860, la somme de cent mille drachmes.

Le sol, après la guerre de l'indépendance,

était aussi ravagé que la cité. On marchait trois heures aux environs, que l'on comparait autrefois aux plus belles parties de l'Andalousie, sans trouver une racine. Or la terre a été si bien remise en état, que l'éparchie de Patras possédait 40,000 strèmes de vignes, dont 20,000 de raisin commun. Il y a trente ans, 5 ou 6 navires venaient dans le port charger des raisins de Corinthe; aujourd'hui l'Angleterre y envoie 400 vaisseaux, qui emportent, outre le raisin, de la laine, de la vallonée, etc. La culture du raisin de Corinthe, « le plus important des produits agricoles de la Grèce[1] », occupe jusqu'à huit mille ouvriers, hommes et femmes. Le prix moyen de la journée est pour les premiers une drachme et demie à trois drachmes; le salaire des femmes est moindre.

Sous la domination turque, l'étendue des vignobles de raisin de Corinthe ne dépassait pas, en Grèce, 20,000 strèmes. En 1858, elle s'élevait à 200,000. Le produit excédant les besoins de la consommation, on a commencé en 1859 à faire du vin, qui est d'une excellente qualité.

[1] *Tableau général du commerce de la Grèce pour 1859*, p. 15.

Les Anglais consomment la plus grande partie du raisin de Corinthe. « Aucune denrée n'intéresse autant le peuple anglais que le raisin de Corinthe », disait M. Gladstone en proposant la réduction des droits d'entrée. Aussi dès 1849, l'Angleterre en achetait-elle pour six millions de drachmes. Mais l'Allemagne qui, d'accord en cela avec les pays latins, préfère le vin aux *puddings*, fabrique du vin et de l'esprit de vin avec presque tout le raisin de Corinthe qu'elle achète. On a même eu la pensée en Grèce de faire du vin avec le raisin sec. Si cet essai réussissait, l'exportation du raisin de Corinthe prendrait beaucoup d'extension dans le Nord, où le transport des liquides ne se fait qu'à grands frais. La culture, qui a pris tant de développement dans le Péloponèse, s'étendrait rapidement; puisqu'il reste dans la péninsule beaucoup de terres favorables à ce genre de produits. Dans un pays où il n'y a ni caves ni bouteilles, le paysan aime à cultiver cette espèce de raisin. Le fruit, qui est violet et de la grosseur d'une groseille, est séché au soleil immédiatement après la vendange et envoyé à sa destination. En 1859 on en a exporté 55,515,658 livres de Venise, évaluées à 12,557,551

drachmes[1]. La part de l'Angleterre dans ce chiffre fort satisfaisant est de 10,637,959 drachmes[2]. Malheureusement la pluie peut gâter la récolte pendant qu'on la sèche, et ruiner ainsi de nombreuses familles; comme cela est arrivé en 1861[3]. La culture du raisin de Corinthe est donc loin de présenter la même sûreté que la production des céréales ; mais comme elle n'exige point les mêmes dépenses, elle est faite pour plaire dans un pays où manquent les capitaux, qui sont le nerf de l'agriculture aussi bien que le nerf de la guerre.

On comprend qu'un des prélats les plus éminents de l'Église hellénique ait été choisi pour archevêque d'une ville aussi importante que Patras. Les archevêques de Patras ont exercé plus d'une fois une grande influence. Parthénios donna le signal de l'insurrection de 1770. Ghermanos, plus heureux que lui, vit triompher le drapeau de l'indépendance qu'il avait arboré à

[1] *Tableau général du commerce pour 1859.* Athènes 1860, p. 23. — Officiel.

[2] *Ibid.*, p. 49.

[3] Voy. le *Précurseur* d'Athènes du 3 septembre 1861. — Ce journal évaluait à 1 million de drachmes la perte causée au budget par ce désastre.

Lavra[1]. Misaïl Apostolide, mort en 1862, métropolitain d'Athènes et président du saint synode, avait mérité par ses connaissances exceptionnelles de succéder à ces prélats fameux. Ayant fait de fortes études dans les Universités allemandes, il possédait à fond l'hébreu, le grec ancien, le latin, l'allemand, le français et l'italien. Comme les Voulgaris et les Théotokis, il s'est constamment signalé par son zèle pour la propagation de la science, et par une intelligence ouverte à l'esprit de son temps. Je fus frappée de sa taille imposante, de ses manières distinguées et de son air ouvert, quand il vint me voir avec ses prêtres et ses diacres.

Né à la fin du siècle dernier dans l'île de Crète, Misaïl remplit les fonctions de professeur ou chef de l'école hellénique de Trieste. Il inspira à ses élèves non-seulement un attachement filial à sa personne, mais aussi l'ardeur de l'étude et l'esprit de fraternité évangélique. Son onctueuse éloquence assurait à ses discours plus d'influence que le ton menaçant des instituteurs vulgaires. Plus tard, lorsque le prince Othon fut appelé par les grandes puissances à occuper le trône

[1] On a publié en trois volumes des *Mémoires* de Ghermanos.

de Grèce, Misaïl fut choisi pour lui apprendre le grec, et lui resta dévoué. Il profita de son séjour à Munich pour y fonder un institut hellénique, qui devint une pépinière de jeunes gens instruits. A son arrivée en Grèce, il fut chargé d'enseigner le catéchisme, l'histoire sainte et la morale à l'École normale, en même temps qu'il professait la théologie à l'Université d'Athènes. On se rappelle encore à l'Université quel esprit de tolérance et de charité animait ses éloquentes leçons. Comme prédicateur il n'obtenait pas de moindres succès. Sans être précisément novateur, il se montrait exempt de bigotisme et de tendances rétrogrades. On peut dire qu'il appartenait à l'école du célèbre archimandrite Théoclite Pharmakidis. Or Pharmakidis, très-hostile à l'autocratie spirituelle, personnifiée dans la papauté, n'entendait point qu'on fît triompher dans l'Église orthodoxe des principes analogues aux théories despotiques de Rome. Entre la démocratie religieuse des Calvinistes et le système papal, Pharmakidis croyait qu'il y avait une belle place pour une Église essentiellement parlementaire, qui saurait, grâce aux conciles, éviter les divisions inséparables du libre

examen, sans tomber dans cette centralisation qui a eu pour conséquences nécessaires l'Inquisition, l'*Index* et la condamnation de toutes les libertés du monde moderne. Iconomos, au contraire, sans accepter le Pape, n'éprouvait aucune répugnance pour certaines idées ou institutions plus conformes, en réalité, à l'esprit du catholicisme romain qu'aux véritables aspirations de l'Église orientale. La lutte était donc inévitable entre Pharmakidis et Iconomos. Misaïl, d'un caractère beaucoup plus pacifique que Pharmakidis, tout en partageant ses convictions, n'approuvait pas toujours sa manière de les défendre. La situation de la Grèce, qui ne permettait pas aux deux partis de rester sur le terrain des spéculations, donnait aux discussions une vivacité que les dissensions politiques aggravaient encore.

Avant la guerre de l'indépendance, le royaume actuel relevait, comme toutes les provinces helléniques, du patriarche de Constantinople. Pendant la durée de l'insurrection, ce prélat envoya des exarques en Grèce pour exhorter le peuple à rester sous sa juridiction. Mais la nation n'était guère disposée à recevoir les ordres d'un sujet du *padishah*. Le président Capodistrias n'eut

pas le temps de régler cette grave affaire. La régence, qui gouverna pendant la minorité du roi, favorisa la nationalisation de l'Église hellénique, sans parvenir à rien faire de définitif. Pharmakidis s'irritait des indécisions du gouvernement. En effet, puisque l'Église roumaine, et plus tard l'Église russe, et enfin l'Église serbe avaient pu se nationaliser, sans encourir les anathèmes du patriarche, il était d'autant plus difficile de contester le droit de l'Église hellénique à l'autonomie que les Orientaux, d'accord avec l'histoire, regardent l'établissement des patriarcats de Rome, de Constantinople, d'Alexandrie, de Jérusalem et d'Antioche comme une institution complétement humaine que de nouveaux arrangements peuvent modifier[1]. Tout en avouant ce fait, Iconomos et ses partisans prétendaient qu'un concile œcuménique serait seul compétent pour modifier l'œuvre des anciens synodes. Une transaction intervint. Le patriarche consentit à émanciper l'Église hellénique, comme un de ses prédécesseurs avait émancipé l'Église russe. Il faut avouer que Constantinople a montré,

[1] Voy. Macaire, *Introduction à la théologie orthodoxe*, trad. du russe. Genève, Cherbuliez.

en pareil cas, une sagesse[1] contrastant avec l'obstination traditionnelle des patriarches de Rome, qui ont combattu par le fer et par le feu la nationalisation, pourtant inévitable, des Églises occidentales. Mais le Τόμος ou bulle du patriarche contenait des doctrines qui parurent à Pharmakidis contraires aux droits imprescriptibles des Églises. Il écrivit donc un ouvrage célèbre contre l'acte patriarcal (Athènes, 1852, libr. Anghélidis), lequel produisit tant d'impression que les chambres en adoptèrent toutes les idées.

Lorsque la lutte fut terminée, Misaïl fut envoyé à Saint-Pétersbourg pour établir des relations entre l'Église russe et l'Église nouvellement émancipée. Il y montra une prudence, un tact et une dignité personnelles qui charmèrent l'aristocratie russe. A son retour, il fut élevé au siége archiépiscopal dont on a attribué la fondation à l'apôtre saint André. Il n'était pas difficile de constater que l'Achaïe était fière d'un prélat dont la charité inspirait les actes. La

[1] Depuis cette époque, le patriarchat s'est opposé, avec une obstination dont les conséquences seront nécessairement déplorables, à la nationalisation de l'Église bulgare.

veille de mon arrivée, il avait fait un discours touchant sur l'*Amour du prochain*, conforme aux traditions de saint Jean Chrysostome. Il déployait un zèle ardent pour les chrétiens de Syrie. On a dit bien des fois que l'orthodoxie des Hellènes consiste à haïr les Latins. Ils ont, dans cette occasion, prouvé qu'ils pouvaient obéir à des inspirations plus chrétiennes. A Patras, les offrandes s'élevèrent un seul jour à la somme de 2500 fr. Les ouvriers, les veuves, les orphelins apportaient leur obole pour ces Maronites qui ont autrefois, sans aucun motif raisonnable, abandonné l'Église orientale. L'archevêque faisait lire des prières en faveur des victimes de la barbarie druse, et montrait autant d'ardeur à secourir ceux qui avaient échappé au massacre que s'ils eussent appartenu à son troupeau. Les autres prélats grecs en firent autant. A cette époque, l'Église de Rome qu'on dit, malgré les faits, supérieure à la nôtre, convoquait à grands cris, dans tout le monde catholique, des *croisés* qui lui permissent de recommencer l'abominable boucherie de Pérouse [1], et elle se montrait infiniment moins soucieuse de secourir les catholi-

[1] Voy. les allocutions de Pie IX à cette époque.

ques du Liban que « d'écraser » les catholiques italiens, assez impies pour préférer le roi galant homme aux sbires du cardinal Antonelli !

L'éminent archevêque de Patras voulut bien me promettre la seconde édition de son *Manuel de la morale chrétienne*, qu'à mon retour à Athènes son neveu m'offrit de sa part[1]. Ce livre, écrit en grec moderne, — la première édition était en grec ancien, — se distingue par la précision, l'onction et la grâce du style, par des vues larges et un esprit philosophique. Sans doute, dans un traité de morale chrétienne, l'auteur doit prendre son point de départ dans la révélation. Mais Misaïl se garde d'entasser, comme on le fait trop souvent, les textes scripturaires. Au contraire, il sait concilier, comme les anciens Pères grecs, les prophètes de la Judée avec les sages de son pays. Dans son ingénieuse peinture des vertus et des vices, on reconnaît un disciple de l'Évangile, qui n'a pas oublié les *Caractères* de Théophraste. Telle était la méthode des hommes qui, en Orient, ont élevé si haut la gloire du chris-

[1] *Manuel de la morale chrétienne*, par Misaïl Apostolide, archimandrite et professeur de théologie à l'Université. Athènes, impr. Vlastos, 1849.

tianisme, depuis saint Justin, philosophe et martyr, jusqu'à cet illustre Photius que M. Renan, dans un article de la *Revue des Deux-Mondes*, d'ailleurs peu bienveillant pour l'Église orientale, avoue avoir été supérieur à tout ce que l'Église romaine a produit dans la première moitié du moyen âge. Ces docteurs éminents ne se croyaient pas obligés, comme l'auteur du *Ver rongeur* et ses nombreux disciples, de maudire et Socrate et Platon, ni d'accabler de leurs anathèmes ces vastes intelligences qui, au milieu du paganisme, ont, sur le théâtre même d'Athènes, prophétisé, comme l'auteur de *Prométhée*, que le règne des Olympiens ne serait pas éternel, ou annoncé, comme Sophocle, « qu'en réalité il n'y a qu'un Dieu qui a fait le ciel, la terre et la mer azurée[1]. » La Grèce philosophique a eu une part si considérable dans le triomphe du christianisme, que des historiens prévenus peuvent seuls attribuer exclusivement à l'influence de la race sémitique la civilisation qui a changé la face de l'Europe. Sans doute, Jésus-Christ est né parmi les enfants de Sem ; mais tous les propagateurs influents du christianisme,

[1] Fragment de Sophocle, cité par Eusèbe.

ceux qui en ont saisi l'esprit universel, et qui l'ont défendu contre la tendance étroite du judéo-christianisme[1], ne sont-ils pas des disciples de la Grèce? N'était-il pas un Hébreu hellénisé ce protomartyr Stéphanos (Étienne), « plein de foi et de force », disent les *Actes*, qui le premier rompit résolument avec la Synagogue? Saint Paul, qui a converti le monde gréco-romain[2], n'est-il pas un élève de la science hellénique et ne cite-t-il pas leurs poëtes aux Athéniens? L'auteur du quatrième Évangile, cet Évangile « écrit, selon Herder, par la main d'un ange, » n'avait-il pas écouté, avec une profonde attention, les discussions des Académiciens sur le Λόγος divin, et n'est-il pas tout plein de ces formules platoniciennes[3], qu'on trouve déjà dans Philon[4], écrivain antérieur à la prédication chrétienne? Sémitique dans son point de départ, le christianisme s'est subitement hellénisé. Voilà pourquoi il a été accepté si aisément par les Justin, les

[1] Voy. Dr Baur, *Das Christenthum und die christliche Kirche*, etc. Tübingen 1853.

[2] Dr Baur, *Paulus der Apostel J. Ch.* Stuttgart 1845.

[3] Le Dr Bretschneider l'a constaté dans les *Probabilia*.

[4] Voy. H. Ritter, *Geschichte der Philosophie*. Hambourg 1829-1853.

Athénagore, les Théophile, les Pantène, les Origène, les Clément d'Alexandrie, les Irénée, etc., qui reconnurent sans peine en lui la religion de l'esprit proclamée par Pythagore, pour laquelle Anaxagore avait souffert l'exil et Socrate le dernier supplice, et dont Platon avait ardemment désiré le triomphe. Je sais qu'on m'opposera, avec l'auteur du *Voyage dans le Levant*, les erreurs et les fautes des sages de la Grèce. Mais les prophètes de la Judée en ont-ils été exempts? Moïse n'a-t-il pas été impitoyable; David vindicatif; Salomon idolâtre? S'ils ont proclamé l'unité de Dieu, ce dogme favori de la race sémitique, n'ont-ils pas eu trop souvent de sa nature et de ses attributs des idées excessivement imparfaites? Quand ils parlent de l'âme, n'emploient-ils pas les formules qu'on reproche le plus sévèrement aux Stoïciens[1]? Personne, dans les temps anciens, n'a eu le droit de dire qu'il a adoré l'Éternel « en esprit et en vérité. » Tous ont, plus ou moins, Élie comme Platon, Salomon comme Socrate, Zénon comme Isaïe, subi l'influence du milieu dans lequel ils ont vécu,

[1] Voy. *Lévitique*, XVII, 11; *Deutéronome*, XII, 23; *Ecclésiaste*, III, 21.

et éprouvé les défaillances de siècles privés de la lumière dont nous sommes si fiers que nous en devenons presque toujours injustes dans nos appréciations du passé.

A six heures du matin, je montai à cheval pour quitter Patras, après avoir pris congé de M. et de Mad. Pausanias Khoïdas, dont l'hospitalité s'était montrée si gracieuse. M. Soutzos m'accompagna à quelque distance de la ville. Le chemin que je devais parcourir était tracé au bord des golfes de Patras et de Corinthe. Après avoir suivi les dernières pentes du mont Panachaïcos, tapissées de giroflées de Mahon, je trouvai une plaine longue et étroite, couverte de vignobles. La vigne de Corinthe, dont le feuillage est plus fin et d'un vert plus tendre que le feuillage de la vigne ordinaire, me parut un très-gracieux arbuste. Là où manquent les vignes poussent les myrtes fleuris, les grenadiers aux fleurs de pourpre, les lentisques dont le fruit ressemble aux grains de corail, les platanes aux larges feuilles, les figuiers et les oliviers sauvages, asile des ramiers, des loriots et des mélodieux rossignols. Partout où se trouve le lit d'un torrent, surgissent des touffes de lauriers-

roses. On traverse plusieurs cours d'eau, le Mélichius, le Charadrus, le Sélemnus, en longeant la côte d'Achaïe, où autrefois des villes populeuses, entourées de sept ou huit dèmes, formaient les douze États de la confédération achéenne. A Panormus, on est si près de la rive de la mer, couverte de touffes d'hysope, que le flot bondit sur le pied des chevaux et les couvre d'une écume frémissante. La vue qu'on a de la côte est d'une beauté vraiment exceptionnelle. On aperçoit, en regardant vers la Grèce continentale, les roches Phédriades et les pentes du Parnasse, la chaîne azurée de l'Hélicon et du Cithéron; lorsqu'on tourne les yeux vers les côtes du Péloponèse, le regard s'étend jusqu'aux montagnes de la Sycionie qui se rattachent aux pentes du mont Crathis. Ici la mer, les montagnes et les arbres composent, sous un ciel radieux, un de ces ensembles harmonieux qu'on trouverait difficilement sur une terre moins favorisée. Le murmure solennel des ondes plonge l'âme dans une rêverie sans fin. A Psatopyrgos, où je m'arrêtai vers dix heures, je m'abandonnai sans contrainte à la douce impression produite par ces beaux lieux. D'énormes platanes formaient

au bord de la mer une enceinte entourée de myrtes, de lauriers et de grenadiers qu'unissaient des chaînes de *convolvulus*. En coupant quelques branches, les chorophylaques placèrent un tapis dans cette enceinte impénétrable aux rayons du soleil. Là, je déjeunai avec les provisions apportées de Patras, tout en écoutant le chant des oiseaux et le bruit des flots du golfe. D'énormes tortues (*testudo marginata*) ovales-oblongues, dont les lames marginales offrent deux taches triangulaires, l'une jaune et l'autre noire, glissaient de temps en temps leur tête à travers la verdure et me contemplaient d'un œil étonné, mais sans épouvante, n'ayant pas en Grèce l'habitude de craindre les chasseurs. Le nouvel agoghiate, qui avait remplacé à Patras le « descendant d'Épaminondas », avait une physionomie aussi placide que ces tortues, dont l'espèce s'est fort multipliée dans le Péloponèse. Sa figure, pareille à celle d'un mouton, ses cheveux d'un blond roux, surmontés d'un *fess* rouge, ses exhortations conciliantes à son cheval, tout chez lui représentait l'esprit pacifique arrivé à son degré le plus élevé. Grâce à sa lenteur, je n'arrivai qu'à dix heures du soir à Ægium. A

l'approche des ténèbres, j'avais remarqué la flamme d'une forêt que des pâtres brûlaient dans la montagne. J'oubliai un moment les conséquences de cette déplorable habitude, pour examiner cette fumée qui flottait au gré des vents sur le flanc des monts, comme le sombre panache de ces chevaliers-fantômes qu'affectionnent les ballades germaniques.

Ægium est construite entre deux promontoires sur un plateau à pic dominant la plage étroite qui le sépare de la mer. La température est variable comme les flots du golfe orageux qui baigne la côte. Mais on jouit d'une vue admirable sur les montagnes de la Phocide et de la Béotie. Cette belle situation n'avait pas seule contribué à donner à Ægium de l'importance dans l'antiquité. Ses souvenirs et ses monuments en firent longtemps une des villes les plus renommées de la Grèce. C'est là que le « pasteur des peuples » Agamemnon réunit les chefs de la Grèce pour venger l'injure faite aux Hellènes, par un fils de l'Asie efféminée, ce Pâris plus ou moins mythique, dont le caractère, pareil à celui de l'Atys phrygien et de l'Adonis syro-phénicien, amants des déesses de la production, exprime trop bien

les éternelles tendances du monde asiatique. Depuis cette guerre, l'importance d'Ægium alla toujours croissant. C'est là que se réunissaient les députés de la Confédération achéenne. Philopœmen n'approuva jamais l'habitude de les rassembler toujours dans la même ville; parce qu'il pensait avec raison que des cités telles que Sparte ne parviendraient jamais à considérer un port situé à une extrémité du Péloponèse comme le centre de la ligue. Lorsque Pausanias vint en Achaïe, la domination romaine y était complétement établie. Des édifices qu'il a décrits, il ne reste que des ruines, par exemple quelques débris des anciens murs. Les barbares et le temps ont tout fait. En vain le général achéen, Théodore, avait battu les Goths qui se préparaient à ravager la Grèce (377); d'autres Germains envahirent le Péloponèse avec Alaric, puis vinrent les Slaves. Les Turcs, derniers venus, détruisirent Ægium au seizième siècle. A la fin du dix-huitième, l'archevêque de Patras, Parthénios, relevait dans ses murs l'étendard de la croix. L'insurrection ayant échoué, les Albanais mahométans ravagèrent impitoyablement le Péloponèse. Dans l'espace de neuf ans, 20,000

chrétiens des deux sexes furent vendus à l'encan dans l'éyalet de Roum-ili et dans l'Afrique septentrionale. Plus de 80,000 personnes perdirent la liberté et la vie à la suite des événements de 1770. Ces affreux brigandages finirent par lasser les Turcs eux-mêmes, puisque, en 1779, Hassan-Pacha fut envoyé par Abdoul-Hamid pour exterminer les Albanais. Mais les successeurs de ce pacha, Hadji-Ibrahim, ancien chef de voleurs, et son fils, Ali-bey, ne se montrèrent ni moins féroces ni moins cupides que les Chkipétars. Au milieu de ces désastres, Ægium fut brûlée. Elle commençait à sortir de ses ruines lorsque le tremblement de terre de 1817 la transforma en un monceau de décombres. Saccagée pendant la guerre de l'indépendance, elle travaille maintenant à réparer tous les malheurs dont elle a été victime.

A Ægium j'avais pour hôte M. Sotiri Messinesis, chez lequel je reçus l'éparque, le dimarque (maire) et le mirarque (capitaine des gendarmes). M. Messinesis avait épousé la sœur de Londos, un des *primats* du pays. La classe des primats (προεστοὶ) ou éphores, nommés par les Turcs *kodja-bachis* (doyens), exerçait une

grande influence à l'époque de la guerre de l'indépendance. Mais leur autorité était plus ou moins étendue selon les circonstances. Dans certaines contrées, en vertu du *bérat* (diplôme impérial) dont ils étaient munis et de l'appui qu'ils trouvaient dans le patriarche et chez les grands-interprètes de la Sublime-Porte, les évêques étaient les véritables chefs des communautés helléniques. Les choses se passaient ainsi dans les îles d'Eubée, de Rhodes, de Cypre, de Crète, de Cos et de Mytilène, en Thrace, dans plusieurs cités de la Macédoine, de la Thessalie, de l'Epire et du Péloponèse, enfin dans tous les lieux où les Ottomans s'étaient solidement établis, et où ils avaient des pachas ou d'autres fonctionnaires d'un rang élevé. Là les notables se bornaient à aider l'évêque dans son administration civile, comme les officiers ecclésiastiques de Constantinople, le grand-logothète, le scévophylax, le cartophylax, etc., servaient d'auxiliaires au patriarche, dans les affaires du même genre. Mais dans les localités où les Turcs n'avaient pas fixé leur demeure, les municipalités, composées des individus les plus influents, avaient une action beaucoup plus indépendante. A Chios, à Samos,

dans les Sporades, dans les Cyclades, à Hydra, à Spetzia, les insulaires s'administraient d'après leurs coutumes, bâtissaient des églises et des monastères, sonnaient les cloches, et jouissaient d'une condition qui ressemblait beaucoup plus à celle des Roumains du Danube ou des *phars* albanais qu'à la situation des Péloponésiens.

Il est aisé de comprendre, grâce à ces distinctions, les différences profondes que l'on constate, dès le début de la guerre de l'indépendance, dans la conduite des primats des diverses contrées de la Grèce. Les uns, en rapports constants avec les conquérants asiatiques, avaient contracté une partie des vices de leurs maîtres. Instruments souvent trop dociles de la tyrannie étrangère, ils étaient dans quelques endroits plus détestés que les Turcs eux-mêmes, et les klephtes se faisaient un honneur, — les chants populaires l'attestent[1], — de leur faire sentir le poids des ressentiments de la foule. Fatigués de voir leurs familles et leurs richesses sans cesse

[1] Voy. le Dr T. Kind, *Neugriechische Volkslieder*. Leipzig 1849; Fauriel, *Chants populaires de la Grèce moderne*; Marcellus, *Chants populaires de la Grèce*, 1851.

menacées par des maîtres débauchés et cupides, les primats s'étaient, il est vrai, décidés à prendre parti pour l'insurrection; mais avec l'arrière-pensée de l'exploiter à leur profit. Cet esprit de calcul irritait les Occidentaux qui en constataient les inconvénients. « Ces hommes, dit avec la rudesse saxonne, un philhellène anglais de cette époque, accoutumés à toutes sortes de basses intrigues, de fraudes, d'exactions même pour s'enrichir aux dépens des classes pauvres, ne se trouvèrent capables ni d'abandonner les errements qu'ils avaient longtemps suivis, ni de se dépouiller de leurs ignobles habitudes, encore moins se sentaient-ils la force de s'élever d'eux-mêmes au niveau des événements[1]. » Un écrivain français, qui visitait la Grèce à cette époque, peignait ainsi Londos : « Londos est d'une taille peu élevée, et ne se fait pas remarquer par une grande capacité; mais il est fier, ambitieux, plein de lui-même; attaché à son sentiment, il se croirait déshonoré s'il demandait ou suivait un conseil; et s'il était à la

[1] Edward Blaquières, *Histoire de la révolution de Grèce.* — Un autre philhellène anglais, Gordon, *Histoire de la révolution de Grèce*, est encore plus dur.

tête du pouvoir exécutif, il ne pourrait souffrir que personne partageât son autorité[1]. » En général les écrivains et les voyageurs de l'Occident croient que les traits essentiels de ce portrait, — plus ou moins fidèle, — conviendraient assez à ces vaniteux primats dont l'incurable égoïsme, fortifié par une longue servitude, causa, à les entendre, tant de maux à leur pays.

Mais les annales d'une seule île, Hydra, suffiraient à montrer l'inconvénient de toute généralisation précipitée, et à constater que là où l'occasion n'avait pas manqué aux primats d'acquérir des vertus civiques, les qualités l'emportèrent de beaucoup sur les défauts, et que le penchant à l'infatuation, si développé chez les peuples du midi, n'empêcha pas toujours les primats de faire à la patrie des sacrifices de toute espèce[2].

Si les Phanariotes ont constitué en Grèce la classe que M. Beulé nomme « la haute société », qu'il évalue pour Athènes à deux cents personnes, les primats y ont formé naturellement le premier noyau de la classe moyenne. Cette classe

[1] Jourdain, *Mémoires sur les événements de la Grèce.*

[2] Voy. la troisième partie, *Les îles.*

ne pouvait se débarrasser en quelques années des traditions de famille. Dans ces traditions la manie des emplois, — trop commune chez toutes les nations pélasgiques, — tenait nécessairement le premier rang.

Si les faits que j'ai cités plus haut sont exacts, il semble difficile de contester la part considérable que les Phanariotes ont prise à la lutte contre la domination étrangère et à la renaissance de la littérature nationale. Mais le goût des places, — justement impopulaire en Angleterre, — est toujours et partout une cause de passions mesquines sans exciter une saine activité et sans être une source de biens solides. Le désir de faire un monopole des fonctions publiques, qui avait allumé tant de haines pendant la guerre, fit naître plus tard des colères intéressées contre les hétérochthones, surtout contre les Phanariotes, qui pouvaient en remplir d'importantes. Mais pendant qu'on s'acharnait à concentrer son activité sur un seul point, sans jamais parvenir à conserver des positions constamment disputées à leurs possesseurs d'un jour, une nouvelle bourgeoisie se formait rapidement dans les rangs des travail-

leurs. Tandis que plus d'une fortune acquise par des primats disparaissait dans l'oisiveté ou dans une agitation non moins stérile, un marin enrichi par de nombreux voyages, ou un paysan économe et patient gagnait assez d'argent pour faire étudier son fils et pour le voir, avant de mourir, prendre un rang honorable parmi les bourgeois. En effet, ce peuple, dont le patriotisme noblement obstiné a sauvé la nationalité hellénique, tend par un mouvement constant d'ascension à produire une société qui, née du travail et fille de ses œuvres, s'efforce de se défaire des défauts légués par l'esclavage. Ceux qui s'étonnent naïvement de la lenteur d'une aussi difficile transformation, peuvent étudier l'histoire d'Angleterre après la chute du despotisme des Stuarts, et les annales de la France après la destruction du pouvoir absolu. Les Fouché et les Talleyrand, successivement ministres de Napoléon Ier et de Louis XVIII; les sanguinaires terroristes, qui devinrent si aisément comtes et barons de l'empire, étaient-ils bien dégagés des habitudes de l'ère despotique? Est-ce que, tant d'années après 1789, tous les membres de la bourgeoisie du grand empire occidental seraient

prêts à résister au prestige de la force et aux séductions de l'or? Est-ce qu'ils seraient disposés à renoncer sans hésitation à leur bien-être et à leur argent pour la conservation des libertés conquises par l'immortelle Constituante? S'il en est ainsi, on doit sans doute être plus indulgent pour la classe moyenne de la Grèce, dont les travers pourraient facilement se retrouver ailleurs, dans ces contrées où le pouvoir absolu exercé par des princes chrétiens n'était certes point comparable avec la tyrannie des successeurs de Sélim-le-Féroce.

Londos ayant pris part aux débuts de l'insurrection, — on le voit au commencement de la guerre paraître à Calavryta à côté de l'archevêque Ghermanos, — sa participation à ces grands événements était de nature à accroître l'influence de sa famille. On m'a dit qu'elle était dans le Péloponèse presque égale à celle des Mavromichalis. La sœur du primat me montra le portrait de son frère. Ce portrait l'amena naturellement à me parler de l'époque où il a joué un rôle important, époque dont elle a supporté les agitations. Elle a passé trois mois au Mégaspiléon, cachée dans les caves de ce

couvent fameux. Un monument assez curieux de ces temps de troubles est un vieux platane qu'on me fit remarquer, à Ægium même, au bord de la mer, et qui cacha quinze Grecs dans son vaste tronc creusé par les années ; il n'a pas moins de treize mètres de circonférence. Ses branches dépouillées, qui s'élèvent vers le ciel comme les bras d'un squelette, abritent une fontaine dont les eaux s'échappent d'un mur antique par quatorze robinets. J'allai voir également, dans la maison de M. Aristide George, où je retrouvai les autorités, des statues antiques découvertes il y a quelques années. L'une de ces statues était un Apollon revêtu d'une légère chlamyde, appuyé sur un tronc d'arbre et qui tenait probablement une lyre. Revenu d'un combat et déjà en possession de l'auguste sérénité des Olympiens, le fils de Latone prend la lyre, symbole de paix et d'inspiration. Le style de cet Apollon indique une belle époque. La tête, qu'on dit être celle d'Antinoüs, est magnifique. Ce favori d'Adrien avait, en effet, comme cette statue, le front bas et cette lèvre inférieure épaisse qu'on retrouve encore chez les jeunes garçons de Broussa en Bithynie, patrie de la honteuse

divinité qu'un caprice de la Rome impériale transporta dans l'Olympe. Suétone, dans les *Césars*, rapporte que, sauf Claude, les quinze premiers empereurs n'avaient pas des mœurs moins extraordinaires que l'empereur Adrien. Le despotisme corrompait les maîtres encore plus que les esclaves. — Une tête de femme romaine pouvait être rapportée au siècle des Antonins, ce siècle d'or des Césars, qui ne fut pas scandalisé de la déification d'un Antinoüs! Napoléon Ier accusait Tacite d'exagération et de «rancunes aristocratiques.» Mais quelles exagérations pourraient provoquer les mêmes réflexions que le culte du favori d'Adrien? La faveur des «mignons» de Henri III ne nous en apprend-elle pas plus long sur la cour très-catholique des Valois que tous les pamphlets des protestants du seizième siècle? En présence de tels actes, je n'ai aucun besoin de lire Tacite ou d'Aubigné pour apprécier deux époques où la décadence de la religion et des caractères avait produit des résultats analogues. Le temps est venu où les faits prendront dans l'histoire la place des appréciations des sectes. On a beau nous dire sur tous les tons que Louis IX était un véritable *saint*. Ce saint persécuta d'une

manière atroce les restes des Albigeois et des Vaudois, et livra son peuple à cette horrible inquisition dominicaine, dont la procédure et les forfaits eussent épouvanté un Néron et un Domitien[1]. Les confidences naïves de Joinville[2] prouvent que cet excellent prince, fils d'une Castillane, n'avait pas d'autre manière de comprendre l'Évangile que les sanguinaires héritiers de l'Espagnol Dominique. En présence des bûchers des inquisiteurs, la justice rendue sous le chêne de Vincennes me devient, je l'avoue, fort suspecte !

Je quittai Ægium le 14 juillet. La vûe des environs attestait que la culture a fait d'incontestables progrès dans ce pays. On y récoltait 10 à 12 millions de litres de raisin de Corinthe. Les renseignements que j'avais recueillis dans la ville m'ont montré que l'instruction n'a pas été plus négligée que l'agriculture ; puisque Ægium, pour une population de 3500 habitants, possédait une école hellénique (80 élèves), une école communale (24 élèves) et une école de filles (110 élèves).

[1] Voy. le *Directorium* de Nicolas Eymerick.
[2] *Mémoires*, édit. de 1761.

Le village de Voïvoda, que je laissai à gauche, est une de ces localités dont le nom rappelle le séjour des Slaves. A Perdicaki, où une source limpide tombe en cascade, dès hommes en foustanelle et coiffés de *fess* s'étaient arrêtés au bord de la source. Ils trempaient dans l'eau les grappes noires du raisin de Corinthe. De grands roseaux encadraient cette scène, qui faisait songer au temps où les soldats de l'indépendance s'arrêtaient un moment dans ces contrées, où ils pouvaient compter sur la sympathie des caloyers. En effet, les traditions locales, le nombre des *skiti* (ermitages et grottes) prouvent que les environs du couvent des Taxiarques ont été à une certaine époque une véritable Thébaïde péloponésienne, où il était facile à des proscrits de trouver un refuge dans des positions escarpées.

Après avoir passé à gué une rivière rapide et gravi un chemin taillé dans le rocher, on aperçoit à un détour du sentier le monastère des Taxiarques, qui emprunte son nom aux chefs de la milice céleste, Michel et Gabriel[1]. — Ce cou-

[1] L'Église grecque repoussant les livres apocryphes de l'Ancien Testament, tel que *Tobie*, Raphaël ne joue pas en Orien le même rôle que chez les catholiques. Voy. Macaire, *Introduction à la théologie orthodoxe.*

vent est bâti au-dessus du ravin profond où coule la rivière, et appuyé aux flancs de la montagne. D'énormes cyprès, qui dressent vers le ciel leur sombre pyramide, précèdent un vaste carré entouré de murailles. Le côté gauche de ces murs, qui est le plus élevé, est percé extérieurement de deux rangs de fenêtres. Bâti depuis quatre siècles et demi, le monastère a l'aspect d'une citadelle. Les précautions prises pour sa défense n'étaient pas inutiles; car il a eu beaucoup à souffrir à l'époque de l'insurrection du Péloponèse, au dernier siècle. A ma gauche, j'apercevais l'ancien couvent byzantin du neuvième siècle, situé dans une position bien plus élevée. Après avoir traversé les jardins, où je cueillis des lauriers parfumés dont j'ornai mon chapeau, j'arrivai à la porte du monastère où m'attendaient douze moines dans leur costume des jours de fêtes. Ils me menèrent à l'église, puis ils me conduisirent à un appartement où l'on me présenta de bon café et d'excellentes confitures aux roses, apportées du Mont-Athos. Les religieux vinrent s'asseoir à côté de moi sur le sopha pour me dire combien ils se trouvaient heureux de recevoir une dame russe dans leur

maison. Lorsque nous nous trouvâmes seuls, ils m'exprimèrent avec franchise leur opinion sur les affaires de la Grèce. Ils ne se plaignaient pas du roi, quoiqu'il appartienne à l'Église romaine. Mais ils pensaient que la constitution de 1843, en assurant la direction des affaires à des « professeurs », à des gens d'une orthodoxie équivoque et peu favorables, selon eux, aux droits des souverains, rendait impossible toute mesure favorable à la religion. Ils opposaient volontiers à ce régime la situation de la Russie sous l'empereur Nicolas. Je remarquai ici, ce que j'ai pu constater bien des fois en Occident, dans la Suisse catholique, en Belgique, en Italie, etc. : les moines ont une invincible antipathie pour l'enseignement laïque. Les professeurs d'Athènes inspiraient aux caloyers des Taxiarques la même répugnance que l'Université de Gand inspire aux innombrables couvents de cette cité. Cependant le nom d'un membre célèbre du clergé leur était plus odieux que celui d'aucun professeur. Un des élèves de Caïris s'étant introduit dans le monastère, en fut expulsé à coups de bâton, procédé médiocrement évangélique.

Avant de venir en Grèce, je connaissais su-

perficiellement la vie et les doctrines du professeur Caïris. On a dit que tout parti ou toute école a son avant-garde, son corps d'armée et son arrière-garde. En politique, les adversaires de l'absolutisme ne forment-ils pas trois fractions, les socialistes, les radicaux et les libéraux? Or dans la théologie hellénique contemporaine, Caïris était à l'avant-garde; — Pharmakidis à la tête du corps de l'armée, — et Iconomos à l'arrière-garde. En Italie, Gioberti, Rosmini et Maur-Capellari (Grégoire XVI); — dans l'Allemagne catholique Hermès, Hirscher, Rauscher; — en France, Lamennais, Lacordaire, X. de Ravignan ont, — les meilleurs biographes occidentaux[1] ne laissent aucun doute sur ce point, — occupé des positions analogues. Entre l'auteur de la *Réforme de l'Église* et l'auteur du *Triomphe de l'Église*, un abîme eût existé, si l'auteur des *Cinq plaies de l'Église* n'eût pas formé la transition. Entre le hardi chanoine de Cologne et l'instigateur du concordat de François-Joseph se

[1] Voy. *Biographie du clergé contemporain*, par le prêtre Hippolyte Barbier, 10 volumes in-18, 2e édit., 1841, écrit spirituel; Vapereau, *Dictionnaire des contemporains;* Bouillet, *Dictionnaire universel d'histoire.*

place le prudent et savant doyen du chapitre de Freiburg, qui conseillait à la papauté d'adopter la discipline de notre Église et d'abolir le célibat sacerdotal pour éviter les scènes étranges qui scandalisent aujourd'hui les tribunaux[1]. La distance qui sépare l'auteur des *Paroles d'un croyant* de l'auteur de l'*Institut des Jésuites* est occupée par le « cher enfant » de Mme Swetchine[2], auquel on doit les *Conférences de Notre-Dame de Paris*, et qui a essayé d'être à la fois démocrate et ultramontain. La réunion de ces deux épithètes n'est pas une nouveauté en France. La Ligue en est la preuve. Linné avait raison! « La nature ne fait pas de saut. »

En général, dans les États du Midi, les Maur Capellari et les Ravignan ont plus de chances de se faire accepter que les Hermès et les Lamennais. Plus on s'avance vers le Sud, plus se méconnaît cette maxime trop oubliée du plus grand disciple des écoles helléniques de Tarse : « Il *faut* (δεῖ) qu'il y ait des hérésies[3]! » Au Nord, au contraire, où la réflexion est un besoin impé-

[1] Écrit en 1861.

[2] Voy. la *Revue contemporaine de 1861*, art. *Lacordaire*.

[3] Saint Paul, I Corinth., XI, 19.

rieux, les dissidents abondent : l'Angleterre est le pays des sectes ; l'Espagne est le pays de l'unité. La même observation s'applique à l'Europe orientale. Les sectes pullulent dans l'empire des tsars, ainsi que l'ont prouvé les auteurs russes du *Raskol* et des *Études religieuses sur la Russie*, et avant eux MM. de Maistre et Haxthausen. Il s'en faut qu'il en soit de même au Midi, où les Roumains, les Slaves du Sud et les Hellènes ne montrent ordinairement que du dédain pour les graves problèmes qui agitent en Russie tant de simples paysans. Mais les rares penseurs qui s'occupent dans les pays méridionaux de questions religieuses, se montrent volontiers plus hardis que leurs contemporains du Nord. Assurément l'Espagnol Servet et le Toscan Lélio Socin professaient des doctrines capables de scandaliser le Picard Calvin et le Saxon Luther. C'est ainsi qu'on a vu, de nos jours, un prêtre d'Andros, Théophile Caïris, essayer de substituer à la dogmatique de l'Église orthodoxe des doctrines qui ressemblent beaucoup plus à la profession de foi du vicaire savoyard qu'au symbole de saint Athanase et à la théologie de saint Jean de Damas.

Après la révolution hellénique, Caïris se mit à parcourir l'Europe afin d'obtenir des familles grecques, établies dans plusieurs grandes villes commerçantes, les fonds nécessaires à l'établissement d'un Institut d'orphelins. Cette maison ayant été fondée à Andros en 1834, le directeur y fit régner un tel ordre et un tel amour de l'étude, il donna à ses élèves un exemple si frappant d'une vie studieuse et régulière, que les jeunes gens y accoururent en foule de toutes les parties du royaume et des provinces restées esclaves. Mais l'enseignement n'était pour Caïris qu'un moyen de propagande. Il est probable qu'il avait été frappé de la rapide diffusion de l'arianisme. En effet, sous le règne de Constance, cette hérésie envahit les deux empires d'Orient et d'Occident et devint si populaire parmi les nations barbares, que les Goths, les Vandales, les Bourguignons et les Lombards l'embrassèrent, et qu'un moment elle dut se croire maîtresse de l'univers chrétien. Il avait pu se convaincre, dans ses voyages en Occident, que la réformation avait donné à l'arianisme, un nouvel et puissant élan. Il avait constaté sans doute que même dans beaucoup de pro-

vinces catholiques les classes lettrées sont assez disposées à mettre la théologie de Channing, de Théodore Parker et d'Athanase Coquerel au-dessus des décisions du synode de Nicée. Au commencement, Caïris put croire qu'il entraînerait beaucoup de ses concitoyens dans la même direction. «Sa grande érudition et sa moralité exemplaire», louées dans un ouvrage catholique[1], faisaient sur les imaginations la même impression que l'austérité de Calvin et de Saint-Cyran produisirent autrefois à Genève et à Paris. Ses élèves, la majorité des insulaires d'Andros, une partie des prêtres de village et des habitants des îles voisines, embrassèrent le caïrisme, que les jeunes gens de l'Institut propagèrent pendant les vacances jusqu'aux extrémités de la Turquie. En moins de six ans, le nouvel arianisme prit une telle extension, que le patriarche de Constantinople et le gouvernement hellénique s'alarmèrent à la fois. On sait quelle rude guerre un empereur d'une race peu tolérante, l'Espagnol Théodose, fit en Orient aux Ariens. Quoique les lois aient depuis cette

[1] *L'Église orientale*, par M. Pitzipios. — L'auteur a lui-même réfuté ce premier écrit dans *le Romanisme*.

époque perdu beaucoup de leur sévérité, elles sont encore dans toute l'Europe, — il suffit de citer l'Espagne catholique, la Suède protestante et la Russie orthodoxe, — peu favorables au prosélytisme, sans lequel pourtant la liberté de conscience sera toujours fort incomplète et les Églises officielles exposées à s'engourdir dans la plus misérable torpeur et dans une ignorance incurable. La Grèce n'est pas sur ce point beaucoup plus avancée que la patrie du grand Gustave-Adolphe. En 1851, Caïris fut traduit devant les tribunaux « comme enseignant des principes religieux défendus par les lois du pays. » Calvin lui eût réservé le supplice atroce de Servet; l'ancienne république de Berne, l'échafaud de Valentin Gentilis; la Rome de Clément VIII, le bûcher de Bruno. Les partisans du docte vieillard, — il avait alors quatre-vingt-deux ans, — firent d'énergiques efforts pour le défendre. Ils répétaient que l'ancienne Église orientale faisait au libre examen une part considérable, qu'elle avait laissé saint Justin, philosophe et martyr, enseigner que le Verbe est inférieur au Père; Jean-à-la-Bouche-d'Or se passionner pour un véritable communisme; d'autres Pères contester

vigoureusement l'éternité des peines de l'enfer[1], etc., en un mot qu'elle avait accordé à ses plus éminents docteurs une liberté qu'on ne pouvait refuser aux savants du dix-neuvième siècle. Les adversaires du Caïrisme répondaient, que l'Église orthodoxe mérite des ménagements de toute espèce; qu'elle n'a rien de commun avec l'Église romaine alliée des Autrichiens contre l'Italie; qu'elle a rendu trop de services dans la guerre de l'indépendance et qu'elle pourrait encore contribuer trop efficacement à soulever les provinces restées esclaves contre la domination étrangère, pour qu'il fût juste et prudent de la laisser déchirer et ruiner par l'esprit de secte. Ils ajoutaient que son maintien importe à la gloire du pays; puisqu'on lui devait d'avoir fait entrer, d'une manière si efficace, les Roumains, les Serbes, les Russes, les Bulgares dans la sphère de la civilisation hellénique, que les Occidentaux nommaient « Église grecque » toutes les Églises orthodoxes de l'Orient. L'antipathie que les novateurs inspirent toujours à la foule

[1] Encore aujourd'hui l'Église orientale admet leur mitigation, ainsi que le prouve une très-curieuse dissertation d'Emery, supérieur de Saint-Sulpice, que Rome a essayé d'anéantir. Voy. Carle, *l'Enfer*.

venant en aide à l'argumentation des politiques favorables à l'orthodoxie, Caïris fut condamné à sept ans de détention. Il mourut en prison quelques jours après. Mais ses idées n'ont pas péri avec lui, quoique son sort ait obligé ses partisans à travailler en secret à la propagation du caïrisme.

Il paraît que le disciple de Caïris, qui s'était introduit aux Taxiarques, n'y a pas fait de prosélytes, autant que j'en pus juger par la conversation des moines. Lorsque cette conversation se fut prolongée, la lassitude me gagnant, j'ôtai mon chapeau d'un air fatigué. Les caloyers me firent compliment de la beauté du laurier qui l'entourait. « C'est à vous, mes pères, leur dis-je en riant, que je dois ma couronne. » Sans pouvoir eux-mêmes s'empêcher de sourire, ils me dirent que je devais être fort lassée et qu'ils allaient me laisser reposer avant le dîner. L'igouménos rangea lui-même les coussins, me couvrit de draps très-blancs avec une bonhomie véritablement orientale, et se retira en m'assurant qu'il aurait soin qu'on ne troublât point mon sommeil. Mais, au lieu de faire la sieste, je me relevai sur-le-champ pour examiner à mon

aise le paysage et l'appartement que j'occupais.

Ma chambre était une salle carrée, assez vaste, et éclairée par cinq étroites fenêtres, sous lesquelles régnait un long sopha. Le plafond était en bois sculpté. Le mur était revêtu d'une boiserie, interrompue par des armoires et des tiroirs. En face du sopha, deux coffres s'appuyaient à la muraille. En mettant la tête à une fenêtre, je voyais, à droite, l'ancien monastère adossé aux flancs arides de la montagne. Les débris des murs étaient couverts de plantes grimpantes. Au-dessous de moi étaient étagés les jardins cultivés par les caloyers, où des sources d'eau vive baignaient le tronc des grenadiers et des orangers. Je n'apercevais pas l'église à coupole basse, située au milieu de la cour. Tout près est le clocher, tour carrée un peu plus élevée que l'église. A Sainte-Marie-des-Fleurs de Florence, le *campanile* est également séparé du *duomo*. Les quatre faces du mur d'enceinte sont occupées par deux rangs de cellules dont les portes s'ouvrent sur une galerie en bois. Mais comme de cette galerie on ne voit que l'intérieur de la cour, les moines vont faire le *kef*

(*far-niente* oriental) sur une terrasse, ombragée par des vignes et par deux platanes, qui est à côté de la grande porte du couvent. De là la vue est admirable. On aperçoit en face, au-desous du profond ravin, bâti sur des rochers, le couvent des nonnes de Pépélénitza. Pépélénitza jouit toujours de la splendeur du soleil, tandis que les Taxiarques en sont privés pendant deux mois de l'année. Les religieuses étant alors aux environs d'Ægium, où elles possèdent de nombreuses vignes de raisin de Corinthe, je dus renoncer à visiter Pépélénitza. D'ailleurs j'avais vu dans l'Europe orientale des couvents de femmes bien plus importants[1], tels que Varatik, Hatkoff, etc.

Lorsque je quittai ma fenêtre, j'examinai deux gravures qui ornaient ma chambre. L'une représentait Rhigas-le-Libérateur, et l'autre Pharmakidis. Les moines ne pouvaient mieux choisir les personnages dont la mémoire doit être chère à tous les Hellènes. Rhigas-le-Libérateur, victime comme Grégoire III Ghika, comme A. Hypsilantis, comme le dernier prince de Moldavie Grégoire IV Ghika[2] et tant d'autres, de l'absolu-

[1] Voy. *la Vie monastique dans l'Église orientale*, 2e édit.

[2] Comme il avait sans cesse contrarié les vues absolutistes

tisme autrichien[1], est un des hommes qui ont le plus contribué à la renaissance de la Grèce.

Depuis le soulèvement de 1769, le grand mouvement de la révolution française, destiné à transformer l'Europe, s'étant communiqué à l'Orient, un nouvel horizon, — Colocotronis, peu favorable aux idées occidentales, en faisait lui-même la remarque, — s'ouvrit aux yeux des Hellènes. Les hommes qui désiraient passionnément l'affranchissement de leur patrie, s'aperçurent heureusement que, lorsqu'il s'agit de réveiller une nationalité, il faut avant tout ressusciter son âme. L'insurrection grecque a réussi parce qu'elle a été longuement préparée dans l'ordre intellectuel, par ces esprits actifs et persévérants qui avaient dévoué toute leur existence à la patrie, tels que les Coraï, les Iconomos, les Ghennadios et les Asopios. Coraï, de Chios, n'a pas seulement exercé une immense influence

de Vienne (Vapereau, *Dictionnaire des contemporains*), la presse vénale, dont parle le duc d'Aumale dans *l'Allemagne en 1860*, reçut ordre de l'accabler de calomnies qui furent la cause de sa mort tragique.

[1] « La connivence évidente du gouvernement autrichien, dit un Anglais, dans cette odieuse aventure est une tache dont le cabinet de Vienne ne saurait se laver. » (Edward Blaquières, *Révolution de la Grèce*, chap. II.)

sur l'épuration de la langue de son pays, il a aussi travaillé par ses longs prolégomènes aux auteurs anciens, à communiquer à ses compatriotes les idées de 1789, et il a mérité par ses généreux efforts une place éminente parmi les principaux réformateurs de la Grèce. George Ghennadios, enfant de cette Epire, à laquelle l'Orient doit tant d'illustrations civiles et militaires, acquit une belle réputation dans l'enseignement. Fondateur des excellents gymnases de Bukarest, d'Egine et d'Athènes, il a travaillé dans sa chaire à la glorieuse renaissance de la Grèce. Intrépide, ainsi que tous les Albanais, il défendit par ses exhortations guerrières la cause qu'il avait soutenue dans son enseignement. Un compatriote de Ghennadios, M. Constantin Asopios, philologue et critique renommé, qui a survécu à ces hommes illustres, fut, au début de sa carrière, un des principaux rédacteurs du *Mercure littéraire*, qui eut une action décisive sur le réveil de la nationalité grecque. Mais on doit mettre en première ligne Rhigas-le-Libérateur, victime auguste de la politique autrichienne. Ce fut à Bukarest, où régnaient alors des *domni* de sa nation, que l'infatigable Thessalien com-

mença à faire entrer dans ses vues des prélats et de riches négociants. A Vienne, il réclama aussi le concours des plus savants Hellènes, qu'il engagea à travailler avec lui à propager par leurs écrits la haine de la domination étrangère. Se défiant avec raison de l'Autriche, nécessairement hostile à la cause des nationalités à cause de son organisation hétérogène, il chercha à s'entendre avec les Français, que la révolution de 1789 avait popularisés en Orient, et qui n'avaient pas encore provoqué contre eux, par des guerres iniques, les haines dont les invasions de 1814 et de 1815 furent le résultat et le châtiment. En 1797, il descendit de Vienne à Trieste, d'où il voulait gagner Venise, afin d'avoir une entrevue avec le jeune général de la République française, Napoléon Bonaparte. Mais le patriote, que M. Alexandre Soutzos nomme avec raison « magnanime », fut arrêté à Trieste par les autorités « apostoliques », livré aux Turcs avec sept de ses compagnons, et mis à mort: « Les Hellènes me vengeront! » s'écria-t-il avant de mourir.

Pharmakidis a aussi rendu de grands services à son pays en faisant pénétrer la discussion,

c'est-à-dire l'esprit de vie, dans l'Église hellénique. Assurément le clergé avait contribué pour une grande part à populariser les idées de Rhigas. Mais il était à craindre que, après la victoire, il ne regardât la défaite de l'islamisme comme le résultat définitif de la glorieuse lutte engagée en 1821. Or il ne suffisait pas d'échapper au joug d'une religion abhorrée, il fallait aussi réveiller les traditions de ces siècles dont la Grèce est si justement fière. Les anciens docteurs de l'Église orientale avaient laissé une réputation méritée de tolérance et de philosophie. Tandis qu'à la suite des Pères africains, de Tertullien, l'inventeur du *credo quia absurdum*, et d'Augustin, l'apologiste de la prédestination absolue et de l'inutilité des œuvres, l'Église latine anéantissait systématiquement la raison humaine et le libre arbitre, avant de condamner toutes les libertés du monde moderne, les Pères grecs, tels que les Jean Chrysostome et les Basile-le-Grand, etc., travaillaient, au contraire, à concilier la science avec la foi, et, tout en reconnaissant l'utilité de la grâce, se gardaient bien de nier les droits de la nature. Sans doute, l'archimandrite Pharmakidis ne peut être com-

paré pour le génie à des hommes qui sont l'éternel honneur de la Grèce et du christianisme; mais ses tendances font de lui un digne continuateur de leurs immortels travaux; mais il comprit comme eux que, tout en critiquant les idées despotiques et étroites du patriarchat romain, il fallait se préserver soigneusement des erreurs qui ont séduit toutes les populations latines, excepté les Roumains, lesquels ont eu la gloire de résister avec une énergie persévérante au funeste entraînement de leur race vers la théocratie[1].

L'archimandrite Théoclite Pharmakidis, après avoir été ordonné prêtre à Bukarest en 1811, fut chargé de desservir une église de Vienne. Ses aptitudes littéraires se prononcèrent de si bonne heure, qu'il devint un des principaux collaborateurs du *Mercure savant*, dont j'ai signalé l'influence, et que le comte de Guilford, philhellène zélé, fondateur de l'Université de Corfou, l'appela à la nouvelle Université pour y pro-

[1] On leur a tant de fois reproché cette inébranlable fermeté en Occident, que j'ai cru devoir les justifier dans *I Rumeni ed il Papato*. Cet écrit a paru en français dans le *Spectateur de l'Orient*, revue d'Athènes.

fesser la théologie. Mais comme les Universités allemandes sont, grâce à une organisation libérale, que les Orientaux feront bien d'imiter, le foyer de la science européenne, Guilford crut rendre service à la Grèce en envoyant à Gœttingen, où ont enseigné les Blumenbach, les Heeren, les Ottfried Müller et les frères Grimm, un professeur qui paraissait très-capable d'initier ses compatriotes au mouvement intellectuel qui, depuis trois siècles, transforme l'Europe occidentale. Lorsque la guerre de l'indépendance éclata, Pharmakidis était plus que personne propre à contribuer au développement des esprits, et à traiter avec le même savoir les questions politiques et les questions religieuses, rattachées entre elles par des liens tellement intimes qu'on est étonné de voir si souvent méconnaître cette connexion. Aussi, en 1825, le gouvernement hellénique le chargea-t-il de rédiger la feuille officielle qui se publiait à Naupli. Capodistrias, dont l'orthodoxie manquait de largeur, le tint éloigné des affaires. Mais il était difficile de se passer longtemps d'un homme aussi distingué. Sous la régence bavaroise, il fut nommé secrétaire du Saint-Synode. Sa tâche n'était pas

exempte de difficultés. Même en Grèce, on ne manqua pas d'accuser Pharmakidis d'être un adversaire des libertés ecclésiastiques, et de sacrifier l'Église orthodoxe à l'État. Mais l'auteur du Συνοδικὸς τόμος n'était pas disposé à s'effrayer de pareilles manifestations ni à renoncer à des idées qu'il croyait utiles au progrès de son pays. « Si de la vérité doit naître quelque scandale, disait-il avec saint Jérôme au début du *Synodicos tomos*, il vaut mieux que le scandale naisse que de perdre la vérité. » Pharmakidis devait l'emporter dans un pays comme la Grèce, où la théocratie n'a pas de racines. Les droits de l'État furent garantis contre les prétentions que pourrait élever un patriarche de Constantinople, à qui ses titres de « très-saint » et de « patriarche œcuménique » donneraient envie d'imiter les envahissements du « serviteur des serviteurs de Dieu. »

Quand on crut que j'étais assez reposée, on me servit, vers deux heures, un dîner composé de viandes, auquel l'igouménos prit part. Les religieux les plus âgés étaient assis autour de nous. L'entretien qui s'engagea me prouva que les moines des Taxiarques ne s'étaient pas mon-

trés moins résolus que les caloyers du Mont-Athos, dans la guerre de l'indépendance. Lorsque le bourreau du Péloponèse fut arrivé au bord de la rivière, les moines qui avaient fait une provision d'armes, marchèrent bravement au-devant de lui. Pensant que cette audace ne pouvait s'expliquer que par la présence de nombreux pallicares postés dans un monastère aussi facile à défendre, à cause de ses murailles et de sa situation, Ibrahim crut prudent d'ajourner la conquête des Taxiarques. Mais la puissance qui avait contribué à Navarin à anéantir la flotte des Égyptiens, ne lui permit pas d'accomplir ses projets, et les hordes de l'Afrique disparurent devant le drapeau de la France, comme les chacals s'enfuient quand ils entendent le rugissement des lions.

Le couvent des Taxiarques est si ancien, qu'il a vu, bien avant la guerre de l'indépendance, passer sous ses murs des légions de barbares. C'est au vieux monastère, où l'on montre la cellule du célèbre anachorète saint Léonce, que les fondateurs du couvent s'établirent dans une position inexpugnable. Chaque jour de nouvelles bandes se précipitaient, tantôt du Nord et tantôt

de l'Occident, sur l'Attique et sur la péninsule. On comprend pourquoi les fondateurs des couvents helléniques cherchèrent au sommet des monts les plus escarpés un refuge contre ces perpétuelles invasions, qui développaient le goût de la vie monastique, en livrant les provinces de la Grèce à la plus incurable anarchie. Il était naturel qu'on s'imaginât qu'une terre si souvent foulée aux pieds fût incapable de renaître. La tristesse que le présent inspirait portait à désespérer de l'avenir. Mais la Providence, qui avait des vues sur la Grèce, fit de ce désespoir même un moyen de régénération. Les monastères conservèrent le dépôt des traditions littéraires et des souvenirs patriotiques et religieux.

L'ancien couvent des Taxiarques, construit sur un des versants des monts Aroaniens, était une de ces retraites destinées à abriter tous ces précieux trésors. Le sentier tortueux et désert qui y conduit maintenant est difficile à reconnaître. On trouve d'abord des écuries délabrées, où les pèlerins attachaient leurs chevaux. Au-dessus, collés à la montagne, sont des débris d'anciennes cellules. Un édifice sacré, dédié probablement à la Vierge-portière (*Portaïtissa*),

usage qu'on retrouve au mont Athos, tient la place des anciens baptistères. Vis-à-vis on voit une série de cellules, dont il ne reste que le premier étage. Le *catholicon* est une très-belle église, d'un style byzantin plein de grâce, et dont les fresques, autant qu'on en peut juger, étaient d'un bon dessin et d'un goût pur. A côté, un escalier en marbre, véritablement aérien, complété par un escalier en bois, très-mal entretenu, mène par une ouverture fort étroite à la chapelle de saint Léonce, dont les fresques sont dignes d'être remarquées. On va y dire la messe le mardi de Pâques. Au-dessus existe la cellule du célèbre ascète.

Il y a quatre siècles et demi, les caloyers construisirent le nouveau couvent. L'ancien fut abandonné à des ermites. Une partie était encore habitée lors de l'insurrection du Péloponèse (1770), suscitée par Catherine II. Depuis qu'une nouvelle insurrection a triomphé, le communisme, qui était la base de l'ancienne règle, a été sérieusement modifié. Les moines ne mangent plus ensemble, excepté un jour. Ce jour-là on va dire la messe au vieux couvent, et l'on psalmodie une grande litanie. Ils ont chacun leur petit jardin,

qu'ils cultivent eux-mêmes. Le régime est moins austère qu'autrefois, puisque l'usage de la viande est toléré le samedi, le dimanche et le mardi. Le gouvernement est loin d'être absolu, l'igouménos étant assisté d'un conseil. Outre l'igouménos et ses quatre conseillers, il y a un *skévophylax* (trésorier), trois *kellarii* (celleriers), un pour le vin, l'autre pour l'huile, le fromage et les olives, et le troisième pour le pain; enfin, un *ecclisiarkhis* (sacristain), qui est chargé du soin de l'église. L'igouménos a pour supérieurs l'évêque de Calavryta et le Saint-Synode de l'Église hellénique résidant à Athènes. Les fautes des moines doivent être rapportées à l'évêque, et elles sont punies par le jeûne, la réclusion dans le couvent ou dans une succursale, l'expulsion et l'exil au monastère du Mont-Sinaï[1]. Mais l'exil est une peine grave, qui ne peut être infligée que par le Saint-Synode. Autrefois il fallait le consentement de la « grande Église » (Constantinople).

On dit que la règle est assez bien observée aux Taxiarques pour que des mesures rigou-

[1] M. L. de Ségur (*Revue des Deux-Mondes* du 1er octobre 1861) a constaté que le Sinaï sert de maison de correction aux couvents grecs.

reuses soient rarement nécessaires. Cette règle dispose ainsi l'emploi du temps : *orthos* (lever) à trois heures, et dans les fêtes à deux et demie; *lithourghia* (messe) à six heures ; *orai* (heures) à dix ; *hespérinos* (vêpres) à cinq ; *apodipnon* (complies) à sept.

Les revenus du couvent, qui consistent en terres situées en Grèce, lui permettent d'entretenir des boursiers à l'Université d'Athènes et d'envoyer cinq étudiants en théologie dans deux des plus célèbres Universités de l'Allemagne, Leipzig (protestante) et Freiburg-en-Brisgau (mixte). On attribue ces excellentes habitudes à l'influence que Pharmakidis exerçait sur ce couvent. En outre, deux professeurs dirigent une école qui correspond aux écoles helléniques et qui compte 40 élèves. On s'étonne de ce qu'en Grèce cette manière d'agir des Taxiarques ne soit pas générale dans le clergé. Je n'ai vu d'écoles ni à Hosios-Loukas, ni au Mégaspiléon, etc. Quand même on verrait des inconvénients, — inconvénients que je ne veux pas atténuer, quoiqu'ils soient beaucoup moindres en Orient qu'en Occident, où les ordres religieux dépendent d'un souverain étranger et jugé infaillible, — à confier à

des moines l'éducation de la jeunesse, cet inconvénient n'existe point pour les prêtres qui dirigent les paroisses. La multiplicité des fonctions ecclésiastiques est la principale objection à cette réforme. Mais d'abord on finira par faire dans l'Église orientale ce qu'on a fait avec tant de succès dans l'Église gallicane sous Napoléon Ier[1]. Il y avait au moyen âge une infinité de jours fériés, ce qui nuisait au travail et ruinait l'ouvrier. On a réduit à cinq (Noël, Ascension, Pentecôte, Assomption, Toussaint) toutes les fêtes qui ne tombent pas le dimanche. C'est ainsi qu'on a regagné pour l'agriculture et le commerce des bras qui passaient une partie de l'année dans une oisiveté aussi funeste aux individus qu'aux nations. J'ajouterai que le prêtre, devenu instituteur communal, pourrait très-bien renvoyer au dimanche les baptêmes et les mariages, cérémonies qui n'ont rien d'inconciliable avec la joie de ce jour. Quant aux enterrements, ils sont assez rares dans un village pour ne pas entrer en ligne de compte. Enfin, beaucoup de complications du culte pourraient être simplifiées avec avantage. Aucune nécessité n'oblige de bénir chaque mois les mai-

[1] Loi du 24 germinal an X.

sons. En Toscane, où l'on est fort dévot, on les bénit une fois par an, et en France on ne les bénit jamais. Il serait plus essentiel que le clergé orthodoxe s'attachât à jeter dans les jeunes âmes les semences fécondes de la charité, du patriotisme, de l'abnégation chrétiennes, et qu'il dépensât en cérémonies moins de temps. Au moyen âge, les rites jouaient le principal rôle dans la vie religieuse, en impressionnant fortement la naïve imagination des barbares. L'esprit évangélique est aujourd'hui regardé avec raison comme la chose fondamentale. A mesure que les générations s'élèveront à une conception plus pure du christianisme, on attachera plus de prix au développement de la vie intérieure.

Je dois citer encore une preuve des tendances scientifiques des Taxiarques. Leur bibliothèque est mieux tenue que dans d'autres couvents, quoiqu'elle manque de catalogue. Elle est renfermée dans des armoires et placée dans l'ancienne *trapetza*[1]. Cette pièce, ainsi que l'indique son nom (table pour le dîner), servait de réfectoire lorsque les caloyers suivaient la règle com-

[1] Pièce longue avec abside au fond sur laquelle on peint ordinairement la Panaghia.

muniste qui est encore en vigueur au mont Athos et en Occident. Les moines y prenaient leur repas sur des tables en fer-à-cheval, mises les unes à côté des autres, pendant qu'un religieux, au milieu d'un silence lugubre, faisait quelque lecture pieuse. Ce réfectoire, où l'on ne prend plus que la nourriture spirituelle, renferme quelques manuscrits intéressants. Un manuscrit du quatorzième siècle contient un recueil de canons. Sur quelques feuilles restées blanches d'un recueil analogue se trouvent des notes parfois curieuses : ainsi on mentionne, sous la date de 1742, un miracle en vertu duquel les cendres devinrent rouges : quel couvent n'a pas ses prodiges? La sacristie possède plusieurs objets qui intéressent l'histoire de l'art byzantin. Un *pétrahilion* (étole), dû à un artiste constantinopolitain, brodé en or et d'une beauté exquise, est de 1807. Un livre liturgique du seizième siècle (1543), dédié au monastère par Théonas, est écrit en or avec des vignettes sur un papier turc lisse et peint en rose. Une très-jolie représentation brodée du Christ dans le tombeau, nommée en Orient « épitaphe », porte la date de 6908 (après la création, probablement 1400

après Jésus-Christ). Plusieurs cassettes en bois sont également conservées dans la sacristie. L'une, qui est en argent battu et qui a pour sujet des scènes de la Bible, s'éloigne beaucoup du genre byzantin. Sa date est de 1797. La plus remarquable des cassettes qu'on garde aux Taxiarques est formée de tablettes en filigrane. Le couvercle est doré et en forme de toit, avec trois lanternes à jour. Sur celle du milieu est une grenade orientale, et sur l'autre un saphir. Cette cassette est divisée en compartiments, qui portent chacun une de ces inscriptions : — l'honorée chlamyde de Christ; — couronne d'épines; — boucle de cheveux du précurseur; — honorée éponge. Les objets indiqués par les inscriptions sont contenus, si l'on ajoute foi aux inscriptions, dans les compartiments. La cassette est placée dans un sarcophage en marbre, dont les bords supérieurs et inférieurs sont entourés d'un ornement en argent doré très-gracieux et qui est lui-même renfermé dans une cassette en bois inscrusté d'ornements en ivoire et en nacre. La tradition des Taxiarques est que ces objets sont une offrande de Thomas, frère de Constantin XII Dracosès, dernier empereur d'Orient. Sur le sarcophage en

marbre on lit cette inscription : Il porte le vêtement de Christ, du verbe divin. Ainsi le couvent péloponésien pourrait revendiquer aussi bien que Trèves, Argenteuil, Paris, — on sait que la sainte chapelle de Paris a été bâtie pour la couronne d'épines — etc., la possession de reliques, qui ont occupé tout l'Occident à l'époque où le célèbre Ronge, que j'ai entendu à Dresde prêcher à l'hôtel de Saxe, commença sa polémique contre l'authenticité de la sainte robe de Trèves, que 1 million 500,000 catholiques-romains visitèrent en 1844[1] !

Je quittai les Taxiarques dans l'après-midi. Tous les religieux m'accompagnèrent jusqu'en dehors des portes du monastère, où l'igouménos me bénit, et tant que je restai en vue, on salua mon départ par des coups de carabines, dont le bruit retentissait dans les rochers. Un caloyer à cheval me conduisit jusqu'à une certaine distance. Après lui avoir dit adieu, je m'engageai dans un sentier très-escarpé. Mais la beauté du paysage faisait oublier les fatigues du chemin. Des sources murmurantes couraient à travers

[1] Voy. Vapereau, *Dictionnaire des contemporains*, art. *Arnoldi* et *Ronge*.

les fougères. L'arbre des montagnes de la Grèce, le pin maritime, balançait dans les airs son mobile parasol. Partout on entendait le pic, charpentier infatigable, craintif et rusé, qui enfonçait dans le tronc des arbres son bec de fer, afin de saisir sous l'écorce les larves des insectes, dont il est si friand et dont il délivre les forêts. D'autres oiseaux moins asservis par leur organisation, s'élançaient dans les airs transparents, puis plongeaient tout à coup dans les gouffres sans fond que longeaient les chevaux. Les agoghiates finirent par s'égarer dans ces défilés inextricables. Ces agoghiates à pied étaient entrés en fonctions à Ægium. Ils étaient aussi éveillés que l'agoghiate resté dans cette ville était endormi. Leur costume consistait en une chemise et en une foustanelle courte et étroite; leur tête était protégée par des chapeaux en paille. « Ah! disaient-ils, le petit père (l'igouménos) est resté tranquillement chez lui, en nous accompagnant de sa bénédiction. Comme elle nous fait bien voyager! » La nuit arriva avant qu'il fût possible d'atteindre le Mégaspiléon. Je fus donc obligée de m'arrêter au village de Klapatsouna nommé aussi Plataniotissa, situé

au pied d'une des montagnes de la chaîne du mont Cyllène et traversé par un bras de l'Aroanius, qui coule avec bruit sur un lit rocailleux. Plataniotissa emprunte son nom à un énorme platane transformé en chapelle de la Panaghia et dédiée à son assomption. Comme je ne devais point d'abord coucher dans ce village, il fallut y improviser un établissement. Un tas d'enfants, qui dormaient avec leur mère sur le sol de leur cabane, voulurent bien céder la place qu'ils occupaient. Les chorophylaques se mirent en quête du papas[1], afin d'obtenir par son intervention quelques poules pour le souper. Ce papas était de Cypre. Il avait voyagé au Mont-Athos, en Terre-Sainte, en Russie, etc. L'empire russe ayant surtout conquis ses sympathies, il profita de l'occasion pour les exprimer, pour raconter ses voyages et pour faire l'histoire de son platane, qu'il nommait miraculeux : — tout est « miraculeux » dans les contrées méridionales. Muni de sa pipe, il prenait du café en se livrant à une faconde qui ne tenait aucun compte du proverbe : « Ventre affamé n'a point d'oreilles. »

[1] Le nom de *papas* ou *pappas*, d'où vient le mot *pape* donné au patriarche de Rome, signifie *père*.

Peu soucieux de la « sagesse des nations », le *papas* s'imaginait se montrer fort hospitalier en passant d'une histoire à l'autre, comme un homme pressé de se dédommager d'un long silence. La nuit ne me parut pas courte, les trop fameux insectes aptères, que multiplie aisément le climat des pays chauds, s'étant chargés de mettre à de rudes épreuves une patience déjà fort ébranlée par la verve intempestive du papas.

Le lendemain matin je visitai la chapelle, où le prêtre fit des prières pour moi. Cette ancienne chapelle de deux mètres et demi a une histoire analogue au *Monoxylon* ou *Intr'un lemnu* de Roumanie [1]. En entrant, on trouve, à gauche, l'autel et la *prothésis* (table où se prépare ce qui doit servir à la messe). A droite, on voit une cavité, entourée d'une auréole en argent, d'où saint Luc a tiré, dit la légende, la fameuse image du Mégaspiléon. Comme dans beaucoup d'autres circonstances, la tradition, — qui s'inquiète peu des critiques, — ne s'est pas donné la peine de se mettre d'accord avec les faits; car il suffit de jeter un coup d'œil sur la Pana-

[1] Voy. la *Vie monastique*, 2e édit. — *Cernica*.

ghia du Mégaspiléon pour se convaincre qu'elle n'est point en bois.

Cette visite achevée, je remontai à cheval pour continuer ma route dans la direction du sud-ouest par d'inextricables sentiers suspendus sur des abîmes. Après avoir dépassé Zachlorou, situé dans une position singulièrement pittoresque, j'arrivai à une heure et demie au monastère célèbre du Mégaspiléon.

A peine m'eut-on aperçue que l'air retentit du son des cloches qui saluaient mon arrivée. A mesure que j'approchais, le son devenait de plus en plus grave. Les caloyers, rangés sur plusieurs rangs, m'attendaient à l'entrée du couvent. Un vieux religieux, à barbe et à cheveux blancs, chargé de me recevoir, était à leur tête. Les galeries, surtout celles du premier étage, où sont les cloches, étaient remplies de moines qui me cherchaient du regard. Tandis que leur attention s'arrêtait un moment sur les chorophylaques, placés en tête de la caravane, je descendis lestement de cheval et je m'avançai vers les religieux qui venaient au devant de moi. Ils me conduisirent à l'église, où se tenait à la porte un de leurs confrères en habits sacerdo-

taux, avec les diacres, l'Évangile et les cierges allumés. Lorsque nous fûmes entrés, on entonna des prières pour moi, puis on me montra, dans l'angle droit de l'iconostase, la miraculeuse Panaghia. Après cette cérémonie, on me mena, par des escaliers de bois, dans une salle où m'attendaient le *cathigouménos* (abbé actuel) et un groupe de moines, le *dikæos* (justicier), les *proïgouménos* (anciens abbés) et les sénateurs [1]. On m'offrit du café et des confitures, et la conversation s'engagea. L'igouménos voyant que mes yeux se portaient sur un tableau de chiffres, me dit qu'on calculait les heures d'après l'usage oriental, et qu'il regarderait comme une fâcheuse innovation l'introduction des montres. En général, ce religieux se montrait opposé aux innovations. Il se plaignit de l'esprit du temps, et il ajoutait qu'il faudrait désespérer de tout s'il n'y avait pas, plutôt en dehors de la Grèce que dans le royaume, des orthodoxes décidés à résister à la passion des nouveautés. Presque partout les moines grecs m'ont paru se faire de grandes illusions sur l'état des esprits chez les

[1] Le conseil de l'igouménos portant autrefois le nom de *sénat*, on nomme encore souvent ses conseillers « sénateurs ».

Slaves de l'Est. Ils ne semblaient pas, par exemple, soupçonner l'influence immense des sectes sur les classes inférieures de la Russie[1], et je ne les ai jamais entendus parler des tendances ouvertement philosophiques de l'aristocratie. Ce genre d'illusions est facile à comprendre. On est toujours particulièrement frappé des inconvénients qu'on a sans cesse sous les yeux. C'est ainsi que le clergé français, qui exalte tant l'Autriche, — dans le *Monde* (octobre 1860) l'Autriche est représentée comme la puissance catholique par excellence, — s'accommoderait probablement fort mal du régime sévère que le prince de Metternich imposait à la théocratie, régime qui a été, depuis Joseph II jusqu'à François-Joseph, une tradition presque constante des Césars de Vienne. Il est également douteux que les caloyers de la Grèce trouvassent de leur goût les lois de Pierre Ier, d'Anne et de Catherine-la-Grande[2], lois qui ont tant de fois et si

[1] Voy. *le Raskol*, par un Russe.

[2] « Catherine s'étant emparée des domaines des couvents en même temps que de ceux de l'Église entière », sut faire respecter ses décrets. Elle jeta dans une prison, où il mourut, l'archevêque de Rostof, Matziéfsky, qui avait protesté « contre *la spoliation* des domaines de l'Église » (*Études religieuses sur la Russie*, p. 237 et 351. Paris 1858).

énergiquement remédié aux abus du monachisme et des influences théocratiques, et qui arrachent aux auteurs de *La Russie sera-t-elle catholique?* et des *Études religieuses sur la Russie* de véritables gémissements. Les partisans de la théocratie en sont si peu contents qu'ils vont jusqu'à dire que « toutes les entraves apportées au développement du clergé régulier par les mesures arbitraires de l'État sont faites pour dégoûter » ceux qui voudraient entrer dans les couvents. C'est ainsi « qu'il n'est permis de prendre les ordres qu'à quarante ans. » Cette prudente mesure, qui « ferme l'entrée à la jeunesse [1], » excite une indignation spéciale, comme si les vœux arrachés à cette jeunesse essentiellement irréfléchie, n'introduisaient pas ailleurs dans les cloîtres des passions effrénées, dont la chronique remplirait une histoire des *Moines d'Occident* aussi volumineuse que celle de M. le comte de Montalembert [2].

Ainsi, le « mauvais esprit » du siècle existe même en Russie et « toutes les classes de la société en sont atteintes [3]. » L'igouménos, qui sem-

[1] *Études religieuses sur la Russie*, trad. de l'allemand, p. 350.
[2] Voy. spécialement Dabbadie, *A travers l'Amérique du Sud*.
[3] *Ibid.*, *Études religieuses*, p. 337.

blait le croire cantonné en Grèce, citait comme une preuve décisive de ce mauvais esprit du siècle les plaintes perpétuelles des pèlerins. « Je crains, dit-il, que le dîner qu'on vous prépare ne soit guère digne de vous. Je vous avouerai que nous ne savons plus ce que nous devons faire pour éviter de déplaire aux personnes qui nous visitent. Si nous les traitons simplement, on nous reproche notre avarice. Si nous leur donnons un bon repas, on nous accuse de vivre en princes. Même embarras pour le costume. Trop de modestie est considérée comme de l'incurie, un plus grand soin passe pour de la coquetterie. Enfin, dans ce temps de liberté, seuls nous ne jouissons pas des avantages que tout le monde réclame. »

Je m'empressai de rassurer l'infortuné caloyer en lui répétant avec un sourire qu'il pouvait compter sur ma tolérance complète en matière de cuisine... et même de costume, ajoutai-je, en jetant un regard tout à fait philosophique sur les traces de poussière que portait encore le mien. Après le séjour que je venais de faire à Plataniotissa, j'étais tellement disposée à une indulgence illimitée sur la question de l'hospitalité, que l'igouménos, rassuré par mon accent

de sincérité, me quitta pour me laisser quelques moments de repos, en ayant l'air de penser que je n'étais pas trop esclave de la manie satirique qu'il reprochait aux pèlerins de nos jours.

L'appartement où je restais seule était une salle carrée, éclairée par trois fenêtres, sous lesquelles était placé le sopha que j'occupais. Vis-à-vis était un autre sopha, à ma droite une cheminée, à ma gauche une porte et des armoires. Dans un angle, du même côté, et tout à fait sous le plafond, une petite armoire, devant laquelle était suspendue une lampe en argent contenant les images, dont la plus grande était celle de la Panaghia, vêtue de rouge. Le plafond était en bois sculpté, et avait comme le reste de la chambre un air antique. Devant moi, au-dessous de deux fausses fenêtres, on lisait des inscriptions grecques. A côté du tableau des heures était suspendu le portrait de Constantin Iconomos, le célèbre historien du monastère. Une grande barbe blanche entourait son visage. Ses traits étaient beaux, quoiqu'il y eût un peu de dureté dans le regard. Il était revêtu de ses ornements sacerdotaux et coiffé du *camilachi*, sur lequel brillait la croix grecque. Il portait

au cou des décorations, l'une hellénique et l'autre russe.

Constantin Iconomos était, comme Rhigos, né dans cette Thessalie que la diplomatie appelle une « province turque. » Fils d'un *protopapas* (archiprêtre) très-instruit, il hérita de la profession de son père et de son goût pour les études philologiques. Mais l'amour des lettres n'empêchait pas le jeune prêtre de songer à l'affranchissement de sa terre natale. J'ai dit ailleurs comment l'intrépide Vlakhavas trouva un compagnon digne de lui dans l'héroïque moine Dimitri, que les Turcs ensevelirent vivant et dont j'ai raconté l'histoire dans les *Iles Ioniennes*[1]. Il paraît que C. Iconomos n'était pas étranger aux projets de Vlakhavas et de Dimitri; car Ali-Pacha le fit mettre en prison en 1806, et il n'en sortit qu'en payant une forte rançon à l'avare vizir de Janina. Chargé en 1809 de la direction du gymnase de Smyrne, il trouva pendant dix ans mille occasions de propager parmi ses élèves l'ardeur patriotique qui lui avait inspiré tant de sympathie pour l'entreprise de Vlakhavas. On peut dire qu'il travaillait moins à former des savants que

[1] Athènes 1860, 1 vol. in-18, impr. D. Irinidis.

des soldats pour la guerre de l'indépendance. La réputation d'éloquence qu'il s'était acquise en Asie, le fit appeler en 1819 à Constantinople, comme prédicateur du trône œcuménique. Cette même année reparaissait sur ce siége fameux l'ancien chef de l'Église de Smyrne, Grégoire, que son zèle pour la langue et les lettres helléniques disposait à s'entendre avec Iconomos. Mais de sinistres événements ne leur permirent pas de travailler ensemble à la renaissance de la littérature nationale. Lorsqu'on apprit à Constantinople l'entrée d'A. Hypsilantis dans les principautés roumaines, une foule d'Hellènes furent égorgés par la multitude fanatique, soulevée par les *sophtas* (étudiants), ou torturés dans les cachots obscurs des Sept-Tours et dans les caveaux humides du bagne. Là, sous le règne du sultan *réformateur,* Mahmoud II, on leur appliquait sur la tête des tasses de fer rouge; on leur arrachait les yeux avec des pinces brûlantes, ou on leur brisait les genoux à coups de marteau. Le patriarche fut accroché à un gibet, comme les nobles chefs magyars, pendus à Arad avec le comte L. Batthyanyi par les ordres du « chevaleresque » François-Joseph. Outre le patriarche,

deux archevêques, quatre-vingts évêques ou exarques furent sacrifiés à la fureur des Musulmans. Iconomos avait pu se réfugier à Odessa, où le capitaine d'un navire de Céphalonie apporta le corps du patriarche, qu'il avait trouvé dans les flots. Alexandre Ier lui fit faire de magnifiques funérailles au mois de juin 1821, et l'ancien prédicateur du trône œcuménique prononça sur sa tombe une oraison funèbre que les Hellènes considèrent comme un des plus beaux morceaux de leur littérature moderne.

A l'avènement du roi Othon, Iconomos quitta Pétersbourg pour se fixer à Athènes, où il est mort en 1857.

Il faut distinguer deux hommes dans Iconomos : un philologue et un théologien. Le premier est aussi tranchant que le second est timide. Malgré la grave autorité d'Érasme, le philologue n'a pas hésité à soutenir par d'excellentes raisons, mais avec le ton hargneux des érudits du seizième siècle, que la manière de prononcer le grec reçue en Occident ne peut être défendue par aucun érudit digne de ce nom[1], et qu'il faut

[1] Voy. le solide traité *De la vraie prononciation de la langue grecque*. Athènes 1830.

préférer la prononciation des Hellènes. Le théologien s'élève avec autant de colère que Bossuet anathématisant Richard Simon contre le docte archimandrite Vamvas, parce qu'il s'avise, en traduisant l'Ancien Testament en grec moderne, de consulter le texte hébreu! Iconomos voit là un manque de respect pour la version des Septante, dont il parle avec la même superstition que les Romains de leur Vulgate[1]. En somme, l'auteur de l'*Élégie sur la mort d'Alexandre* Ier, prédicateur[2], professeur distingué[3], linguiste d'un savoir incontestable, se montra dans l'ordre des idées, aussi fidèle aux traditions du moyen âge que « si la révolution française n'avait pas, — comme le disait lui-même le vieux Colocotronis, — ouvert les yeux au monde. »

En attendant le retour des moines, je jetai un coup d'œil sur le paysage environnant. En face, se dressait une énorme montagne verdoyante, sillonnée de ravins. Sur les pentes, deux villages, l'un plus haut que l'autre, cachaient leurs chaumières dans les arbres. Un ravin profond, où

[1] *De la version des Septante*, 4 vol. in-8°. Athènes 1843-1850.
[2] Voy. *Recueil de discours*, *homélies*, etc. Athènes 1830.
[3] Voy. les *Grammatica*. Vienne 1813, et *Rhéthorique*, *ibid.*

coulait le torrent, séparait cette montagne de celle où j'étais. Celle-ci, occupée par les jardins des moines, était parée de cyprès et d'arbres fruitiers.

L'heure de mon dîner étant arrivée, les moines revinrent. L'igouménos se montra fort gracieux, ainsi que ses compagnons. Ils me prièrent de rester quelques jours. «N'ayez pas peur des punaises, me dit l'abbé, nous vous donnerons la chambre du roi qui est nouvellement peinte et où vous n'en trouverez pas.» Je remerciai, en disant qu'il me restait encore bien du chemin à faire, et je me mis à visiter le monastère.

Le Mégaspiléon est, comme son nom l'indique, une vaste grotte. Cette grotte, surmontée d'un rocher à pic de 100 mètres, forme un ceintre très-élevé, rempli de fissures. La saillie du ceintre préserve l'intérieur du couvent des projectiles qu'on voudrait lancer d'en haut. L'ouverture est fermée dans toute sa largeur (60 mètres) et jusqu'aux deux tiers de la hauteur (qui est de 30 mètres), par un mur de façade dans lequel ont été ouvertes les fenêtres de plusieurs étages. J'ai compté jusqu'à sept étages. Sur le mur on a bâti,

sans se préoccuper le moins du monde de la régularité, des galeries, des pavillons, des escaliers, constructions en planches de toutes les couleurs, dont l'effet est de loin très-original. La grotte elle-même a plusieurs étages. La plus basse sert de cave; une source fraîche y coule, et des infiltrations imperceptibles commencent à y former des stalactites. La grotte qui est au-dessus n'a que des cellules. Enfin la plus élevée renferme le *catholicon* et cinq chapelles.

Les battants de la porte du *catholicon* sont en bronze ciselé en bosse et représentent des sujets bibliques, comme celles dont est justement fier le baptistère de Florence (Piazza del Duomo). Quoique les fresques n'aient que deux siècles, elles ne manquent point de caractère. On n'en peut dire autant des images de l'iconostase. La même réflexion s'applique à la fameuse Panaghia miraculeuse, attribuée à saint Luc. C'est un bas-relief creux, composition de cire et de mastic, adapté à une toile cirée, recouverte de la même composition. La surface du bas-relief était primitivement peinte et ornée par endroits de dorures, dont on voit encore les traces. Quand on se rappelle que l'Église orientale, s'at-

tachant au texte de la Bible[1], regarde l'usage des sculptures religieuses comme contraire à la parole de Dieu[2], on est obligé de croire que cette Panaghia est une Madone romaine dont les moines grecs ont hérité, on ne sait ni quand ni comment. Il est impossible de leur faire expliquer d'une manière plausible pourquoi ils ne tiennent aucun compte de la loi générale. Le style du bas-relief achève de démontrer que l'origine de ce bas-relief n'est point orthodoxe. Trois représentations, vraiment antiques, de la Panaghia, offrent un intérêt plus réel que l'image miraculeuse. La première représente la Panaghia, qu'on nomme au Mont-Athos *Sitohous* (couleur de blé). La seconde, apportée, dit-on, de Constantinople, est d'un style grave. La troisième, sur bois, représente la Vierge nommée *Pantanassa* (toujours reine). La tradition raconte qu'une fille des Paléologues est enterrée dans le monastère et que ses parents offrirent au couvent cette image, qui est d'un style gracieux. La bor-

[1] « Vous ne dresserez point d'image taillée ni de statue » (*Lévitique*, XXVI, 1.)

[2] On trouve aussi à Ochrida, en Roum-ili, une image très-vénérée de saint Clément qui est sculptée en bois. On la conserve dans l'école grecque d'Ochrida.

dure, qui est en argent, est également antique et présente en relief plusieurs scènes bibliques. On remarque dans le sanctuaire une croix en filigrane, d'un travail recherché, qui a été fabriquée à Smyrne. Une autre croix, plus petite et du même genre, a été faite à Constantinople. On doit aussi examiner un Évangile, relié dans la même ville, dont la couverture, en argent doré, représente, d'un côté, le crucifiement, et de l'autre, la résurrection.

Les trois chapelles que j'ai visitées ont des fresques de la même époque et du même style que celles du *catholicon*.

La bibliothèque ne renferme qu'un millier de volumes et une vingtaine de manuscrits. La plupart de ces manuscrits sont des Evangiles, dont l'un, qui date du treizième siècle, est orné de lettres coquettement illustrées. Les décrets des souverains, qu'on conserve avec soin, contiennent des faveurs accordées au monastère. Des firmans des sultans maintiennent les moines indépendants de l'évêque diocésain, privilége qu'on leur a enlevé avec raison et qui leur avait été reconnu par les patriarches de Constantinople. Une crysobulle (bulle d'or) de Grégoire III Ghika, datée

de Bukarest, février 1769[1], fait donation aux moines de l'église située au Vaksséraï de Constantinople, avec toutes les maisons et propriétés qui lui appartiennent. Je n'ai pas vu sans émotion cette pièce signée par le parent illustre « qui a laissé un nom cher aux Roumains », un « nom exceptionnel » ; qui paya de sa vie « son dévouement à sa patrie adoptive[2] » ; qui, dans un siècle de despotisme, « comprit mieux que ses prédécesseurs et mieux aussi que ses successeurs le respect des propriétés et des personnes; qui se sacrifia à la défense d'une question nationale. » En livrant sa tête « à l'Autriche (1777), la Turquie provoquait elle-même la trahison et prononçait sa propre déchéance[3] ».

Le plus curieux des ouvrages imprimés qu'on trouve au Mégaspiléon est assurément le livre de Constantin Iconomos, consacré à la gloire de ce couvent. Je veux parler du livre intitulé : *Histoire de la fondation et description du couvent sacré et royal de la grande grotte, publiée avec l'as-*

[1] Cette pièce débute ainsi : Jean-Grégoire-Alexandre Ghika, Voïvode, Souverain et Prince de toute la Hongro-Valachie.

[2] Ubicini, *Provinces roumaines*, p. 105 ; — Élias Regnault, *Principautés danubiennes*, p. 94.

[3] E. Regnault, *Principautés danubiennes*, *ibid.*

sentiment du saint monastère et corrigée par ses soins[1]. C'est un ouvrage tout plein de l'esprit monastique et écrit d'un style redondant. La description est remplie de longueurs. Quant à la partie historique, la critique y est résolûment sacrifiée à la légende. Il en est ainsi dans toutes les histoires des couvents, dans le boudhisme comme dans les églises chrétiennes, et le *Foé-koué-ki* offre en ce genre, ainsi que les voyages de Hiouen-tsang, un modèle qui n'a que trop d'imitateurs. La première partie du livre est consacrée aux trois personnages qui ont découvert l'image, sainte Euphrosyne, princesse du sang impérial, qui habitait le village de Zachlorou, et les moines Siméon et Théodore. La seconde partie est relative aux miracles opérés par la sainte image.

Le progrès, véritablement merveilleux, de la science ne permet plus de nier tous ces faits et de les reléguer, comme le faisaient les Encyclopédistes, au rang des fables ou des fourberies sacerdotales. Hippocrate, s'élevant au-dessus des préjugés de son siècle et devançant les découvertes des physiologistes modernes, démon-

[1] Un vol. in-4°. Athènes 1840. Impr. C. Rhally.

tra la cause naturelle des maladies réputées sacrées. Il prouva qu'on avait grand tort d'attribuer l'épilepsie à un démon. « Pour moi, dit-il (*De l'air et des lieux*, 21, 22), je pense que la maladie des Scythes n'a pas un caractère surnaturel et qu'elle vient de la divinité comme toutes les maladies; qu'aucune n'est plus divine ni plus humaine que l'autre, mais que toutes sont semblables et que toutes sont divines. Chaque maladie a, comme celle-là, une cause naturelle, et sans cause naturelle aucune ne se produit. »

Mais le célèbre médecin grec était fort en avant de son époque, car tous, poëtes, philosophes, historiens, propagèrent l'opinion qui domine encore au Mégaspiléon.

Homère, — (*Odyssée* V, 396) — parlant d'un homme livré à une maladie violente, dit qu'un démon cruel le tourmente. Platon, dans le *Phèdre*, attribue à un dieu tout désordre intellectuel. Plutarque, traitant de la « disparition des oracles », admet que les démons ont l'envie d'entrer dans les corps humains pour les faire souffrir. Aussi les fous étaient-ils nommés énergumènes, démoniaques, possédés de Dieu[1]. L'épilepsie était

[1] Voy. Egger, *Revue archéologique*, 1860.

pour les Romains comme pour les Hellènes une maladie sacrée qu'on s'efforçait de guérir par des purifications, des sacrifices et autres pratiques religieuses. Apollonius de Thyane se fit une grande réputation comme exorciste[1]. Porphyre, malgré les tendances mystiques de l'école à laquelle il appartenait, essaya en vain de remettre en vigueur les doctrines d'Hippocrate : « Ils se glorifient, dit-il, de chasser les maladies. Si c'était par la tempérance, par une vie bien réglée comme les sages, ils auraient une prétention raisonnable, mais ils affirment que les maladies sont des démons, qu'ils peuvent les chasser par des paroles, et ils s'en vantent, afin de passer pour des hommes vénérables auprès du vulgaire, toujours porté à admirer la puissance de la magie. Ils ne sauraient persuader à des hommes raisonnables que nos maladies n'ont pas des causes appréciables, comme la fatigue, la plénitude, la vacuité, la corruption, en un mot, une altération qui a un principe intérieur ou extérieur[2]. »

L'Orient est resté fidèle aux idées de l'anti-

[1] Voy. Philostrate, *Vie d'Apollonius*, IV, 20.
[2] Porphyre, *Ennéades*, II, liv. IX, trad. Bouillet.

quité. Les Occidentaux en ont fait la remarque[1]. On s'y croit toujours exposé comme les solitaires de l'Inde aux attaques des impurs Rakchasas. Il en était de même en Occident jusque dans le siècle dernier. En Italie et en Espagne, on exorcisait bravement les hystériques et les fous[2], et Swinburne rencontrait à Sorino, dans le royaume de Naples, des troupes de femmes qui se croyaient possédées et qui, en réalité, souffraient de maladies nerveuses. Cette action du diable sur le sexe féminin, — aujourd'hui très-facile à expliquer, — n'avait pas échappé à Cyrano de Bergerac : « Je trouve (dans les possessions) qu'il se rencontre dix mille femmes pour un homme; le diable serait-il un ribaud? »

Depuis le milieu du siècle dernier, les théologiens et les médecins les plus habiles s'unirent pour discréditer des traitements ridicules ou barbares, — on employait le fouet contre les fous[3], comme en Orient, — et pour démontrer le véritable caractère des possessions. Semler,

[1] Voy. Moreau, *Les aliénés en Orient*, dans les *Annales médico-psychologiques*, I, 115.

[2] Le P. Labat, *Voyage en Espagne et en Italie*, IV, p. 104.

[3] Voy. Cullen, *Inst. de méd. pratique*, trad. Pinel, II, 307.

Teller, Hugh, Farmer, Lindinger, Daub[1] ont si bien réussi dans cette tâche, qu'un moine catholique, le trappiste Debreyne, auteur d'un *Essai sur la théologie morale*, engage (p. 356) à traiter comme des malades ou des charlatans tous ceux qui se prétendent possédés.

Aussi les personnes instruites sont maintenant convaincues que l'épilepsie, confondue avec la possession d'un corps humain par le démon, peut être aisément guérie par une de ces scènes dramatiques représentées dans le livre d'Iconomos (p. 20). Une multitude de maladies ayant également leur siége dans le système nerveux, l'hystérie, l'hypochondrie, la paralysie (voy. 3e miracle, p. 75), etc., ne résistent pas plus que l'épilepsie à une forte impression morale. C'est ainsi que s'expliquent les guérisons opérées depuis Pyrrhus jusqu'au prince de Hohenlohe par des thaumaturges de toutes les religions, tels que Valentin Greatakes, Gassner, Mme de Saint-Amour, etc. Je n'ignore pas que ces observations ne peuvent s'appliquer à la résurrection citée par Iconomos (7e miracle). Mais il est si

[1] Comp. Esquirol, *Des maladies mentales*, t Ier : De la démonomanie ; — Calmeil, *De la folie*.

difficile de constater la mort d'un individu que des moines aussi étrangers qu'il est possible à la physiologie ont pu très-aisément se tromper sur un cas qui embarrasse les plus savants médecins, puisque l'odeur cadavérique, le seul signe non douteux du trépas, peut être produite par un corps plein de vie et confondue avec la putréfaction[1]. En général, quand il s'agit d'attester des faits d'une haute importance, le nombre et les lumières des témoins sont des conditions absolument indispensables. La conviction, poussée jusqu'au martyre, de témoins incompétents ne prouve absolument rien; car cette conviction s'est trouvée dans les monastères du bouddhisme, chez les derviches de l'islamisme, chez les convulsionnaires de Saint-Médard, chez les prophètes protestants des Cévennes[2] aussi bien que chez les témoins, que j'aime à croire fort sincères, des merveilles rapportées par le docte historien du Mégaspiléon. L'école à laquelle appartenait Iconomos a le tort d'agir comme l'auteur de la *Vie*

[1] Julia Fontenelle, *Recherches médico-légales sur l'incertitude des signes de la mort*. Paris 1834. — Vigné, *Traité de la mort apparente*. Paris 1841.

[2] Voy. Figuier, *Histoire du merveilleux*; A. de Gasparin, *Les tables tournantes*.

de sainte Élisabeth, et de chercher dans les mythes du moyen âge des arguments en faveur d'un système de théologie. L'effet que produit une pareille méthode devrait suffire pour la discréditer. Le moins philosophe se dit qu'une preuve commune à toutes les hypothèses n'a de valeur en faveur d'aucune, et que le christianisme n'a pas besoin de légendes monastiques pour constater sa supériorité sur toutes les religions de l'univers. Du reste, je ne veux pas mettre Iconomos ni ses imitateurs sur la même ligne que les apologistes modernes de la papauté. Les hagiographes de l'Église orientale sont timides en matière de merveilles. La maison de Nazareth, transportée par les anges à Lorette ; les moines volants, comme saint Cupertin ; les madones cachées dans les oignons, qui roulent les yeux ou qui traversent les airs, etc., sont des prodiges bien autrement étranges que les miracles racontés par Iconomos !

L'histoire du Mégaspiléon présente des traits plus faciles à constater que les récits légendaires et qui étaient plus dignes d'un écrivain aussi distingué que C. Iconomos. Sans doute ce monastère, comme tous les couvents, doit beau-

coup à la générosité des fidèles. Mais sa principale richesse vient des terres incultes qu'il a défrichées pendant quatre cents ans de constance et de fatigues. J'ai encore admiré ses jardins. Il a eu aussi la gloire de servir d'asile aux écrits des anciens, qu'on y apportait pour les soustraire à la ruine universelle causée par les barbares. Malheureusement l'incendie de 1400 détruisit ce dépôt précieux. Un autre fut formé par les caloyers qui échappèrent en 1454 au sac de Constantinople. En 1639, un nouvel incendie ruina le couvent, qui fut reconstruit tel qu'on le voit aujourd'hui. — Il est inutile de dire que les reliques et l'image échappèrent toujours aux désastres qui furent si funestes aux livres. Pendant les ravages occasionnés par l'insurrection de 1770, les caloyers se conduisirent avec énergie. Ils arrachèrent à la mort les familles turques de Calavryta, menacées par la fureur populaire. Cet acte de tolérance, digne des beaux âges du christianisme, rendit à ce pays d'immenses services. Lorsque les Musulmans vainqueurs proposaient aux chrétiens la mort ou l'apostasie, les moines en sauvèrent un nombre considérable et n'épargnèrent pas leurs

richesses pour racheter une foule de captifs. Une grande partie de l'Achaïe leur dut son salut. Pendant la guerre de l'indépendance, — ils me le disaient avec une fierté légitime, — ils ont montré un patriotisme incontestable. Ils entretinrent des troupes et plusieurs prirent place parmi les défenseurs de la patrie. Les hordes d'Ibrahim essayèrent en vain d'écraser le couvent. L'échec du général africain est un miracle aux yeux d'Iconomos. L'auteur d'une brochure anonyme sur la Madone de Montenero est beaucoup plus original, lorsqu'il lui attribue la manière pacifique dont « les féroces Français » traitèrent les bourgeois de Livourne.

Les prodiges ne peuvent empêcher les institutions humaines d'échapper à la caducité des choses de ce bas monde. Le communisme a été modifié au Mégaspiléon aussi bien qu'ailleurs. La viande est permise aux moines ; mais le couvent leur fournit seulement le pain, le vin, le fromage et les olives. Quoique le gouvernement du monastère ait été, en principe, amélioré par les lois du royaume, d'anciennes habitudes persistent encore. La grande assemblée, présidée par le *cathigouménos* (abbé actuel), assisté de

deux conseillers, se compose des *proïgouménos* (anciens abbés) et des sénateurs. L'abbé a le *dikæos* (justicier) pour suppléant. Les autres fonctionnaires sont le *skévophylax* (trésorier), l'*ecclisiarkhis* (sacristain), le *thyrôros* (portier), l'*artopios* (boulanger), un *trapésaris* (distributeur de vivres), un *dokhéarios* (distributeur d'huile et de fromage), et un *xénodokhos* (hôte des étrangers). Ces divers fonctionnaires avaient alors sous leur juridiction un personnel de deux cent cinquante individus, dont cent quatre-vingt frères, cent cinquante au monastère et trente aux succursales (fermes). Le reste était composé de gens de service. Les caloyers s'occupent d'agriculture. Ils fabriquent aussi des sacs de poil de chèvres et des bonnets de moines. Il était question de la fondation d'une école, celle qui existait ayant été fermée, lorsque éclata la maladie du raisin qui diminua les ressources des moines. Leur empressement à profiter de cette circonstance me fit penser que les revenus du couvent, provenant de possessions situées, pour la plupart, dans le Péloponèse, contribuent peu au progrès de la science. En effet, le Mégaspiléon n'entretenait que trois pensionnaires à

l'université d'Athènes. Mais quelques religieux fournissaient les fonds nécessaires pour vingt-cinq élèves de cette Université.

Je quittai le Mégaspiléon au bruit des cloches qui, pour me faire honneur, sonnaient à toute volée. Je me dirigeai vers le sud-ouest, en suivant, à l'ombre de platanes, le lit d'une rivière qui se jette dans le Bouraïkos. J'arrivai à huit heures du soir à Kalavryta, chez un soldat de la guerre de l'indépendance, M. Athanase Pappadopoulos, primat du pays. Son air martial et sa foustanelle étaient en complète harmonie avec les souvenirs de cette mémorable époque. Zélé pour l'orthodoxie, il engagea, quand arrivèrent les notables de l'endroit, une vive discussion avec un de ses compatriotes, qui porte le nom d'un des primats qui entouraient Ghermanos lorsqu'il appela les Hellènes aux armes pour la délivrance de la patrie. Il disait que la foi orthodoxe ayant été le plus ferme appui de la nationalité hellénique dans la lutte terrible qui avait commencé dans ces lieux mêmes et dont le résultat avait été si glorieux, on devait, si l'on voulait reprendre aux Turcs les provinces restées sous le joug, conserver fidèlement des traditions

justement chères à la patrie. Son adversaire, qui avait lu la *Vie de Jésus* du Dr Strauss dans la traduction française de M. Littré, n'acceptait pas le moins du monde les théories de M. A. Pappadopoulos. Il prétendait qu'il ne suffisait pas d'arracher l'Europe orientale aux barbares, qu'il fallait aussi la délivrer de la barbarie, qu'il identifiait avec l'immobilité en matière de religion et d'habitudes sociales. J'avais déjà bien des fois entendu discuter le système mythique, et j'avais même visité les lieux où s'est passée une des scènes les plus remarquables de la vie du célèbre exégète de Tübingen[1]; mais je ne m'attendais point à le retrouver dans la fraîche vallée du Bouraïkos! Ce fait, — et on en pourrait citer bien d'autres, — prouve que «l'immobile Orient» n'est pas aussi étranger qu'on le croit aux discussions qui agitent l'Occident. Mais la légèreté parfois voltairienne avec laquelle la grave Allemagne se permet les hypothèses aventureuses a rendu les Orientaux fort défiants. Quand on a vu un Allemand nier l'origine latine des Roumains[2] et un autre affirmer solennellement

[1] Voy. *la Suisse allemande.* — Le Dr Strauss à Zurich.

[2] *Er weiss dass die Valachen nicht römischer Abkunft sind,*

« qu'en Grèce il n'y avait plus de Grecs » on s'est demandé assez naturellement si l'exégèse germanique n'était pas exposée aux bizarres fantaisies d'une ethnographie aussi excentrique. Les Allemands, qui rient de l'irréflexion gauloise, feraient bien de profiter des leçons de sens commun que leur donnent parfois ces Gaulois étourdis. N'a-t-on pas vu, en France, les écrivains qu'on accusera le moins de flatter les Hellènes, traiter loyalement d'insoutenables paradoxes la prétendue science ethnographique du Fragmentiste tyrolien? « La race grecque, dit M. Edmond About, compose la grande majorité de la nation. C'est une vérité qu'on a essayé de mettre en doute. Suivant une certaine école *paradoxale*, il n'y aurait plus de Grecs en Grèce... On voit sans peine où tend une pareille doctrine qui change les fils d'Aristide en concitoyens de l'empereur Nicolas. » — Le spirituel auteur de la *Question romaine* ajoute, qu'il suffit « d'avoir des yeux » pour n'être pas dupe des rêveries de

etc. Halle 1823. — M. Héliade, que M. Michelet appelle « un philologue illustre », a si bien établi l'origine latine de la langue roumaine, que personne n'a osé reproduire l'hypothèse de l'anonyme allemand.

Fallmerayer. « La race grecque, dit-il, n'a que fort peu dégénéré, et ces grands jeunes gens à la taille élancée, au visage ovale, à l'œil vif, à l'esprit éveillé qui remplissent les rues d'Athènes, sont bien de la famille qui fournissait des modèles à Phidias... Les hommes sont beaux et bien faits dans tout le royaume. Leur haute taille, leur corps svelte, leur visage maigre, leur nez long et arqué, leur grande moustache leur donnent un air martial. Ils conservent quelquefois jusqu'à l'âge de soixante-dix ans, une taille fine et une tournure libre et dégagée. L'obésité est un mal inconnu chez eux. La race grecque est sèche, nerveuse et fine comme le pays qui la nourrit. Il suffirait d'assainir quelques marais pour faire des Grecs le peuple le plus sain de l'Europe[1]. »

Calavryta, chef-lieu de l'éparchie de ce nom, est la patrie du patriarche Grégoire, qui fut pendu par les Turcs en 1821. Après avoir fait ses études au mont Athos et à Pathmos, il fut consacré prêtre à Smyrne, dont il devint archevêque en 1784. Élevé en 1797 au trône patriarcal, il s'empressa d'améliorer les écoles, de

[1] About, *Grèce contemporaine.*

propager l'enseignement de la langue nationale, d'enrichir la bibliothèque du patriarcat et de rétablir l'imprimerie hellénique supprimée depuis la mort tragique du célèbre Cyrille Loukaris, sacrifié par les Turcs à la colère des Jésuites. Cette manière d'agir prouvait qu'il avait l'intention de travailler sérieusement à la renaissance intellectuelle de la Grèce. Mais si le patriarche de Rome, tantôt dans la main des Autrichiens et tantôt dans celle des Français, n'a plus, depuis le commencement du siècle, qu'une indépendance nominale, il est pourtant sûr de mourir sur son siége, tandis que le patriarche de Constantinople est exposé à perdre sa dignité même quand il résiste aux caprices, souvent absurdes, du gouvernement ottoman. Grégoire après avoir sauvé du massacre les Épirotes d'Ambracie, déplut à la sœur du sultan, qui le fit déposer et reléguer au mont Athos. Lorsque, en 1806, il fut réintégré dans ses fonctions, il avait l'habitude de montrer aux solliciteurs redoutables qui l'accablaient de leurs demandes, la clef de la cellule qu'il occupait à l'Haghion-Oros pour leur prouver qu'il était prêt à reprendre la route de l'exil. On ne le fit pas attendre longtemps. Destitué à l'avé-

nement de Mahmoud II (1808), il fut renvoyé au Mont-Athos, qu'il quitta seulement en 1819, à la veille de l'insurrection qui devait causer sa mort. Lorsqu'elle éclata, le danger était si évident que chacun l'engageait à fuir : « Un vrai pasteur, dit-il, doit savoir mourir pour son troupeau. » De telles paroles expliquent comment « aucun patriarche — je me sers des paroles mêmes de l'Anglais Blaquières — n'avait joui d'une plus haute estime. » Le jour de Pâques, comme Grégoire sortait de l'église, on l'entraîna à la Porte, où on l'enferma dans une salle du palais en le sommant de nommer les chefs de l'insurrection et même d'embrasser l'islamisme. Après avoir répondu d'un ton calme qu'il ne dénoncerait personne, il ajouta avec le même sang-froid : « Le chef des chrétiens mourra chrétien ! » Conduit alors au supplice et accablé d'outrages, il étendit les bras vers le ciel et, comme le protomartyr, il bénit les assistants et pria le Christ de recevoir son âme. Il avait plus de soixante-quinze ans[1]. « Il serait peut-être impossible, dit un écrivain protestant, de citer une

[1] Voy. *Vie de Grégoire, patriarche de Constantinople.* Athènes 1853.

victime plus digne du nom honorable de saint martyr depuis l'établissement du christianisme. Qu'il est douloureux de penser que c'est toujours par de tels sacrifices que le genre humain a jusqu'ici acheté la liberté civile et religieuse [1] ! »

On comprend en voyant Calavryta que le patriarche ait manifesté plus d'une fois l'intention d'y finir ses jours. Cette ville est agréablement située sur une pente douce, au pied du mont Vélia. Elle est entourée de jardins, et ses jolies maisons descendent jusque dans la vallée, très-froide l'hiver, mais qui, l'été, est couleur d'émeraude. L'acropole, qui avait de l'importance au moyen âge, est d'origine franque, et remonte probablement à l'époque où Villehardouin envahit le Péloponèse. La ville antique de Cymetha n'était pas, comme on le croit, à la place qu'occupe aujourd'hui Calavryta, ni au village de Kerpini, où plusieurs riches habitants de la ville passent l'été; mais le texte de Polybe porte à croire qu'elle était au fond d'un vallon qu'on voit à droite, en allant à Lavra, vallon où l'on trouve des ruines antiques et une fontaine qui

[1] E. Blaquières, *Histoire de la révolution de la Grèce*, trad. française.

est l'Alyssos (eau qui guérit de la rage). C'est sur ces rochers, où s'était établie la ligue des braves Achéens, que devait être planté le premier étendard de l'insurrection nationale. Quand les rapports avec la Grèce deviendront plus fréquents, les Occidentaux visiteront ces montagnes, comme on va saluer en Occident le Grütli et la place de la Bastille.

Les bienfaits de la révolution n'ont pas tardé à se faire sentir dans l'éparchie de Calavryta, dont la population s'est élevée au chiffre de 41,000 habitants. La culture y était alors de plus d'un tiers qu'avant l'insurrection. L'éparchie produisait du vin et de l'huile. On y récoltait aussi de la soie et on y fabriquait des tapis. Quoique la ville n'eût que 2000 habitants, la commune entière en avait 6500. Elle possédait une école hellénique (90 élèves), une école de filles (40 élèves) et une école communale (70 élèves).

Le lendemain, je pris la route d'Haghia-Lavra (Sainte-Laure), où j'arrivai à huit heures du matin. Ce couvent est situé sur un petit plateau qui domine une vallée tortueuse. Il est entouré d'arbres et forme un carré ceint de murs, d'où surgit une coupole basse. Des balcons en

bois sont suspendus à chaque angle de la muraille. Le vieux monastère, fondé en 1400 par le moine Eugène, dans une grotte, où l'on voit encore l'ancien *catholicon*, est à dix minutes du couvent nouveau.

Tandis que je me livrais à l'émotion qu'on éprouve involontairement quand on approche d'un lieu consacré par de grands souvenirs, les cloches se mirent en branle pour annoncer mon arrivée. Le son continua jusqu'au moment où je mis pied à terre à la porte, où une dizaine de moines m'attendaient. Ils me conduisirent au *catholicon*, placé au centre de la cour, entourée de cellules, dont une partie seulement est habitable; car on n'a pu encore reconstruire en entier le couvent détruit pendant la révolution. Nous sortîmes ensuite du monastère et nous trouvâmes à gauche l'énorme platane, aussi célèbre en Grèce que l'érable de Trons chez les Grisons de la Suisse, à l'ombre duquel on jura de mourir pour la patrie et pour la foi chrétienne. A côté, un peu plus bas, je visitai la petite église byzantine délabrée où Ghermanos bénit après la *liturgie* (messe) le premier étendard de l'indépendance. Ce drapeau, qui a joué un aussi

grand rôle que l'étendard porté par Jeanne Darc, la vierge libératrice de la France, fut pris par les Turcs pendant la guerre et racheté depuis. On conserve cette relique vraiment précieuse à Kerpini, village du voisinage. Il diffère beaucoup du drapeau actuel de la Grèce qui est d'azur à la croix d'argent; car il est en soie rouge avec une bordure verte. Ce sont les couleurs du martyre et de l'espérance. D'un côté il représente la Panaghia qui, comme la patrie, triomphe de la mort par son assomption glorieuse, et de l'autre saint George, ce Persée chrétien, idéal du soldat de la croix, qui vainquit le dragon, symbole de l'enfer et de la servitude, non loin des lieux[1] où le fils de Zeus tua le monstre marin.

A peine ce signe de résurrection avait-il flotté dans les airs que l'éloquent et habile Ghermanos, secondé par plusieurs primats du Péloponèse, tels que Londos et André Zaïmis, avait rassemblé à Calavryta sept cents soldats du mont Cyllène. C'est alors qu'il adressa aux consuls des puissances européennes le manifeste suivant : « Les Hellènes, abandonnés à l'oppression toujours croissante des Ottomans, ont unanime-

[1] A Béryte.

ment résolu de vaincre ou de mourir. Nous nous sommes soulevés pour reconquérir nos droits; nous sommes sûrs que les peuples et les rois reconnaîtront la justice de notre cause, et qu'ils nous prêteront leur secours, en se rappelant les services rendus par nos ancêtres à l'humanité.» Un seul représentant des puissances chrétiennes prêta l'oreille à cet appel, l'historien Pouqueville, consul de France, qui arracha 3000 vaincus à la fureur de Youssouf, pacha de Serès, qui vint étouffer l'insurrection en Achaïe. Malgré ses efforts, elle s'étendit partout. La Béotie prit les armes; les Maïnotes, conduits par P. Mavromichalis, descendirent dans la plaine; Ulysse Androutzos souleva la Doride; Dikæos, les Albanais chrétiens de la Mégaride; Procope, l'Élide, etc.

Procope, évêque de Calavryta, était, comme Ghermanos, affilié à l'Hétairie. Il se signala dans ces difficiles circonstances, ainsi que le belliqueux Grégoire, évêque de Méthone, qui fit insurger la Messénie. Procope saisit une torche et mit le feu aux moissons et aux hameaux de l'Élide: « Allons à la montagne, dit-il aux paysans; cessons de vivre dans les sépulcres avec

les tyrans de la Grèce, comme les colombes peureuses qui font leur nid dans les cimetières ! » Pour comprendre l'énergie de ce langage, il faut se reporter aux circonstances. La Turquie de 1821 n'était pas l'empire débile et ruiné de 1862. Elle disposait de ressources financières considérables. Le sultan avait encore cent soixante cohortes de janissaires, milice d'élite, très-solidement organisée, à laquelle étaient dues les victoires de Varna et de Kossovo; trente mille hommes employés au service de l'artillerie; de nombreux *délis* (éclaireurs) dispersés dans toutes les provinces; quinze vaisseaux de ligne, dix-sept frégates, vingt-quatre corvettes et un grand nombre dev aisseaux moins importants. Cette marine pouvait être au besoin appuyée par l'Égypte et par les belliqueux États barbaresques, que la conquête d'Alger n'avait pas réduits à l'impuissance. Les Albanais et les Bosniaques musulmans n'avaient pas dégénéré de la valeur de leurs pères, et le goût du pillage autant que leur humeur guerrière les animait des dispositions les plus hostiles aux chrétiens. La Grèce, que les *padishahs* n'avaient jamais pu soumettre à l'islam, était, depuis l'insurrec-

tion de 1770, surveillée d'une manière spéciale. Quatre-vingt mille Musulmans répandus dans vingt forteresses, les colonies militaires du Péloponèse et de l'île de Crète étaient chargés de la docilité du continent et des îles. C'est en se rappelant ces détails qu'on peut se faire une juste idée de l'énergie des prélats et des chefs qui levèrent à Lavra le drapeau de l'insurrection et que les atroces supplices, qui charmaient les pachas, attendaient infailliblement.

Lorsque je rentrai au monastère, on me montra deux tableaux d'une exécution plus que médiocre, mais qui n'en font pas moins d'impression dans un pareil endroit. L'un représente Ghermanos[1], tenant le drapeau d'une main et la croix de l'autre. Le prélat se tient au milieu d'un groupe d'hommes et de femmes qui prêtent serment. La plus rapprochée est, dit-on, l'intrépide Bobolina, qui lève les yeux vers la croix. Plus bas on voit la mère de Zaïmis qui exhorte son fils à rester fidèle à la devise du dra-

[1] On voit un prélat du même nom, Germanus, bénir Geneviève, qui délivra Paris de l'invasion des Huns, peuple finno-mongol comme les Turcs.

peau : *Elefthéria î thanatos* (liberté ou mort). L'autre tableau représente Ibrahim-pacha qui assiste à l'incendie du couvent. Deux caloyers qui avaient pris part à la guerre me racontèrent comment ils virent, du haut des monts, la flamme consumer leur demeure. Ils avaient quitté, pour combattre, les larges vêtements monastiques, et ils n'avaient gardé qu'un *camilachi* (bonnet de moine) très-bas.

Au dîner, les religieux, touchés probablement de l'effet qu'avaient produit sur moi ces grands souvenirs, voulurent boire à ma santé. Malheureusement à Lavra les souvenirs l'emportent de beaucoup sur le présent. La conversation des moines, pendant ce dîner qu'ils m'offrirent, fut parfaitement insignifiante. Ils murmuraient même ouvertement contre le diacre, prédicateur de la nomarchie, qui me parut un ecclésiastique intelligent et modéré. En effet, il parla d'une manière fort sensée des questions religieuses et de la nécessité de réformes dans l'Église orientale, réformes qui, selon lui, n'entraîneraient aucune perturbation. Ce prédicateur appartenait au collége des missionnaires chargés de répandre l'enseignement de la religion dans

les campagnes et qui sont, comme les évêques, rétribués par l'État.

Il n'existe pas à Haghia-Lavra, comme au Mégaspiléon, d'histoire imprimée du monastère. On doit consulter, si l'on veut en avoir une idée, un manuscrit précieux qui reste dans les mains de l'igouménos. Ce manuscrit contient, outre la chronique et les légendes du couvent, un grand nombre de détails intéressants pour l'histoire locale et une foule de renseignements plus ou moins importants. On y lit que Haghia-Lavra a été bâtie en 961, sous l'empereur Nicéphore. Un moine qui quitta l'Haghia-Lavra du Mont-Athos[1] avait deux compagnons, dont l'un fonda le couvent grec du même nom et l'autre Sainte-Laure de Kiev. En parcourant les manuscrits et les livres de la bibliothèque, on est porté à penser que les moines de ce couvent se distinguaient, avant la révolution, par leurs études sérieuses. Outre les manuscrits, il y a à peu près 500 volumes imprimés, parmi lesquels on remarque les Pères de l'Église et d'autres grands ouvrages ecclésiastiques. Mais les moines ayant

[1] Voy. sur ce couvent la *Vie monastique dans l'Église orientale*, 2e édit., p. 158-163.

l'habitude de garder dans leurs cellules beaucoup de livres qui servent à leurs lectures, on ne peut se faire une idée exacte de leur bibliothèque.

Haghia-Lavra n'est point, comme les Taxiarques ou le Mégaspiléon, un centre de vie monastique. Je n'y trouvai que trente moines. En y comprenant les absents et les domestiques, on me dit que le personnel était de soixante individus. Les Taxiarques ont une renommée particulière d'instruction; le Mégaspiléon est cité pour son activité agricole et pour son hospitalité, qui s'est toujours exercée sans distinction de culte avec une bonhomie orientale. Haghia-Lavra doit uniquement son importance aux souvenirs qu'elle rappelle.

Je quittai le monastère à onze heures et demie, accompagnée par les moines jusqu'à l'entrée du couvent. En marchant vers le sud et descendant la chaîne des monts Aroaniens, j'arrivai à une charmante vallée, encadrée par des montagnes et couverte de champs de maïs. Je laissai de côté le village de Soudena, où naît le Ladon, dont les anciens plaçaient la source au-dessous de Lycouria; puis j'arrivai au lit de

l'Aroanius, affluent du Ladon, qui est souvent bordé de platanes couvrant ses ondes de leurs vastes rameaux. Tandis que je causais avec l'un des chorophylaques sur la difficulté de trouver quelques provisions, une de ces truites du Ladon, qui ne chantent plus à la manière des grives comme au temps de Pausanias, sauta de l'eau avec tant de force, que le chorophylaque parvint à la saisir. Cet exploit, qui me rappela la pêche du jeune Tobie, arrivait fort à propos. En approchant du joli village de Mazéika, je rencontrai un paysan qui marchait avec une chèvre attachée par une corde. Il consentit à me suivre jusqu'à la station, et à y laisser traire sa chèvre. A quatre heures on étendait mon tapis à côté de l'église de Mazéika, à l'ombre d'un platane et près d'une claire fontaine. La contrée est essentiellement arcadienne, puisque la ville de Clitos, dont les ruines se voient au fond d'une vallée, à une demi-lieue de Mazéika, faisait partie de l'ancienne Arcadie, quoiqu'elle ne soit pas aujourd'hui dans la nomarchie qui porte ce nom. Je crus donc le lieu propice aux distractions de la vie pastorale, et je voulus traire moi-même la chèvre attachée à un berceau de vigne. Tandis

que le café bouillait et que le poisson rôtissait devant un feu allumé avec des branches de thym, la chèvre, ennuyée de sa captivité, entraîna avec elle le berceau dont quelques grappes à moitié mûres fournirent un excellent dessert. Une grive qui tomba du platane semblait aussi s'offrir d'elle-même, comme les cailles du désert aux Israélites. Mais je n'avais pas besoin de toutes les merveilles de la vie orientale pour calmer mon appétit. J'accueillis la grive avec la plus cordiale hospitalité, je la mis à l'abri sous ma mantille, et lorsque je remontai à cheval, je ne voulus confier à personne le soin de la placer sur une branche solide de son platane. A six heures, je me dirigeai vers le Ladon aux eaux d'azur, que je traversai. Le cours du Ladon est si impétueux, qu'il emporte avec ses rives des arbres qu'il entraîne dans l'Alphée. Ces arbres poussent avec une vigueur extraordinaire. Grands saules, immenses platanes, chênes superbes, pins magnifiques se pressent aux bords de la rivière et laissent pendre de leurs rameaux des vignes vulpines et des clématites. La lune éclairait ce frais paysage d'une lueur pâle et charmante. Elle se reflétait dans les ondes de Tagus

(rivière de Dara), affluent du Ladon, lorsque je le passai.

Il faudrait suivre le cours du Ladon jusqu'à son embouchure dans l'Alphée pour trouver l'Arcadie des pastorales, en évitant toutefois de choisir la saison où les eaux sont troublées par la fonte des neiges. Pausanias avait été, autant que moi, charmé de l'aspect de cette contrée, puisqu'il dit que le Ladon « n'est inférieur en beauté à aucun des fleuves de la Grèce ou des pays barbares. » La variété des aspects n'a pas le moindre agrément des paysages arcadiens arrosés par le Ladon. Aux prairies verdoyantes succèdent des collines couvertes de pins ; un coteau aride est remplacé par une forêt de chênes ; après avoir admiré des platanes gigantesques, l'œil se repose sur les saules qui couvrent les îles formées par la rivière. On comprend aisément que ces beaux lieux aient été le séjour des nymphes. Là vécut, dit Philostrate, Daphné, fille du Ladon ; là elle aima le beau Leucippe, fils du roi de Pise. Leurs amours n'échappèrent point à la jalousie d'Apollon, et lorsque Leucippe eut péri sous les flèches des nymphes irritées de ce que, pour plaire à Daphné, il s'é-

tait mêlé à leurs réunions en costume de femme, Daphné ne pouvant plus supporter l'éclat des rayons que le jaloux fils de Latone lançait sur l'univers, supplia la terre de l'engloutir dans son sein, où elle se transforma en laurier.

LIVRE DEUXIÈME.

Nomarchie d'Arcadie.

Le *khani* de Dara, où j'arrivai à neuf heures du soir, n'était pas fait pour me donner une agréable idée de la vie arcadienne. Καὶ ἐγὼ ἐν Αρκαδίᾳ! me disais-je en contemplant mélancoliquement cette misérable demeure. Il est fâcheux pour l'Arcadie qu'on arrive dans ce pays l'imagination pleine de tableaux fantastiques. Quand on aborde au Pirée, on a tellement entendu parler de « l'aride Attique » qu'on est agréablement surpris de la beauté du Parnès et du Pentélique. Il n'en est pas de même quand on franchit la frontière de la nomarchie d'Arcadie. Byron, indigné de n'y pas trouver la réalisation du rêve qu'il avait caressé, appela l'Arcadie « une Suisse médiocre. » Cette province

est, il est vrai, un plateau élevé, hérissé de montagnes escarpées, coupé de vallées profondes, où les hivers sont longs et rudes, où la neige, malgré l'ardeur du soleil, se conserve sur les hauts sommets couronnés de sapins, jusqu'au cœur de l'été. Les torrents sont fougueux, les plaines rares, l'agriculture n'a pas encore rendu au sol l'aspect de la vie et de la prospérité. Des paysages austères, mais grandioses, telle serait la physionomie générale de l'Arcadie, si certains sites n'unissaient pas la vigueur à la grâce. Les rives du Ladon et de l'Alphée éveillent certainement dans la pensée d'autres idées que celle d'une « Suisse médiocre. » L'Alphée, tant vanté par les poëtes, est le plus beau fleuve de ce Péloponèse, où l'on admire justement l'Eurotas. Quant aux magnifiques cascades de la Néda, si souvent célébrées par les anciens, elles peuvent être comparées aux fameuses cascatelles de Tivoli.

On voit dès la plus haute antiquité établi dans les gorges de l'Arcadie le peuple mystérieux qui a donné son nom au rameau le plus illustre de la race indo-européenne. Sur la chaîne du mont Lycée ses ancêtres étaient « nés avant la lune. »

Selon le poëte Asius, Pélasgus, son père, était le premier homme que la terre eût enfanté. Ce fut lui qui enseigna aux hommes à se couvrir de peaux de bêtes, à s'abriter dans des cabanes et à manger les fruits du hêtre. Lycaon, son fils, bâtit sur le Lycée « la première ville que le soleil ait vue. » Malgré ces traditions qui flattaient leur vanité nationale, il faut chercher le berceau des Pélasges au point de départ de leur race, c'est-à-dire entre la mer Caspienne, les déserts de l'Asie centrale et la chaîne de l'Hindou-Koh. Arrivés dans la Grèce primitive ils envoyèrent de nombreuses colonies en Italie. Une de ces colonies, fondée par l'Arcadien Evandre, — je rapporte cette tradition célèbre sans la garantir, — était destinée à imposer des lois au monde.

On n'aurait aucune idée de la civilisation de ces époques lointaines sans l'existence des monuments pélasgiques qui en Grèce et dans la péninsule italique ont bravé les injures du temps. Le nom de « cyclopéens » qu'on leur donne ordinairement atteste assez leur caractère gigantesque. Des travaux pareils à ceux du lac Copaïs, que nos contemporains hésiteraient à entreprendre, prouvent quelle importance les Pélasges

attachaient à l'agriculture. Ce qu'on sait de leur histoire montre qu'ils étaient plus énergiques que capables de s'intéresser à la culture des lettres et des arts. Sous un ciel rude les tendances belliqueuses s'exagèrent encore. La passion de la guerre était si commune chez les Arcadiens qu'ils préféraient, ainsi que les Albanais de nos jours, le service mercenaire au repos. Loyaux, hospitaliers, bienfaisants, ces pasteurs devenaient vraiment terribles quand leur liberté était menacée. Aussi parvinrent-ils à sauver leur nationalité quand les tribus helléniques donnèrent à la Grèce une civilisation qui devait, par sa supériorité, effacer les souvenirs de la période pélasgique.

Les Arcadiens, population pauvre et austère qui ne cultivait d'autre art que la musique, étaient nés pour une organisation démocratique. Ils formèrent de petits États indépendants, qui n'échappèrent pas plus aux luttes fratricides que les *phars* de l'Albanie. Deux cités rivales et presque toujours ennemies, Tégée et Mantinée, situées près de l'Argolide et de la Laconie, exerçaient seules quelque prééminence, en cas de danger commun. Mais un accord passager n'était

pas suffisant pour tenir tête à l'ambition des Lacédémoniens. Lorsque Sparte, après avoir abattu toute résistance dans le Péloponèse, devint l'arbitre de la Grèce, les Arcadiens se virent obligés de servir les projets de l'aristocratie dorienne. Epaminondas les délivra d'un joug qui devenait chaque jour plus lourd. Ils entrèrent les premiers dans la ligue achéenne, où leur compatriote, le Mégalopolitain Philopœmen, joua un rôle si éclatant. Polybe, fils de Lycortas, un des chefs de la ligue achéenne, né aussi à Mégalopolis, contribua également à la gloire de son pays par la publication de son *Histoire générale*. Bossuet et Montesquieu lui ont emprunté une multitude de considérations pour écrire le *Discours sur l'histoire universelle* et la *Grandeur des Romains*. Si Polybe n'a pas la grâce ionienne d'Hérodote, ni l'art consommé de Thucydide, il est le type de ces historiens philosophes et impartiaux qui semblent faits pour être les organes de la raison. Le génie plus pratique que brillant des Pélasges a trouvé son idéal dans cet écrivain patriote et convaincu qui eut le bonheur, à la fin d'une glorieuse carrière, de sauver les statues de Philopœmen.

Tandis que je faisais avec assez de découragement mes préparatifs pour passer la nuit au *khani* de Dara, et que, pour me consoler du peu de comfort que j'y trouvais, je m'efforçais de penser aux habitudes simples des Pélasges, j'appris que le nomarque de l'Arcadie, M. Spiridion Antoniadis, était dans le village situé au-dessus du *khani*, village habité par des Albanais. M. Antoniadis n'est pas seulement un homme de lettres laborieux[1], il a montré comme administrateur une activité que j'ai entendu louer en Arcadie.

Il n'était donc pas homme à me laisser dans l'embarras. Il fit ouvrir une maison de campagne, dont le vaste jardin était embaumé des parfums du jasmin. A mon réveil, je le trouvai dans ce jardin ainsi que M. le colonel Kaklamanos et le médecin de la nomarchie, M. Vlakhopoulos. Je les invitai à prendre le café avec moi. Le colonel, ancien aide-de-camp de Karaïskakis, avait perdu un bras au Pirée, à l'époque de la mort de Karaïskakis. Grand, fort, l'air

[1] Outre plusieurs traductions, il a composé une *Histoire de la révolution grecque*, une *Mythologie à l'usage des écoles communales*, etc.

martial, portant très-bien la large foustanelle, il parlait avec beaucoup de modestie des campagnes qu'il avait faites avec un des héros de la guerre de l'indépendance. Ces Messieurs voulurent bien prendre les devants pour me faire préparer un dîner à Lévidhi, précaution dont je compris l'obligeance, lorsque j'arrivai, à midi, dans ce village, après avoir traversé une plaine couverte de troupeaux, où j'avais souffert de la chaleur et du manque d'eau. J'avais, chemin faisant, passé près des ruines de Caphyœ. A une faible distance de Lévidhi on trouve d'autres ruines, celles de l'ancienne Orchomènes, qui sont situées sur le sommet d'une colline et qui portent aujourd'hui le nom de Kalpaki.

Quand je quittai le village, les paysans, rangés le long des maisons, me firent amicalement leurs adieux en m'offrant des cuillers en bois sculpté ornées de fleurs de pavots. Ces braves gens ne se doutaient pas probablemet de la fraternité qui unit les enfants de l'Albanie, descendants des Pélasges, avec les fils de la race pélasgique qui sont parvenus, après tant de siècles de révolutions, à se maintenir dans les vallées de l'Arcadie. J'aimais à voir dans leur accueil cordial

l'annonce d'une ère de conciliation. Après des siècles de luttes presque fratricides, les branches du rameau pélasgique tendent de plus en plus à se rapprocher. Hellènes, Latins et Chkipétars se reconnaissent enfin comme des tiges de ce vénérable tronc pélasgique, dont les branches ont été trop souvent séparées par la tempête. La papauté, héritière de la funeste ambition des Césars, la papauté qui a travaillé depuis des siècles à les armer les uns contre les autres, au nom d'une prétendue unité qui sacrifiait la charité et l'esprit patriotique, la papauté est trop discréditée aujourd'hui pour empêcher la concorde de triompher. On sait avec quel sincère enthousiasme la Grèce a applaudi à la résurrection de l'Italie. N'a-t-on pas vu sous les murs de Capoue, l'Albanais de la Grande-Grèce combattre[1] à côté du soldat de l'Italie et du volontaire venu du royaume hellénique? Dans la guerre de l'indépendance, l'illustre comte de Santa-Rosa et d'autres Italiens n'étaient-ils par les

[1] On lit dans le *Nazione* du 29 octobre 1860, ce décret du magnanime dictateur de l'Italie méridionale : « *In considerazione dei signalati servizi resi alla causa nazionale dai prodi e generosi Albanesi*, etc. »

frères d'armes du pallicare de l'Albanie et de la Grèce?

Quand on quitte Lévidhi, on voyage dans la montagne, d'où l'on descend vers la plaine de Mantinée. Lorsque j'y arrivai, le soleil se couchait et les monts se coloraient des plus magnifiques nuances. La beauté de la Grèce est, grâce à la lumière, indépendante des accidents de la végétation. Cet admirable pays pourrait devenir stérile qu'il conserverait encore presque toute sa splendeur. Il n'en est pas ainsi des contrées de l'Occident les plus vantées. Dépouillez la vallée d'Interlaken de ses beaux noyers et des arbres variés dont sont revêtus les flancs des monts qui l'environnent; supposez que les lacs d'azur, où se mirent Thun et Brienz, viennent à se tarir et que les cascades du Staubbach et du Giesbach cessent de couler, pas un touriste ne se donnera la peine de consacrer une journée à un pays privé de tous ses charmes. Que seraient les bords du lac de Genève sans les riches vignobles qui tapissent ses coteaux, sans les frais ruisseaux qui en descendent, sans les belles villas qui les embellissent? Jamais la terne lumière de l'Occident ne mérite l'épithète de « divine » que

lui donnaient les anciens Hellènes. Qui reconnaîtrait dans cette pâle apparition la magicienne qui transforme en Grèce le plus stérile rocher, qui change à chaque instant du jour la physionomie du paysage, qui produit une prodigieuse diversité même avec des éléments privés de toute beauté?

En Arcadie, la nature n'est pas le seul charme qui attire les voyageurs. Ce pays a aussi de mémorables souvenirs. En est-il beaucoup de plus grands que la mort d'Epaminondas à Mantinée? La plaine qui rappelle cet événement fameux, que les paysans nomment *cambos tis miliàs* (champ du pommier), me parut bien cultivée. A droite sont des marécages, où se perdent plusieurs cours d'eau, notamment l'Ophis qui traverse les ruines de Mantinée. Je visitai les restes de l'enceinte et le champ de bataille où Épaminondas succomba au sein de la victoire[1], comme, bien des siècles après, Marcos Botzaris en Etolie. Ce fut aussi à Mantinée que Philopœmen battit Machanidas, tyran de Sparte. Je marchai sur

[1] Voy. Grote, *History of Greece*. Londres 1850. Ouvrage qui a placé son auteur au rang des meilleurs historiens de l'Occident.

quelques ruines qui longent le chemin à une grande distance et qui appartiennent à l'hippodrome, au stade et au temple de Poséidon. A mesure que j'avançais, les montagnes se paraient à ma droite et devant moi d'une délicieuse teinte rosée, tandis que la lune jetait un mélancolique rayon sur le monticule où l'on transporta le héros thébain blessé mortellement et où fut depuis son tombeau.

Ce plateau célèbre, où la puissance égoïste de Sparte subit un si grand échec, était devenu, après une suite de révolutions, le foyer de la domination ottomane dans la péninsule. Tripolis, où j'arrivai à dix heures du soir, était la capitale turque du Péloponèse. Les pachas avaient d'abord établi à Méthone le siége de leur *sandjiac*. Mais la position centrale du bassin où furent construites les villes de Pallantium, Tégée et Mantinée, était plus commode pour les dominateurs. Une enceinte de montagnes le rend facile à défendre; le climat y est sain; le sol fertile; les ruines, qui évitent aux paresseux Ottomans la peine de creuser des carrières, n'y manquaient pas. Les débris des trois antiques cités servirent à en construire une, dont le nom

rappelle l'origine. Marbres, sculptures, inscriptions, colonnes, tout fut employé par ces Vandales, comme les matériaux les plus vils. Dès 1719, le *sérasker* résidait déjà à Tripolis. Un voyageur français, Pellegrin, qui y vint à cette époque n'y trouva pas, dit-il, «les Grecques farouches.» Ce voyageur était peut-être un sceptique pareil aux gens de Mantinée qui contestaient la fidélité de Pénélope et qui disaient qu'elle s'était si bien consolée du départ de son époux que le fils de Laërte l'obligea de s'établir à Mantinée, où l'on montrait son tombeau[1]. Après l'insurrection de 1770, les Albanais mahométans qui l'avaient étouffée, voulurent se cantonner à Tripolis, quand Hassan-pacha prétendit débarrasser le Péloponèse des soldats turbulents qui avaient sauvé la domination musulmane. La Sublime-Porte ne se pique pas de reconnaissance. Elle arma les chrétiens de la péninsule contre les Albanais qui l'avaient si bien servie. Constantin Colocotronis, le plus fameux des klephtes du pays, fut appelé à seconder Hassan avec ses pallicares et son frère

[1] Pausanias, VIII, 12.

Anagnostis. Les Colocotronis s'étaient constamment signalés par leur zèle contre les Ottomans depuis l'époque où ils s'étaient établis dans la plaine de Tripolis, au village de Limbovisi. Quatre ou cinq générations de cette famille de braves périrent avant la révolution en combattant les Turcs. Devenu leur allié, Constantin n'eut pas à se féliciter d'avoir contribué par la trahison à l'extermination des Albanais. Hassan le fit attacher à un gibet aux portes de Tripolis, aux lieux mêmes où les bandes albanaises avaient succombé.

Le pacha, joyeux d'avoir anéanti des milliers d'Albanais et d'avoir orné les portes de la ville de pyramides faites avec leurs têtes, se proposait de mettre à mort toute la famille Colocotronis, la politique turque consistant, comme celle de l'Autriche[1], à exploiter les haines aveugles des races et leurs folles prétentions pour les envelopper dans une ruine commune et affermir ainsi l'empire des conquérants. Mais l'énergique veuve du chef arcadien déjoua tous ces calculs.

[1] Voy. dans Alfred Michiels, *Histoire secrète de l'Autriche*, comment ont été exterminés les patriotes qui étaient l'espoir des Magyars de la Hongrie et des Tchèques de la Bohème.

Lorsque les sicaires du pacha vinrent pour s'emparer de ses enfants, elle se défendit dans une tour avec un tel courage qu'on fut obligé de l'y assiéger. Réduite à la dernière extrémité, elle parvint à s'enfuir avec ses deux filles et ses trois fils. Les deux aînés ayant été pris, elle vécut dans la retraite avec le plus jeune et avec ses filles, travaillant comme une paysanne et attendant patiemment le jour de la vengeance. Lorsque Théodore eut atteint seize ans, elle lui donna les armes de son père, en lui faisant jurer sur ses vêtements ensanglantés de le venger des Turcs. Le jeune pallicare ne tarda pas à devenir le plus redoutable des klephtes, surtout lorsqu'il fut secondé par le fils d'une de ses sœurs, Nikitas Stamatélopoulos, surnommé le Turcophage, parce qu'on dit qu'il a tué de sa main un millier de Turcs. Ces deux représentants célèbres de l'Arcadie n'avaient ni le même caractère ni la même physionomie. Nikitas était, comme Botzaris, le noble fils de la terre albanaise, une âme désintéressée. Même quand il était simple chef d'une bande de klephtes, il sut maintenir une discipline rigoureuse parmi ses gens. Aussi manifesta-t-il dans toute

sa carrière un profond mépris des richesses. Svelte et grand comme un héros d'Homère, il était ainsi que Botzaris toujours simplement vêtu, dédaignait les broderies, n'avait d'autre parure que son beau sabre si souvent baigné du sang des Turs et souriait du goût que les chefs des pallicares montraient pour les habits dorés. Quand il avait de l'argent, il le donnait aux victimes de la guerre, il en empruntait même pour venir à leur secours. Ses habitudes rigides et son ardeur guerrière n'excluaient ni la douceur ni la politesse. Nikitas eût été au moyen âge un chevalier chrétien.

Son oncle Colocotronis était loin d'avoir toutes ces qualités. Son audacieuse bravoure, sa haine généreuse de la domination étrangère, son esprit fertile en stratagèmes, son intelligence naturelle de la guerre, sa profonde connaissance du pays, sa constitution que l'âge et les fatigues n'avaient pas ébranlée, l'avaient fait pour jouer un rôle militaire dans le Péloponèse. Mais sa tête au front bas, son nez recourbé comme le bec d'un oiseau de proie, son œil dur et cave, sa taille maigre et voûtée ne prévenaient point en sa faveur. Malheureusement les apparences n'étaient pas

en désaccord avec les faits[1]. Il était avide, grossier, impitoyable et turbulent, il avait en un mot, le caractère farouche et indisciplinable que l'Anglais Blaquières attribue aux Arcadiens de cette époque. « J'ai fait, disait-il lui-même, beaucoup de mal à ma patrie ; simple soldat ignorant, je m'étais laissé tromper par les primats du Péloponèse, dont je n'étais que l'instrument. J'étais un arbre sauvage planté le long d'un grand chemin, les brigands qui venaient à passer se reposaient sous mon ombre, suspendaient à ses branches leurs sacs remplis du fruit de leurs vols et de leurs iniquités. » Le vieux général indique ici avec un rare bon sens la cause de ses erreurs et de ses fautes. La vie turbulente des klephtes avait été sa seule école. Il y avait appris à regarder l'intrépidité, le sang-froid, la ruse comme les vertus essentielles du soldat. Il serait injuste de ne pas tenir compte de « l'ignorance » de ce « sauvage » mais éner-

[1] Il est vrai que M. Photakos trouve trop sévère le jugement de la plupart des historiens sur Colocotronis. Premier aide de camp du général, M. Photakos l'a défendu avec conviction dans ses *Mémoires sur la révolution hellénique* (Athènes, libr. Sakellarios, 1858), qui renferment de curieux détails sur la guerre du Péloponèse.

gique enfant de la montagne, quand on veut apprécier ses actes avec impartialité. Les Westermann et tant d'autres soldats de la révolution française qui défendirent le sol de leur pays avec tant d'héroïsme étaient-ils d'une humeur moins farouche?

Colocotronis, qui avait été obligé dès le commencement du siècle de quitter le Péloponèse après avoir lutté vigoureusement contre les Turcs, avait pris du service dans les troupes helléniques des îles Ioniennes et pouvait ainsi entretenir des intelligences dans son pays natal. A peine Ghermanos eut-il levé l'étendard de l'insurrection, qu'il accourut pour y prendre part. Dès le mois d'août 1821, il était devant Tripolis avec les Maïnotes qui l'avaient constamment soutenu, surtout les Troupianos, dans sa résistance aux Musulmans. Son visage maigre et hâlé, décoré d'une énorme moustache, attestait les fatigues qu'il avait endurées. Son attitude était celle d'un klephte heureux d'avoir lutté contre les Ottomans. Sur ses cheveux flottants et négligés il mettait une petite calotte rouge posée sur le côté. Il portait un cimeterre très-simple, une chemise trouée par les balles et un reli-

quaire mesquin. Héritier d'un nom célèbre et redouté des Turcs il inspirait une grande confiance aux paysans. Le bey de la Maïna, Pierre Mavromichalis, était venu le rejoindre sous les murs d'une ville où s'étaient réfugiées la plupart des familles turques.

Si Colocotronis et Nikitas représentaient l'élément klephtique et P. Mavromichalis la féodalité maïnote, D. Hypsilantis et M. A. Mavrocordatos étaient la personnification des Phanariotes. Le premier était frère d'Alexandre Hypsilantis qui, en vertu de pouvoirs qu'il tenait de l'Hétairie, l'avait envoyé en Grèce comme généralissime. Arrivé à Hydra où il s'était fait reconnaître en cette qualité, il était venu prendre le commandement de l'armée devant Tripolis. Le jeune général appartenait à une famille originaire de Trébizonde, qui acquit un grand crédit au Phanar à partir du dix-huitième siècle.

Athanase Hypsilantis se crut assez riche et assez puissant pour briguer en 1758 le trône de Moldavie. Son fils Alexandre VII Hypsilantis, après un premier règne de huit ans en Valaquie (1774-1782), où sa probité et son habile administration l'avaient fait aimer des Roumains,

jouissait à Constantinople de la puissance et du faste d'un vizir. Il ne sortait jamais sans un nombreux cortége, et souvent il traversait le Bosphore sur un bateau doré à sept paires de rames, distinction réservée aux hauts dignitaires de la Sublime-Porte. Mais les relations de son fils Constantin avec la Russie excitèrent les défiances des Turcs, qui tuèrent le vieux prince à l'âge de plus de quatre-vingts ans. La protection des Russes ne fit pas défaut à Constantin après la mort de son père. Appelé, grâce à leur intervention, à régner successivement en Moldavie et en Valaquie, il finit par se retirer, en 1807, dans les États d'Alexandre Ier. Lorsque deux de ses fils, Alexandre et Dimitri, se mirent à la tête de l'insurrection hellénique, les relations intimes de leur famille avec la Russie portèrent d'abord les Hellènes à croire que l'empereur les soutiendrait dans une entreprise digne de la sympathie de tous les princes chrétiens. Aussi, lorsque Dimitri parut devant Tripolis, aucun chef n'eut d'abord la pensée de lui disputer le premier rang, et le consentement unanime sembla confirmer son titre de généralissime. Colocotronis lui-même se montra très-bien disposé

en sa faveur. Mais il était impossible que des pallicares tels que le chef arcadien, qui avaient si longtemps lutté contre la domination étrangère, ne vissent pas de mauvais œil l'élévation soudaine de Phanariotes, choisis par une société secrète et non par la nation elle-même. « Que sont, disait plus tard au colonel Voutier le vieux klephte enorgueilli par ses succès au siége de Tripolis, que sont ces *hommes nouveaux* qui, arrivés d'hier dans la Grèce, ont accaparé le pouvoir et veulent nous donner des lois? Quels sont leurs droits pour nous commander? Est-ce parce qu'ils ont puisé en Europe des connaissances refusées à ces contrées malheureuses? Ce n'est pas avec un langage plus choisi et des manières plus douces que nous nous affranchirons; c'est avec le fer; c'est grâce au rude apprentissage que nous faisions sur nos montagnes dans le temps qu'ils jouissaient des douceurs des pays civilisés. » Les formes polies, mais froides; la gêne qu'éprouvait Hypsilantis dans une situation si nouvelle pour lui; son goût pour la discipline et la tactique modernes semblaient aux yeux de plus d'un capitaine confirmer l'opinion de Colocotronis, qui trouvait puéril d'op-

poser aux Ottomans un système militaire qu'ils ignoraient eux-mêmes. En Orient, les habitudes réservées de l'Occident sont regardées dans la vie ordinaire comme l'indice d'une absence complète de cordialité. A la guerre, personne ne comprend encore la nécessité de s'imposer le joug inséparable du véritable esprit militaire. Le général Ulloa[1] atteste qu'il en était ainsi en Italie, même en 1848. En outre, quiconque semble douter de soi n'inspire pas de confiance aux Orientaux. Or Hypsilantis, petit de taille, chauve avant l'âge, donnant ses ordres d'une voix grêle et nasillarde, manifestant les hésitations d'un homme plus habitué à méditer des plans d'insurrection qu'à gouverner les hommes, n'avait rien de ce qui était nécessaire pour entraîner et passionner une armée de volontaires. « Il n'a ni promptitude ni vigueur », disait ironiquement Colocotronis. L'envie que le généralissime exprimait de centraliser le pouvoir ne plaisait pas plus aux primats fort jaloux de leur autorité et de leur importance, que ses idées sur la tactique et sur la discipline ne souriaient aux capitaines. Heureux d'administrer sans contrôle là où

[1] Ulloa, *Guerre de l'indépendance.*

ils devaient autrefois tenir compte des volontés des Turcs, ils n'éprouvaient aucune envie de se donner de nouveaux maîtres en organisant un gouvernement dont ils étaient loin de comprendre l'utilité pour la défense de leur pays. La manière dont Hypsilantis, intègre et humain, parlait de leur avarice et des représailles impitoyables qu'il est toujours si difficile d'empêcher au commencement d'une révolution, achevait d'indisposer et Colocotronis et les primats. Le chef arcadien, — et il n'était pas le seul [1], — ne dissimulait pas son goût pour l'argent : « Têtes d'ânes, disait-il brutalement à deux Turcs qui lui offraient des présents pendant le siége, j'aime l'argent, pourquoi m'en cacherais-je ? Oui, je l'aime, mais je veux le prendre avec mon sabre ! » Hypsilantis ne se rendait pas compte de dispositions qu'il aurait cependant pu constater, lorsqu'il combattait contre les Français, chez les principaux généraux de Napoléon, chez le héros de Zurich comme chez le vainqueur d'Ocana et de Toulouse. « Il était tout à fait désintéressé, dit l'An-

[1] « Nos capitaines, » disait un des historiens de la révolution, A. Soutzos, « semblent avoir reçu l'avidité en héritage de leurs pères. »

glais Blaquières, au milieu d'un système de pillages et d'exactions qui, au reste, eût été inévitable à la suite d'une pareille révolution, *même dans les pays les plus éclairés de l'Europe.* » Si le généralissime eût compris combien est difficile « l'entreprise de régénérer un peuple longtemps avili par la tyrannie et façonné à toutes les basses menées d'un gouvernement corrompu et démoralisateur[1], » il eût agi avec plus de prudence et eût vu peut-être moins rapidement décliner sa popularité.

M. Alexandre Mavrocordatos, qui arriva au mois d'août devant Tripolis, avec un autre Phanariote, son cousin, le *beyzadé* (fils de prince) Caradja, sut plus longtemps conserver une position prépondérante dans les conseils de la Grèce. Les Caradja, originaires de Raguse, en Dalmatie, avaient donné deux souverains à la Valaquie, Nicolas III Caradja (1782) et Jean II Caradja (1812). L'influence des Mavrocordatos avait été beaucoup plus durable dans les principautés roumaines. Alexandre Mavrocordatos, père du défenseur de Missolonghi, demeurait à Thérapia lorsque l'insurrection éclata. Tous ses

[1] E. Blaquières, *Histoire de la révolution de la Grèce.*

biens furent confisqués, il fut exilé à Angora, et sa femme et ses filles furent livrées à la brutalité de la soldatesque musulmane; l'une d'elles, célèbre par sa beauté, en mourut de chagrin. Le fils de l'exilé, dont le devoir était de faire expier aux Turcs les injures endurées par sa famille, avait acquis l'expérience des affaires auprès de son oncle maternel, Jean II Caradja, qu'il accompagna en Suisse et en Italie, lorsque ce prince se réfugia en Occident. M. Mavrocordatos était en Toscane, à Pise, lorsqu'il se décida à réaliser sa petite fortune et à s'embarquer à Marseille pour la Grèce. Un homme qui avait vécu à Bukarest, où affluaient les Hellènes, qui s'était façonné aux habitudes du midi, était plus propre à manier les esprits qu'un militaire resté comme Hypsilantis étranger aux affaires. Les primats, qui se défiaient des généraux, s'entendaient mieux avec un ancien ministre du prince de Valaquie. En outre, M. Mavrocordatos ayant, en 1818, refusé les brillantes propositions d'Alexandre Ier, attendant uniquement son élévation du suffrage de ses concitoyens, était plus indépendant et devait devenir plus populaire que le frère d'un aide de camp général de l'em-

pereur de Russie. Or il n'était pas difficile de prévoir que si Alexandre n'intervenait pas en faveur des Hellènes, ceux-ci ne tarderaient pas à se tourner vers l'Occident, dont M. Mavrocordatos admirait la civilisation et dont il regardait les hommes d'État, surtout les Anglais, comme les meilleurs modèles.

Déjà quelques Occidentaux prenaient part à l'insurrection hellénique. On voyait devant Tripolis des Italiens et des Français, venus avec M. Mavrocordatos et pressés de témoigner de la sympathie de la race latine pour les Hellènes. Ces officiers étrangers eussent pu rendre de grands services, ils eussent pu prévenir les malheurs sans nombre causés plus tard par l'intervention des troupes régulières d'Ibrahim-Pacha, si les Hellènes eussent compris la nécessité de l'instruction militaire. Mais comment façonner à ces exercices compliqués les paysans indisciplinés du Péloponèse, qu'il avait déjà été assez difficile d'habituer au feu? Comment initier les Maïnotes, turbulents et pillards, aux règles sévères de la tactique européenne! Les Péloponésiens, couverts de haillons et armés de mauvais fusils, se résignaient à passer une journée

derrière un rocher pour attendre comme une proie, l'odieux oppresseur de leur pays; mais il eût été impossible de les astreindre aux travaux pénibles d'un siége régulier. Il eût été encore plus malaisé de décider un pallicare de la Maïna à quitter le fusil pour prendre la pioche ou la bêche. Ajoutons que le nombre ne suppléait pas, tant s'en faut, au manque d'expérience et de discipline. Les chefs de l'armée nationale n'avaient que 6 ou 7000 soldats au plus, munis seulement d'armes improvisées, pour faire le siége de la capitale du Péloponèse, défendue par d'excellentes troupes et des capitaines résolus. Moustapha-bey, *kiaïa* (lieutenant) de Kourchid-pacha, général actif et brave, après avoir ravagé l'Achaïe et l'Argolide, s'était jeté dans Tripolis avec une partie du corps qui avait détruit Ægium et Argos. Un Epirote, Elmaz-bey était aussi entré dans la place avec 2500 Albanais. Ces forces, réunies à la garnison, portaient l'armée commandée par Moustapha à 12,000 hommes, parfaitement armés, abrités par des murailles et munis de trente canons de bronze et de plusieurs canons en fer auxquels les assiégeants n'avaient à opposer

qu'une centaine de boulets destinés au service de quelques pièces d'artillerie montées d'une manière déplorable. Mais le combat de Valtetsi avait inspiré de l'ardeur aux soldats. Les Maïnotes commandés par Kyriakoulis et Jean Mavromichalis, avaient, pendant deux jours et une nuit, tenu tête à Moustapha-bey, jusqu'au moment où l'arrivée de Colocotronis l'obligea à s'enfuir. Plus tard, Kyriakoulis Mavromichalis, frère de Pierre, lorsqu'il essaya de délivrer l'Albanie méridionale, devait y retrouver Moustapha-bey sur le champ de bataille où ils expirèrent l'un à côté de l'autre.

Le succès éclatant obtenu par les Hellènes à Valtetsi, n'était pas de nature à décourager les Turcs. Les derniers siéges de Silistria et de Kars ont prouvé qu'ils sont beaucoup plus aptes à défendre une place qu'à se battre en rase campagne. D'ailleurs, les Hellènes éprouvaient en présence des difficultés que la situation leur opposait un embarras visible. A une époque où la lutte recommençait entre l'Europe et l'Asie, on eût pu se croire au siècle d'Agamemnon et de Priam. Campés sur les pentes du Ménale, les chrétiens ne semblaient avoir aucune envie de

donner l'assaut. On échangeait des coups de fusils quand la cavalerie musulmane faisait une sortie pour avoir des vivres et du fourrage, on se battait corps à corps et puis l'on dépouillait l'ennemi absolument comme sur la plage de Troie. Avant d'en venir aux mains, on s'excitait par des apostrophes homériques : « En avant, lâches Persans ! » criaient les Maïnotes avec ironie. — « Tremblez ! répondaient les Ottomans, tremblez, lièvres timides de la Laconie. » La nuit venue, des conversations presque amicales succédaient aux embuscades et aux coups de fusils. Les pallicares de la Maïna reconnaissaient des voisins dans les Bardouniotes qui avaient cherché un abri derrière les murs de la ville ; Elmaz-bey s'abouchait avec Colocotronis ; Bobolina, avec Kiamil-bey, Turc opulent de Corinthe. Les Hellènes troquaient avec les assiégés des corbeilles de figues sèches ou de raisins contre des sabres de Damas et des pistolets garnis d'argent. Ces échanges étaient mêlés d'étranges discours : « Vous êtes fous, disaient les Turcs, de nous appeler Persans et de vous parer du nom d'Hellènes. Hier encore vous vous nommiez Moraïtes. Allah est juste, et ne permettra pas que vous

réussissiez. » Parfois, quand le lourd soleil du midi pesait sur la ville et sur le camp, les chefs, comme s'ils avaient été paisiblement installés dans les montagnes de la Maïna, se rangeaient autour d'un mouton rôti, qu'un d'entre eux dépeçait lestement avec son sabre, et vers la fin du repas un « brave », — tel est le sens du mot *pallicare*, — prenant la lyre à trois cordes, célébrait les exploits de quelque guerrier fameux.

Les chefs péloponésiens ne s'étonnaient point de cette situation bizarre. Le généralissime, au contraire, avait hâte d'en finir. Avec des soldats tels que les Maïnotes de Mavromichalis et les Spetziotes de Bobolina il croyait qu'on eût pu risquer un assaut. Mais les capitaines ne voulaient pas livrer à tant de hasards une place dont les richesses n'eussent pas échappé au pillage. Heureusement que la ruine de la cavalerie ennemie permit aux Hellènes de s'approcher de la place et d'effectuer un blocus plus rigoureux. Ce blocus ne tarda pas à réduire les Turcs aux plus cruelles extrémités. Une sortie tentée par le kiaïa-bey fut vigoureusement repoussée par Colocotronis et par ses Arcadiens. Les Ottomans continuaient pourtant de résister, parce qu'ils

s'attendaient à être secourus par Baïram-pacha. Mais l'armée de ce général ayant été écrasée dans les gorges célèbres des Thermopyles par Ulysse Androutzos et par Gouras, dont le bras s'enfla à force de tuer des Turcs, ils demandèrent à capituler. Colocotronis, ayant exigé quatre millions de piastres[1] pour leur accorder la vie sauve et une partie de leur avoir, ils balancèrent à accepter ces conditions. Cette hésitation leur devint funeste. Quatre prêtres arcadiens, chassés de la ville par Moustapha, vinrent raconter leurs souffrances qui exaspérèrent les troupes. La nouvelle de l'incendie de Galaxidi mit le comble à la fureur générale. Hypsilantis et A. Mavrocordatos n'étaient pas là pour la contenir. Mavrocordatos avait été chargé de gouverner la Grèce occidentale. Quelques jours après, Hysilantis était parti pour diriger le blocus de Patras. Quand, le 11 septembre 1821, aux premières lueurs de l'aube les chrétiens pénétrèrent dans Tripolis, P. Mavromichalis, qui avait remplacé Hypsilantis, ne parvint pas à arrêter le terrible élan des vainqueurs.

[1] La piastre de Turquie qui valait 2 fr. en 1780 ne vaut plus que 27 c.

Il faut se reporter à la prise de Jérusalem par les croisés pour se faire une idée du sac de la cité. Les luttes de race, quand la différence de religion les aggrave, prennent aisément un caractère atroce. Il n'est pas même nécessaire de recourir à la diversité des races et des cultes pour expliquer dans certains cas la rage qui anime les multitudes. Il suffit d'une longue oppression pour amener d'impitoyables réactions. N'a-t-on pas vu en France la terreur absolutiste et catholique amener la terreur républicaine, et les égorgeurs de septembre imiter les lugubres héros de Mérindol, de Cabrières, de la Saint-Barthélemy, des dragonnades? Élisabeth n'a-t-elle pas châtié sans la moindre pitié les bourreaux papistes qui avaient servi d'instrument à Marie-la-Sanglante? Tout, au siége de Tripolis, se réunissait pour réveiller les instincts féroces qui sommeillent dans l'âme humaine, la haine du croissant et de l'Asie, les souvenirs lugubres d'une tyrannie sans pudeur, la pensée des récentes cruautés exercées à Constantinople, à Salonique, à Andrinople, à Smyrne et à Cypre par les Mahométans. Tant de motifs ne sont pas malheureusement nécessaires pour causer de

sanglantes catastrophes dans les pays les plus civilisés. « Ceux qui jugent si sévèrement la conduite des Grecs à Tripolitza, dit un historien anglais, devraient bien rappeler à leur mémoire la bataille d'Azincourt, le siége de Magdebourg, l'incendie du Palatinat sous Turenne, les persécutions en Écosse après la bataille de Culloden, certains événements de la guerre d'Amérique, les massacres d'Irlande, les assauts d'Ismaïl, de Prague et de Belgrade, sans parler de bien d'autres exemples de barbarie dont l'histoire est souillée à chaque page[1]. »

Un chef tel que Colocotronis, qui avait à venger le sang de ses ancêtres et que son caractère et ses antécédents ne disposaient guère à la compassion, n'était point propre à calmer les rudes bergers de l'Arcadie et les sauvages montagnards de la Maïna. Elmaz-bey et ses Albanais, ayant capitulé quand il en était encore temps, échappèrent à la catastrophe. Les autres Musulmans restés dans la place furent livrés aux soldats qui, le fer et la flamme à la main, s'acharnèrent contre les personnes et contre les édifices, sans respecter ni l'âge ni le sexe. Chaque maison de-

[1] Edward Blaquières, *Histoire de la révolution de la Grèce.*

vint un champ de bataille, et quand elle était envahie, les vainqueurs précipitaient des fenêtres, dans les rues étroites et encombrées de cadavres, femmes, enfants et jeunes filles. Cependant le harem de Kourchid-pacha et quelques personnages importants furent épargnés; car l'espoir d'une riche rançon arrêta le bras des plus exaltés. On a peine à comprendre comment le cruel Moustapha put échapper à une fureur tellement contagieuse qu'elle avait saisi les animaux eux-mêmes. Ces bandes de chiens affamés, dont sont infestées les villes orientales, se jetaient sur ceux qui tombaient blessés et les déchiraient à belles dents. Le hurlement guttural qui s'échappait de la gorge des Hellènes, mêlé aux aboiements des chiens, au sifflement des balles, à la crépitation des flammes, au bruit des canons de la forteresse, au fracas des maisons qui croulaient, aux plaintes des mourants, donnait un caractère vraiment sauvage à ces scènes horribles. Le lendemain, tandis que Pierre Mavromichalis reprochait aux soldats leurs cruautés de la veille, Colocotronis roulant les grains de son chapelet, comptait les trésors qu'il avait acquis. L'avide général, qui parvint à pé-

nétrer dans la citadelle avec sa nombreuse famille et quelques intimes avant le reste de l'armée, put encore y satisfaire sa cupidité. Aussi lorsqu'il parut à Corinthe devant Marcos Botzaris, l'orgueilleux primat crut-il devoir étaler un faste asiatique. Il s'était coiffé d'un tissu précieux et armé d'un sabre resplendissant, tandis que le héros de l'Albanie avait une simple veste de drap bleu, une ceinture de lin et une capote blanche aux longs poils de chèvre. Colocotronis était assez rusé pour sentir la leçon donnée par ce contraste. Le jour suivant, il revint avec ses vêtements de klephte glorieusement troués par le fusil des Turcs, son vieux cimeterre et un pauvre reliquaire. Botzaris se leva avec déférence, et lui donnant la main avec sa cordialité ordinaire : « Frère, dit-il, te voilà dans le costume d'un brave » ; puis, après lui avoir parlé de l'intrépidité de ses Arcadiens et de leurs succès, il ne craignit pas de reprocher aux Hellènes les « excès qui à Tripolis, à Néocastron, à Monemvasia [1], avaient souillé une cause sacrée. » C'est ainsi qu'on a vu, aux époques tragiques de la révolution française, les guerriers les plus hé-

[1] Navarin et Epidaurus-Limera.

roïques, les Desaix, les Hoche, résister aux entraînements de la guerre et protéger les filles et les femmes de leurs ennemis, tandis que dans un autre camp les Bonchamp et les Lescure opposaient noblement aux vengeances de paysans fanatisés par les prêtres et par les moines les vieilles traditions de la chevalerie.

Tripolis, qui avait vu le commencement de la fortune de Colocotronis, devait être témoin d'un abaissement et de chagrins qui semblent une expiation des cruautés commises au sac de la ville. Panos, son fils, périt dans la guerre civile, en combattant devant la ville assiégée par son père, et le vieux chef arcadien, obligé de se rendre au mois de février 1825, dit, en remettant ses armes, avec une franchise qui fait honneur à sa mémoire : « Je suis indigne de m'en servir ; car je m'en suis servi contre les lois. » Relégué à Hydra dans le couvent de Saint-Élie, il fut réduit à promener des regards mélancoliques sur les montagnes de son pays où il avait si souvent combattu les soldats du croissant.

Les dissensions intérieures ne contribuèrent pas peu à rendre Tripolis aux Musulmans. Fidèle aux traditions turques, le général du vice-roi

d'Égypte, Ibrahim-Pacha, n'eut pas plutôt pris la cité (22 juin 1825), brûlée et abandonnée par ses habitants, qu'il y établit le centre de ses opérations. Lorsque les Hellènes y rentrèrent, la ville n'était qu'un monceau de ruines, dont elle a beaucoup de peine à sortir. Il n'y a presque aucune trace du séjour des Mahométans dans le chef-lieu de la nomarchie d'Arcadie. Quelques minarets, à demi-détruits, en sont le seul souvenir. Les cigognes les ont abandonnés et ont fui avec les Turcs, qui ont pour elles une vénération que les Hellènes regardent à tort comme superstitieuse. L'oiseau est, surtout dans les climats du midi, le collaborateur de l'homme dans l'œuvre de la purification du globe. Tandis que les insectivores, comme l'hirondelle, font disparaître une infinité d'êtres nuisibles, les ophiphages, tels que la cigogne, font aux reptiles une guerre continuelle. Malheureusement les méridionaux livrent aux oiseaux des combats acharnés. En Italie, pour ne citer qu'un exemple, les espèces les plus bienfaisantes sont traquées avec une ardeur à la fois singulière et déplorable. En France on poursuit avec la même fougue, à cause de leur physionomie sinistre, la chauve-

souris, innocent mammifère, si utile contre les insectes, et la chouette qui dévore tant de rongeurs. La réforme de l'enseignement primaire permettra de populariser parmi le peuple les éléments de l'histoire naturelle qui lui seraient d'une si grande utilité.

Le nomarque m'avait fait ouvrir sa maison et ses gens me servirent à souper. Je ne m'attendais pas à trouver à Tripolis du vin du Rhin et du vin de Champagne... faits en Arcadie. Les Arcadiens ne sont plus ce peuple de pasteurs qu'on aime à se représenter en personnages d'idylles. L'industrie existe dans le pays. On y fabrique le fer, ainsi que le bronze, et les bronzes de Tripolis sont importés en Turquie. Un habitant de Tripolis ayant appris probablement que la Crimée (gouvernement de Tauride) avait maintenant son vin de Champagne, eut l'heureuse idée de faire venir un fabricant français. Celui-ci fournit maintenant les vins de Champagne et des vins du Rhin au prix modique de quatre drachmes et de une drachme la bouteille. L'*astynomos*[1] m'en ayant apporté, je les trouvai si agréables, que j'en voulus faire une provision pour la route,

[1] L'astynomos est chargé de la police.

provision d'autant plus utile que le vin de Bordeaux que j'avais pris d'Athènes était épuisé et que les vins goudronnés du pays m'ont toujours semblé détestables. Pourtant les Épicuriens eux-mêmes en faisaient leurs délices, puisque Horace en parle avec estime.

L'éparchie de Tripolis, qui renferme 35,500 habitants, fait de grands progrès. Elle produisait déjà assez de céréales pour en exporter dans l'éparchie de Gortynis (Arcadie) et dans les deux nomarchies voisines de Messénie et d'Argolide. Le sol y donnait aussi beaucoup de pommes de terre, genre de culture fort important, qui est loin d'avoir pris dans l'Europe orientale un développement suffisant. Le sol élevé de l'Arcadie convient peut-être mieux à cette espèce de solanées que le reste de la Grèce. Il faut ajouter à ces produits le vin, le beurre et la soie. La ville de Tripolis, peuplée seulement de 7,067 habitants, possédait un gymnase (250 élèves), une école hellénique (300 élèves), deux écoles communales (280 et 300 élèves) et une école de filles (180 élèves). Je voudrais savoir s'il est beaucoup de pays en Occident qui fassent autant pour l'instruction de tous les degrés.

Le progrès de l'instruction n'a pas encore fait disparaître tous les mauvais instincts, puisque de la maison où j'étais, j'entendais la voix des prisonnières, dont la gardienne vint m'offrir, le lendemain, avec un bouquet de basilic, une cuiller sculptée par ces pauvres femmes. Mais l'instruction n'est point une panacée. On l'a souvent compromise en annonçant pompeusement qu'elle délivrerait l'humanité de tout penchant pervers. Les influences matérielles agissent trop puissamment sur la faible postérité d'Adam, — M. A. Maury a démontré que certains délits coïncident toujours avec certaines saisons, — pour qu'un tel miracle puisse jamais s'opérer. La religion chrétienne, plus conforme à l'expérience que la théorie du philosophe de Genève, nous montre qu'il y a chez tout individu un fonds d'égoïsme qui constitue le « moi haïssable » dont parle Pascal et « l'homme menteur » de la Bible[1]. Mais l'histoire prouve que le genre humain devient, grâce à la diffusion des lumières, chaque jour moins féroce et moins odieux. Un duc d'Albe, un Torquémada, un Philippe II, même un *saint* Dominique ou un *saint* Pie V, seraient

[1] Psaume, CXVI, 11.

aujourd'hui impossibles, du moins en Europe, grâce à l'horreur universelle qu'ils inspireraient. Le sang des dissidents ou de prétendus sorciers suppliciés par milliers n'inonde plus les échafauds. Il ne serait plus aussi aisé qu'au siècle de Voltaire, de pendre ou de torturer un homme pour les délits les plus minimes ou pour des crimes imaginaires. La torture va disparaître avec ces Bourbons de Naples, dont un conservateur, M. Gladstone, a, dans un écrit justement célèbre[1], raconté les hauts faits, et les bourreaux de Pérouse[2] ont été providentiellement châtiés à Castelfidardo. Ce sont des miracles assez grands pour qu'on pardonne à l'instruction de n'avoir pas encore guéri l'humanité de toutes ses misères.

Je souffris d'une chaleur torride en traversant les vallées étroites, couvertes de maïs, qui mènent de Tripolis à Frankovrissi. Je laissai de côté le champ de bataille de Valtetsi, situé au nord-ouest, entre la route et le cours de l'Hé-

[1] Voir *Lettre à lord Aberdeen*, 1851.

[2] Un prêtre catholique, ex-bibliothécaire de l'Université de Rome, a prouvé l'exactitude de cette épithète. Voy. Perfetti, *Ricordi di Roma*, Florence 1861.

lisson. Je passai sur les ruines de Pallantium, qui a donné son nom au mont Palatin, une des sept collines de Rome et d'où Évandre partit, dit-on, avec une colonie d'Arcadiens pour venir à Rome. Pallantium, devenue déserte, comme plusieurs cités de l'Arcadie, après la fondation de Mégalopolis, fut repeuplée et enrichie par l'empereur Antonin, à cause des souvenirs qu'elle rappelait aux Romains.

L'ombre manquait tellement à Frankovrissi (fontaine des Francs), que je fus obligée de me reposer dans une chaumière dépendant d'un vieux *khani*. Force étant de rester enfermée, j'examinai la construction de la maison que je trouvai semblable aux anciennes demeures arcadiennes. Ce sont toujours les arbalétriers formant la pyramide; la poutre du milieu, noircie par la fumée, représentant le point immobile autour duquel s'agite la famille; le foyer, que n'a pas remplacé la cheminée, occupe une place principale dans l'appartement. On aurait pu se croire dans la maison d'Évandre. La *tamboura* même qui pendait au mur n'était-elle pas la lyre primitive formée d'une carapace de tortue sur laquelle on avait tendu des cordes?

Les ruines d'Aséa se voient encore sur une colline au bord de la plaine de Francovrissi. A cinq stades d'Aséa, et à quelques pas des sources de l'Eurotas, Pausanias place avec raison la source de l'Alphée, le fleuve principal du Péloponèse. L'Alphée, ainsi que l'Eurotas et les autres fleuves de la Grèce, était devenu un dieu pour un peuple disposé à personnifier toutes les forces de la nature. Les cornes ou la tête de taureau de ces divinités représentaient l'impétuosité de leurs eaux, et la forme de serpent, les sinuosités de leur cours. Dans un pays tel que l'Arcadie, où la mythologie naturaliste avait de si profondes racines, on s'entretenait partout des amours des fleuves et des nymphes. Alphée, ce modèle des amants, allait à travers les mers retrouver la nymphe Aréthuse, devenue une fontaine. Les Hellènes des temps antiques n'avaient pas, du reste, des idées plus abstraites que les pasteurs arcadiens ; car le roi des rois Agamemnon invoque les fleuves comme de grandes divinités en même temps que Zeus, la Terre et le Soleil. La Grèce, qui garde au fond du cœur le souvenir des dieux contemporains des plus glorieuses époques de son histoire, croit encore à

l'esprit des fleuves [1], comme elle admet l'existence d'esprits des montagnes et des rochers, transformation des Oréades, ces fidèles compagnes d'Artémis.

L'Alphée méritait bien la tête et les cornes dont la mythologie se servait pour exprimer l'élan impétueux des fleuves. Après avoir reçu plusieurs cours d'eau, dont les plus connus sont l'Hélisson et le Gortynius, il sort avec fougue des gorges du Lycée, et, grossi par l'Érimanthe et par le Ladon, il se répand dans la célèbre vallée d'Olympie. Cette vallée, autrefois si fière de ses temples, a été tellement ravagée par les débordements du fleuve, que le théâtre des jeux olympiques a été transformé en un désert. Des alluvions de quatre mètres d'épaisseur amenées par l'Alphée ou descendues des montagnes voisines, ont obstrué la plaine autrefois couverte des chefs-d'œuvre de Phidias et d'Alcamène. L'expédition scientifique envoyée en Morée par le gouvernement français, a bien retrouvé les ruines du fameux temple de Zeus olympien, mais il a été impossible de découvrir tant d'édi-

[1] Τὸ στοιχεῖον τοῦ ποταμοῦ. Fauriel, *Chants populaires*, II, 79.

fices qui faisaient la gloire de l'Élide. Dans cette vallée qui n'était qu'un sanctuaire, la nature s'efforce constamment de remplacer les merveilles de l'art par les beautés dont elle est si prodigue. Le site d'Olympie repose l'imagination du voyageur fatigué de la vue des montagnes escarpées et des rochers brûlés par le sosoleil. Il aime à contempler sur la rive et dans les îles les platanes, les lauriers-roses, les myrtes et les agnus-castus; sur les côteaux pierreux, les chênes verts, les lentisques, les lauriers-thyms et les arbousiers, et sur les sommets des collines, les grands pins qui s'y balancent.

Les derniers versants du mont Ménale, d'où l'on descend dans la campagne de Mégalopolis, sont couverts de chênes. Une vaste forêt, composée d'arbres de la même essence, entoure également la campagne. Je remarquai aussi des poiriers sauvages dont les fruits rougissent en devenant mûrs. Les ruines de la célèbre métropole des Arcadiens sont situées à une demi-lieue de Sinano, dans la direction du sud. Sinano, où j'arrivai vers le soir, est un village de 750 habitants qui ne date que de quelques années. Il y a déjà une école hellénique et une

école communale. Les maisons, bâties en pierre grise et couvertes en brique, ont souvent un petit balcon en bois où le basilic[1], cette plante favorite des Hellènes, croît dans des pots. Toutes ces habitations sont construites sur le même plan, conforme aux principes de l'architecture primitive : quatre murs, un toit, une porte basse et deux fenêtres en sont les parties indispensables. La cheminée est considérée comme inutile. Le mobilier est aussi simple que la maison. Il se compose d'un métier de tisserand plus ou moins perfectionné, de quelques urnes de terre pour l'huile et pour le grain, de quelques paniers d'osier, parfois d'un coffre, et de tapis qui remplacent les lits. Les costumes ne sont pas non plus compliqués. Quoique chaque paysanne les varie selon son goût, la longue chemise de coton en est la pièce essentielle, le corset est inconnu. Aussi Bory de Saint-Vincent, qui rencontra à Néocastron des femmes de Carytæna[2] « dont la tête eût pu servir de modèle pour un tableau représentant le jugement de Pâris », fut-il surpris du développement excessif de leur

[1] Plante odoriférante de la famille des labiées.

[2] L'ancienne Brenthès, disent quelques archéologues.

sein « dont ces innocentes Arcadiennes ne paraissaient pas le moins du monde embarrassées de laisser voir l'énormité, allant et venant à travers l'échancrure des chemises qui, d'ailleurs, n'atteignaient guère qu'à la hauteur de l'estomac. » Le savant naturaliste, après avoir signalé d'autres défauts analogues, s'excuse de la précision des détails qu'il croit devoir donner en montrant la nécessité de « porter jusqu'à l'évidence les différences caractéristiques très-considérables qui séparent la race pélasge de la teutonique et de la celte. »

Le métier de bois dont je viens de parler est loin d'être une partie insignifiante du mobilier d'une paysanne de la Grèce. Non-seulement les femmes de ce pays prennent une part considérable aux travaux agricoles, mais elles sont le principal agent de la fabrication. En Occident, le « sexe fort » dédaignant trop souvent l'épée et la charrue, a fini par envahir toutes les professions. Il manie très-volontiers l'aiguille, l'aune, la navette, la broche et la rôtissoire. Tous les métiers lui semblent bons, pourvu qu'il échappe à la dure nécessité du pénible travail que la nature lui a évidemment imposé. Chez les Hellènes,

l'homme sort moins aisément de sa sphère. Il veut que la femme travaille aux champs, mais il n'entend point la débarrasser de travaux qui conviennent mieux à sa constitution. Aussi ces infatigables ménagères, dont les touristes occidentaux parlent parfois avec un dédain si injuste, fabriquent-elles avec leur métier les chemises, les foustanelles et les flokatas (manteaux à longs poils). C'est aussi l'industrie privée qui produit les tapis communs, les bonnets blancs en laine, les sacs et cordes en poil de chèvre, les menus cordages en chanvre, et ces grossiers tissus de laine qui, sous le nom de *chayokis*, servent aux vêtements d'hiver. Qu'on ajoute au labeur des champs, au travail industriel, le soin des enfants et du ménage, et on aura une idée approximative de la besogne imposée aux paysannes de la Grèce. Cette ouvrière de l'Occident dont M. Jules Simon a fait un portrait attristant, tout en évitant d'indiquer un seul remède sérieux à sa pénible situation [1], voudrait-elle prendre sur ses épaules un aussi lourd fardeau?

[1] L'auteur, en prouvant que son mari la ruine et l'exploite, se félicite, comme l'*an-archiste* M. Proudhon, de voir que le divorce lui est rigoureusement interdit. Les philosophes français sont encore « fils aînés de l'Église romaine, » et les plus

Après avoir traversé Sinano, je me dirigeai, en passant au milieu des champs de maïs, vers la « grande ville » (*mégalo polis*), qui doit son origine à la politique d'Épaminondas, empressé de concentrer contre Sparte dans cette plaine vaste et fertile, protégée par des montagnes couvertes de chênes, les forces trop dispersées de la ligue arcadienne. Pour y attirer les habitants des bourgades de l'Arcadie, on avait dû choisir un territoire propre au développement de l'agriculture. Le plan de l'enceinte, qui avait 50 stades (900 mètres), n'est pas trop difficile à reconnaître. Le théâtre, creusé dans le flanc d'une colline, a perdu ses gradins de marbre. A la veille d'une bataille, Colocotronis avait fait vœu de bâtir une église à la Panaghia s'il remportait la victoire. Son vœu ayant été exaucé, il se servit des marbres du théâtre pour construire l'église de la Vierge miséricordieuse (*éléoussa*). Le paysan, qui n'est pas plus disposé que le général arcadien à comprendre les intérêts de l'archéologie et dont « le moindre grain de mil ferait bien mieux l'affaire », traîne la charrue sur ces

audacieux tiennent à mourir en conservant quelques préjugés catholiques.

ruines imposantes et y sème le maïs avec la plus complète indifférence. Comme le terrain ne manque pas en Grèce, il serait temps de ne pas abandonner les monuments d'un passé glorieux à cette rustique philosophie. A Mégalopolis spécialement, où les édifices abondaient, ainsi que l'attestent Pausanias et Polybe, des fouilles devraient être très-productives. L'emplacement que la ville occupait, est partagé par l'Hélisson, qui coule de l'est à l'ouest et qui, près de là, se jette dans l'Alphée. En contemplant cette multitude de tronçons de colonnes épars, on ne peut éviter des réflexions assez tristes sur le peu de solidité des civilisations les plus brillantes. Cette Rome, qui n'existait même pas quand Évandre conduisit dans la campagne romaine une colonie d'Arcadiens, fut assez habile pour tout asservir. « Quel homme, disait mélancoliquement le grand historien de Mégalopolis, est assez frivole ou assez indolent pour ne pas se soucier de connaître comment et par quelle sorte de politique, presque tous les pays de la terre habitée furent soumis en moins de cinquante-trois ans et n'eurent plus que les Romains pour maîtres[1]. »

[1] Polybe, *Histoire générale*, livre Ier, chap. IV.

Quand Polybe écrivait ces lignes, déjà s'organisaient dans les steppes de l'Asie septentrionale, dans les rochers de la Scandinavie, dans les forêts de la sombre Germanie, les hordes qui devaient venger la Grèce en l'accablant de nouveaux désastres.

Hermès (Mercure) occupait naturellement une grande place dans les sanctuaires visités par Pausanias; car il était la divinité spéciale des pâtres de l'Arcadie. Il protégeait leurs troupeaux, les rendait féconds, et ses grossières images veillaient aux portes de leurs cabanes. Quoique l'arrivée des Doriens dans le Péloponèse eût relégué à un rang secondaire le dieu pélasgique du mont Cyllène, beaucoup de localités du centre de la péninsule, fidèles aux mythes naturalistes, continuèrent de regarder Hermès comme le dieu par excellence. Dans deux temples de Mégalopolis, Pausanias trouva encore son culte associé à celui d'Apollon et à celui d'Héraclès. Non-seulement Hermès subit — triste destinée pour un dieu! — les conséquences des révolutions politiques; mais, ainsi que les autres déités de l'Hellade, sa physionomie se transforma complétement avec le temps.

Il semble que ce fils de Zeus, le ciel, et de Maïa, la terre aride et sombre des solitudes élevées, confondue avec la nuit, fût d'abord une personnification du crépuscule. Sa nature crépusculaire, qui l'identifie sans trop de peine avec la brume du matin et du soir, descendant sur les champs ou s'élevant vers les cieux, en fit, avec la légère et gracieuse Iris (l'arc-en-ciel), le ministre de Zeus, le serviteur des dieux. Comme il sort de la terre et qu'il vient du ciel, qu'il est à la fois un dieu céleste et un dieu souterrain, on en conclut qu'il devait conduire les âmes au séjour infernal. Enfin son apparence ambiguë porta les Hellènes à voir en lui le dieu de la ruse et du commerce, deux idées que les marchands ont eu toujours trop de penchant à considérer comme inséparables.

Hermès, regardé comme protecteur des troupeaux, a trouvé un successeur dans saint Dimitri. Comme conducteur des âmes, il a été remplacé par le divin messager (*anghélos*, ange) saint Michel, que les chrétiens ont constamment mis à la tête de la milice des cieux, parce qu'il devint, après la captivité, le protecteur de la nation juive. Dans le musée de Péronne, un bas-

relief représentant Hermès avec la balance des âmes, rappelle complétement les images de saint Michel. On figurait l'archange avec une baguette, comme le Mercure Cyllénien; mais les ailes furent mises aux épaules, au lieu d'être au *pétasos* (coiffure de voyage). Dans la *Légende dorée* des Occidentaux, le messager de Dieu lui présente les âmes des morts, ainsi qu'il le fit pour l'âme de la Panaghia. Chez les Hellènes des temps modernes, il précipite dans les abîmes les *vroucovalas* (vampires), dont les spectres odieux viennent tourmenter les vivants. On le voit, dans des fresques de Rome, peser les âmes[1], comme le Thot des Égyptiens, nommé en Grèce Hermès à tête d'ibis.

Pan, autre divinité essentiellement arcadienne, était rattaché à Hermès par les liens les plus étroits. Frère, plutôt que fils de ce dieu, il occupait dans les vallées du Ménale et du Lycée la même place qu'Hermès sur le mont Cyllène, où il protégeait aussi le troupeau des bergers. Pan est un de ces génies de la montagne, tels que les fait naître la vive imagination du peuple dans des contrées pareilles à l'Arcadie, esprits

[1] Voy. d'Azincourt, Peint., pl. 99.

dont la brusquerie rustique et les fantaisies étranges jettent souvent la crainte, — la terreur panique, — dans l'âme des pâtres crédules, qui leur prêtent les formes les plus extraordinaires. Pan devait au caractère lascif qu'on lui attribuait, à cause de son influence sur la fécondité des troupeaux, les cornes, les jambes et le poil du bouc. Cette conception, essentiellement primitive, bien propre à révolter les adorateurs d'un dieu crucifié, a fourni les principaux traits du diable ignoble, que le moyen âge fait figurer dans les sabbats avec des sorcières aussi hideuses que lui et dont les orgies dégoûtantes donnent une triste idée de la moralité d'une époque qu'on prétend fort supérieure aux siècles païens.

Les compagnons de Pan, Panisques ou Égipans, diffèrent peu des satyres, divinités champêtres, qu'on voit dans le cortége de Bacchus et qui représentaient les esprits élémentaires des monts et des forêts. Ces satyres ressemblaient assez aux êtres lâches et paresseux dont les paysans de l'Allemagne peuplent encore les montagnes. Leurs formes, qui participent du bouc et du singe, se sont en partie conservées dans les maigres *pagania* de la Grèce chrétienne,

personnages malfaisants, aux queues de singe et aux têtes d'âne, qui courent les champs et se rassemblent dans les carrefours. Les Occidentaux du moyen âge s'imaginaient que la figure du satyre était celle qu'affectaient les légions de l'enfer. En Grèce, le peuple regarde comme un mauvais présage la vue d'un lièvre, antique symbole des satyres poltrons, qui traverse par hasard le chemin. On ne doit pas s'étonner de voir transformer en magiciens ou en diables d'anciennes divinités, les dieux des cultes vaincus devenant d'autant plus aisément des génies nuisibles, aux yeux de la religion victorieuse, que leur caractère est contraire à ses enseignements. Si les nymphes gracieuses n'ont pas elles-mêmes échappé à cette dure condition, comment les lascifs et ivrognes satyres, au nez camus, aux oreilles de chèvre, auraient-ils pu s'y soustraire?

Les Titans semblaient mieux faits que Pan, les Égipans et les satyres pour fournir des traits ressemblants au portrait des esprits superbes révoltés contre Jéhovah. Bathos, en Arcadie, était, — ainsi que les champs Phlégréens de la Thessalie, la Macédoine, etc., — le théâtre

des formidables combats racontés par Hésiode. Personnification des feux qui s'échappent de la terre, comme pour combattre les cieux, et en général des météores qui, dans le firmament, luttent contre le soleil, tels que les *Adityas* des Hindous, les Titans, ces dieux premiers-nés, avaient été honorés d'un culte, surtout dans les contrées volcaniques, et la poésie leur conserva après leur défaite par les divinités nouvelles, symbole d'un ordre moins troublé de la nature, un souvenir toujours vivant. Le plus célèbre des Titans est Prométhée, dont le nom rappelle l'épithète de *Pramathi* (prescience), donné fréquemment par les Hindous à Agni, dieu du feu.

Le présent sans égal que le Titan apporte du ciel à la terre, caché dans la plante narthex, est bien le feu divin du sacrifice que le Brahmane tire de l'*arani*, et qu'il croit dérobé aux cieux. Le châtiment infligé à l'ami des humains pour le bienfait dont il les a gratifiés, a laissé une si forte impression dans l'imagination des populations helléniques, que plus d'une superstition semble supposer la crainte perpétuelle d'une divinité envieuse des progrès ou du bonheur de

l'espèce humaine. Aussi faut-il se garder de parler de la santé, de la force ou de la beauté soit des hommes, soit des animaux, si l'on ne veut les exposer à quelque grave accident. Le mauvais œil n'est pas moins redouté que certaines louanges, comme si un pouvoir malfaisant pouvait donner au regard d'un être humain la faculté de produire les plus grands maux. Celui qui veut en prévenir les effets redoutables, doit, comme au temps de Théocrite, cracher trois fois dans son sein. Les perpétuelles catastrophes qui affligent l'univers, l'épithète de «jaloux» appliquée sans cesse par les ministres de tous les cultes chrétiens au Dieu de l'Évangile, l'ignorance absolue des lois physiques, tout contribue à entretenir dans l'âme des multitudes de vaines terreurs si peu dignes d'une religion qui nous apprend que « Dieu est amour[1] » et que le règne des fantômes, qui obsédaient autrefois les âmes, est définitivement terminé.

En quittant Sinano, le lendemain à six heures, je m'engageai, accompagnée de l'éparque et de quelques notables de l'endroit, dans une région montagneuse, couverte de chênes énormes,

[1] Saint Jean, 1re épître, IV, 8.

mais déplorablement mutilés. Les troncs magnifiques de ces chênes et leurs branches, impitoyablement taillées, attestaient l'énergie de cette terre qui a, selon la tradition, donné naissance à la cité de la force, et la funeste incurie du peuple. Plus tard, je vis quelques vignes et des pressoirs essentiellement primitifs, consistant en carrés de murs bas où l'on foule le raisin avec les pieds. J'étais à l'extrême limite de l'Arcadie. De nombreux troupeaux constataient la permanence de la vie pastorale dans un pays où les dieux des bergers deviennent des divinités si populaires. Comme à Tripolis, les femmes portaient le *fess*, non point penché sur un côté, mais debout et entouré d'une bande de barége, ce qui leur donnait un air belliqueux, en harmonie avec la conduite énergique qu'a tenue, en 1821, cette province, dont les anciens signalaient le caractère indomptable, et qui, même après Chéronée, refusa à Philippe le titre de généralissime des armées helléniques. Les Arcadiens qui m'accompagnaient et qui connaissaient mon zèle pour la cause des nationalités orientales, me conjuraient de me mettre immédiatement à leur tête et de marcher sur Constanti-

nople pour planter l'étendard de la croix sur le sanctuaire purifié d'Haghia-Sophia. En quelques jours, disaient ces compatriotes de Nikitas et de Colocotronis, 4000 hommes seraient sur pied dans ces vallées toutes pleines encore des traditions héroïques de Valtetsi et des souvenirs de Bobolina, qui prit une part si active au fameux siége de Tripolis. Les succès des Italiens dans la guerre qu'ils soutenaient alors contre les vassaux de l'Autriche, le pape et le roi de Naples, enflammaient toutes les imaginations. On se figurait que le temps était venu d'enlever aux Turcs, protégés par le César de Vienne comme les princes de la péninsule italique, les provinces helléniques restées sous leur joug exécré. Chacun comprenait que les Ottomans étaient « campés » et non pas établis en Europe, et qu'un jour ou l'autre ces nomades du Turkestan devraient lever leurs tentes pour aller les planter en Asie. La civilisation chrétienne avait récemment obtenu de si grands triomphes sur la barbarie, que les espérances les plus audacieuses semblaient réalisables. La France avait dompté la Kabylie; l'Angleterre écrasé, avec une poignée de soldats, la grande insurrection brahmanique

et musulmane de l'Hindoustan; la Russie avait vaincu et pris dans les gorges du Caucase l'indomptable Chamyl et s'avançait sans obstacle vers l'Asie centrale et jusqu'au Japon. Ces défaites multipliées de l'islamisme ne devaient-elles pas aboutir à l'expulsion des Turcs du sol de l'Europe, trop longtemps souillé par leur présence? L'œuvre guerrière des héros de l'Albanie, de la Roumanie et de la Grèce, des Scanderbeg, des Étienne-le-Grand, des Hunyad, des Michel-le-Brave, des Botzaris, des Karaïskakis et des Miaoulis, ne devait-elle pas être achevée?

LIVRE TROISIÈME.

Nomarchie de Laconie.

Mes débuts en Laconie ne furent pas exempts de difficultés. Sans doute depuis mon départ de Képhalovrissi, source abondante et limpide qui jaillit au pied d'un quartier de rocher et qui devient l'Eurotas, j'avais un magnifique clair de lune et un air vif et pur. Mais les ronces me déchiraient à chaque instant les mains et le visage, et comme les agoghiates avaient perdu le chemin, il fallait suivre sur les pierres le cours des torrents. Des coups de feu qui retentirent plusieurs fois aux oreilles des chevaux et qui les effrayèrent, ajoutèrent aux difficultés de la situation. Une troupe de jeunes gens, qui venaient d'une fête, vêtus de foustanelles neuves, passèrent à côté de moi. Dans cette belliqueuse La-

conie, on ne se réjouit jamais sans que l'odeur de la poudre charme l'odorat, et les fusils remplacent les violons.

Le peuple lacédémonien m'apparaissait ainsi avec la physionomie que mes souvenirs historiques me disposaient à lui donner. En effet, si les Pélasges de l'Arcadie différaient déjà si profondément des Ioniens de l'Attique, ceux-ci trouvaient dans les Doriens de Lacédémone le contraste le plus frappant avec leurs idées et leurs habitudes. Athènes a aussi complétement rompu avec l'Asie que le permettait la civilisation antique, basée sur la légitimité de l'esclavage et sur la servitude des femmes. Il n'en était pas ainsi des farouches soldats descendus de l'Œta et de l'Olympe. Chez eux, comme dans l'Orient asiatique, l'individu était absorbé par l'État, les penchants du cœur, les liens de la famille, les instincts les plus forts de la nature humaine étaient sacrifiés aux exigences d'une organisation essentiellement militaire. Sparte était un camp qui méprisait le commerce, qui dédaignait les arts ; où les rois n'étaient que des chefs de guerre soumis à une rude aristocratie, capable de ne reculer devant aucune violence pour assurer et

agrandir la position qu'elle occupait dans la Grèce. Comme partout, le patriciat fut obligé de soutenir des luttes pour maintenir des prétentions excessives, et les éphores servirent constamment d'organes à l'esprit novateur. Mais dans toutes les transformations qu'elle subit, la Laconie resta toujours un pays de soldats, où les poëtes, les philosophes et les artistes eussent été fort déplacés.

Lorsque j'arrivai à Castanià, bourg situé sur le Taygète, à quelque distance de l'ancienne Castorion, je pus me convaincre que la contrée avait, comme le peuple, conservé une physionomie guerrière. Les trois cents maisons de Castanià, construites en pierres, percées de petites fenêtres et dispersées dans les mûriers, s'appuyaient aux flancs de la montagne. La tour (*pyrgos*), où je devais m'arrêter, ressemblait à une véritable forteresse. Elle était si hermétiquement close que je crus un moment qu'il faudrait en faire le siége. Les chorophylaques se mirent en devoir de frapper à grands coups sur la porte, malgré les hurlements des chiens enfermés dans la cour. Une voisine, accourue au bruit, voulut bien aller chercher les maîtres du

logis et leur porter les lettres de recommandation. La famille Zorzi, alliée aux Korfiotaki, de Sparte, me fit l'accueil le plus hospitalier, malgré le chagrin qu'elle éprouvait à cause de la maladie d'un neveu, enfant qui allait mourir. On s'occupa immédiatement de mon souper. En attendant qu'il fût prêt, je grimpai, par un escalier étroit, au premier étage, où je m'établis sur un sopha qui longeait le mur. Cette pièce était, comme le rez-de-chaussée, garnie d'armes et percée de meurtrières, qui donnaient passage à un air si vif qu'on fut obligé de fermer avec des coussins celles qui m'entouraient. La sœur de la maîtresse de la maison, qui s'occupait de mon établissement, se nommait Aphroditi (Vénus). Elle portait uu petit *fess* incliné de côté et entouré d'une grosse tresse à laquelle avait été enroulée une bande de barége jaune. Ni sa figure ni ce costume n'étaient guère en harmonie avec le nom qu'elle portait. En Grèce, on ne songe guère au contraste qui peut exister entre la personne et le nom qu'on lui donne. Il est vrai que sur le sol lacédémonien le nom de Vénus semble perdre la signification qu'il avait ailleurs. Les Spartiates possédaient une statue en bronze de cette déesse,

qu'ils nommaient Aphrodite casquée, et qui était représentée armée comme Arès. On dit qu'elle avait été élevée à l'occasion d'un exploit des femmes de Lacédémone.

Un peuple qui aimait à donner aux divinités les moins guerrières tous les attributs des combats, devait rester plus que les autres populations de la Grèce fidèle au culte d'Arès. Aussi est-ce en Laconie, où il était honoré depuis la haute antiquité, qu'on a plus longtemps continué de l'adorer. Arès (Mars), fils de Zeus (le ciel) et de Héra (l'atmosphère), semble être la personnification du ciel troublé par la tempête. On lui donne donc pour patrie la Thrace primitive, rude pays où les goûts étaient brutaux et les mœurs farouches. Mais ce dieu pélasgique du fer et des batailles n'échappa point à la loi universelle des transformations. Dans un des plus récents hymnes homériques, il n'est déjà plus la puissance homicide des premiers âges, dont le cri de colère égale la voix de neuf à dix mille mortels, mais l'auxiliaire de la justice et le chef redouté des hommes équitables, en un mot, un Arès assez semblable au « droit de la force » dont M. Proudhon a dit tant de mer-

veilles. Le christianisme n'a pas dédaigné d'adopter cette idée adoucie de l'intervention du glaive dans les affaires de ce monde. Déjà dans l'*Apocalypse*, le Christ est représenté sous un aspect qui fait pressentir l'attitude dominatrice de la religion nouvelle : « Ses yeux sont comme une flamme de feu ; sa voix comme le bruit des grandes eaux ; une épée aiguë sort de sa bouche, et son visage resplendit comme le soleil dans toute sa force » (*Apoc.* VI, 14-16). Mais pour concilier autant que possible le caractère de l'agneau avec celui du lion, l'épée « à deux tranchants » qui menace les ennemis du *Logos* fait chair, est confiée ordinairement à saint Michel qui combat contre Satan[1] ; qui lutte contre lui à la tête des milices célestes[2], et qui le précipite en terre. Au Mont-Saint-Michel, en Normandie, on montrait le casque et le bouclier avec lesquels l'archange avait vaincu le dragon[3]. Le rôle belliqueux, assigné à l'archange par la Bible, donna l'idée aux hommes du moyen âge

[1] S. Jude, 9.

[2] Apoc. XII, 7-9.

[3] Voy. Bruzen de la Martinière, *Dictionnaire géographique*, art. Mont-Saint-Michel.

de le revêtir d'un costume de guerre complet. Aussi lui mit-on souvent dans la main l'épée dont parle Milton, ou une lance d'or, et donna-t-on à ses compagnons une véritable armure, qu'ils ont encore dans les peintures d'Orcagna au fameux Campo-Santo de Pise et ailleurs. De même qu'Arès, cuirassé d'airain, la haste et le bouclier à la main, se mêle devant Troie aux combats des humains, ainsi Michel apparaît dans les batailles du moyen âge, et le chroniqueur Monstrelet rapporte, que lorsque les Anglais furent mis en déroute par les Français, il combattit avec ces belliqueux Gaulois qu'on accuse d'être restés trop attachés au culte d'Arès. Déjà en 1171, il avait rendu le même service aux Portugais. Il est probable qu'il faisait à Castelfidardo de vains efforts pour rallier les *papalini* de l'ex-ministre de la guerre du général républicain Cavaignac. Nous voyons donc les actes qu'on a le plus trouvés indignes de la divinité dans la mythologie hellénique, se perpétuer parmi les disciples inconséquents de l'Évangile, et le « Dieu des armées » — nom qu'on donne tous les jours au « Père qui est aux cieux » — ordonner à ses ministres de souiller leurs « ailes

d'archanges » dans l'affreux tumulte des batailles.

S'il est en Grèce une population qui ait conservé l'esprit de turbulence que le terrible Arès inspirait à ses adorateurs, les Maïnotes peuvent assurément revendiquer ce privilége. Parmi les habitants de Castanià qui se trouvaient dans l'appartement où je me reposais, il en était un qui connaissait parfaitement la Maïna, soit qu'il y eût voyagé souvent, soit qu'il fût originaire de ce curieux pays. J'avais déjà entendu parler plusieurs fois de la Maïna à ces Mavromichalis, qui, « aussi vieux que le Taygète, » la gouvernaient comme beys à peu près indépendants avant le soulèvement national de 1821. La Maïna, ancienne Eleuthéro-Laconie, a toujours été animée de la même passion de l'indépendance. La puissante Rome elle-même ménagea ces belliqueuses populations. Les Franks et les Turcs ne les trouvèrent pas plus dociles que les empereurs de Byzance. Stéphanopoulos, qui fut envoyé par Napoléon en Albanie « pour s'informer de l'esprit politique de ce pays[1] » et pour porter une

[1] Lettre de Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, au citoyen Stéphanopoulos, du 12 thermidor an V.

lettre «au chef du peuple libre de la Maïna, descendant des Spartiates,» fut étonné de l'héroïsme de leurs femmes. Irène, atteinte d'une balle à la cuisse, se tourne vers l'ennemi : «Tu crois m'avoir fait beaucoup de mal; mais je puis encore avoir des enfants qui me vengeront.» Une nouvelle mariée, Hélène, trouvant son mari blessé au bras gauche, suce le sang de la plaie et tire la balle avec sa langue : «Va, dit-elle, la rendre à l'ennemi.» Théocarie, voyant expirer son fils, auquel elle apportait des vivres, s'empare de ses armes: «Dors, mon enfant, dit-elle, je vais combattre à ton poste.» Lorsque deux galiotes turques attaquaient Gythium, on vit les femmes se précipiter dans la mer pour empêcher les vaincus de s'enfuir. Pareille à Cynégire, Paraskevi s'élança la première et avec ses mains et ses dents s'efforçait d'arrêter un des navires.

L'insurrection du Péloponèse au dix-huitième siècle fit comprendre à la Sublime-Porte la nécessité de ne pas pousser les Maïnotes à bout. Un firman du *padishah* (20 janvier 1777) détacha la Maïna du *sangiac* de la Morée et lui donna un *bey* chrétien. Sans être sacrés par le patriarche de Constantinople, comme les *domni*

(princes) de la Roumanie, ces beys surent, dans plus d'une circonstance, résister aux tyrans de la Grèce. Le premier fut Jean Coutoupharis, dont la femme a laissé à Sparte un nom populaire. Lorsqu'il eut été étranglé à Constantinople, où il avait été attiré par la perfidie des Turcs, elle jura de le venger d'une manière éclatante. Elle tint si fidèlement sa promesse, qu'elle fit plus de mal aux Ottomans que les klephtes les plus redoutés.

Le successeur du premier bey fut Michel Troupianos, appartenant à une famille qui était, dès cette époque, en rivalité avec les Mavromichalis. Les Maïnotes, très-disposés à s'unir contre l'étranger, avaient l'habitude de se déchirer comme les Hellènes des anciens temps, ou comme en Occident les seigneurs féodaux du moyen âge. Cantonnés dans leurs *pyrghi* (tours), les chefs de la Magne avaient toutes les habitudes de ces barons turbulents qui n'épargnaient rien pour se débarrasser de leurs adversaires et pour étendre leur autorité. Ces mœurs existaient encore au commencement du siècle. Bory de Saint-Vincent, qui a connu le fils de Michel Troupianos, l'éparque d'Androuvitsa, à l'époque de

l'expédition de Morée, lui trouva toutes les idées qu'avaient au siècle de Machiavel les petits princes qui se partageaient l'Italie. Agé de cinquante ans, l'éparque était resté beau, sa démarche était fière et ses bras velus étaient couverts de blessures. Quoiqu'il répétât, avec le dédain traditionnel des Lacédémoniens pour les lettres, qu'il n'était qu'un « Spartiate ignorant, » il avait autant de finesse que d'éloquence. Grave et majestueux, chamarré de galons et portant des armes magnifiques, il présenta au savant français un habitant de Castanià, Panaghioti Dourakis, qui se vantait, avec l'emphase laconienne, d'avoir fait tant d'exploits dans la guerre de l'indépendance, « que si chaque soldat de la liberté eût expédié autant de Turcs, il ne serait pas resté de Musulmans dans l'univers. » Le fils du deuxième bey de la Maïna avait conservé l'antipathie des Lacédémoniens pour les gouvernements démocratiques : « Je conçois, disait-il, que le peuple français ait chassé ses tyrans, notre histoire est remplie de pareils exemples; mais que, après s'en être délivré, il ait cru pouvoir demeurer libre en nivelant toutes les conditions, sans établir des personnages

puissants sur chaque point de son territoire, afin de protéger les faibles, c'est ce que nos pères n'ont jamais fait, parce qu'ils savaient bien que la démocratie ne saurait durer. Pourquoi Sparte s'est-elle si longtemps soutenue, et se soutiendra-t-elle toujours? c'est que les capitaines y ont toujours protégé et y protégeront en tout temps les petits contre les rois, contre les magistrats usurpateurs, enfin contre les étrangers.» Fidèle à la logique de son système, il n'hésitait pas à comparer Napoléon Ier au cruel Nabis, tyran de Sparte: «Votre empereur, disait-il, a imité Nabis, en anéantissant toutes vos libertés. Il vous a donné de la gloire comme dédommagement. Mais nos pères n'ont pas manqué de gloire et ont su conserver le premier des biens!»

La chute de Michaïl-bey amena au gouvernement Dzanétakis Grigorakis[1], qui gouverna la Maïna avec sagesse pendant dix-huit années. Sous son autorité paternelle, on construisit des routes, des canaux et des moulins dans l'épar-

[1] Une notice sur cette famille a paru en 1859. Elle est intitulée: *Quelques faits historiques concernant la province de Maïna.* Athènes, Carabini et Vafa.

chie de Gythium et dans le canton de Mavrouni, qui devint florissant. Un poëte de cette époque (1798), Nicolas Niphakis, nous a laissé une curieuse description de la Maïna au temps de D. Grigorakis :

« On voit, dit-il, une haute montagne dans la Morée et en Laconie, que les anciens Spartiates nommaient Taygète, et que les Maïnotes actuels appellent le haut Saint-Élie. Il y a d'autres montagnes inférieures qui s'étendent du cap Matapan et vont rejoindre le Taygète. Sur ces montagnes ont cherché un asile ces Spartiates que de nos jours on a nommés Maïnotes, pour y conserver leur liberté, et là ils ont bâti des villes et des villages ; car il n'était pas dans leur nature de devenir esclaves, mais bien de conserver leur indépendance, comme véritables fils de leurs pères et non bâtards ; c'est pourquoi ils y vivent encore libres.... Tous les chefs reconnaissent pour leur supérieur et commandant suprême Dzanétakis, ce héros admirable, soutien de la patrie et père commun des orphelins. Il méritait d'être le chef de toute la Maïna, ou Laconie, comme il en a le gouvernement ; car il est bon patriote, hospitalier, magnifique, et il a fait au

pays un bien qu'aucun autre ne lui a fait. La cloche sonne dans son palais le midi et le soir, j'en suis témoin oculaire, et ce n'est point un mensonge. Tous ceux qui l'entendent s'y rendent librement, y mangent et en sortent rassasiés. Il aime les pauvres et les étrangers, il chérit son pays, poursuit les méchants et les écrase sous ses pieds. »

Le poëte fait mention, en finissant, de Tsimova (ancienne Arcopolis), «belle et grande ville qui reconnaît pour chef Mavromichalis. »

D. Grigorakis s'étant mis en relations avec la République française et avec son général, Napoléon Bonaparte, qui lui écrivit la fameuse lettre adressée «au chef du peuple libre de Maïna,» Napoléon lui envoya une corvette et des munitions, afin de seconder une insurrection des Maïnotes (1801). La Sublime-Porte ayant eu connaissance de ces relations, devenues assez intimes pour que Pierre, fils du bey, eût pris du service dans l'armée française, fit partir une flotte pour Gythium. Mais Dzanétakis Grigorakis ayant refusé de livrer ses munitions, fut remplacé par Panaghioti Komodorakis, qui mourut dans les cachots du sultan. Son successeur,

Antoine Grigorakis, parvint à échapper aux embûches des Turcs. Moins heureux, Constantin Dzervacos fut pendu à Constantinople. Théodore Grigorakis alla finir sa vie dans les prisons de Constantinople et eut pour remplaçant, en 1811, Pierre Mavromichalis, qui prit une part active à la guerre de l'indépendance sous le nom de Pétro-bey.

La Maïna voyait dans cette guerre la réalisation de tous ses vœux. A peine le signal de l'insurrection nationale avait-il été donné, que l'ancien bey, Antoine Grigorakis paraissait sous les murs de Mistra. J'ai raconté la part que les Mavromichalis prirent au combat de Valtetsi et au siége de Tripolis. Jean Mavromichalis, père du dernier *bey* de la Maïna, avait déjà fait pressentir dans le soulèvement de 1777 l'énergie de ses descendants : « Dans cette circonstance, dit un écrivain français [1], l'intrépide Mavromichalis et ses compagnons rappelèrent tout l'héroïsme des siècles antiques. Avec vingt-deux hommes seulement qui lui restaient au bout de quelques jours d'un siége terrible, il soutint encore durant trois autres jours les efforts des ennemis,

[1] Mémoires de M. Reybaud, introduction.

et ses derniers soldats ayant été tués, il mit le feu à son réduit. Au moment où ce réduit achevait de brûler, les Turcs furent étonnés de n'en voir sortir qu'un vieillard et un enfant; c'était Jovani et son fils, devenu le Pétro-bey de nos jours.» Ce début était digne d'une carrière comme celle de Pierre Mavromichalis. Tandis qu'il assistait au siége de Tripolis, il savait que son fils Athanase y répondait de sa fidélité, et que le féroce capitaine qui commandait dans la ville, pouvait le faire étrangler. Si les Maïnotes ne furent pas exempts de turbulence et de rapacité à cette époque orageuse, sous d'autres rapports ils surent éviter des excès plus condamnables. Panaghios Kivélos, capitaine de Milia, qui s'était signalé par son courage, attribuait l'honneur qu'avaient eu ses frères d'armes de préserver constamment leur territoire de toute invasion, même au temps des triomphes d'Ibrahim-Pacha, à leurs égards pour les femmes, égards inspirés par un sentiment véritablement chrétien : «Nul de nous, disait-il avec une légitime fierté, n'abusa jamais du droit infâme que s'arrogent les infidèles et trop souvent les Hellènes qui ne sont pas de la Maïna, sur les

femmes et les filles de vaincus. Les Spartiates respectent avant tout le sexe qui s'enorgueillit à juste titre d'avoir donné une mère à Dieu. On ne saurait citer un de nous qui ait abusé de sa captive ; aussi avons-nous été invincibles, tandis que les malheurs des autres Moréotes ont été le résultat de la colère du Seigneur, irrité de les voir traiter à la manière des Turcs la faiblesse et l'innocence. »

Quelle que soit la cause des succès des Maïnotes, ils se montrèrent les dignes fils des soldats de Léonidas. A une époque où il ne restait aux Hellènes dans le Péloponèse que les forteresses de Naupli et d'Epidaurus Liméra, Ibrahim-Pacha crut que les victoires de l'armée égyptienne décideraient la Maïna à se soumettre. Il lui fit donc offrir la conservation de ses antiques priviléges, si elle voulait renoncer à soutenir les Hellènes, menaçant de la transformer en désert dans le cas où elle refuserait d'obéir. Foudroyés par la flotte égyptienne, qui bloquait les côtes ; abandonnés par le gouvernement central, qui ne leur envoya ni vivres ni munitions, les héroïques Maïnotes ne manifestèrent pas un seul moment d'hésitation. Parmi les faits d'armes

qui immortalisèrent leur résistance, il suffit de citer le combat de Kamária, qui n'est pas indigne des Thermopyles. Les représentants de la barbarie asiatique et africaine, Arabes, Égyptiens et nègres, se trouvaient réunis contre eux comme autrefois les hordes du monde barbare se rassemblaient dans les camps de Xerxès. Une poignée d'hommes, deux cents Maïnotes, arrêtèrent les soldats du pacha d'Égypte. Douze cents Musulmans restèrent au pied de la tour de Kamarià, et ceux qui parvinrent à s'échapper allèrent apprendre à leur maître que la Grèce avait encore des bras pour la défendre. Ibrahim dut renoncer à soumettre un pays qui était décidé à voir périr le dernier de ses fils plutôt que de se résigner à la domination étrangère.

Les Maïnotes vivaient encore à cette époque comme les Occidentaux du moyen âge. Les femmes pouvaient, à défaut des mâles, hériter des châteaux ou *pyrghi*. Ces femmes intrépides n'étaient nullement embarrassées de défendre le *pyrgos* contre l'ennemi. Nous avons vu avec quelle énergie la veuve de Dzanétaki Koutoupharis vengea la mort de ce bey. Ce fut elle qui conquit le canton de Trinisa, qu'elle réunit à la

Maïna. La nièce de ce même bey, Hélène Koutoupharis, exerçait les fonctions de « capitaine » et en portait le titre dans le *pyrgos* de Kitriœs lorsqu'elle y reçut l'historien Pouqueville, qui fut vivement frappé de la beauté de ses femmes. Bory de Saint-Vincent, qui visita plus tard ce manoir, où l'on célébrait une noce, ne fut pas moins ravi des charmes de la fiancée, qui, montée sur une mule richement caparaçonnée, était voilée d'une mousseline transparente et vêtue d'étoffes d'or et de fourrures. Une douzaine de cavaliers aux armes brillantes lui formaient une garde d'honneur et brûlaient la poudre de leurs pistolets autour d'elle. Des fantassins qui tiraient des coups de fusils en poussant de joyeuses clameurs, des musiciens qui chantaient et jouaient d'instruments médiocrement harmonieux, complétaient le cortége de la « ravissante Spartiate, » qui fit aux Français « un salut gracieux de la main et de la tête. » Le savant naturaliste, très-préoccupé de l'étude des races, retrouvait dans la Maïna, plutôt que dans la vallée de Lacédémone, ces belles Doriennes qui avaient valu à la patrie de Léda, d'Hélène et de Pénélope l'épithète de « ville aux belles femmes »

donnée à Sparte par le divin Homère. Bory avoue cependant que la beauté des Maïnotes n'est pas en tout conforme à « l'idée qu'on se fait de la beauté physique dans les salons de Paris. » Il ajoute qu'en général « les femmes ont le type de reines, » et qu'on y trouverait rarement ce qui se nomme au théâtre des « ingénues. » Quant aux « coquettes, » le nom n'y existe pas plus que la chose. En effet, la sévérité des habitudes ne laisse pas beaucoup de liberté à ces passions qui jouent un si grand rôle dans la vie occidentale. Le droit asiatique du père sur la fille et du mari sur la femme, tel qu'il est formulé dans les lois de Manou (*Manava — Dharma — Sastra*), était encore en pleine vigueur à la fin de la guerre de l'indépendance. Un père pouvait tuer d'un coup de pistolet sa fille séduite, un frère et un mari pouvaient, dans le même cas, infliger un châtiment pareil à leur sœur et à leur femme. « Les Grecs, dit Bory de Saint-Vincent, s'arrogeant le droit, sans qu'aucune loi les y autorise, de punir l'adultère par la mort en se faisant eux-mêmes les exécuteurs de la sentence, un tel usage inspire à leurs femmes une crainte qui peut bien concourir à mettre un mari en sûreté

contre le genre de danger dont on ne s'inquiète guère dans la bonne société du reste de l'Europe. » Le sceptique naturaliste, après avoir fait remarquer que ces coutumes semblent assez étonnantes dans la partie de la Grèce rendue célèbre par les infortunes conjugales de Tyndare, de Ménélas et d'Agamemnon, constate cependant avec impartialité que les Maïnotes n'ont jamais fait, comme les lois asiatiques, d'iniques distinctions entre les deux sexes. Tout séducteur, devenu « ennemi public, » était traité comme tel. Dans combien de pays voit-on les hommes s'appliquer ainsi les lois qu'ils imposent au sexe féminin ? La séparation des sexes étant la conséquence naturelle de ces idées, les femmes étaient confinées dans un appartement du *pyrgos*, correspondant au gynécée. La mère du mari y régnait en souveraine sur sa belle-fille, sur ses filles et sur ses servantes. La vie n'y était guère confortable. On n'y connaissait ni les cheminées ni les fenêtres vitrées. Mais un luxe féodal n'y manquait pas. Tandis que les hommes ne s'épargnaient pas les galons et recherchaient les belles armes, les femmes se couvraient de velours et de fourrures, même

quand la chaleur rendait insupportables ces lourds vêtements. Le Maïnote, fier de la beauté de sa compagne, aimait à la voir richement parée. Ce maître impérieux eût exposé volontiers sa vie pour lui conquérir de somptueux habits, des colliers de perles et des agrafes d'or. Il ne tenait pas seulement à sa parure, il entendait qu'elle fût respectée. Malheur à l'insolent qui lui eût manqué, ou qui eût refusé de lui céder le pas dans un sentier étroit! L'opinion publique n'était pas là-dessus plus traitable que les intéressés. Celui qui eût maltraité la femme la plus misérable, fût devenu l'objet de la haine et de l'antipathie universelles. Les travaux exécutés par les femmes du canton de Zarnata excitèrent l'admiration des savants français attachés à l'expédition de Morée. Ils constatèrent que cette « incomparable culture » était le résultat de l'activité de « vaillantes grecques. » Bory de Saint-Vincent, qui se fait l'organe de cette admiration, put se convaincre, en considérant ces femmes énergiques, « que les écrivains qui ont nié qu'il restât aucune trace du peuple formé par Lycurgue dans les flancs du Taygète, n'ont jamais visité les endroits sur

lesquels ils font pourtant des ROMANS, intitulés relations de voyages, itinéraires, etc[1].» Le savant ethnographe ne peut parvenir à comprendre comment les femmes de Zarnata ont eu assez de patience pour élever « cette multitude de degrés protecteurs» qui, chaque année, arrachent aux torrents et aux orages le sol de leur pays. «Elles ont, ajoute-t-il, entassé une masse de constructions à laquelle toutes celles de l'Égypte primitive, de Rome antique et de notre moderne Paris ne sauraient être comparables pour l'étendue et l'utilité. »

Malgré ces travaux gigantesques, la population de la Maïna, n'obtenant, à cause de la nature du sol, que des parcelles de terrain cultivables, ne peut généralement se grouper en villages, et les maisons restent isolées. Ces maisons sont construites d'une manière particulière, avec des pierres sèches, superposées d'une manière très-habile; l'entrée en est étroite et l'escalier est pratiqué dans l'intérieur du mur. Chaque maison est donc une espèce de forteresse, où le Maïnote conserve fidèlement les ha-

[1] On peut opposer ces sévères affirmations aux assertions tranchantes du pamphlétaire autrichien J. P. Fallmerayer.

bitudes de ses pères. Brave, frugal, infatigable, mais rude, vindicatif et peu disposé à reconnaître l'empire des lois, il se rapproche des Albanais plus que des Hellènes du royaume, qui savent plus ou moins sacrifier leurs passions et leurs rancunes aux nécessités de l'ordre social. La *vendetta* est tellement puissante dans la Maïna, que des combats sanglants ont lieu, non-seulement entre des individus, mais entre des familles entières. Lorsqu'on épouse une femme à laquelle « est dû du sang », on contracte l'obligation de tuer un membre de la famille ennemie, et on ne manque jamais à cette obligation. Il n'est pas aisé de soumettre à ses volontés une population aussi emportée. Lorsque les régents bavarois voulurent faire raser les *pyrghi*, les Maïnotes reçurent les troupes allemandes à coups de fusil et les traitèrent comme elles avaient traité les soldats d'Ibrahim. L'influence de la religion serait plus puissante que la force. Déjà l'évêque d'Hélos, prélat dévoué et persévérant, a beaucoup fait pour l'amélioration des Maïnotes. Comme ils ont beaucoup d'amour-propre et des sentiments vraiment patriotiques, on les transformera, avec le temps, en d'excellents citoyens qui,

sans perdre une bravoure fort utile à leur pays, comprendront la nécessité de renoncer à des habitudes inconciliables avec la civilisation moderne. Le sort de notre sexe exige surtout des améliorations. Les femmes, qui sont très-belles, sont encore vendues comme au moyen âge. Le fiancé ne peut obtenir une fille sans donner à ses parents une certaine somme.

Après avoir entendu des récits fort intéressants sur la vie guerrière de la Maïna, il me sembla tout naturel de dormir dans un véritable arsenal. Mais le lit en fer et les draps de soie écrue qu'on y avait mis, attestaient assez clairement les goûts civilisés des habitants de Castanià. Après avoir passé une excellente nuit, malgré les meurtrières qui m'entouraient, il me suffit de me rappeler les doléances des savants de l'expédition de Morée sur les mauvais gîtes qu'ils avaient trouvés en Laconie, pour me convaincre que ce pays n'était pas resté stationnaire. Le village de Castanià, qui ne date que de deux cents ans, a une école hellénique et une école communale. Le chef maïnote, qui répétait sans cesse à Bory qu'il n'était qu'un « ignorant Spartiate, » disait cependant : « Nous avons besoin d'écoles pour

apprendre à nos enfants au moins ce qu'un homme doit savoir pour ne pas demeurer une brute. » Cette nécessité de l'instruction est bien plus impérieuse maintenant qu'à cette époque, puisque la Grèce est devenue — du moins en principe — un État constitutionnel. Personne n'y croirait possible de laisser, comme on le fait en France, la masse des paysans dans la plus profonde ignorance, tout en lui conférant des droits politiques qui rendent cette ignorance arbitre suprême des destinées du pays. Ne serait-il pas plus simple de donner au clergé le droit exclusif de faire les élections? On compléterait ainsi la loi Falloux qui a livré l'enseignement à la caste sacerdotale [1].

Après avoir laissé à gauche le village de Vourlia, l'ancienne Sellasie, où Antigone écrasa les Spartiates, j'arrivai au bord de l'Eurotas que surmonte un pont pittoresque. L'eau du fleuve, pure et rapide, coulant sur un lit de sable fin,

[1] « La loi du 30 octobre 1849, à laquelle le nom de M. de Falloux resta attaché, assurait la prépondérance du clergé. » (Vapereau, *Dictionnaire des contemporains*, art. Falloux.) Elle a soumis l'Université de France à une « véritable terreur blanche, à un des régimes les plus iniques et les plus lâches qu'on ait vus sous le soleil, » dit le *Constitutionnel* de décembre 1861.

était de la nuance la plus charmante. Les canevères (*arundo donax*) des bords de l'Eurotas, dont les belles touffes sont mollement caressées par les vents, avaient déjà, dans l'antiquité, attiré l'attention des poëtes et des naturalistes. Les anciens disaient qu'avec la tige d'une de ces graminées on pouvait vaincre, instruire et charmer cette faible humanité, nommée par Pascal « un roseau pensant » ; puisqu'on en faisait une flèche, une plume et un instrument de musique. Je suivis la rive de l'Eurotas jusqu'à Palæokhano (vieux khani), où je me reposai. Un figuier et des lauriers-roses, entourés de clématites fleuries, formaient, sur une élévation, un berceau parfumé qui protégeait ma tête. Au-dessous coulait l'Eurotas, et au delà du fleuve s'étendaient des champs où le maïs se mêlait aux mûriers. Une chaîne de collines rocheuses, couvertes de buissons de myrtes et d'yeuses, fermait l'horison.

A mon entrée dans la plaine de Sparte, je fus frappée du magnifique aspect des champs. Une irrigation bien entendue entretient la verdure du maïs et des mûriers. La physionomie des monts abruptes et sombres, dont les cimes,

renversées par les tremblements de terre, ressemblent à des forteresses ruinées, fait ressortir la richesse de cette plaine. Sur les flancs ou sur les dernières assises des monts les plus voisins, sont dispersés de blancs villages. Des moutons paissent sur les coteaux de la vallée où fleurissent les grenadiers, les citronniers et les orangers, que domine à l'est l'admirable chaîne du Taygète, et qu'arrose l'Eurotas, qui traverse dans toute sa longueur l'éparchie de Lacédémone pour aller se jeter dans le golfe de Laconie. Mais les cygnes ne se cachent plus dans ces canevères qui valurent au fleuve l'épithète de *callidonax*.

Les ruines d'une forteresse du moyen âge annoncent aux regards avides la cité où une aristocratie rude et guerrière organisa tant d'expéditions contre la démocratie athénienne, la plus lettrée et la plus artiste des démocraties. Sans doute Lacédémone ne peut être comparée avec sa rivale quand il s'agit des arts, mais une cité hellénique ne pouvait être étrangère au sentiment artistique. Les descriptions qui nous sont restées des monuments de Sparte annoncent un luxe public très-avancé et une certaine culture

des arts. Aussi voit-on dans toutes les directions des fragments de marbre et des traces de soubassements antiques. La colline du théâtre était le centre et la partie la plus élevée de Sparte. On trouve les restes du théâtre sur la pente sud-ouest de cette colline. Sur une autre colline à l'est, dans la direction de l'Eurotas, il existe une vaste ruine qu'on rapporte à l'époque romaine et qu'on croit être celle d'un cirque. Le monument quadrangulaire ruiné, situé à l'entrée septentrionale de Sparte, porte bien le nom de « tombeau de Léonidas ; » mais aucun archéologue n'a pris au sérieux cette imposante qualification. Il serait difficile de retrouver dans les innombrables débris dont le sol est jonché, les traces des temples fameux dont parle Pausanias. Sparte a évidemment beaucoup plus souffert des ravages du temps que sa glorieuse émule ; car, tandis qu'Athènes possède des édifices qui font l'admiration du monde, quelques fragments d'un style pur et sévère ne sont pas suffisants pour attirer à Sparte les voyageurs. Ce qui subsiste des nombreuses églises ne donne pas une grande idée de l'art chrétien en Laconie. Cependant Sparte avait conservé de l'importance au

moyen âge. A l'époque où les conquérants français vinrent soumettre le Péloponèse, « Lacédémonia, dit la *Chronique de Morée*, était une belle et grande place bien garnie de tours et de murailles. » Malheureusement les chevaliers de l'ouest, bigots et farouches, — on sait quels furent leurs tristes exploits dans la France méridionale, — étaient trop ignorants pour comprendre l'importance des anciens monuments. Leur domination fut fatale aux richesses artistiques de la Grèce. Le nom même de Sparte disparut, et la cité célèbre fut remplacée par Mistra, située sur une colline conique, très-escarpée et fort élevée, qui se détache du Taygète et du haut de laquelle on jouit d'une vue magnifique sur la vallée de la Laconie, bornée à l'ouest par le Taygète et à l'est par les monts Olympe et Ménélaïon. Mistra fut fondée par Guillaume de Villehardouin, trois ans après le premier débarquement des Franks. « Pendant un tour que fit dans la contrée le nouveau prince, dit la *Chronique de Morée*, Messire Guillaume trouva, à une lieue de Lacédémonia, un monticule élevé, au-dessus d'une plus haute montagne; cette position lui parut convenable pour y placer un fort. Il en fit

effectivement construire un sur cette montagne, et lui donna le nom de Mésithra, qu'il porte encore aujourd'hui. » Ces incultes paladins qui, selon le chroniqueur Nicétas, se nourrissaient « de culottes de bœuf bouilies, de porc salé, cuit avec de la purée de fèves, assaisonnée d'ail et d'herbes de haut goût », visaient partout à se construire des nids de vautour pour rançonner la plaine. A cette époque fut fondé le château de Carytœna, en Arcadie, où les Français trouvèrent, en 1828, le « vieux Colocotronis » établi comme successeur de Messire Hugues de Brienne, son fondateur, et assez disposé à continuer les traditions de l'ère féodale. Guy de Nesle bâtit la forteresse de Hiéraki en Laconie. Mais en vain les Latins couvrirent la Morée de donjons et fortifièrent Mistra. Les Hellènes, qui tenaient autant à leur indépendance religieuse qu'à leur nationalité, ne voulaient ni du Pape ni de ses chevaliers. Malheureusement après s'être délivrés des oppresseurs venus de l'Occident, ils ne surent pas s'entendre avec les autres chrétiens de la péninsule orientale, ni renoncer aux discordes qui devaient les livrer aux barbares de l'Asie. Mistra tombait aux mains des Turcs en

1460, sept ans après la prise de Constantinople, cinq ans après la reddition d'Athènes.

Occupée deux fois par les Vénitiens (1473 et 1689), Mistra avait 20,000 habitants au commencement de la guerre de l'indépendance. Abandonnée alors par les Ottomans, elle fut, à l'exception du château, reprise par Ibrahim-Pacha, qui la ruina. On commençait à la rebâtir, lorsque les souvenirs que rappelait le nom de Sparte firent avec raison abandonner ces travaux.

Le gouvernement ordonna que Sparte serait reconstruite, ordre qui fut exécuté de 1838 à 1840, qu'elle deviendrait la seconde ville du royaume et le chef-lieu de la nomarchie de Laconie. La nouvelle Sparte a été bâtie, d'après un plan régulier, sur la plus méridionale des éminences de la plaine de Mistra. La rue principale est large et on y voit quelques jolies constructions. L'église occupe le centre de 400 maisons assez hautes, aux toits de briques, qui descendent des deux côtés de la colline dans la vallée. Une belle magnanerie est la plus grande curiosité qu'offre cette cité renaissante.

J'arrivai vers le soir à Sparte, où je descendis

chez une veuve, Mme Korfiotakis, sœur de la femme de mon hôte de Castanià. Les Korfiotakis et les Mavromichalis sont divisés par des antipathies acharnées. Je remarquai que Mme Korfiotakis, dont le mari a été assassiné, avait, comme la plupart des femmes que j'avais vues en entrant dans la ville, une de ces figures caractérisées qui portent l'empreinte des choses tragiques. Ce type est bien conforme à l'idée qu'on se fait des Lacédémoniennes. Cependant il en existe un autre en Laconie, qui présente l'admirable union de la grâce avec la force. Les femmes sont ici plus qu'à Athènes astreintes aux coutumes des anciens temps. J'en pus juger par plusieurs détails curieux que me donna mon hospitalière hôtesse. Une veuve est obligée de suivre les conseils de saint Paul[1]. En agissant autrement, elle s'exposerait au reproche de coquetterie, et on ne manquerait pas de l'accuser d'avoir en vue un nouveau mariage. Or, dans l'Orient chrétien, les secondes noces ont toujours été vues d'assez mauvais œil, et conformément au texte du Nouveau Testament[2], on les

[1] 1re épître à Timothée, V, 5.
[2] *Ibid.*, III, 2.

interdit encore aux membres du clergé. Mais en se servant de ce texte pour interdire aux prêtres une nouvelle union, on ne semble pas s'apercevoir qu'il impose le mariage aux évêques. « La pensée humaine, dit fort bien M. Vacherot, n'est pas arrêtée par les textes les plus précis. »

Dans un bal que j'eus la curiosité d'aller voir, après avoir reçu le nomarque de Laconie et les autres autorités, qui voulurent bien trouver en moi « l'étoffe d'une vraie Spartiate, » je pus me convaincre encore de l'extrême dépendance où notre sexe vivait dans cette contrée. L'appartement où l'on donnait le bal était entouré de sophas, sur lesquels fumaient, à demi-couchés, plusieurs Lacédémoniens. Les portes étaient encombrées de domestiques et de paysans. Les dames, parées de belles robes à volants, gonflées par des crinolines, — des crinolines dans la ville de Lycurgue! — portaient le *fess* qui leur allait d'autant mieux que toutes étaient jeunes et jolies; elles m'avouèrent qu'elles voudraient quitter cette coiffure qu'elles détestent, mais que leurs maris n'y veulent point consentir. Quatre ou cinq d'entre elles, se tenant par la main, exécutaient une danse nationale avec au-

tant de cavaliers. Deux musiciens, coiffés d'énormes *fess*, composaient l'orchestre : l'un jouait du violon et l'autre du tambourin. Au-dessus de leur tête, étaient suspendues au mur quelques robes d'indienne. Aux danses des deux sexes en succédèrent d'autres auxquelles les hommes seuls prirent part. Puis on nous offrit des confitures et du café. Ce qui me frappa dans cette réunion fut l'extrême docilité des femmes. Elles se levaient, dansaient, retournaient à leur place au moindre signe des hommes, qui les traitaient avec un sans-gêne conforme, il faut l'avouer, aux traditions doriennes, mais qui eût paru singulier à Pétersbourg ou à Londres.

Une fois qu'on a contracté ces habitudes de déférence exagérée, on les conserve même dans les relations avec son propre sexe. Lorsque je me retirai dans ma chambre, après le bal, une femme âgée, chargée de me servir, ne sachant comment me faire honneur, se prosternait à chaque instant devant moi en m'appelant « un saint mystère » (*aghion mystirion*) et en me baisant le bout des pieds comme si j'avais été le Pape en personne.

Les voyageurs occidentaux qui ne connaissent pas la plupart du temps l'histoire des pays qu'ils parcourent avec tous les préjugés que l'observateur le plus impartial reçoit infailliblement de sa race et de son éducation, sont fort exposés à se laisser tromper par les apparences. Bory de Saint-Vincent avoue que s'il n'avait pas examiné avec attention les femmes de la Maïna, il aurait pris pour de la servilité le respect qu'elles montraient aux hommes. Sans doute il se trouve en Orient, comme partout, des femmes qui n'ont qu'un médiocre sentiment de leur dignité personnelle. Mais une sujétion exagérée ne détruit pas chez toutes l'énergie qui inspire les grandes actions. On connaît la bravoure des femmes serbes, surtout des Tsernagorstes. Aucun pays n'a eu plus d'héroïnes que l'Europe orientale. Jeanne Darc et Jeanne Hachette sont des exceptions, même dans la belliqueuse patrie des Condé et des Turenne. En Albanie, le petit pays des Souliotes en a compté des centaines. Combien la Grèce n'en a-t-elle pas eu pendant la guerre de l'indépendance ! Leurs efforts ne seront point perdus, et sur cette Thessalie, où tant de femmes ont subi, au temps d'Abouloubou-Pacha, une

mort atroce, flottera un jour le drapeau de l'indépendance lorsque la Grèce reprendra sa place parmi les nations.

L'humeur obséquieuse de certaines femmes grecques et la position modeste qu'elles occupent généralement au foyer domestique, trompe l'Occident sur la position que leur fait la législation. On ne peut pas se figurer que des personnes si humbles jouissent de quelques droits. Mais les dehors font aisément illusion. Dans les pays de l'Occident les plus fiers de leurs idées libérales, et où les femmes ont toutes les apparences d'une indépendance exceptionnelle, la loi les traite comme des êtres inférieurs[1]. J'ai vu en Suisse des veuves très-respectables ayant des « tuteurs » qui, sans la moindre gêne, les regardaient comme de véritables mineures. Les républicains des États-Unis ne se sont pas montrés moins jaloux des droits du sexe fort. La France, quoique plus dégagée depuis 1789 de ces habitudes gothiques, n'accorde pas ordinairement[2] à l'épouse ce que

[1] Voy. l'intéressant ouvrage du docteur en droit C. Gabba. *Della condizione giuridica delle donne nelle legislazioni francese*, etc. Milan 1861, et Legouvé, *Histoire morale des femmes*. Paris 1848.

[2] A moins qu'on ne soit marié sous le régime dotal, le plus

la Russie ne lui refuse pas, — l'administration de ses biens. « Les femmes, dit le savant professeur de législation comparée au Collége de France, sont considérées par les lois du moyen âge comme de condition inférieure aux hommes. C'est là un fait qui subsiste encore parmi nous[1]. » Pour remonter aux origines de ce fait, extraordinaire dans une société chrétienne, il faut se rappeler que la civilisation aryenne ou indo-européenne a commencé par une théocratie despotique, excessivement hostile aux droits des faibles, aux droits des enfants, des femmes et des esclaves, et qui a laissé sur les peuples de l'Europe une empreinte partout visible. Quoique les Hellènes se soient les premiers montrés rebelles au joug de l'absolutisme théocratique, ils restèrent en plus d'un point fidèles aux iniques et brutales traditions de l'Asie : « Dans la succession athénienne, dit un docte jurisconsulte grec, la préférence des mâles sur les femmes était constante[2]. » Cependant les frères et les ne-

équitable (voy. *Code Napoléon*, livre III, titre V, et Seriziat, *Traité du régime dotal*).

[1] Laboulaye, *Recherches sur la condition civile et politique des femmes, depuis les Romains jusqu'à nos jours*. Paris 1843.

[2] *Essai historique sur les divers ordres de succession ab in-*

veux étaient obligés de doter les filles, si le père ne l'avait déjà fait, obligation qui a laissé des traces dans les mœurs helléniques.

Le christianisme ayant proclamé qu'en Jésus-Christ il n'y avait « ni homme ni femme, » devait amener des modifications profondes dans la législation. La Grèce eut la gloire d'établir un système de succession aussi conforme à la raison qu'aux principes évangéliques. Le slave Uprauda, devenu empereur d'Orient sous le nom de Justinien, deux ans après la publication de son code, en l'an 543 de Jésus-Christ, promulgua la fameuse Novelle CXVIII^e^, par laquelle il abolissait, en matière d'héritage, toute espèce de différence entre les hommes et les femmes, entre les parents par les mâles et les parents par les femmes [1]. Le caractère rationnel et profondément chrétien de cette loi n'a pas encore décidé toute l'Europe à l'adopter. En Angleterre, le droit d'aînesse ne permet pas de l'appliquer ; en Russie, les filles, sans être exclues de la succession, n'ont droit qu'à une part minime.

testat, par le docteur en droit D. E. Mavrocordatos. Paris 1847, imprimerie Schneider.

[1] *Agnati* et *cognati*.

Les lois de Justinien continuèrent, jusqu'à la guerre de l'indépendance, de régir les Hellènes, les Turcs n'ayant point cru possible de soumettre les chrétiens vaincus à la législation musulmane. Depuis le commencement du dix-huitième siècle, le résumé du droit byzantin, rédigé par Constantin Harménopoulos (né vers 1320), fut employé comme code[1]. Les coutumes locales servaient aux juges à compléter et même à rectifier Harménopoulos. Le gouvernement a fait réunir ces coutumes[2], qui conserveront leur autorité aussi bien que le manuel du nomophylax de Constantinople jusqu'à la promulgation du code civil.

Personne ne songe en Grèce, société essentiellement démocratique, à contester le droit de succession accordé aux femmes par Justinien. Les coutumes locales tendaient plutôt à l'élargir qu'à le restreindre. Ainsi il existait une obligation morale pour le frère de doter sa sœur, et

[1] Composé de six livres, on le nommait l'*Exàvivlos*. Voy. D. E. Mavrocordatos, *Harménopule et son manuel de droit civil*. Paris, imprimerie Hennuyer, extrait de la *Revue de législation*, février 1846.

[2] Συλλογὴ τοπικῶν τῆς Ἑλλάδος συνηθείων ἐξ ἐπισήμων πρός τήν Ἑλλ. Κυβέρνησιν τῶν τοπικῶν ἀρχῶν ἀπαντήσεων.

on accordait presque généralement un droit de succession à l'épouse, sans distinguer, comme le droit byzantin, entre la femme dotée et celle qui ne l'était pas. On n'a jamais pensé à interdire aux femmes, comme ailleurs, la faculté de témoigner et de tester, ni le pouvoir de contracter des obligations, quand elles ont des biens personnels, par exemple, si elles ont reçu une donation ou une succession après le mariage. Si la femme ne peut administrer sa dot, la législation s'est pourtant fortement préoccupée de sa conservation, et elle peut, dans le cas où cette dot est compromise par les dépenses du mari, mettre une hypothèque sur sa fortune, et lorsqu'une vente illégale de l'immeuble dotal a été effectuée, le reprendre, aussi bien que ses héritiers, aux mains des tiers. Dans les circonstances où la loi permet la vente, celle-ci ne peut avoir lieu qu'après une décision des tribunaux.

Les droits accordés aux veuves étonneraient assurément ces femmes de l'Occident, qui ne font que changer de tutelle en changeant de situation, comme les veuves hindoues échappées au bûcher. Le proverbe parisien : « le veuvage est un bâton de maréchal » est loin d'avoir un

sens partout! En Grèce, il serait intelligible; car la veuve reprend sa dot et elle administre son bien avec une complète indépendance. Si elle a des enfants, elle devient leur tutrice, toutes les fois qu'elle ne contracte pas un nouveau mariage. Même dans ce cas, les tribunaux peuvent lui continuer la tutelle.

Le proverbe que j'ai cité prouve assez clairement que le mariage n'est point considéré généralement par le peuple français comme une situation idéale. Il me semble qu'il faut moins en accuser l'institution elle-même, trop souvent diffamée[1], que les lois absurdes du moyen âge, qui l'ont complétement dénaturée. Avant saint Augustin, l'apôtre du fatalisme et de l'intolérance, les Latins n'avaient point pris de parti sur la question du divorce. Même depuis la mort de l'évêque d'Hippone, la discipline a beaucoup varié. « Les décisions de l'Église romaine, dit un des plus illustres jurisconsultes de la France, sont longtemps empreintes d'hésitation et d'in-

[1] Les statistiques prouvent que la santé, les têtes solides et la longévité sont beaucoup plus rares dans le célibat que dans le mariage. Or les faits valent tous les romans et toutes les utopies.

certitude. Elle autorise vingt de nos rois[1] à répudier leurs femmes pour en épouser d'autres, et notre histoire nous offre presque autant de reines répudiées que de reines qui sont mortes avec leur couronne[2]. » Le dogme finit par se fixer ; mais Rome admit tant de causes de nullité, qu'on put aisément — en Pologne, par exemple, — maintenir un genre de divorce qui n'était que le vieux droit de répudiation conservé au mari, usage asiatique que le Christ a justement flétri[3]. La révolution française s'aperçut bien que l'indissolubilité du mariage était incompatible avec la liberté des cultes (loi du 20 septembre 1792); puisque tous les chrétiens, sauf les catholiques romains, regardent le divorce comme légal. Le Code Napoléon accepta le même principe ; mais la réaction jésuitique de 1816 (loi du 8 mai) rétablit les prescriptions du moyen âge et substitua au divorce la séparation, qui sacrifie, comme le célibat des

[1] Et de nos jours Napoléon Ier.

[2] Odilon Barrot, *Divorce*, dans le *Dictionnaire de la conversation*.

[3] Tel est le vrai sens de saint Matthieu V, 32, où Rome voit la condamnation du divorce, sans s'apercevoir qu'elle devrait, dans cette hypothèse, le déclarer légal en cas d'adultère.

prêtres, la morale universelle au dogme catholique.

L'Église d'Orient n'a jamais connu ces ridicules palinodies. Elle a toujours reconnu la légitimité du divorce, légitimité que contesteront difficilement ceux qui auront lu la remarquable dissertation de M. Odilon Barrot. Harménopoulos, qui n'en doute pas un instant, énumère tous les cas de divorce. Le consentement mutuel admis par la loi de 1792, et, avec beaucoup plus de précautions, par le Code Napoléon, n'est point mentionné par le jurisconsulte byzantin. La législation du royaume de Grèce, fidèle à la tradition hellénique, n'est pas moins hostile à ce motif de divorce. Au lieu d'accepter les restrictions du Code Napoléon, elle a préféré marcher sur les traces des législateurs de la Russie, et diminuer autant que possible les causes de divorce. On a commencé par rendre les formalités plus compliquées. La loi de 1852, qui a organisé l'Église, prescrit à celui des conjoints qui croit avoir un motif légal de divorce, d'adresser une pétition à son évêque. Mais celui-ci ne joue pas le même rôle que les prélats roumains, seuls arbitres de ces graves affaires. Les

Hellènes, plus prudents que les Latins, se défient trop de la théocratie pour lui accorder des pouvoirs aussi exorbitants. L'évêque doit se borner à user de son influence spirituelle pour réconcilier les époux. Si au bout de trois mois ses représentations restent infructueuses, il transmet la pétition au tribunal compétent. Quand le tribunal lui a donné toute la publicité possible, il autorise le demandeur, un mois après ces publications, à constater par des témoins la réalité de la cause qu'il a mise en avant. La déposition des époux n'a aucune valeur, tant on craint d'introduire le divorce par consentement mutuel! Une fois le divorce prononcé par le tribunal, la sentence est transmise à l'évêque qui rompt le lien spirituel.

Malgré ces complications, les divorces étant devenus plus nombreux qu'avant la révolution, le projet de Code civil restreint considérablement le nombre des causes de divorce, grave innovation, à laquelle les influences catholiques ne sont probablement pas étrangères. Le tableau que tracent, en traitant cette question, les hommes les plus compétents, n'est pourtant pas de nature à encourager ces imitations : « Le di-

vorce ne sera jamais réclamé que là où il aura un intérêt, dit le ministre peu révolutionnaire, qui a pris la lourde responsabilité de l'expédition de Rome, et il n'a d'intérêt que là où le mariage est respecté. Dans les pays où le dogme religieux, constituant la loi elle-même, a établi de la manière la plus absolue, l'indissolubilité du mariage, le mariage, par une réaction forcée de la nature[1] contre le despotisme de la loi, *est devenu à peu près purement nominal*, et des unions illégitimes s'y sont emparées de ce que le mariage a de réel et de sérieux. Là, quel serait l'intérêt du divorce ?... On peut dire de ces pays ce qu'on a dit de la France du seizième siècle : ils ont traversé le divorce comme elle a traversé la réforme ; ils restent dans les liens du mariage indissoluble, parce qu'ils ne pratiquent plus la sainteté du mariage, comme la France est restée nominalement catholique, parce qu'elle n'a plus même assez de foi religieuse pour être protestante[2] ! »

Pour résumer ces réflexions sur la condition

[1] La mobilité de la nature humaine est constatée par la religion comme par la philosophie.

[2] Odilon Barrot, *Divorce*.

civile des femmes en Grèce, je crois pouvoir affirmer qu'elle n'est pas inférieure à celle qu'elles ont dans les pays les plus éclairés de l'Occident. Sans doute, le régime dotal n'existe pas encore et l'administration de leur dot est trop complétement livrée à leurs maris, abandon qui les maintient de fait dans une infériorité très-grande au foyer domestique et qui explique plus d'un acte de servilité. C'est en vain qu'on dirait avec un philosophe républicain[1] que l'homme représente *la raison*. La raison n'a pas de sexe, et l'intelligence du sexe fort brille surtout par l'ignorance du beau. Un système d'instruction mieux entendu produirait de grands changements. Mais chez les femmes grecques, l'instruction n'est pas encore assez répandue, leur éducation n'est pas assez soignée, ni surtout assez pratique pour qu'elles puissent conquérir du premier coup, dans la société, l'influence que l'avenir leur réserve. Qu'elles travaillent énergiquement à la civilisation de leur pays : la patrie, appréciant leur capacité par leurs services, ne se montrera pas ingrate, lorsque la Grèce reprendra, comme l'Italie, le rang qui lui appartient

[1] L'auteur de la *Liberté*, M. J. Simon.

parmi les nations. Les progrès qui se sont accomplis en Laconie donnent les meilleures espérances pour l'avenir. Sparte possède une école de filles, une école hellénique et une école communale. La campagne est très-bien cultivée. Elle produit beaucoup d'huile et de la soie d'excellente qualité.

Je quittai Sparte le 21 juillet, à onze heures du matin. Je remarquai le long du chemin beaucoup d'arbousiers dont les fruits ressemblent à des fraises d'une couleur orangée et mûrissent en automne. A deux heures, je fis halte auprès d'une fontaine, à deux kilomètres de l'ancienne Sellasie, à côté de la station militaire de Vourlia, sur le mont Tornax, dont le sommet est indiqué par une vieille église dédiée à l'empereur Constantin, que l'Occident a expulsé du paradis[1]. L'idéal de la sainteté change évidemment avec l'esprit du temps. Dante accable d'anathèmes le fils de sainte Hélène, parce qu'il lui reproche — les papes avaient hardiment propagé l'histoire d'une prétendue donation — d'avoir donné aux patriarches de Rome des biens et un pouvoir qui ont été si funestes à l'Italie.

[1] Voy. l'*Amico della Casa*. Turin 1862.

Assise à l'ombre de grands peupliers, je fis honneur aux abondantes provisions de Mme Korfiotakis, auxquelles elle avait ajouté d'excellent vin de raisin de Corinthe. Les agoghiates et les chorophylaques travaillèrent volontiers à diminuer par leur appétit le fardeau de leurs montures. Le festin fut complété par une *mamaliga* (bouillie de maïs) improvisée. Vers quatre heures on remonta à cheval, et je poursuivis ma route sur les rives charmantes de l'Œnus, dont les bords sont couverts d'énormes platanes qui étendent leurs rameaux sur ses ondes. Je laissai ensuite à gauche le mont Olympe et j'entrai dans la Cariatide. Ce sont les filles de Caryæ qui, après la victoire des Spartiates, ont, captives et enchaînées, servi de modèle aux colonnes en forme humaine qu'on nomme cariatides. Le village d'Arakhova est situé à une faible distance de l'ancienne Caryæ. J'y arrivai à neuf heures du soir. De là on voit la montagne Skotitas, sur laquelle était situé le temple de Jupiter Skotitas, dont les restes subsistent encore. Arakhova formait, il y a quelques années, une commune séparée. Maintenant trois communes réunies à ce village n'en font qu'une qui porte le nom

d'Œnus. Ce fait n'est pas isolé. On tend maintenant à diminuer le nombre des communes. Les partisans de la centralisation disent que plus un centre administratif est restreint, plus les hommes, malheureusement acharnés à se nuire, exercent « la guerre de tous contre tous. » La difficulté de trouver dans une petite commune un démarque (maire) assez intelligent et assez énergique pour imposer le frein de la loi aux passions haineuses, ajoute à la crainte que doivent occasionner les rivalités et les querelles villageoises. Ces considérations spécieuses ont porté à diminuer en Grèce le nombre des communes. D'un autre côté, ceux qui sont opposés à la centralisation prétendent qu'il résulte de graves inconvénients de la fusion de plusieurs villages en une seule commune. Le village principal emploie à son profit les revenus des autres. Les paysans des villages secondaires cessent de s'intéresser au régime municipal dès qu'il n'est plus le gouvernement du village par lui-même, mais une organisation factice, faite d'après les idées de la bureaucratie moderne. Or le régime municipal est partout la base solide des institutions libres ; là où il n'est pas depuis longtemps en vigueur,

le gouvernement constitutionnel ne saurait avoir qu'une durée éphémère. On comprend l'importance qui s'attache à l'organisation des communes dans un pays où les municipalités ont sauvegardé la vie nationale, même dans les époques les plus désastreuses de la domination étrangère.

Les anciennes républiques helléniques avaient un territoire si peu étendu, que là où dominait la démocratie, le peuple entier pouvait, comme à Athènes, prendre part aux actes du gouvernement. On doit donc les considérer comme de véritables municipalités dont les bases sont tellement anciennes que déjà sous les rois les citoyens sont appelés à délibérer sur les intérêts communs[1]. M. Guizot se trompe lorsqu'il affirme que l'abolition des curies par l'empereur Léon entraîna celle des municipalités[2]. MM. Montreuil[3], C. Paparrhigopoulos[4] et Rinieris[5] ont démontré que les municipalités ont subsisté

[1] Voy. Homère, *Odyssée*.

[2] Guizot, *Histoire des origines du gouvernement représentatif*, leçon XIIIe.

[3] *Histoire du droit byzantin*.

[4] *La Thémis*, t. II, p. 353.

[5] *Spectateur de l'Orient* de 1853.

après l'empereur Léon, et qu'après l'abolition des curies, l'organisation du municipe devint complétement démocratique. Cette organisation était si solide qu'on vit des municipalités, abandonnées à elles-mêmes, telles que Athènes, Patras, Chalcis, Thessalonique, Epidaurus-Limera, etc., lutter vaillamment contre les invasions barbares. La nonchalance ottomane, plus pressée d'exploiter les vaincus que de les gouverner, ne se montra pas généralement hostile au régime municipal. Elle laissa aussi aisément échapper l'administration de la justice. Comme le *cadi* ne pouvait évoquer à son tribunal une cause qui n'y était point portée par les parties, les chrétiens, fort peu disposés à reconnaître l'autorité du *cadi*, préféraient des arbitres au magistrat musulman.

La lutte secrète, mais persévérante, et à la fin triomphale de la commune hellénique, protégée par l'évêque comme aux premiers siècles du christianisme[1], contre la domination étrangère est un des spectacles les plus dignes de l'ad-

[1] Il ne s'agit ici que des communes placées dans la dépendance la plus étroite vis-à-vis des Turcs. On a montré qu'il y en avait d'autres. Voy. Achaïe.

miration de l'historien et qui donne la meilleure idée de l'aptitude des Hellènes aux institutions vraiment libérales. A son point de départ, la commune était désarmée, pauvre et illettrée. Le *démogéronte* était à la merci des caprices souvent sanguinaires du *voïvode*. Il ne pouvait compter sur l'appui de l'Occident qui, avant la Réforme prêchée par Zwingli et par Luther, ne voyait dans les Hellènes que des «schismatiques» aussi odieux que les Turcs. Il était pourtant obligé de répondre à la fois et de la tranquillité de la commune et de l'impôt. Dépouillée déjà par l'absolutisme des empereurs byzantins, ruinée par les vainqueurs, la commune remboursait péniblement à son chef l'avance de l'impôt ordinaire et extraordinaire. Les savants, qui auraient pu lui servir d'avocats, étaient partis à l'étranger, et il ne restait dans son sein que des ignorants. Mais partout où la race aryenne est en contact avec la race finno-mongole, celle-ci, même lorsqu'elle a pour elle la force, a bien des chances de perdre ses avantages. Les municipalités ne tardèrent pas à trouver les côtés faibles des fonctionnaires plus ou moins incapables dont elles relevaient. L'Ot-

toman, grossier, paresseux et sensuel, dut souvent reconnaître la supériorité intellectuelle du *raïa* et servir ses desseins en ayant l'air de lui donner des ordres. C'est ainsi que fut formé un État dans l'État, et que l'Europe se prépara à reprendre sa revanche sur l'Asie.

Lorsqu'une partie de la Grèce eut fini, à force de persévérance, par reconquérir son indépendance, on songea à donner aux municipalités une organisation en harmonie avec la nouvelle situation des choses. La loi du 27 décembre 1833, complétée par les lois supplémentaires du 9 janvier et du 31 mars 1835, organisa le régime municipal.

Le suffrage universel est la source des pouvoirs qui gouvernent la commune. Tous les membres qui la composent, dès qu'ils ont atteint l'âge de vingt-cinq ans, jouissent du droit électoral, à moins qu'ils n'aient été interdits ou qu'ils n'aient subi une condamnation. Comme partout, les femmes sont exclues des élections, sans qu'elles m'en aient semblé le moins du monde attristées. Les moines sont peut-être moins philosophes. La loi hellénique, toujours très-prudente quand il s'agit de défendre le pays contre

la théocratie, ne leur permet ni d'élire ni d'être élus. Elle est moins sévère pour les prêtres séculiers, qui sont pères de famille et rattachés à la vie commune par les liens les plus forts. C'est, du reste, le seul droit politique qu'elle leur confère; car ils ne peuvent prendre part à l'élection des députés, encore moins entrer à la chambre ou au sénat. Les communes de première classe élisent dix-huit conseillers; les communes de seconde classe, douze; les communes de troisième classe, six. Une fois élu, le conseil reste neuf ans en fonctions; mais tous les trois ans, le tiers des membres les plus anciens doit être remplacé. Le conseil choisit dans son sein un président qui peut le convoquer sur la réquisition du dimarque (maire), ou quand il le juge lui-même à propos. Il n'est pas difficile de voir qu'on a voulu faire du conseil non pas un simple corps consultatif, mais un parlement au petit pied. Le dimarque représente le pouvoir exécutif.

Outre son président, le conseil municipal, après s'être adjoint les plus fort imposés, désigne trois candidats aux fonctions de dimarque. Parmi ces candidats, le roi, s'il s'agit d'une

commune de première classe, le ministère, s'il est question d'une autre, choisit celui qui convient le mieux au gouvernement. Le règne du dimarque ne dure que trois ans, et encore il peut être abrégé par ordonnance royale. La loi a eu le bon sens de ne point donner de traitement aux dimarques, sans toutefois empêcher les communes riches de leur voter une indemnité. Ainsi ni la durée des fonctions ni les avantages matériels ne semblent de nature à exciter l'ambition. Mais la position d'un dimarque lui donne assez d'influence pour que ce titre soit recherché. En effet, le territoire qui relève de son autorité ressemblerait moins à une commune française qu'à la circonscription qu'on nomme en France canton, si, comme dans la constitution du 5 fructidor, l'administration municipale siégeait au chef-lieu du canton, et s'il n'y avait dans les autres communes que des agents subordonnés à ses ordres. En effet, outre son adjoint ou *parédros*, le dimarque a pour subordonnés d'autres parèdres, qui résident dans les villages où il ne demeure pas lui-même. On conçoit aisément qu'un personnage tel qu'un dimarque, quand il a, comme cela arrive presque

toujours chez les paysans, la passion de l'intrigue, peut exercer sur les campagnes une influence qui se fait sentir dans les élections. Malheureusement il n'est pas toujours assez lettré pour écrire aussi bien qu'il parle. Le maître d'école semblerait devoir être le secrétaire naturel du dimarque; mais celui-ci préfère ordinairement un homme de la commune, tout à fait indépendant de l'autorité centrale. Le magister, qu'il ne peut ni nommer ni révoquer, ne serait pas un instrument assez docile.

Une instruction élémentaire devient d'autant plus nécessaire aux dimarques que, depuis 1857, ils doivent agir, dans l'ordre judiciaire, comme officiers de l'état civil, dépendants du ministère de la justice. Dans une partie des contrées occidentales, l'état civil n'existant pas encore, les ministres du culte dressent seuls les actes de naissance, de mariage et de décès. Pour empêcher la renaissance d'un abus digne du moyen âge, le gouvernement choisit dans la commune un officier de l'état civil, si le dimarque ne sait pas écrire ou s'il est trop occupé.

Comme juge de police, il est chargé de la police de l'église, de l'école, de la commune en-

tière. Il est, dans ce genre de fonctions, assisté par la gendarmerie et surtout par les gardes-champêtres et par un certain nombre d'huissiers, qui interviennent dans les affaires communales de peu d'importance.

Sous le rapport administratif, le dimarque est l'agent du gouvernement et l'agent de la commune. Comme organe de la société, c'est à lui qu'aboutissent dans la commune tous les services publics. Comme agent de cette commune, il dresse le budget d'après un état des biens de la commune rédigé tous les ans, le cadastre n'existant pas encore, et il le soumet au conseil municipal. Lorsque le conseil l'a voté, il l'envoie au nomarque, qui a le droit de le rectifier ou de l'approuver, sans que l'approbation qu'il pourrait donner enlève jamais au ministre de l'intérieur la faculté de casser sa décision.

Arakhova a beaucoup souffert dans la guerre qui mit fin à la domination musulmane. Ibrahim en emmena jusqu'à 200 prisonniers. J'y trouvai une école communale fréquentée par 80 ou 100 élèves. Les productions consistent en blé et en autres céréales. Ce village, dont les maisons sont dispersées parmi les rochers, au milieu des

mûriers, n'est guère fréquenté que par les Orientaux qui sont en Grèce. Le dimarque, qui me donna une hospitalité cordiale, avait vu à Arakhova des Anglaises et même des Françaises, mais jamais aucune voyageuse instruite appartenant à notre Église.

Le lendemain, je fis une halte à une source sur le bord de la rivière Charadrus, puis je longeai le Sarandopotamos, non loin des sources de l'Alphée. Le voisinage de ces sources a porté Pausanias à confondre le Sarandopotamos avec l'Alphée : « L'Alphée, dit-il, forme la limite entre le pays des Laconiens et celui de Tégée; il naît à Phylacé, et à peu de distance il reçoit les eaux d'un grand nombre de fontaines. » De ce « grand nombre de fontaines », vient probablement le nom de Saranda-potamos qu'on donne au cours d'eau qui prend naissance à Phylacé. Dans son trajet à travers les montagnes, il déchire impétueusement leurs flancs et roule dans ses eaux une quantité de roches admirables, puis il va se perdre au pied du mont Parthénios, au fond d'un gouffre ou *katavothron*, pour reparaître à Lerne et s'y jeter dans la mer, si l'on en croit les gens de la contrée.

Je rentrai en Arcadie par cette belle plaine de Tégée, où tout respire un air d'aisance, et où les villages se pressent à côté les uns des autres. Dans un de ces villages, Haghios Sostis, on venait de trouver un champ couvert à plusieurs décimètres de profondeur de statuettes en terre cuite dont beaucoup étaient entières. Il y en avait de grandeur naturelle. On doit peut-être voir là l'emplacement d'une fabrique. Newton, qui a décrit le mausolée d'Halicarnasse, pense que les grands temples devaient avoir des dépôts où l'on accumulait les statues, lorsque leur nombre devenait trop considérable et qu'elles étaient remplacées par de nouveaux *ex-voto*.

J'arrivai à cinq heures à Piali, village situé à un quart de lieue au sud de l'ancienne Tégée. En sortant de Piali, on rencontre quelques beaux restes du temple d'Athéné-Aléa, divinité locale, protectrice de Tégée, qu'il ne faut pas mettre sur la même ligne que la grande déesse du panthéon hellénique adorée sur l'acropole. Pausanias dit que ce temple, œuvre de Scopas de Paros, était le plus beau et le plus grand du Péloponèse. En effet, on peut encore admirer quelques débris de l'entablement et quelques

tambours cannelés d'une grandeur imposante. Là, tout suppliant qui venait demander un asile était, — ainsi que dans quelques autres sanctuaires de la Grèce, — soustrait à la vindicte des lois. Un privilége qui donnait tant d'importance au sacerdoce n'était pas de nature à disparaître avec le paganisme. Non-seulement les prêtres du moyen âge refusaient de reconnaître l'autorité des tribunaux laïques, mais ils prétendaient enlever à leur juridiction les criminels qui embrassaient les autels. Déjà on voit le droit d'asile commencer en Orient sous saint Constantin et recevoir de grands développements grâce à un décret (431) du faible Théodose-le-Jeune. Grégoire de Tours et M. Victor Hugo ont fait assez connaître deux des plus célèbres asiles de l'Occident, Saint-Martin et Notre-Dame de Paris. Utile à une époque d'anarchie et de violences, où il était impossible de maintenir aucune sécurité, le droit d'asile devait disparaître lorsque le pouvoir civil deviendrait assez puissant pour faire respecter l'empire des lois. Mais comment peut-on dire qu'une société où de pareils remèdes étaient nécessaires était l'idéal même de la société chrétienne, ainsi que le prétendent

aujourd'hui les étranges apologistes de l'ancien régime ?

Athéné avait trouvé, dans un pays où elle était spécialement honorée, plus d'une femme capable de brandir sa lance redoutée. Près de son temple, on montrait les défenses du sanglier de Calydon, échues en partage à la belle Atalante de Tégée, qui, la première, frappa le monstre. Il est vrai que les mythologues modernes voient dans ce personnage moins un être réel qu'une personnification des sources jaillissantes. Mais jusqu'à présent on n'a point contesté l'existence de Marpessa, dont l'armure se conservait dans le temple d'Athéné-Aléa. Les femmes de Tégée ayant tendu une embuscade aux Lacédémoniens, cette veuve se distingua dans le combat, et l'on suspendit son armure aux murs de l'édifice consacré à la belliqueuse fille de Zeus. L'esprit guerrier semble héréditaire dans ce pays, où l'on salua mon départ avec des pétards, lorsque, accompagnée de l'*astynomos* en uniforme, je pris la direction de Palæa-Épiscopi.

A un quart de lieue au nord de Piali est un monument remarquable du culte qui remplaça celui d'Athéné et des autres Olympiens. On sait

que les chrétiens vainqueurs s'acharnèrent à détruire presque tous les chefs-d'œuvre de l'antiquité comme représentant des idoles. Ce zèle si funeste aux chefs-d'œuvre des Scopas, des Phidias, des Polyclète et des Praxitèle, devait être imité plus tard par les calvinistes, qui avaient en horreur les sanctuaires consacrés aux saints par le moyen âge. Tout en détruisant, les chrétiens ne dédaignaient pas les débris des édifices païens. A Palæa-Épiscopi, on a muré dans les constructions d'une église byzantine, ruinée par Ibrahim-Pacha, église dont le style est gracieux, bien des pièces d'architecture appartenant à un grand monument. L'église a été construite sur le soubassement d'un édifice antique. Les Turcs, de leur côté, ont employé aux mosquées de Tripolis beaucoup de fragments de marbre recueillis à Palæa-Épiscopi. Le vandalisme constructeur n'a pas été moins funeste aux monuments d'un art sans égal que le vandalisme des chrétiens et des barbares.

L'instruction, qui se propage de plus en plus chez les Hellènes, contribuera, il faut l'espérer, à la conservation de ce qui reste de l'antiquité.

Le village de Piali a parfaitement compris les services de toute espèce que l'instruction pouvait rendre au pays. Comme il était trop peu considérable pour avoir une école communale, les paysans se sont cotisés pour en fonder une. Cette école était fréquentée par 85 élèves, garçons et filles.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

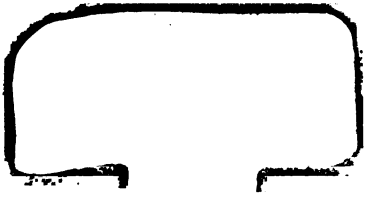
DU PREMIER VOLUME.

	Pages
Ouvrages de l'auteur	II
Dédicace	V
Préface	VII
PREMIÈRE PARTIE. — Roumélie	1
Livre I. — Attique et Béotie	3
Livre II. — Phthiotide et Phocide	163
Livre III. — Acarnanie et Étolie	251
DEUXIÈME PARTIE. — Péloponèse	333
Livre I. — Achaïe et Élide	335
Livre II. — Arcadie	462
Livre III. — Laconie	521

ERRATA.

Page 13, ligne 17, au lieu de *le*, mettre la.
Page 18, ligne 13, au lieu de *mystère*, mettre mythe
Page 20, ligne 22, au lieu de *Maïnoste*, mettre Maïnote.
Page 34, ligne 3, au lieu de *Athénée*, mettre Athéné.
Page 35, ligne 3, au lieu de *ainsi que*, mettre comme.
Page 44, ligne 10, au lieu de *Aussi*, mettre Aussi en Grèce.
Page 68, ligne 17, au lieu de *Mazi où j'arrivai à neuf heures du soir*, mettre j'arrivai à neuf heures du soir à Mazi.
Page 95, ligne 11, au lieu de *du*, mettre d'Epaminondas, le.
Page 107, ligne 1, au lieu de *je comprends que*, mettre que.
Page 108, ligne 4, au lieu de *cesseraient*, mettre cessent.
Page 109, ligne 1, au lieu de *Latron*, mettre Latran.
Page 132, ligne 8, au lieu de *croissante*, mettre saisissante.
Page 140, ligne 12, au lieu de *renonça*, mettre renonçât.
Page 212, ligne 3 et *passim*, au lieu de *Notis*, mettre Nothis.
Page 221, ligne 5, au lieu de *le*, mettre la.
Page 313, ligne 13, au lieu de *la Cydonie*, mettre Cydonie.
Page 530, ligne 19, au lieu de *Magne*, mettre Maïna.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

Form 419